COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc le volume —

1 franc 25 centimes à l'étranger

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

XI

— COMÉDIES-VAUDEVILLES —

DEUXIÈME SÉRIE

La petite Sœur

Mémoires d'un Colonel de Hussards

Le vieux Garçon et la petite Fille — Le bon Papa

L'intérieur d'un Bureau

Le Menteur véridique — La Maîtresse au logis

Partie et Revanche

Rodolphe — Un dernier Jour de Fortune

L'Héritière

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XI

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

XI

— COMÉDIES-VAUDEVILLES —

II

LA PETITE SŒUR — MÉMOIRES D'UN COLONEL DE HUSSARDS
LE VIEUX GARÇON ET LA PETITE FILLE
LE BON PAPA — L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU — LE MENTEUR VÉRIDIQUE
LA MAITRESSE AU LOGIS — PARTIE ET REVANCHE
RODOLPHE
UN DERNIER JOUR DE FORTUNE — L'HÉRITIÈRE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1856

LA PETITE SŒUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 6 juin 1821.

PRÉFACE

Cette pièce et deux autres, *le Mariage enfantin* et *le Vieux garçon*, furent composées pour Léontine Fay dont tout Paris admirait l'intelligence et les talents précoces. Grâce, esprit, finesse et sensibilité, elle avait tout en partage. Thalie semblait avoir révélé tous ses secrets à une enfant de dix ans, et cette perfection en miniature avait inspiré à un homme de beaucoup d'esprit le joli quatrain suivant :

Vous qui rêvez une actrice parfaite,
Accourez voir Léontine... et soudain
Vous reverrez Contat et Saint-Aubin
En retournant votre lorgnette.

Des débuts aussi étonnants devaient rendre plus tard l'administration exigeante; il fallait d'abord s'y attendre; mais le succès que récemment encore vient d'obtenir cette jolie actrice *, prouve maintenant que sa jeunesse tiendra les brillantes promesses de son enfance.

* *Yelva* ou *l'Orpheline russe*, pièce où mademoiselle Léontine a déployé une vérité une expression et un talent de pantomime au-dessus de tout éloge.

PERSONNAGES.

LE BARON DE VILLIERS, capitaine de haut-bord.
ADOLPHE DE VILLIERS, son neveu, officier de marine.
M. DE ROSTANGES, riche propriétaire.
PAULINE, sa fille aînée.
JENNY, sa sœur, âgée de dix ans.
LÉON, neveu de M. de Rostanges, élève d'un lycée.
M. DE KERKAVEL, commandant militaire du département.
GUICHARD, notaire bègue.
LAGUÉRITE, caporal.
DEUX FEMMES DE CHAMBRE.
VALETS.

La scène est au château de Rostanges, à une lieue d'une ville de province.

Le théâtre représente un salon. Un cabinet à droite et à gauche. Une fenêtre au troisième plan qui donne sur le parc. Au fond, un vestibule.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROSTANGES, PAULINE, JENNY, DEUX FEMMES DE CHAMBRE.

Au lever du rideau Pauline est debout, en grande toilette de mariée, devant une glace; la corbeille de mariage est sur une table près d'elle; les femmes de chambre achèvent de la coiffer; M. de Rostanges, assis de l'autre côté, tient un écrin qu'il admire; la petite Jenny arrange la ceinture de sa sœur, déploie le cachemire, etc.)

M. DE ROSTANGES, l'écrin à la main.

Eh bien! vous ne mettez pas le collier de diamants?

JENNY.

Mais du tout, mon papa, les diamants, c'est pour le jour de la noce; pour la signature du contrat, il ne faut qu'une demi-toilette.

M. DE ROSTANGES.

Ah! mon Dieu! que de choses l'on a à faire le jour de la signature d'un contrat.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Il faut penser à la corbeille,
Il faut penser à son écrin,
A la toilette de la veille,
Puis à celle du lendemain!
Penser au bal de la journée;
A peine enfin, moi j'en suis sûr,
Trouve-t-on dans la matinée
Le temps de penser au futur.

UNE FEMME DE CHAMBRE, entrant.

Le notaire de la ville voisine, que vous avez fait demander, vient d'arriver au château.

PAULINE, troublee.

Ah! mon Dieu! le notaire, déjà!

M. DE ROSTANGES.

Il attendra. Le futur, M. Legrand, n'est pas encore descendu.

JENNY, tenant un bouquet.

Et le bouquet de la mariée n'est pas attaché.

M. DE ROSTANGES.

Qu'il attende.

JENNY, regardant le bouquet, et l'attachant à sa sœur.

Oui, qu'il attende! Ah! les belles fleurs! que c'est joli de se marier, et que je voudrais être l'aînée. Je ne sais pas pourquoi ma sœur est si triste et si chagrine; il est vrai que toutes les mariées sont d'abord comme cela! peut-être que les mamans le recommandent; car je ne sais pas ce que la mienne a dit ce matin à ma sœur.

M. DE ROSTANGES, à Jenny.

Ah çà! Jenny, finiras-tu tes bavardages. Eh! j'entends notre ami, et Pauline n'est pas prête.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON DE VILLIERS, entrouvrant la porte du fond.

LE BARON.

Peut-on se présenter?

JENNY, se mettant devant lui et cachant sa sœur.

On n'entre pas, Monsieur, on n'entre pas.

LE BARON, avançant.

Vraiment, petite sœur, moi je force la consigne.

M. DE ROSTANGES.

Et tu fais bien; car je crois que cette toilette ne finira pas d'aujourd'hui.

UN VALET, qui suit le baron.

Monsieur, on vous a dit que le notaire était là.

LE BARON.

A la bonne heure : mais il est furieusement pressé; moi, j'ai à parler à ma future, à mon beau-père; est-ce qu'il ne peut pas attendre?

LE VALET.

Si fait, Monsieur; mais il dit comme ça que si vous en avez encore pour longtemps, on le demande ici près pour un testament; c'est pour quelqu'un qui est pressé.

LE BARON.

Bien, bien, qu'il aille faire son testament, et qu'il nous revienne le plus tôt possible. Nous ne serons pas fâchés d'avoir le temps de nous reconnaître. (Le valet sort.)

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Sur ma foi, l'état de notaire
Plus qu'on ne croit demande du talent;

Au même instant, il leur faut faire
Un mariage, un testament.
Forcé soudain de changer de visage,
Plus d'un notaire se trompant,
Doit quelquefois pleurer au mariage,
Et rire au testament.

Ah çà! bonjour tout le monde; bonjour, mon cher Rostanges; bonjour, ma belle future; bonjour, ma petite espiègle. (A Jenny.) Tu es bien gentille, mais tu vas nous laisser un instant causer d'affaires.

JENNY.

Comment! vous me renvoyez?

LE BARON.

Non, ma chère enfant, mais je te prie de t'en aller.

JENNY.

La, c'est bien agréable! ne dirait-on pas que je suis une étrangère.

M. DE ROSTANGES.

Allons, allons, Jenny, tu as entendu; fais-nous grâce de tes commentaires.

JENNY.

C'est ça; ils ont toujours des secrets; pourquoi ne voulez-vous pas que j'écoute? il faudra bien que je me marie à mon tour, et ce sera toujours ça de moins à apprendre.

M. DE ROSTANGES.

Te marier! A-t-on jamais vu une petite fille de dix-ans?...

JENNY.

Dix ans et demi, Monsieur, dix ans et demi! (A sa sœur.) Est-il drôle, mon papa! toutes les fois que je lui parle de mon établissement, il se fâche.

AIR du vaudeville de *l'Homme vert*.

Lorsque l'on est petite fille,
Personne, hélas! ne pense à vous;
Dès qu'on devient grande et gentille,
Les amoureux arrivent tous :
En attendant ce jour prospère,
Je puis bien en parler, je croi...
Je n'y penserai plus, mon père,
Quand on y pensera pour moi.
(Rencontrant un regard sévère de son père.)

Je m'en vais, je m'en vais. (Bas à sa sœur, en s'en allant.) Pauline, tu me le diras, n'est-ce pas? (Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DE ROSTANGES, LE BARON, PAULINE.

LE BARON.

Quel petit démon! Ma foi, mon cher ami, je suis fort heureux que Pauline soit l'aînée; avec Jenny, je n'aurais pas été si tranquille.

M. DE ROSTANGES.

Oui, c'est un cœur excellent; mais une pétulance, une vivacité d'esprit, et des idées!... Il y a des moments où on lui donnerait seize à dix-sept ans. (Prenant Pauline par la main.) Pour ma Pauline, mon ami, c'est un ange de douceur; je ne lui ai pas demandé seulement si tu lui convenais, si elle désirait se marier; du moment que ça me faisait plaisir, j'étais sûr de son consentement; n'est-il pas vrai, Pauline?

PAULINE, timidement.

Mon père...

M. DE ROSTANGES.

Tu l'entends, mon ami.

LE BARON.

C'est charmant, mais je dois reconnaître tant de bontés par une confiance absolue. (A Pauline.) Ma chère demoiselle, voilà deux mois et demi que votre père m'a accueilli, qu'il m'a même permis d'aspirer à votre main, et lui seul dans le château sait qui je suis; mais c'est bien le moins que le jour de ses noces on connaisse le nom de son mari; je ne suis pas M. Legrand; je suis le baron de Villiers, capitaine de haut-bord, et le plus vieil ami de votre père.

PAULINE, étonnée.

Le baron de Villiers!

LE BARON.

Vous n'en êtes guère plus avancée, n'est-ce pas? et le capitaine de Villiers vous est tout aussi inconnu que M. Legrand? ça n'est pas étonnant.

AIR : *A soixante ans.*

Sur l'Océan voguant dès mon enfance,
Depuis trente ans je ne l'ai point quitté ;

Ne désirant emploi, ni récompense,
Je n'ai jamais sollicité :
Loin d'imiter certain confrère
Qui, conservant ses jours pour son pays,
Fait ses campagnes à Paris,
Dans les bureaux on ne me connaît guère,
On me connaît chez tous nos ennemis.

PAULINE, timidement.

De Villiers! mais si je ne me trompe, Monsieur, il me semble que j'ai connu, c'est-à-dire que j'ai vu à Paris, chez ma tante, il y a quelques mois, quelqu'un qui portait ce nom.

LE BARON.

Ah! c'est possible; un jeune homme?

PAULINE.

Oui, Monsieur.

LE BARON, à Rostanges.

Un mauvais sujet... mon neveu.

M. DE ROSTANGES.

Ton neveu?

LE BARON.

Oui, un coquin qui depuis deux ans est à peine sorti de son lycée et que j'avais déjà poussé dans la marine lorsqu'il s'est avisé... mais ce n'est pas de lui dont il est question; revenons à mon histoire; vous saurez que ma vivacité, ma franchise, ma brusquerie, si vous voulez, ont toujours retardé mon avancement. Je ne sais pas flatter mes supérieurs, moi, et quand ils font une sottise, il faut absolument que je me donne le plaisir de le leur dire. Dernièrement, dans notre expédition sur les côtes barbaresques, nous étions cernés de tous côtés, et il n'y avait qu'un moyen de nous sauver, c'était d'attaquer sur-le-champ l'ennemi malgré l'inégalité des forces, et de le contraindre à nous livrer passage : le vice-amiral était d'un avis contraire; son plan n'avait pas le sens commun : je le lui dis, il se fâcha et voulut me mettre aux arrêts sur mon bord; je l'envoyai promener sur le sien, et j'attaquai malgré ses ordres. Bref, je regagnai les côtes de France sans avoir perdu un seul bâtiment.

M. DE ROSTANGES.

Oui, et après avoir soutenu un combat qui t'a couvert de gloire, après avoir sauvé la flotte et coulé bas trois corsaires.

LE BARON.

Aussi, vous sentez bien que mon vice-amiral ne me pardonna pas de lui avoir prouvé qu'il n'était qu'un sot : il écrit à Paris; mon affaire fait un train du diable; j'apprends que le ministre est furieux contre moi, qu'il crie à l'indiscipline, à l'insubordination; qu'il n'est question de rien moins que de m'envoyer finir mes jours dans une citadelle; moi, qui ai besoin du grand air pour ma santé, je ne juge pas à propos de me laisser mettre en quarantaine; je quitte aussitôt l'uniforme, je prends le nom modeste de Legrand, et je traverse la moitié de la France pour venir demander un asile à mon cher de Rostanges. (Lui serrant la main.)

Air du *Pot de fleurs.*

Là, de l'amour éprouvant la puissance,
De vos attraits je suis charmé,
Je me marie; eh! que pourrait, je pense,
Faire de mieux un guerrier réformé!
A mon pays, grâce au nœud qui me lie,
Je veux donner des défenseurs nouveaux;
Pour employer mes instants de repos
A servir encor ma patrie.

M. DE ROSTANGES.

Mais es-tu bien sûr qu'on ait réellement donné l'ordre de t'arrêter?

LE BARON.

Comment, mon ami, bien mieux que cela, j'ai vu sur les journaux que je l'étais.

M. DE ROSTANGES ET PAULINE.

Arrêté?

LE BARON.

Oui vraiment; j'ai lu, il y a près de deux mois, dans *le Moniteur*, que M. de Villiers, officier de marine, venait d'être arrêté et transporté au château de Saint-Vincent. Le plus bizarre, c'est que cette forteresse n'est qu'à une demi-lieue d'ici; mais la vérité est que je n'y suis pas, que me voilà, et que, jusqu'à présent, personne n'a songé à m'inquiéter! c'est là, ma chère demoiselle, ce que j'avais à vous confier, et vous savez le reste : voici maintenant mes intentions; j'ai cinquante mille francs de rente, je vous les donne.

M. DE ROSTANGES.

Un moment, et ton neveu?

LE BARON.

Il n'aura rien; un drôle, qui est mon seul parent, l'héritier de mon nom, et qui s'avise de devenir amoureux.

PAULINE.

Amoureux?

LE BARON.

Une passion dont on ne connaît pas l'objet, mais qui lui fait négliger ses devoirs, son avancement.

Air de *Marianne*.

Morbleu! ce n'est pas à son âge
Qu'il est permis d'être amoureux,
Lui qui peut à peine, je gage,
Compter une campagne ou deux!
Faisant le tour de l'univers,
Quand il aura battu toutes les mers,
Dans vingt combats
Vu le trépas,
Heureux et fier enfin quand il aura
Trente cicatrices nouvelles,
Un bras de moins, et cætera,
C'est alors, morbleu! qu'il pourra
Songer à plaire aux belles.

Enfin, depuis deux mois et demi, impossible de savoir ce qu'il est devenu!

PAULINE, vivement.

Comment, Monsieur, vous croyez qu'il lui est arrivé quelque malheur?

LE BARON.

Ma foi, je n'en sais rien, et je ne m'en embarrasse guère; l'essentiel maintenant est de songer au contrat, vous sentez que je ne veux pas y figurer sous le nom de Legrand.

M. DE ROSTANGES.

Sois tranquille, je dirai deux mots au notaire, M. Guichard.

JENNY, en dehors.

Mon papa! mon papa!

M. DE ROSTANGES.

Chut! voici Jenny.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JENNY.

M. DE ROSTANGES.

Comment, c'est encore toi! tu ne veux pas nous laisser un instant de tranquillité?

JENNY.

Mon Dieu! mon papa, moi je ne peux pas faire les honneurs du château toute seule...

M. DE ROSTANGES.

Est-ce qu'il arrive déjà du monde?

JENNY.

Le vieux major!

M. DE ROSTANGES.

M. de Kerkavel?

JENNY.

Précisément...

M. DE ROSTANGES, au baron.

C'est le commandant du département.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Il doit servir de témoin à ma fille
Qu'il a vu naître,
(Montrant Jenny.)
Ainsi que cette enfant :
C'est un ami de la famille,
Dont, je crois, vous serez content;
Car plus que lui personne n'est honnête.

JENNY, avec malice.

Et c'est pour de bonnes raisons :
Il n'a jamais son chapeau sur la tête
Pour ménager ses ailes de pigeons.

M. DE ROSTANGES, se fâchant.

Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle? je vous mettrai en pénitence, si vous répétez de pareilles choses. Mais ce pauvre major, je l'attendais plus tôt.

JENNY, en confidence.

Ah bien oui! il a bien eu d'autres affaires, vous ne savez pas? il paraît qu'il y a un jeune prisonnier qui s'est échappé avant-hier du château de Saint-Vincent. Toutes les autorité

militaires sont sur pied, et le major a été obligé de donner des ordres; voilà ce qui l'a retardé.

M. DE ROSTANGES.

Il faut aller le recevoir, car il est un peu susceptible le cher major. Quant à toi, mon ami, dès que M. Guichard sera venu, tu lui expliqueras... (Il lui parle bas.)

ENSEMBLE.

AIR : *Canon de Frédéric Kreubé.*

PAULINE, à part.

Hélas! quel parti prendre,
Pour conserver ma foi?
Qui pourra me défendre,
Quand il est loin de moi?
La crainte, les alarmes
S'emparent de mon cœur;
Je sens couler mes larmes;
Je vois fuir mon bonheur.

JENNY.

On ne peut nous entendre,
Pauline, calme-toi.
Que vient-on de t'apprendre?
Un secret? dis-le moi!
Pourquoi donc ces alarmes?
Réponds, ma bonne sœur,
Peut-on verser des larmes
Le jour de son bonheur?

LE BARON ET ROSTANGES.

On pourrait nous entendre,
Viens, mon ami, suis-moi,
Allons, sans plus attendre,
Engager { notre / votre } foi.
Bannissons les alarmes.
(Montrant Pauline.)
Et sa main et son cœur,
Dans ce jour plein de charmes,
Fixeront { mon / ton } bonheur.

(Le Baron et Rostanges emmènent Pauline.)

SCÈNE V.

JENNY, *seule.*

Certainement il y a quelque chose d'extraordinaire... ma sœur qui est triste et chagrine... et quand je songe aux six mois qu'elle a passés à Paris, chez ma tante, et puis comme papa l'a fait revenir et vite, et vite, parce qu'on disait qu'elle avait un amoureux; ça doit être gentil, un amoureux; oh! j'en aurai un, moi! il faudra bien que ça finisse par là.

Air du *Rondeau d'Adolphe et Clara.*

Jeunes filles qu'on marie;
Que n'ai-je, hélas! vos quinze ans!
Ah! cet âge que j'envie
Se fait attendre longtemps.
A quinze ans les demoiselles
Ont des bijoux, des dentelles!
On leur présente un époux
Qui toujours auprès de vous
Soupire et fait les yeux doux...
Car voilà comme ils font tous!
Toujours des robes nouvelles
Et des bijoux... c'est charmant,
Et je dis en y pensant:
Jeunes filles qu'on marie, etc.
Moi je veux, je le répète,
Avoir un mari charmant,
Vif, aimable, bien galant;
Et qu'il ait une épaulette!
Ah! si j'avais quatorze ans,
On m'offrirait son hommage;
Mais dix ans! ah! quel dommage!
Oui, je dois, je le sens,
Dire encore longtemps:
Jeunes filles qu'on marie, etc.

Oui, oui, c'est décidé; je veux mon mari comme ce beau monsieur que j'ai vu hier au bal champêtre de la forêt; au moins, il s'est occupé de moi, celui-là... ce n'est pas comme les autres qui ont toujours l'air de dire: c'est une petite fille; de sorte qu'il n'y a que les petits garçons qui vous font danser; et moi je ne peux pas les souffrir.

LÉON, *en dehors.*

Ma cousine, ma cousine...

JENNY.

En voilà encore un petit garçon et de plus un amoureux; mais il est trop jeune, et puis c'est mon cousin, ça n'est plus la même chose.

SCÈNE VI.

JENNY, LÉON, en uniforme de lycée.

LÉON, accourant.

Air d'*une Sauteuse*.

Me voilà, quel plaisir
De jouer, de courir!
Adieu thèmes
Et théorèmes;
Laisser là Cicéron,
C'est si bon!
Que n'a-t-on
Des vacances deux fois
Par mois!
Nous irons à cheval,
Et puis, comme amiral,
Je veux sur le canal
Faire un combat naval.
Me voilà, etc.

JENNY.

Oui, vous venez pour la noce! c'est cela qui vous a séduit! je crois bien, à votre âge, à quatorze ans, un bal, des gâteaux, cela suffit pour faire tourner la tête.

LÉON.

Oh! ce n'est pas cela; mais le plaisir de danser ensemble. Vous ne savez pas, depuis les vacances de l'année dernière, je n'ai fait que songer à vous, que parler de vous.

JENNY.

Parler de moi! comment, Monsieur, vous avez été assez léger...

LÉON.

Seulement à quelques camarades, ceux de ma classe; mais ils m'ont bien promis d'être discrets; et puis au collége nous en avions tous.

JENNY.

Comment, vous en aviez?

LÉON.

Oui, nous avions tous des passions.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Parfois on en négligeait même,
Sa version ou bien son thème.

JENNY.

On vous envoyait aux arrêts.

LÉON.

Eh bien! gaîment je m'y rendais :
A la salle de discipline,
Je m'occupais de ma cousine,
Et je n'ai pas été, je croi,
Un seul jour sans penser à toi.

JENNY.

Ce qui prouve que cette année vous avez fait de jolies études.

LÉON.

Tiens, est-ce que cela empêche? Et la preuve, c'est que j'ai là des vers latins que je t'ai faits.

JENNY.

Qu'est-ce que c'est? je t'ai fait : je n'aime pas qu'on me tutoie, Monsieur, c'était bon quand j'étais petite; mais il me semble que maintenant...

LÉON.

Eh bien! que je vous ai faits! parce que quand on est au moment d'entrer en seconde, et qu'on aime quelqu'un!... Il faut que je vous les montre; ils ont fait l'admiration de tout le lycée.

JENNY.

Voyons donc, Monsieur, comment on fait des vers au collége?

LÉON, cherchant dans sa poche.

Attendez; ce n'est pas cela, c'est une épigramme contre notre professeur de grec; je les aurai mis de ce côté. (Il fouille dans l'autre poche et tire une balle.)

JENNY.

Une balle! ah çà! vous serez donc toujours un enfant?

LÉON.

Dam! au collége, il faut bien s'occuper. (Montrant une poupée dans un coin du salon.) Vous avez bien une poupée.

JENNY, vivement.

Du tout, Monsieur; c'est à la petite du jardinier.

LÉON.

Ah! Mam'selle; l'année dernière encore, vous vouliez me faire jouer avec vous, et même...

JENNY.

Voyons vos vers, Monsieur.

LÉON, frappant du pied.

La! je les aurai laissés dans mon pupitre.

JENNY.

Vous avez une si bonne tête.

LÉON.

Aussi, ma cousine, c'est votre faute, vous m'intimidez.

Air : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Faut-il qu'un enfant me déconcerte,
Et me fasse ainsi perdre l'esprit!

JENNY.

Mais voyez donc quelle grande perte.

LÉON.

Me voilà vraiment tout interdit!
Si n'étant qu'amant surnuméraire,
Telle est déjà ma timidité,
Grands dieux! que devenir et que faire,
Si j'obtenais de l'activité?

Aussi, je suis bien bon; avec une petite fille!...

JENNY.

Une petite fille!

LÉON.

Oui, une petite fille, qui est bien heureuse de m'avoir; car, sans moi, vous n'auriez pas d'amoureux.

JENNY, piquée.

Ah! je n'en aurais pas; eh bien! c'est ce qui vous trompe, Monsieur, j'en ai un tout nouveau, d'hier, au bal champêtre; et un bel officier.

LÉON, ému.

Comment! Mademoiselle?

JENNY.

Écoutez, Léon, vous ne m'en voudrez pas, à moi, ce n'est pas

ma faute. Il était auprès de la femme du notaire, madame Guichard, qui est si coquette; mais, dès qu'il m'a entendu nommer, comment! s'est-il écrié, mademoiselle de Rostanges!... Il s'est approché, et puis il m'a parlé de mon père, de ma sœur; combien il désirait être présenté chez nous... Vous comprenez ce que cela veut dire.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Depuis hier de ma mémoire
Rien ne peut le détacher,
Mais au moins n'allez pas croire
Que ce soit pour vous fâcher !
Oui, si sa grâce est extrême,
Vous êtes fort bien aussi,
Et j'en conviens, aujourd'hui,
(Avec tendresse.)
Vous seriez celui que j'aime...

LÉON, parlant, et vivement.

Serait-il vrai!

JENNY, finissant l'air.

Si vous étiez comme lui.

LÉON.

C'est-à-dire que c'est lui que vous aimez? Eh bien! Mademoiselle, c'est affreux! et je le dirai à votre papa; après ce que nous nous étions promis... d'ailleurs, il viendra peut-être au château, ce beau monsieur; si je le rencontre...

JENNY.

Léon, je vous prie de ne pas faire d'extravagance.

LÉON.

Oh! nous verrons; je porte aussi l'uniforme, et entre militaires... hein! qu'est-ce qui vient là? quel est ce monsieur en noir?

JENNY, à part.

Je ne me trompe pas, c'est lui-même! J'étais bien sûre qu'il chercherait à me revoir. (Cachant sa tête dans ses mains.) Ah! mon Dieu! mon Dieu! ils vont se battre!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Mes amis, pourriez-vous m'indiquer...

LÉON, s'avançant.

Que vois-je?

ADOLPHE.

Léon!

LÉON, se jetant dans ses bras.

C'est vous, mon cher...

ADOLPHE, bas.

Chut! ne me nomme pas, je t'en conjure.

JENNY, très-étonnée.

Comment! ils s'embrassent à présent! qu'est-ce que cela veut dire?

ADOLPHE, à Jenny.

Pardon, Mademoiselle, de m'être présenté aussi brusquement; mais mon empressement... (Bas, à Léon.) Tâche donc d'éloigner cette petite; il faut absolument que je te parle.

JENNY.

Monsieur, certainement, nous sommes très-flattés... (Bas, à Léon.) Comment! vous ne vous disputez pas?.. mais c'est lui... c'est lui, vous dis-je.

LÉON.

C'est bon, Mademoiselle, je ne me bats pas pour ces misères-là; et vous oubliez d'ailleurs que votre papa vous attend.

JENNY.

On y va, Monsieur, on y va. (A part.) Comme il me regarde; c'est sûr, c'est pour moi qu'il est venu! (A Léon.) Et peut-on savoir quel est Monsieur?

LÉON.

Oh! c'est...

ADOLPHE.

Le notaire... que vous attendez.

LÉON, étonné, et contenu par un geste d'Adolphe.

Le notaire!

JENNY.

Comment! le notaire... le vieux M. Guichard...

ADOLPHE.

C'est-à-dire, l'un des notaires, le collègue de M. Guichard, qui m'a même confié des papiers, et si vous aviez la bonté de prévenir...

JENNY, le regardant.

Tout de suite, Monsieur, tout de suite; c'est drôle, moi j'avais idée que Monsieur était militaire; il me semble même

que ça allait mieux à sa figure. (*A part.*) C'est qu'il est très-bien, ce jeune homme! (*Haut.*) C'est égal, Monsieur; notaire, c'est un fort bel état, et puis on peut acheter une étude à Paris!...

LÉON, *qui cause bas avec Adolphe.*

Mais allez donc, ma cousine, vous voyez que Monsieur est pressé.

JENNY, *les regardant.*

J'y vais, j'y vais, mon cousin, j'y vais. (*A part.*) Je vois ce que c'est : Léon a peur de lui, et puis il y a encore quelque mystère là-dessous; mais celui-ci je le saurai. (*Faisant la révérence.*) Je vais vous annoncer, Monsieur... (*Au milieu de sa révérence. Léon la pousse.*) Mais finissez donc, Monsieur, vous me l'avez fait manquer. (*Elle la recommence et sort.*)

SCÈNE VIII.

ADOLPHE, LÉON.

ADOLPHE, *riant.*

Ouf! la voilà partie! j'ai cru que je ne pourrais jamais me tirer de mes petits mensonges!

LÉON.

C'est bien vous, mon cher Adolphe; vous qui étiez mon protecteur, et qui me défendiez toujours au lycée; dam, voilà au moins deux ans que vous avez quitté la pension, et j'étais bien jeune; mais voyez-vous, les amitiés du collége... c'est sacré.

AIR du vaudeville de *la Chambre à coucher.*

Quels que soient les rangs et les grades,
Nous obliger est la commune loi;
Je compte sur mes camarades,
Comme ils peuvent compter sur moi.
De nos serments conservant la mémoire,
Guidant celui qui chancelle en chemin,
Toujours unis, marchons tous à la gloire,
En nous donnant la main. (*bis.*)

ADOLPHE.

Aussi, suis-je bien heureux de te rencontrer, moi qui ne connais ici personne.

LÉON.

En effet, ce trouble, cet air d'embarras, pourquoi cacher votre nom et vous faire notaire?

ADOLPHE.

Tu le sauras, mon cher Léon, tu es bien jeune sans doute pour recevoir une pareille confidence, mais tu as une raison, une prudence au-dessus de ton âge; j'ai besoin de ton secours, et je suis persuadé que tu ne me le refuseras pas.

LÉON.

A un ami, à un ancien camarade! dieux! que je suis content de pouvoir être bon à quelque chose!

ADOLPHE.

Tu ne peux pas trouver une plus belle occasion, car, Dieu merci! je ne sais plus où donner de la tête! Poursuivi de tous côtés, séparé de celle que j'aime...

LÉON.

Comment! vous êtes aussi amoureux?

ADOLPHE.

Chut! mon cher Léon, de la discrétion; oui, je voulais me marier malgré les ordres de mon oncle, digne et excellent marin, qui ne veut penser à m'établir que lorsque je serai contre-amiral; ma foi! je n'ai pas voulu attendre le brevet, qui pouvait rester longtemps en route, et j'étais parti de Paris pour venir demander le consentement des parents de celle que j'aime; juge de mon malheur: je m'arrête à trois lieues d'ici pour faire raccommoder ma voiture; je soupe avec un brigadier de gendarmerie fort honnête, et comme je cause assez facilement, il sait bien vite mon nom et mon état!... *De Villiers!* dit-il. — Oui, Monsieur. — Officier de marine? — Sans doute. — C'est bien cela, je vous arrête?

LÉON.

Comment!

ADOLPHE.

Oh! mon Dieu, en deux minutes une chaise de poste se trouve prête, on m'y fait monter, et j'arrive au château de Saint-Vincent, où j'ai passé deux mois et demi sans pouvoir obtenir la moindre explication de mes gardiens, ni une seule visite du commandant du département, à qui j'ai écrit plus de vingt lettres, et qui m'a toujours répondu fort sèchement.

LÉON.

Et vous ne soupçonnez pas le motif de cette singulière arrestation?

ADOLPHE.

Ah! si fait, il n'y a que mon oncle capable d'une pareille

attention ; il aura été instruit de mon amour, de mes projets de mariage; et pour s'y opposer, il aura obtenu un ordre. Mais, ma foi, je n'y tenais plus... deux mois et demi séparé de celle que j'aime, sans savoir ce qu'elle était devenue...

Air du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Pour mieux dérouter mon gardien,
Employant un adroit manége,
J'ai fait le malade...

LÉON.

Fort bien,
Comme nous faisions au collége.

ADOLPHE.

Puis, me glissant, après cela,
Le long du mur de la tourelle...

LÉON.

Ah ! grands dieux! que n'étais-je là
Pour vous faire la courte échelle.

Et vous vous êtes sauvé?

ADOLPHE.

Oui, mais fort embarrassé de ma personne, craignant à chaque pas de rencontrer mon honnête brigadier, j'allais m'éloigner, lorsqu'hier soir le hasard me conduit à une danse de village; j'entends nommer mademoiselle de Rostanges, je m'approche, je fais jasser la petite Jenny, et j'apprends que Pauline est dans ce château.

LÉON.

Quoi ! ce serait ma cousine?

ADOLPHE.

Elle-même; je n'ai pu résister au désir de la voir, de la rassurer sur mon sort, et comme en rôdant dans le parc j'ai entendu les domestiques parler d'un contrat de mariage, d'un notaire qu'on attendait, cela m'a suffi, et je me présente à tout hasard. Ah çà? qui est-ce qui se marie donc ici?

LÉON.

Ah! mon Dieu! c'est votre prétendue.

ADOLPHE.

Pauline!

LÉON.

Je ne m'étonne plus si elle était si triste.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Elle n'aura pu s'en défendre,
Craignant sans doute et le bruit et l'éclat ;
Mais vous allez tout voir, tout entendre,
Car vous signerez au contrat.
Que de maris ont, dit-on, en ménage
Des accidents aussi fâcheux au moins,
Et qui n'ont pas comme vous l'avantage
D'en être les témoins.

Mais j'entends du bruit.

ADOLPHE.

Et quel est le futur?

LÉON.

Un monsieur Legrand, un ami de mon oncle, que je ne connais pas.

ADOLPHE.

Eh bien! il ne risque rien.

LÉON.

On vient, vite à votre rôle. Avez-vous seulement des papiers?

ADOLPHE, fouillant dans sa poche.

Oui, oui, des ordres du ministre de la marine, les réponses du commandant de la citadelle ; voilà mon dossier, mes minutes.

LÉON.

Chut ! voici mon oncle et Pauline.

SCÈNE IX.

Les précédents, M. DE ROSTANGES, PAULINE, JENNY.

JENNY.

Oui, c'est le collègue de monsieur Guichard, un jeune homme très-aimable : mais ne croyez pas, mon papa, que ce ne soit qu'un notaire de campagne.

M. DE ROSTANGES.

En effet, il a fort bon air. Bonjour, mon cher Léon ; mille pardons, Monsieur, de vous avoir laissé presque seul ; c'est le futur et monsieur le major, un de mes témoins qui, en attendant la signature du contrat, ont commencé par faire un

demi-piquet, et ont fini par se disputer : je vous présente toujours ma fille aînée, celle que vous allez marier.

PAULINE.

Ah! mon Dieu ! quoi, c'est là...

M. DE ROSTANGES.

Qu'as-tu donc?

PAULINE.

Rien, rien, mon père.

LÉON.

Peut-être une faiblesse.

ADOLPHE.

Oui, un étourdissement. Moi qui vous parle, j'y suis très-sujet. (Le baron et monsieur Kerkavel se disputant dans la coulisse.)

LE BARON.

Je vous répète que j'ai trois marqués et le postillon.

ADOLPHE.

O ciel ! c'est la voix de mon oncle : comment diable se trouve-t-il ici ? (Pendant que monsieur de Rostanges, Jenny et Pauline remontent le théâtre pour aller au-devant du baron, Adolphe dit, bas, à Léon :) C'est mon oncle, je suis perdu. (Voyant le cabinet qui est près de la table où il écrit.) Ah! cet appartement... Tâche surtout de l'empêcher d'entrer. (Il se précipite dans le cabinet; Léon en retire la clé, la met dans sa poche et va au-devant du baron.)

SCÈNE X.

Les précédents, LE BARON, M. DE KERKAVEL, entrent en se disputant, LAGUÉRITE est derrière eux.

LE BARON.

Puisque j'avais écarté la dame de trèfle.

LAGUÉRITE.

Mais, mon commandant...

LE BARON, à Laguérite.

Va-t'en au diable! comment voulez-vous que l'on puisse compter son jeu, quand au milieu d'une partie il vous arrive des estafettes et des ordonnances.

KERKAVEL.

Au fait, Monsieur a raison ; voyons, Laguérite, dépêche-toi. tu viens là me relancer.

LAGUÉRITE.

C'est au sujet du prisonnier dont le commandant de la ci-

tadelle vous a envoyé le signalement : on assure l'avoir vu rôder dans les environs.

PAULINE, bas, à Léon.

Ah ! mon Dieu !

LE BARON.

Eh bien, tant mieux ! qu'il aille se promener. En ce moment monsieur le major n'est pas commandant de place ; il est ici pour signer le contrat et achever une partie de piquet, car nous l'achèverons... diable ! j'ai trois marqués. Ainsi, Laguérite, en arrière, et tiens-toi en réserve.

KERKAVEL.

Oui, mon vieux, je te parlerai tout à l'heure ; reste dans la chambre à côté en armée d'observation. Ah çà ! voyons où est notre notaire ?

M. DE ROSTANGES.

Eh mais ! où est-il donc ? Il était là tout à l'heure, et je ne le vois plus.

LÉON.

Il sera probablement sorti.

LE BARON.

Impossible, nous l'aurions rencontré.

KERKAVEL.

Sans doute, un notaire, ça se voit.

JENNY.

Il ne peut être alors que dans ce cabinet.

LÉON, bas, à Jenny.

Taisez-vous donc !

JENNY.

Mais sans doute, Monsieur, puisqu'il n'y a point d'autre issue. (Allant à la porte.) Monsieur le notaire ! monsieur le notaire !

TOUS, criant.

Monsieur le notaire !

KERKAVEL.

Allons, il n'y sera pas.

LÉON.

C'est ce que je disais, il est bien sûr qu'il n'y est pas.

JENNY.

Si vraiment, je le vois très-bien à travers la serrure ; il tourne le dos à la porte et est assis dans un fauteuil.

LE BARON.

Eh bien donc! pourquoi diable ne répond-il pas? à moins qu'il ne se trouve mal.

JENNY.

C'est drôle! cela lui a pris en même temps qu'à ma sœur.

LÉON.

Vous tairez-vous?

JENNY.

Comment! me taire, quand ce pauvre jeune homme est aussi mal; quand il y va peut-être de sa vie... fi! que c'est laid, vous qui êtes son ami.

M. DE ROSTANGES.

Eh! mais! où est donc la clé?

JENNY, cherchant.

Comment, elle n'est pas là? moi qui l'ai vue tout à l'heure. Mais cette porte n'est pas bien solide.

LE BARON.

Sans doute, je vais chercher ce qu'il faut pour faire sauter la serrure.

M. DE ROSTANGES.

Je vais avec vous. (Le baron et monsieur de Rostanges sortent, Kerkavel est sur le point de les suivre.)

SCÈNE XI.

LÉON, PAULINE, JENNY, KERKAVEL.

LÉON, à part.

Ah! la maudite petite fille!... (Haut, à Kerkavel qui revient sur ses pas.) Eh bien! vous ne les suivez pas?

KERKAVEL.

Ils sont plus de monde qu'il ne faut, et ils n'ont pas besoin de moi.

LÉON, bas, à Pauline.

Allons, il ne s'en ira pas; et ce pauvre Adolphe que nous ne pouvons délivrer!

KERKAVEL.

Mais a-t-on idée! ce notaire qui déserte au moment de l'action. En tout cas, ce n'est pas avec armes et bagages; car il a laissé là ses plumes, son écritoire et ses papiers. (En prenant un.) Hum! hum! qu'est-ce que cela? un ordre du ministre de la

marine... une lettre de moi. (A Léon.) C'est fort étonnant! c'est celle que j'écrivais dernièrement à M. de Villiers, le prisonnier qui m'avait adressé des réclamations. (Haut.) Vous êtes bien sûr que ces papiers appartiennent...

JENNY.

Au notaire? Oui, Monsieur, c'est lui qui les a apportés.

KERKAVEL.

Et ce commencement d'écriture?

JENNY.

Oh! cette écriture, c'est la sienne... Hein! comme c'est moulé!

KERKAVEL, se grattant l'oreille.

Diable! diable! et cette fuite soudaine... (A Jenny.) Dites-moi, ma petite fille, êtes-vous bien sûre que ce soit un notaire? et n'avait-il pas quelques façons militaires?

JENNY.

Comment, Monsieur, vous croyez? Eh bien! maintenant que j'y pense; oh! que je suis contente... parce qu'il n'y a pas de comparaison, j'aime mieux que ce soit un militaire; d'ailleurs, je me rappelle très-bien l'avoir vu avant-hier au bal de la forêt; et il avait un frac bleu, sans épaulettes; et ici, sur les basques, des ancres brodées en or.

KERKAVEL.

Un officier de marine... C'est lui, il n'y a plus de doute; et je devine aisément pour quelles raisons il se déguise. (Haut.) Parbleu! vous me voyez enchanté; c'est justement le prisonnier que l'on m'a recommandé de poursuivre.

PAULINE.

Quoi! Monsieur, vous pourriez... ici, chez mon père...

KERKAVEL.

Eh parbleu! il le faut bien; j'en suis désolé, mais mon devoir, ma responsabilité, m'obligent de l'arrêter.

JENNY.

L'arrêter! ah! malheureuse, qu'ai-je fait?

KERKAVEL.

Holà! Laguérite?

LAGUÉRITE, en dedans.

Présent.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LAGUÉRITE.

KERKAVEL.

Approche à l'ordre. Tu vas te tenir ici en faction; notre prisonnier est là, dans ce cabinet; un homme en habit noir... un notaire... tu comprends.

LAGUÉRITE.

Oui, mon général.

KERKAVEL.

Ainsi, sois à ton poste; et le premier notaire que tu verras...

LAGUÉRITE.

Je mets la main dessus.

KERKAVEL.

C'est bien; je vais chercher du renfort pour le faire escorter et conduire en lieu sûr.

ENSEMBLE.

KERKAVEL.

AIR : *Qu'une douce, aimable folie.*

(Regardant Jenny.)

Que d'esprit que d'intelligence !
Oui, d'honneur, j'en suis enchanté :
Sans vous, le prisonnier, je pense,
Déjà serait en liberté.

LÉON, ironiquement à Jenny.

Que d'esprit et d'obligeance
Oui, vraiment, j'en suis enchanté;
Sans vous le prisonnier, je pense,
Déjà serait en liberté.

JENNY, à part.

Qu'ai-je fait? et quelle imprudence!
J'en perds la tête, en vérité...
Sans moi, sans mon inconséquence,
Il retrouvait sa liberté.

PAULINE, à part.

C'en est fait, je perds l'espérance,
Dont mon amour s'était flatté.

(A Jenny.)

Sans vous, oui, sans votre imprudence,
Il retrouvait sa liberté.

(Kerkavel sort.)

SCÈNE XIII.

LÉON, PAULINE, JENNY, LAGUÉRITE, *qui se promène devant la porte du cabinet.*

PAULINE.

Quel parti prendre?

LÉON, *à Jenny.*

Qu'allons-nous devenir? Savez-vous ce que vous avez fait, par votre indiscrétion, par votre curiosité? C'est mon meilleur ami.

PAULINE.

C'est celui que j'aime que vous allez faire arrêter.

JENNY.

Celui que vous aimez! Voilà donc ce secret... Et c'est moi qui serai cause de votre malheur et du sien... ma sœur, me pardonnerez-vous jamais?

PAULINE.

Calme-toi, je ne t'en veux pas; tu ne pouvais prévoir...

JENNY.

Non, je suis bien coupable; mais je réparerai ma faute; j'irai, je parlerai à mon père, à monsieur le major; et s'ils résistent à mes prières, (*Fondant en larmes.*) je ne sais pas ce que je ferai.

LÉON.

Allons, Jenny, il ne s'agit pas de pleurer, et vous êtes une enfant.

JENNY.

Ah! je suis une enfant! ah! je suis une enfant... Eh bien! on verra, Monsieur. (*Essuyant ses yeux.*) Ce n'est pas qu'il n'ait raison, parce qu'au fait, quand je pleurerai pendant une heure, ça ne m'avancera à rien; et ce n'est pas cela qui nous débarrassera de l'invalide. (*Frappant du pied, et marchant avec impatience.*) Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vais faire? Je ne trouve aucun moyen. (*Regardant par la fenêtre qui est à la premiere coulisse.*) Ah! mon Dieu! que vois-je au bout de l'allée? c'est M. Guichard, le notaire, qui arrive toujours en courant; c'est le ciel qui nous l'envoie. (*Criant et faisant comme si elle avait peur.*) Mon Dieu! (*Détournant la tête.*) il va se blesser. (*Regardant.*) Non,

le voilà par terre. Laguérite! Laguérite! le prisonnier qui vient de sauter par la fenêtre.

PAULINE ET LÉON.

Grands dieux! serait-il vrai? (Jenny, en souriant leur fait signe de la tête que non.)

LAGUÉRITE, après s'être approché de la fenêtre.

Comment! mille bombes!

JENNY.

Oui, vois-tu, là, en bas, ce monsieur en habit noir, et en perruque poudrée... ce notaire qui court dans le jardin?

LAGUÉRITE.

Oui, morbleu! mais c'est drôle, il se sauve par ici.

JENNY.

C'est qu'il a perdu la tête!

LAGUÉRITE.

Heureusement j'ai encore la mienne. (Il sort en courant.)

SCÈNE XIV.

JENNY, PAULINE, LÉON.

JENNY, sautant en l'air et frappant des mains.

Ah! comme il court! comme il court! Combien je suis contente...

LÉON, mettant la clé dans la serrure.

Adolphe!... Adolphe!... vous pouvez sortir.

ADOLPHE.

Mon ami, ma chère Pauline...

JENNY, à part.

Ah! que ma sœur est heureuse! Mais voyez seulement s'ils s'occupent de moi!

ADOLPHE.

Mon cher Léon, que je te dois de remerciements, et à vous surtout, Mademoiselle.

JENNY, d'un ton piqué.

Du tout, Monsieur, vous ne m'en devez pas, adressez-les à ma sœur; c'est pour elle seule ce que j'en ai fait... Je ne rends service qu'aux gens qui ont confiance en moi, et qui ne me traitent point comme une enfant.

PAULINE, d'un ton de reproche.

Jenny, y penses-tu?

JENNY.

Ah! pardon; si tu savais quelles idées j'ai eues un instant. des idées que je ne puis m'expliquer, mais qui faisaient que j'étais presque fâchée de ce que tu étais contente. Mais vous avez raison, je ne suis qu'une enfant, à qui il faut pardonner bien des choses : (A Adolphe.) n'est-ce pas, mon beau-frère?

ADOLPHE.

Oui, oui, ma jolie petite sœur, je pardonne, et de grand cœur.

PAULINE.

Et vite... On vient de ce côté.

JENNY.

Sortez par l'appartement de ma sœur, qui donne sur le jardin; vous, Léon, aidez-le à se sauver.

LÉON.

Et toi?

JENNY.

Et moi, et moi, je reste; il faut bien empêcher ce contrat; il faut bien apprendre à mon père que vous voulez en épouser un autre.

PAULINE.

Oh! d'abord, je n'oserai jamais le lui dire et braver sa colère.

JENNY.

Eh bien! c'est moi qui m'en chargerai; qu'est-ce que je risque? d'être mise en pénitence... et je veux bien encore me dévouer pour vous. Allez. (Pauline, Léon et Adolphe sortent par la porte à droite.) Ah! mon Dieu! c'est ce pauvre notaire que j'ai fait arrêter.

SCÈNE XV.

JENNY, M. DE KERKAVEL, LE BARON, LAGUÉRITE, tenant M. GUICHARD au collet.

LAGUÉRITE, bégayant.

Air : *Verse encor, encor, encor.*

Le voilà, voilà, voilà, voilà,
Ici je le ramène,
Et ce n'est pas sans peine;
Le voilà, voilà, voilà, voilà,
Et je réponds, morbleu! de ce prisonnier-là.

GUICHARD, bégayant.

A ce transport brutal,
Quoi, nul ne me dérobe!
Accueillir aussi mal
Un notaire royal!
Traiter de malfaiteur
Nous... un homme de robe!
Ils m'ont, sur mon honneur,
Pris pour un procureur!

CHŒUR.

Le voilà, voilà, voilà, voilà, etc.

KERKAVEL.

Laissez, Laguérite. D'où venez-vous, Monsieur?

GUICHARD, bégayant.

De faire un... un testament.

LAGUÉRITE.

Et où alliez-vous?

GUICHARD.

Faire un contrat de ma... ma... mariage.

LAGUÉRITE.

C'est faux, mon commandant, il vient de sauter par la fenêtre, et il allait prendre la clé des champs : demandez plutôt à mademoiselle Jenny.

GUICHARD.

Justement, je m'en rapporte à cette en... enfant.

JENNY, à part, d'un air mécontent.

Tiens, cette enfant!

GUICHARD.

N'est-ce pas, ma petite amie, vous me reconnaissez? Monsieur Gui... Guichard, notaire de la famille.

JENNY.

Sans doute, je vous reconnais. Ah! mon Dieu! vous êtes-vous fait mal tout à l'heure en sautant par la fenêtre?

GUICHARD.

Moi, j'ai sau... santé? (Laguérite prend Guichard par la main et veut l'emmener.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE ROSTANGES, LE BARON.

M. DE ROSTANGES.

Eh ! mon Dieu ! quel est ce bruit ? monsieur Guichard, mon notaire, qui livre une bataille.

KERKAVEL.

Quoi, c'est là votre notaire ?

M. DE ROSTANGES.

Et celui de toute la ville.

GUICHARD.

Voilà une heure que je le ré... répète à ces Messieurs, et vous conviendrez que c'est très-désagréable, moi dont les mo... moments sont précieux, et mon épouse, madame Guichard, qui m'a... m'attend.

M. DE ROSTANGES, souriant.

En effet, j'oubliais que vous étiez jaloux; mais puisque vous aviez envoyé un confrère, ce jeune homme que j'ai vu tantôt à votre place.

GUICHARD.

A ma place !

M. DE ROSTANGES, montrant le cabinet.

Oui, et qui même était indisposé, était malade...

LAGUERITE.

Comment, ils étaient deux ? Dites donc, mon commandant, je crois que c'est le malade qui aura sauté le pas ! (Il montre la fenêtre.)

KERKAVEL.

Je le crois aussi. Mais que nous disait donc cette petite fille ?

JENNY.

Écoutez donc, est-ce qu'on peut s'y reconnaître ? tous ces Messieurs se ressemblent, c'est le même uniforme.

LAGUERITE, sortant.

Il sera peut-être encore temps et je vous en rendrai bon compte. (Il sort.)

GUICHARD.

Vous avez raison; c'est lui qui... qu'il faut arrêter; certainement, un notaire qui s'introduit dans les maisons pour vous

enlever une cli... clientèle, ce sont de ces abus que l'autorité doit réprimer.

KERKAVEL.

Eh! il ne s'agit pas de cela!

GUICHARD.

C'est qu'il y a un sort attaché à ce maudit contrat, et je crois vraiment, qu'il ne se fera pas d'aujourd'hui! Je viens u... une première fois, on me fait attendre; une seconde, on... on me renvoie; une troisième, on m'a... m'arrête.

LE BARON.

De sorte que si vous reveniez une quatrième, je ne sais pas ce qui vous arriverait. Eh bien! raison de plus pour ne pas désemparer et pour rédiger sur-le-champ les articles.

KERKAVEL.

Au fait, nous voulions un notaire, quel qu'il fût, le voilà, terminons.

M. DE ROSTANGES.

Oui, oui, terminons; mettez-vous là, et écrivons. (M. Guichard est à la table, M. de Kerkavel s'assoit à sa droite; le baron et M. de Rostanges à sa gauche, en demi-cercle, de sorte que M. de Rostanges est le plus près de Jenny.)

JENNY, à part.

Ah! mon Dieu! les voilà tous d'accord. (Haut.) Mais, mon papa, ma sœur qui n'est pas là!

M. DE ROSTANGES.

On la fera appeler pour signer.

GUICHARD, taillant sa plume.

C'est une chose bien importante, Messieurs, que la ré... rédaction d'un contrat de mariage; j'ai apporté mon Co... Code civil. Voyons pour les époux l'article des do... do... donations.

JENNY.

Ah! mon Dieu, monsieur Guichard, votre femme a-t-elle envoyé à ma sœur ce modèle de robe qu'elle lui avait demandé?

GUICHARD, s'arrêtant tout court.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE ROSTANGES.

Vous voyez bien, Jenny, que nous sommes en affaires; et s'il vous arrive de nous interrompre, je vais vous renvoyer.

JENNY.

Mais, mon papa, c'est essentiel, puisque c'est pour le bal de ce soir.

M. DE ROSTANGES.

C'est bon, c'est bon, tenez-vous tranquille, et jouez là dans votre coin avec votre poupée, ou sinon...

JENNY va s'asseoir à l'autre coin du théâtre en prenant sa poupée d'un air boudeur.

C'est désagréable; on ne peut rien dire.

M. DE ROSTANGES, sévèrement.

Qu'est-ce que c'est?

JENNY.

Je ne dis rien, mon papa, je joue avec Mademoiselle. (Parlant à la poupée.) Voyons, Mademoiselle, tenez-vous droite et obéissez-moi, pour qu'au moins il y ait quelqu'un à qui ça arrive dans la maison. D'abord, que je vous fasse belle pour votre noce; parce que je vais vous marier avec M. Polichinelle; hein! ça vous convient-il? Non? eh bien! c'est égal; parce que dès que ça plaît au papa et à la maman, ça suffit. Qu'est-ce que c'est, je crois que vous faites la grimace? Vous trouvez peut-être que M. Polichinelle est trop vieux, et qu'il ne pourra pas vous conduire au bal? eh bien! vous ferez comme madame Guichard, qui était l'autre jour avec ce petit blond, monsieur Théodore, le maître clerc.

GUICHARD, qui écrit, s'arrête et reste la plume en l'air.

Hein! qu'est-ce? qu'est-ce que c'est?

M. DE ROSTANGES.

Eh bien! qu'avez-vous donc? continuez.

GUICHARD.

Rien. C'est que quelquefois ces petites filles font des remarques...

JENNY, continuant à parler à sa poupée.

Dieux! que vous allez être une belle madame, avec ce chapeau-là! voyez-vous, vous seriez ma bonne amie; et je viendrais vous faire la cour. Voyons un peu, Mademoiselle, qu'est-ce que vous me diriez? allons donc, répondez-moi, comme disait ce matin ma sœur à ce beau jeune homme.

LE BARON, prêtant l'oreille.

Hein!

M. DE ROSTANGES, l'arrêtant.

Chut! taisez-vous donc. (Ils écoutent.)

JENNY.

« Oui, c'est vous que j'aime et que j'aimerai toujours; en « vain on veut me marier à un autre, cela est impossible à « mon cœur. »

M. DE ROSTANGES, voulant se lever.

Morbleu!

LE BARON, le retenant à son tour.

Mais, mon ami, tenez-vous donc!

GUICHARD.

Nous disons, après cela, pour les acquêts de la communauté?

LE BARON, écoutant toujours.

Oui, oui, faites comme vous l'entendrez. (Regardant Jenny.) Allons, elle ne veut plus parler à présent.

JENNY fait un geste pour montrer qu'elle s'aperçoit qu'on l'écoute, et elle continue.

Voyons maintenant votre leçon de lecture, car vous êtes bien peu avancée pour votre âge; ma chère amie, vous êtes si paresseuse... Allons, lisez avec moi. (Prenant un papier sur la table et faisant lire sa poupée.) M, a, ma, chère... Pauline.

M. DE ROSTANGES, à part.

Une lettre adressée à ma fille!

LE BARON.

A ma prétendue!

JENNY, épelant.

N, o, t, not... notre; a, m, am... o, u, r, our... notre amour... mais allez donc, Mademoiselle, tout le monde connaît ce mot-là.

M. DE ROSTANGES.

Si je pouvais prendre cette lettre! (Pendant qu'il s'approche doucement pour la saisir, Jenny, qui l'observe du coin de l'œil, déchire le papier en sept ou huit morceaux.)

LE BARON, à part.

Oh! la petite masque!

JENNY.

C'est bien; voilà maintenant de quoi vous faire des papillottes.

M. DE ROSTANGES.

Que venez-vous de déchirer là, Mademoiselle?

JENNY, froidement.

Rien, mon papa ; c'est une lettre à ma sœur, un papier qu'elle a laissé traîner.

M. DE ROSTANGES.

Et de qui est ce papier ; car je présume que vous l'avez lu ?

JENNY.

Oh ! oui, mon papa, et tout couramment ; si vous m'aviez entendue, vous auriez été bien content, mais je ne sais pas ce que ça veut dire; c'est d'un jeune homme qui parle de flamme, d'amour, et qui dit qu'il est le mari de ma sœur, vu que ma sœur lui a promis de l'épouser.

LE BARON.

De l'épouser !

M. DE ROSTANGES, au baron.

Laissez donc, laissez donc. (A Jenny.) Et quel est son nom ?

JENNY.

Oh ! son nom, je l'ai retenu parfaitement ; c'est M. de Villiers, officier de marine.

KERKAVEL, M. DE ROSTANGES ET LE BARON, chacun avec une intention différente.

Villiers ! (Le baron et M. de Rostanges se mettent à rire.)

M. DE ROSTANGES ET LE BARON.

Ah ! ah ! ah !.. elle m'a fait une peur !

JENNY.

Eh bien ! qu'est-ce qu'ils ont donc ?

LE BARON, riant et regardant Rostanges avec intelligence.

C'est ça ; la petite sœur a écouté aux portes, impossible de lui rien cacher ; je vois qu'elle sait mon nom.

KERKAVEL.

Comment, votre nom ?

LE BARON.

Eh ! oui, c'est le mien.

KERKAVEL.

Monsieur de Villiers ! celui qui a eu cette querelle avec le vice-amiral ?

LE BARON.

Moi-même, et vous allez le voir tout à l'heure, quand je signerai au contrat.

KERKAVEL.

Comment, c'est vous ! Ah ! mon ami ! mon cher ami ! pourquoi diable êtes-vous venu me dire cela ! j'en suis désolé !

LE BARON.

Et pourquoi donc ?

KERKAVEL.

Désespéré, vous dis-je ; mais je suis obligé de vous arrêter.

LE BARON.

M'arrêter !

JENNY.

Allons, voilà que j'ai fait arrêter l'autre ; ils ne s'y reconnaissent plus.

KERKAVEL.

Si, vraiment ; j'y vois clair, vous êtes condamné à trois mois d'arrêts ; et comme vous n'en avez encore subi que deux et demi...

LE BARON.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?

KERKAVEL.

Ne voilà-t-il pas deux mois et demi que vous êtes au château Saint-Vincent, que vous vous en êtes échappé avant-hier, qu'on a donné ordre de vous poursuivre !

LE BARON.

Ah çà ! il perd la tête, le commandant.

SCÈNE XVII.

Les précédents, LAGUÉRITE.

LAGUÉRITE.

Monsieur le major! monsieur le major ; bonne nouvelle; notre fugitif est rattrapé.

Air : *Du partage de la richesse.*

Grâce à ma diligence extrême,
Nous venons d'arrêter ses pas.

KERKAVEL.

Je le sais bien, car il est ici même.

LAGUÉRITE.

Non, morbleu! puisqu'il est là-bas.

KERKAVEL, montrant le baron.

Quand je te dis que le voilà, regarde.

LAGUÉRITE.

C'est un de plus. Tenez bien celui-là,
Mon commandant, il faudra qu'on le garde
Pour le premier qui nous échappera.

L'autre a été pris par nos gens au moment où il voulait sortir des jardins : il est convenu lui-même qu'il était monsieur de Villiers notre prisonnier, et je vous le ramène.

LE BARON.

AIR du vaudeville du *Colonel.*

Oui, je ne sais encor si l'on m'abuse,
Mais je ne puis deviner, sur ma foi,
Le galant homme qui s'amuse
A se faire arrêter pour moi.
Dans mon malheur me dérober ma place,
De ma prison me voler les ennuis,
Heureux celui qui trouve en sa disgrâce,
De tels fripons dans ses amis.

(Voyant Adolphe.) Eh ! c'est mon neveu !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE, PAULINE, LÉON.

ADOLPHE.

Lui-même, qui n'a pu échapper à son sort ; mais qui, avant de retourner en prison, vient former opposition au mariage.

KERKAVEL.

Je comprends enfin. (Montrant Adolphe.) C'est Monsieur qui est le prisonnier et l'amant préféré.

M. DE ROSTANGES ET LE BARON.

Comment, l'amant préféré?

KERKAVEL.

Eh parbleu! il n'y a pas de quoi se fâcher, et je vous en félicite au contraire. Savez-vous, mon ami, que ce jeune homme a fait un chemin superbe, qu'il n'a plus que quinze jours à passer en prison, et qu'après cela il sera fait contre-amiral?

TOUS.

Contre-amiral?

KERKAVEL.

Eh oui! sans doute ; c'est ainsi que l'a décidé le ministre ; trois mois d'arrêts pour punir son insubordination, et le grade de contre-amiral pour récompenser son mérite.

JENNY.

Mon beau-frère, contre-amiral !

LÉON, à Adolphe.

Dites donc, vous me ferez enseigne, n'est-ce pas? vous savez que je manœuvre joliment.

LE BARON.

Comment! mille bombes! il serait vrai?

KERKAVEL.

Oui, mon cher : comprenez-vous enfin?

LE BARON.

A merveille, excepté que c'est moi qui ai le grade, et que c'est mon neveu qui a eu les arrêts.

KERKAVEL.

Comment! il serait possible!...

ADOLPHE.

Quoi, mon oncle, c'est pour vous que j'ai été arrêté?

LE BARON.

Oui, mon Adolphe, oui, mon pauvre garçon, tu as pris ma place en prison. (Regardant Pauline.) Il est vrai que tu l'avais déjà prise autre part, ce qui établit une sorte de compensation, mais ce qui n'empêche pas que je ne sois ton débiteur.

GUICHARD, se levant, le papier à la main.

Messieurs, tout est fini, et je dis : ce n'est pas sans peine.

JENNY.

Vous aviez raison, monsieur Guichard; voilà un contrat qui ne se fera d'aujourd'hui, car il faut le recommencer.

GUICHARD.

Comment! le recommencer?

JENNY.

Eh! oui; demandez plutôt. N'est-ce pas, mon papa, que vous voulez bien que monsieur Guichard en fasse un autre?

LE BARON, prenant la main de Rostanges.

Eh! sans doute, il le faut bien, à condition qu'il y joindra une belle et bonne donation de cinquante mille écus à mon neveu et à ma nièce.

JENNY, à Pauline et à Adolphe.

Qu'est-ce que je vous avais promis?

ADOLPHE.

Ah! mon oncle!

LE BARON.

Je te dois ça, mon ami, c'est le prix de ma rançon; mais mon trimestre n'est pas acquitté; j'ai encore quinze jours de prison.

LAGUÉRITE, au baron.

Si Monsieur voulait, je les lui ferais au même prix.

LE BARON.

Non, non, il est des circonstances où il faut enfin payer de sa personne; je vous suis, mon cher major; mais j'espère que vous viendrez me voir en prison; que nous ferons des piquets.

KERKAVEL.

Je vous le promets, monsieur l'amiral.

LE BARON.

Quant à toi, Jenny, qui nous as fait enrager aujourd'hui, prends garde, il se pourra bien que dans cinq ou six ans je me venge sur toi.

ADOLPHE.

Je ne vous le conseille pas, mon oncle ; voilà Léon qui pourrait encore prendre votre place.

VAUDEVILLE.

Air : *La ville est bien, l'air est très-pur* (du Colonel).

JENNY, à M. de Rostanges.

Enfin, tout le monde est content,
Je vois heureux tout ce que j'aime,
Pourtant je ne suis qu'un enfant ;
Tantôt vous le disiez vous-même.
Ah ! combien je suis fière aussi,
Grâce à ma petite équipée,
De vous avoir fait aujourd'hui
Jouer encore à la poupée.

M. DE ROSTANGES.

Tous ces biens, objets de nos vœux,
Et qui font le mépris du sage,
Sont plus futiles à ses yeux
Que les hochets du premier âge.
Que nous portions, fiers et contents,
Le sceptre, la lyre ou l'épée,
Nous sommes toujours des enfants,
Nous ne changeons que de poupée.

LE BARON.

Quoique le fait soit étonnant,
Je conçois bien, sur ma parole,

Qu'en ces lieux un jouet d'enfant
Comme un autre ait rempli son rôle.
Le hasard règle nos destins,
Et dans des places usurpées
J'ai déjà vu tant de pantins,
Qu'on peut bien y voir des poupées.

LÉON.

On est libre, heureux et garçon,
On a vingt mille écus de rente ;
Et dans quelque bonne maison
On prend une femme charmante,
Jeune, brillante, et cætera,
Et de sa toilette occupée :
On veut une épouse, et voilà
Que l'on achète une poupée.

JENNY, au public.

Devant vous, en tremblant, je vien
(Montrant sa poupée.)
Vous présenter *Mademoiselle*,
Voyez qu'elle est jolie, eh bien !
Elle est encor plus casuelle.
Je tiens beaucoup à mes joujoux ;
Et de terreur je suis frappée,
En pensant que votre courroux
Peut faire tomber ma poupée.

FIN DE LA PETITE SOEUR.

MÉMOIRES

D'UN

COLONEL DE HUSSARDS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 21 février 1822.

PERSONNAGES

GUSTAVE DE MONTEMART.
MATHILDE, sa femme.
LÉON, sous-lieutenant.

L'intérieur d'une prison, en forme de tour ronde. Sur le premier plan, à la droite du spectateur, une fenêtre grillée; sur le second plan, la porte d'entrée; au fond, une grande fenêtre d'où l'on peut voir la terrasse où se promènent les prisonniers; à gauche, sur le premier plan, une porte secrète; sur le second plan, une lucarne élevée, et grillée, et auprès de la fenêtre du fond, une porte qui conduit à la chambre à coucher de Gustave.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, en négligé de prison, assis devant une table, et regardant sa montre.

La journée ne finira pas! cinq heures viennent à peine de sonner à la grande tour, et moi, qui vais bien, j'ai cinq heures trente-cinq : ces horloges de prison, ça retarde toujours! (Il se lève.) Ma foi, c'est une chose assez ennuyeuse, que d'être en prison; cela m'a amusé le premier jour, parce qu'un colonel en prison, c'est assez original, mais on se fait à tout... Heureusement me voilà au huitième et dernier jour, ce sera demain que je retournerai à Paris; que je reverrai ma femme! Ma jolie petite Mathilde, il y a si longtemps que je ne l'ai embrassée. Allons! allons! encore un peu de patience. (Se promenant.) Mais qu'est-ce que je vais faire d'ici-là? Je me suis donné tous les divertissements que comportait ma situation; je me suis méthodiquement promené en long et en large; j'ai dessiné le plan de la dernière bataille; j'ai chanté tous mes

airs d'opéra-comique, j'ai pensé à ma femme... Il fallait bien s'en occuper! Mais à présent à qui vais-je penser? (S'approchant de la lucarne à gauche.) Qu'est-ce que je vois là de mon belvédère? c'est un uniforme qui est à la croisée en face. Comment diable établir une ligne télégraphique? (Agitant son mouchoir par la croisée.) Il m'a vu, car il répond à mes signes. (Criant.) Bonjour, camarade, ça vous va-t-il bien? (Écoutant comme si on lui répondait.) Ah! vous vous ennuyez! moi, c'est différent, je m'amuse beaucoup. (Écoutant.) Qui je suis? Gustave de Montemart, colonel au sixième de hussards. Et vous? Hein!... A peine si on entend. Léon, sous-lieutenant. Mais il s'en va... (Quittant la croisée.) Tiens, Léon; eh! nous nous sommes déjà vus... oui, lors de la dernière affaire: un officier de dix-sept ans, qu'on prendrait pour une demoiselle, qui ne boit pas, ne jure jamais, et qui rougit en saluant une dame. Ah! c'est lui qui est en prison; à la bonne heure, il commence à se lancer. Ah! le voilà qui revient. (Retournant à la fenêtre et écoutant.) Hein!... vous voudriez me parler? et moi aussi. Attendez, j'aperçois M. Doucet, le geôlier, qui se promène dans la cour, la pipe à la bouche. (Criant.) Bonjour, monsieur Doucet! (Écoutant.) Si j'ai été content? oui, le dîner était bon, mais un peu cher. J'ai autre chose à vous demander: voulez-vous que le prisonnier en face vienne me rendre visite? (Écoutant.) Comment, si on m'entendait! (Criant de toutes ses forces.) Eh! qui voulez-vous qui m'entende? votre conscience? (A part.) Oh bien alors j'y suis. (Tirant sa bourse.)

Air du *Bouffe et le Tailleur*.

Allons, la place va se rendre,
Je sais comment il faut s'y prendre
Pour la faire capituler...
Aussitôt qu'on entend parler
Un tendron de son innocence,
Un geôlier de sa conscience,
C'est qu'ils veulent nous indiquer
Les endroits qu'il faut attaquer.

(Lui jetant la bourse.) A vous!... c'est ça; la conscience ne dit plus rien: je savais bien que je la ferais taire. (A Léon.) Camarade, on va vous ouvrir. (Revenant sur le devant du théâtre.) Ma foi, je suis charmé de la rencontre; je ne passerai pas ma soirée tout seul. Et quant à notre jeune sous-lieutenant, je devine pour-

quoi il veut me parler, sans doute pour me remercier du service que je lui ai rendu dans la dernière affaire... Je ris encore en y pensant; je le vois, pendant que les balles sifflaient autour de nous, arrangeant sa cravate et les boucles de ses cheveux! Un instant après, il était au milieu des ennemis, et au moment du plus grand danger, lorsqu'une vingtaine de sabres le menaçaient... ne voilà-t-il pas qu'il se baisse pour ramasser un flacon d'eau de Cologne qu'il avait laissé tomber... Eh! le voici. (On entend tirer les verroux de la porte à droite.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, LÉON.

LÉON.

Ah! colonel, que je suis aise de vous voir, après tout ce que je vous dois... On me permet d'habiter jusqu'à demain la même prison que vous!

GUSTAVE.

Je n'ai qu'un regret : c'est que vous ne soyez pas venu huit jours plus tôt.

LÉON.

Je vous remercie de votre obligeance. Comment! voilà huit jours que vous êtes ici?

GUSTAVE.

Ah! mon Dieu, oui, je ne suis jamais resté aussi longtemps que cela dans le même endroit.

LÉON.

Vous mettre en prison après la conduite que vous avez tenue! lorsque de toute l'armée votre régiment s'est le plus distingué!

GUSTAVE.

N'est-ce pas? mes hussards allaient joliment. Il est vrai que nous avions reçu l'ordre de rester en réserve, et que nous nous sommes trouvés sur la cavalerie ennemie je ne sais pas trop comment. Ils disent tous que j'ai crié : « *En avant!* » Le diable m'emporte si je m'en souviens, je crois plutôt que ce sont eux. Mais comme on ne pouvait pas mettre ici tout le régiment, c'est sur moi que cela est tombé : cela m'a valu la croix d'officier et huit jours de prison.

LÉON.

Quand serai-je aussi heureux!

GUSTAVE.

Eh mais ! cela commence, vous avez déjà la moitié de mon bonheur, et le reste ne peut manquer de vous arriver, si jamais vous défendez votre drapeau comme vos flacons d'eau de Cologne... Eh bien ! je vous fais rougir, et vous voilà tout déconcerté.

LÉON.

Oui, colonel ; c'est que... je vous prie de ne plus me parler de cette affaire-là ; c'est déjà elle qui est cause que je suis ici. Depuis ce jour-là on s'égaie à mes dépens ; j'ai entendu hier deux officiers de la compagnie qui faisaient sur moi des plaisanteries et même des calembourgs.

GUSTAVE.

Des calembourgs, ah ! c'est trop fort.

LÉON.

L'un disait que j'étais un militaire *à l'eau rose*, et l'autre prétendait que cette action-là me mettrait en *bonne odeur* dans le régiment. Vous concevez comme c'est désagréable.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Jugez un peu quelle équipée !
A l'un d'entre eux il a fallu d'abord
Donner, Monsieur, un coup d'épée,
Qui, j'en suis sûr, l'aura blessé bien fort.
Et puis, de peur de disputes nouvelles,
Moi je voulais ensuite, voyez-vous,
Pour en finir, me battre avec eux tous,
Car je n'aime pas les querelles.

GUSTAVE.

Mais c'est un diable que ce petit garçon-là. Allons, allons, il ira bien. Ma foi, mon jeune camarade, je vous avoue que je n'y tiens plus ; et au risque de recevoir aussi un coup d'épée qui me blesserait bien fort, il faut que je vous demande d'où vient votre prédilection pour les flacons d'eau de Cologne !

LÉON.

Oh ! à vous, colonel, c'est différent, je puis vous confier cela... c'est qu'il venait d'une certaine personne...

GUSTAVE.

Qui vous l'avait donné.

LÉON.

A peu près. C'est la seule faveur que j'ai reçue d'elle, et je voulais la conserver pour lui prouver ma constance.

GUSTAVE.

De la constance! qu'est-ce que c'est que cela? Oh! je me suis trompé, il n'ira pas.

LÉON.

J'ai donc eu tort?

GUSTAVE.

Parbleu, voilà une question!... Écoutez, voulez-vous me croire?

LÉON.

Oh! oui, colonel, je vous croirai, je ferai tout ce que vous me direz.

GUSTAVE.

A la bonne heure! (A part.) Au fait, il peut aller; et ce serait dommage de lui laisser prendre une mauvaise route. (Haut.) Voyez-vous, mon garçon, tout dépend du commencement; votre coup d'épée d'hier, c'est bien, cela promet, mais il faut vous défaire de vos mauvaises habitudes; moi je vous parle comme à mon fils.

LÉON.

Je comprends bien; ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, c'est que je n'ose pas.

GUSTAVE, d'un air de confidence.

Elle est donc bien jolie?

LÉON.

Si vous l'aviez vue, comme moi! un son de voix (Mettant la main sur son cœur.) qui va là... J'ai passé trois soirées avec elle... il y a deux mois, lorsque je me rendais au régiment.

GUSTAVE, souriant.

Voilà donc à quoi se bornent toutes vos campagnes? trois soirées, ce n'est pas trop.

LÉON.

Oui, mais l'une était au bal.

GUSTAVE.

C'est juste, cela doit compter double; et vous avez bien avancé vos affaires?

LÉON.

Oh! oui : ce jour-là j'ai été bien hardi; je m'étais emparé de son flacon, de ses gants, de son mouchoir, et je les ai embrassés sans qu'elle le vît.

GUSTAVE.

Diable! et vous n'avez pas eu peur de la compromettre?

LÉON.

Bien plus, je ne lui ai rendu que les gants et le mouchoir.

GUSTAVE.

Je comprends. Voilà l'origine de ce trésor si précieux; et pendant que vous étiez dans votre jour de hardiesse, vous ne lui avez pas dit que vous l'aimiez?

LÉON.

J'ai été bien près, mais je n'ai jamais pu; elle était si jolie, sa toilette était si brillante... tout cela intimide, et je ne conçois pas comment on peut venir à bout de faire une déclaration en face à une femme; est-ce que vous avez jamais osé, vous, colonel?

GUSTAVE.

Allons, allons, c'est une éducation qui est entièrement à faire. Voyez, pourtant, si j'avais terminé mes Mémoires!

LÉON.

Comment! vos Mémoires?

GUSTAVE.

Oui, un ouvrage qui manque à la jeunesse actuelle, un ouvrage de mœurs, où je peins les miennes, c'est-à-dire où je mets toujours l'exemple à côté du précepte. Il y a un siècle que j'ai le plan dans ma tête, mais il faut commencer.

LÉON.

Eh bien! pendant que vous étiez en prison?

GUSTAVE.

Oh! j'y ai bien pensé, j'avais même déjà écrit le titre. (Montrant la table.) Vous pouvez voir : *Le Mentor de la jeunesse*, ou *Mémoires d'un colonel de hussards*. Mais à chaque instant on est distrait... Eh! parbleu! une superbe occasion qui se présente. Pour combien de temps êtes-vous en prison?

LÉON.

Jusqu'à demain au point du jour.

GUSTAVE.

A merveille! vous resterez la nuit ici; après le souper je fais monter du punch, et nous travaillerons à mes Mémoires; je dicterai, et vous écrirez, c'est le moyen de vous instruire.

LÉON.

Mais, colonel...

GUSTAVE.

Le punch vous fait peur, mais c'est égal, pour écrire un

ouvrage de mœurs, il n'y a rien de tel que le punch... *Castigat bibendo mores...* et vous en boirez.

LÉON, se metlant à table.

Eh bien! soit, je me risque; commençons... moi, j'ai le désir de m'instruire.

GUSTAVE.

Il faut, avant tout, que je vous explique la division générale de l'ouvrage, et la distribution des chapitres. PREMIÈRE PARTIE : *Aventures du colonel lorsqu'il est garçon.* DEUXIEME PARTIE : *Son mariage.* TROISIÈME PARTIE : *Après son mariage.*

LÉON.

Permettez donc, colonel; est-ce que vous êtes marié?

GUSTAVE.

Eh! sans doute, à cause de mon ouvrage! il fallait bien un dénouement, et vous verrez celui que j'ai choisi. La plus jolie petite femme, qui m'aimait éperdument, que j'ai presque enlevée... Mais nous verrons plus tard, dans la seconde partie: il ne s'agit pas ici de ma femme. CHAPITRE PREMIER : *Des fredaines du colonel, et de ses premières inclinations.*

LÉON.

Vous voulez dire, *sa première inclination?* car je suppose que vous avez commencé par une.

GUSTAVE.

Du tout, trois à la fois.

LÉON.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous me dites-là?

GUSTAVE.

CHAPITRE II : *Comment le colonel se débarrasse de ses rivaux.*

LÉON.

Ah! nous y voilà! des duels!

GUSTAVE.

Laissez donc, je n'avais pas l'envie d'être toujours l'épée à la main; d'ailleurs, dans le nombre, il y avait des rivaux légitimes... des maris, par exemple.

LÉON.

Comment! Monsieur, il y avait des maris?

GUSTAVE.

Il y en a partout. CHAPITRE III : *Des billets doux et des déclarations.* CHAPITRE IV ET DERNIER : *De la manière de brusquer les dénouements.*

LÉON.

Chapitre IV!

Air du vaudeville de *Jadis et aujourd'hui.*

Oh! celui-ci... rien que le titre
Doit effrayer les écoliers;
Avant d'entamer ce chapitre
Il faut bien savoir les premiers.

GUSTAVE, souriant.

Autrefois, c'était possible;
Mais aujourd'hui ce n'est plus ça :
Il est plus d'un amant sensible
Qui débute par celui-là.

(On entend sonner une cloche.)

GUSTAVE.

C'est le souper.

LÉON.

C'est égal, continuons toujours; rien que le chapitre IV. Je n'ai pas faim.

GUSTAVE.

Oui, mais moi! L'ordre et l'exactitude, je ne connais que cela! et je me ferais un scrupule de travailler quand le souper a sonné. (On entend ouvrir la porte.) Permis à vous de nous tenir compagnie, à moins que vous ne préfériez, par ce beau clair de lune, vous promener dans mon parc et mes jardins.

LÉON.

Comment! vous avez un jardin?

GUSTAVE.

Oui, une terrasse, où il m'est permis de prendre l'air... l'espace de dix pieds carrés.

LÉON, allant à gauche.

De ce côté?

GUSTAVE.

Non, ce sont d'autres prisons qui communiquent au logement du concierge. Tenez, par ici, après ma chambre à coucher, vous prenez un escalier tournant, qui conduit à la plate-forme que vous voyez d'ici.

LEON.

C'est bon, je vais y réfléchir; mais vous ne serez pas longtemps, pour que nous puissions reprendre...

GUSTAVE.

Soyez tranquille; en même temps je commanderai le punch.

(Lui ouvrant la porte du fond.) Tenez, voilà le chemin du parc. Bien. . vous descendez, c'est cela; prenez garde de vous casser le cou.

SCÈNE III.

GUSTAVE, seul.

Je suis très-content de mon élève; un joli sujet qui me fera de l'honneur, et qui en attendant m'aura fait passer gaiement ma dernière soirée.

LÉON, que l'on voit à travers la croisée passer sur la terrasse.

Oh! le beau clair de lune! (A Gustave.) Vous ne serez pas longtemps?

GUSTAVE.

Je vais boire à votre santé et à vos succès futurs.

AIR : *Dans ce castel dame de haut lignage.*

Que la folie à table m'accompagne,
Je vais enfin quitter ce vieux donjon.
Pour mes adieux, allons, force champagne,
Car je l'adore... et surtout en prison.
Vin bienfaisant, par ta mousse légère,
Au prisonnier tu donnes la gaîté :
Tu viens encore lui fermer la paupière,
Et tu lui fais rêver la liberté.

(Il sort en riant par la porte qui se ferme sur lui.)

SCÈNE IV.

(La porte à gauche s'ouvre, et Mathilde paraît.)

MATHILDE, à sa femme de chambre, qui ne paraît pas.

N'avance pas, Anna, je t'en prie; mon mari n'aurait qu'à nous reconnaître, il n'y aurait plus de surprise; rentre et prépare cette chambre. (La porte reste ouverte.) Pose là mes cartons, ma guitare. (A elle-même.) Ce cher Gustave!... Oh! c'est que j'ai une tête aussi, moi! et je veux lui prouver que j'étais digne d'être la femme d'un colonel de hussards! Si je l'avais su plus tôt, je serais venue partager sa captivité; mais ne pas m'écrire, pas une seule lettre depuis huit jours... il devait bien se douter que je n'y tiendrais pas, que je prendrais la poste, que je viendrais moi-même savoir de ses nouvelles, et j'en ai appris de jolies... en prison depuis huit jours!... Voilà donc son appartement? Ce n'est pas joli une prison, cela ne vaut pas

notre petit salon de la rue du Helder! c'est une horreur, une injustice d'y envoyer le plus aimable, le plus joli garçon de l'armée; et puis enfin, un homme marié... Si j'étais à la place de Gustave, je sais bien ce que je ferais, je demanderais ma retraite, je quitterais le service, et je ne quitterais plus ma femme. (Écoutant.) Hein! ah! mon Dieu! j'ai cru que c'était lui; non, personne. Anna, Anna, tenez, vous donnerez cette bourse à madame Doucet, la femme du concierge! Cette bonne Marguerite, mon excellente nourrice! j'étais bien sûre qu'elle me donnerait les moyens de surprendre mon mari. Cette porte dont j'ai seule la clé... c'est charmant, il me croit à quatre-vingts lieues de lui. Aussitôt que tout le monde sera endormi; au milieu de l'obscurité, j'ouvre la porte secrète, et comme une fée bienfaisante qui prend pitié de sa solitude, je viens le consoler de l'injustice du sort; et d'abord pour commencer, une musique mystérieuse.

Air : *Celle que j'aime tant.*

Qu'une douce harmonie en cette erreur le plonge !
Peut-être de mon nom ces murs ont retenti :
Il rêvait à Mathilde, et je veux aujourd'hui
Qu'il retrouve au réveil ce qu'il voyait en songe.

Ah! ah! j'oubliais cette fenêtre, si elle pouvait me servir! (Elle s'approche.) elle donne sur une terrasse..... ah! comme c'est triste... Il y a quelqu'un, un officier; si c'était lui! (Elle s'avance davantage.) Non; oh! Gustave est bien mieux, plus grand... Eh mais! comme il me regarde!

Air du vaudeville de *Turenne*.

Voyez donc quelle impertinence!
Il se place encore plus près.
Quoi! des signes d'intelligence!
Eh mais quels sont donc ses projets?
Il en conterait, j'imagine,
A la femme d'un colonel.
Un lieutenant!... mais, juste ciel!
Que devient donc la discipline?

(Elle sort par la porte secrète.)

SCÈNE V.

LÉON, accourant. Il arrive essoufflé, s'arrête et regarde de tous les côtés.

Elle était là! je l'ai vue... oh! oui, c'était bien elle, je l'ai

parfaitement reconnue. Par où s'est-elle échappée? qui peut l'avoir introduite dans la tour? qui l'amène ici? Si c'était... oh! non : par exemple, il y aurait de quoi en perdre la tête de bonheur. (On entend sur la guitare, accompagnée par l'orchestre, la ritournelle de l'air suivant.) Qu'entends-je? elle est là. (Montrant la prison à gauche. Il va écouter à la porte, et témoigne la plus vive émotion.)

SCÈNE VI.

LÉON, GUSTAVE, un flambeau à la main.

GUSTAVE, ayant l'air de saluer d'autres prisonniers.

Bonsoir, Messieurs, bonsoir! il n'y a qu'en prison que l'on boit du bon vin de champagne.

LÉON.

Ah! c'est vous, colonel!

GUSTAVE.

Oui; c'est pour vous que j'en suis resté à ma seconde bouteille.

LÉON, lui faisant signe de la main.

Silence! ne faites pas de bruit.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que c'est donc?

LÉON.

Imaginez-vous, colonel, imaginez-vous... une femme...

GUSTAVE.

Une femme! eh bien! ne tremblez donc pas comme cela.

LÉON.

C'est que je l'ai vue.

GUSTAVE.

Où donc?

LÉON.

Ici, dans cette chambre; celle que j'aime...

GUSTAVE.

C'est impossible... Il croit voir des femmes partout. (On entend un nouveau prélude.)

LÉON.

Écoutez.

(Même motif que le prélude de guitare.)

AIR : *La! j'étais en si doux servage.*

ENSEMBLE.

Quelle aventure singulière!

Ce signal fait battre mon cœur.
Est-ce à { moi / lui } que l'on cherche à plaire,
Et que l'on promet le bonheur?
(Ils se regardent l'un et l'autre.)
Mais il se trompe, je le voi,
Et l'inconnue est là pour moi, } *bis.*
Pour moi,
Pour moi.

LÉON.

Comment! colonel, vous pensez que ce n'est pas pour moi qu'elle est ici?

GUSTAVE prend une chaise et s'asseoit au milieu du théâtre.

Il y a de fortes raisons contre; mais enfin, dans le doute, attaquons toujours, et nous verrons bien... Au plus adroit.

LÉON, debout à la gauche de Gustave.

Au plus adroit, cela n'est pas généreux; comment voulez-vous que moi qui commence...

GUSTAVE.

Raison de plus, cette campagne-la vous formera bien mieux que tous les traités élémentaires; la théorie est très-bonne, mais il n'y a rien comme la pratique : vous allez voir.

LÉON.

A la bonne heure, mais vous devriez me laisser essayer seul, parce que vous qui avez une femme...

GUSTAVE.

Mon ami, ce sont des considérations en théorie, mais en pratique, ça ne dit rien; ainsi, attention! chacun pour soi, la campagne est ouverte.

LÉON.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! colonel, encore un mot. Qu'est-ce que vous me conseillez de faire?

GUSTAVE.

Parbleu! si je vous le dis, le beau mérite!

LÉON.

Non, c'est seulement pour commencer, après j'irai tout seul.

GUSTAVE.

Je crois que, dans les principes, il faut d'abord sommer la place de se rendre; vous verrez cela au CHAPITRE TROISIÈME.

LÉON.

Oui, au CHAPITRE TROISIÈME, *des billets doux et des déclarations.*

GUSTAVE.

Je suis déjà en train de composer mon manifeste.

LÉON se mettant à la table.

Eh! vite, mettons-nous à l'ouvrage.

DUO.

AIR : *Tigre femelle* (d'UN JOUR A PARIS.)

LÉON.

Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi :
Mon âme émue
Tremble, je croi,
D'amour, d'effroi.

GUSTAVE.

Beauté tigresse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher;
Beauté tigresse,
Cœur de rocher.

LÉON.

Sans espérance,
J'aurai toujours
Mêmes amours,
Même constance.

GUSTAVE.

Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas!
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.

LÉON.

Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce!
Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

GUSTAVE.

Va, ne crains rien,
Vite, prononce :
Mets ta réponse
Dans mon colback. Oui, c'est fort bien!

ENSEMBLE.

LÉON.

Que ta réponse
Soit dans tes yeux.
Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi :
Mon âme émue,
Tremble d'effroi.
Sans espérance,
J'aurai toujours
Mêmes amours,
Même constance.
Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce;
Que ta réponse
Soit dans tes yeux.
Fort bien, c'est admirable!
Quand elle me lira
Son cœur s'attendrira,
Palpitera.
Avec ce billet doux,
J'aurai mon rendez-vous.
Ah! oui, vraiment,
Oui, c'est charmant.

GUSTAVE.

Dans mon colback,
Dans mon colback.
Beauté tigresse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher ;
Beauté tigresse,
Cœur de rocher,
Daigne m'entendre.
Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas!
Pour tes appas,
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.
Oui, sans mic-mac,
Vite prononce,
Mets ta réponse
Dans mon colback.

Fort bien, c'est impayable!
Quand elle me lira,
Sa porte s'ouvrira.
Ah? c'est charmant!
Oui, c'est charmant.

LÉON, qui a ployé sa lettre.

Maintenant, comment faire parvenir?... Si je pouvais gagner le geôlier, et l'engager à remettre ce billet?

GUSTAVE, ployant sa lettre, et regardant en dessous.

Il faut cependant tâcher de m'en débarrasser.

LÉON, à part.

Le plus terrible, c'est qu'il est toujours là; s'il s'en allait!

GUSTAVE, se levant.

Ah çà! mon jeune ami, est-ce que nous ne nous couchons pas de bonne heure au régiment?

LÉON, de même.

Si vraiment : et vous, colonel?

GUSTAVE.

Oh! moi, non : je ne rentrerai pas encore. (Il s'assied sur son fauteuil, auprès de la table.)

LÉON.

Ni moi non plus. (Il s'assied sur une chaise de l'autre côté.)

GUSTAVE.

Il ne faut pas que ce soit par politesse, ne vous gênez pas mon lit de camp est là-dedans.

LÉON.

Non, non, je vous attendrai.

GUSTAVE.

Je vois que vous êtes pour la guerre d'observation. (A part.) Il ne me quittera pas! Si je pouvais l'endormir avec mes campagnes d'Allemagne.

LÉON, à part.

Oh! la bonne idée : une fois sur le lit de camp, le vin de champagne qu'il a bu... ce ne sera pas long, et pendant son sommeil... (Haut, il se lève.) Ma foi, mon général, j'ai beau regarder, l'ennemi ne se montre pas; je crois qu'il n'y aura rien à faire ce soir.

GUSTAVE.

Je le crois aussi. Nous ferons bien de battre en retraite, et de remettre l'attaque à demain matin.

LÉON.

Ainsi donc, suspension d'armes.

GUSTAVE.

Suspension d'armes, et allons nous coucher.

DUO.

Air nouveau de *M. Granier.*

ENSEMBLE.

Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil;
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

GUSTAVE, à part, apercevant de la lumière à la lucarne à gauche.

Ciel! de la lumière;
(Feignant d'écouter de la fenêtre à droite.)
Écoutez.

LÉON.

Quoi donc?

GUSTAVE.

Taisons-nous.
Quelle voix douce et légère!
Une guitare, entendez-vous?

LÉON.

Une guitare...

(Léon se précipite vers la fenêtre à droite, et pendant ce temps Gustave jette son billet par la fenêtre à gauche.)

Eh! non, quelle chimère!
Je n'ai rien entendu.

LÉON, revenant de la croisée.

Eh! non, quelle chimère!

ENSEMBLE.

Je n'ai / Il n'a } rien vu.
Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil,
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

(Ils sortent par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE VII.

MATHILDE, seule.

(Elle ouvre la porte précipitamment : elle tient la lettre que Gustave a jetée par la lucarne.)

Il n'y est plus, c'est bien heureux, car j'allais me trahir, lui faire une scène affreuse... Oui, oui, c'est bien son écriture. Quelle lettre! lui que je croyais la fidélité même, il ne sait pas plus tôt qu'il y a une femme près de lui, qu'il lui écrit; et sans la connaître, sans l'avoir jamais vue, il ose lui demander... Oh! par exemple, cela me passe : un mari qui demande un rendez-vous à une autre qu'à sa femme! c'est une horreur, c'est une indignité. Eh bien! ce rendez-vous, il l'obtiendra, j'y viendrai, et nous verrons... (Réfléchissant.) Mais s'il n'avait voulu que s'amuser; s'il ne venait pas! Eh bien! maintenant j'en serais fâchée; oui, j'en serais fâchée, parce que cela me laisserait des doutes... Oui, décidément j'irai, et puis sa femme... il n'y pas de danger. Voilà ma réponse... (Relisant la lettre de Gustave.) « sous mon colback à main droite. » Ah! le voici, oui, c'est bien son colback, c'est moi qui l'ai brodé; je n'aurais jamais pensé qu'il dût servir... Je l'entends. (Elle place la lettre sous le colback qui se trouve sur une chaise à côté de la porte à gauche.) Sauvons-nous. (Elle sort par la porte secrète à gauche. Ritournelle de l'air suivant.)

SCÈNE VIII.

LÉON, seul, sortant de la chambre à gauche.

Air de *Toberne.*

(A voix basse.)
Il dort, de la prudence;
J'ai cru qu'il m'entendrait.
Avançons en silence
Vers cet aimable objet.
(Se tournant du côté de Gustave.)
Quand il dira qu'il l'aime,
Elle n'en croira rien;
Qu'elle juge elle-même
Mon amour et le sien!
Se peut-il que l'on aime
Lorsque l'on dort si bien?

Comme il dort bien!
Ne craignons rien.

Il faisait d'abord semblant, mais à la fin le voilà parti. (Regardant la lucarne.) Si j'appelais, au moindre bruit le colonel serait sur pied... Ah! en montant sur cette chaise, je puis atteindre à cette lucarne, la voir, lui parler; ce sera toujours cela. Le colonel a raison, je crois que je me forme. (En ôtant le colback qui est sur la chaise, il voit la lettre de Mathilde.) Qu'est-ce que je vois là? une lettre sous le colback du colonel! elle n'est pas cachetée, lisons : « *Impossible, colonel, de résister à votre style* « *séduisant; ce soir à minuit, attendez-moi dans cette salle.* » Je sens une sueur froide qui me prend : c'est lui qu'on aime, et c'est moi qui suis dédaigné. Elle a raison, je l'aimais réellement, je l'idolâtrais, tandis que lui... Oh! voilà une bonne leçon : il a réussi, parce qu'il était mauvais sujet; mais patience, je n'ai encore que dix-huit ans, je parviendrai, et je jure à mon tour de n'épargner personne. Un rendez-vous! on lui accorde un rendez-vous! est-il heureux! Mais comment a-t-il pu faire? Et quel est donc son ascendant? il ne l'a pas vue, je n'ai pas quitté cette place, et en moins d'un quart d'heure il lui écrit, il reçoit une réponse, il obtient un rendez-vous... Oh! j'en conviens, c'est mon maître, et je ne pourrai jamais lutter avec lui... Et pourquoi donc? il parlait de ruses de guerre : oui... celle-ci peut réussir. (Il déchire le billet, va à la table, en écrit un autre et le remet sous le colback.) Ce rendez-vous qu'on lui accorde, je l'aurai, et par une perfidie; c'est cela, c'est bien commencé.

GUSTAVE, de sa chambre à coucher.

Eh! camarade...

LÉON.

C'est lui, je l'entends.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, se frottant les yeux.

Dieu me pardonne, en voulant l'endormir, je crois que j'ai fait un somme, et voilà que l'ennemi est déjà sur pied. Dites donc, mon jeune ami, est-ce que vous êtes somnambule?

LÉON.

Mon Dieu non, c'est qu'il m'est impossible de rester en place.

GUSTAVE.

Je conçois! un début...

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Si le sommeil fuit sa paupière,
C'est qu'une femme est ici près;
Voilà l'effet d'une première affaire,
Ces conscrits ne dorment jamais :
Ils veillent par inquiétude.
Mais un vétéran, un mari,
Depuis longtemps à l'habitude
De dormir près de l'ennemi.

LÉON.

L'ennemi, je n'y songe plus; oh! mon Dieu, ce n'est pas à un écolier à se mesurer avec son maître. Mais puisque vous dormiez si bien, pourquoi donc êtes-vous venu ici?

GUSTAVE.

Ah! c'est que... c'est que j'avais oublié mon colback, je ne puis pas dormir sans lui.

LÉON, à part.

C'est bien cela... morbleu!

GUSTAVE.

Hein? il me semble que vous jurez.

LÉON.

Moi, colonel?

GUSTAVE.

A la bonne heure, au moins... vous vous formez; j'étais sûr qu'on ferait quelque chose de vous. (Prenant le colback, à part.) Je tiens la réponse. (Haut.) Encore une leçon comme celle-ci, et votre éducation sera bien avancée.

LEON, avec malice.

Oui; je crois que je commence. (Pendant ce temps, Gustave tourne le dos à Léon, et déroule le billet.)

GUSTAVE, lisant.

« *A minuit, sur la terrasse.* » (A part.) A merveille! mais comment pourra-t-elle me rejoindre? Il y a sans doute quelque escalier secret; d'ailleurs, l'amour y pourvoira. (Haut.) Ah çà!

camarade, (Mettant son colback sur sa tête.) maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je retourne achever mon somme ; quant à vous, je crois que vous serez bien ici.

LÉON.

Oui, moi qui ai un sommeil agité, je vous empêcherais de dormir.

GUSTAVE.

Et moi donc, je ronfle quelquefois !

LÉON, s'asseyant sur le fauteuil près de la table.

Je conçois, nous nous ferions du tort ; ainsi chacun pour soi.

AIR : *Mais en amour, comme à la guerre.* (Fragment des RENDEZ-VOUS BOURGEOIS.)

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire ;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.

(Léon s'étend dans un fauteuil.)

GUSTAVE.

Dormirez-vous bien là ?

LÉON.

Mon Dieu, je dors déjà.

GUSTAVE.

Surtout, mon cher élève,
Si quelque mauvais rêve
Vient encore vous troubler,
N'allez pas m'appeler.

LÉON, souriant.

Merci de ce zèle ;
Mais je ne crois pas que j'appelle.

ENSEMBLE.

LÉON.

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire ;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.
Au revoir,
Bonsoir.

GUSTAVE.

Quoique je ne le craigne guère,
Pour qu'il ne puisse me distraire
Enfermons-le ; car à la guerre,

Un peu de ruse est nécessaire.
Au revoir,
Bonsoir.

(Gustave sort en emportant la bougie, et on entend fermer la porte à double tour.)

SCÈNE X.

LÉON, seul.

Eh bien! il me laisse sans lumière, il m'enferme; c'est égal, le champ de bataille me reste. Je suis encore tout étonné d'avoir pu le mettre en défaut, j'ose à peine croire à mon triomphe; oui, il est là-bas à se morfondre, et c'est ici qu'elle va venir! elle va venir... Oh! j'ai une peur, et jamais mon cœur n'a battu ainsi. Que vais-je dire? comment justifier une pareille hardiesse? Si elle se fâche... Ah! mon Dieu! pourquoi ai-je surpris ce rendez-vous? J'ai envie d'appeler le colonel, de lui tout avouer; mais c'est pour le coup qu'il m'appellerait un écolier, qu'il rirait de ma faiblesse. (Cherchant à s'enhardir.) Allons, du courage; oui, tant pis, j'en aurai; voilà que j'en ai! Je crois entendre du bruit; non, non, ce n'est pas encore elle. C'est que c'est terrible! se trouver ainsi en tête-à-tête, et pour la première fois de ma vie! Oh! si elle pouvait ne pas venir... La porte s'ouvre, c'est fini, je suis perdu.

SCÈNE XI.

MATHILDE, entrant par la porte à gauche; LÉON.

DUO.

Air de Joconde : *Ah! Monseigneur, je suis tremblante.*

MATHILDE.

Dieu! quel moment! mon cœur palpite :
Comment cacher mon embarras?

LÉON.

Dieu! quel moment! mon cœur s'agite,
Je n'ose, hélas! faire un seul pas.

ENSEMBLE.

Dieu! quel moment! mon cœur { s'agite, / palpite,
Comment cacher mon embarras?

MATHILDE.

Allons, courage,
Point de frayeur,

Vengeons l'outrage
Fait à mon cœur.

LÉON.

Allons, courage,
Point de frayeur,
Tout me présage
Le vrai bonheur.

MATHILDE.

L'obscurité me favorise, et si je puis contrefaire ma voix, il ne me reconnaîtra pas. Êtes-vous là?

LÉON.

Oui, je vous attendais.

MATHILDE, à part.

Comme il est ému! tant mieux, c'est qu'il pense à moi et qu'il a des remords. (Haut.) Je fais mal en venant ici, car je suis sûre que vous me trompez.

LÉON, à part, et intimidé.

Ah! mon Dieu? elle se doute de quelque chose. (Haut.) Non, Madame, je ne vous trompe pas.

MATHILDE, à part.

Il veut aussi déguiser sa voix, mais mon cœur l'a reconnu. (Haut.) Eh bien! me voilà; que voulez-vous me dire?

LÉON.

Ne le devinez-vous pas?

MATHILDE.

Non, je veux que vous m'appreniez vous-même... vous hésitez. (Lui prenant la main.) Vous avez raison.

LÉON.

Vous croyez que j'ai raison? La jolie main; il me semble que ma frayeur se dissipe; oh! que c'est joli, une femme?

MATHILDE, à part.

Il n'ose parler, sa main tremble dans la mienne; j'étais bien sûre qu'il ne pourrait se résoudre à me trahir; voyons encore. (Haut.) Eh bien! mon ami...

LÉON.

Mon ami! Que ce nom-là est doux! jamais on ne m'appela ainsi. (S'encourageant.) Oui, c'est le moment; souvenons-nous des leçons du colonel. (Haut.) Eh bien! oui, Madame; oui, je crois que je vous aime.

MATHILDE.

Vous m'aimez?

LÉON.

Ah! ne vous fâchez pas.

MATHILDE, retirant sa main.

Le perfide!

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Après cette trahison-là,
Non, je ne veux plus lui répondre ;
Et je veux voir, pour le confondre,
Jusqu'à quel point il m'oubliera.

LÉON, lui reprenant la main.

Rendez-moi cette main si chère...
Mais à peine elle se défend. (*bis.*)
Du courage! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui mon cœur bat en ce moment
De crainte ainsi que d'espérance ;
(Apercevant l'anneau qui est au doigt de Mathilde.)
Gage d'amour et de constance,
Laissez-moi cet anneau charmant.
(A part.)
A mes vœux loin d'être contraire,
Elle se tait... elle y consent.
(Mettant l'anneau à son doigt.)
Eh mais! vraiment, elle y consent.
Du courage! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

(Il baise la main de Mathilde, et dit à part.) Allons! montrons-nous digne de notre maître... CHAPITRE IV. (On entend à la porte à gauche le bruit des verrous que l'on tire.)

MATHILDE, s'enfuyant et rentrant par la porte secrète.

Qui peut venir? fuyons.

SCÈNE XII.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, soufflant dans ses doigts et frappant du pied. En entrant, il pose la bougie sur la table.

Ouf, je suis gelé; une heure de faction par un vent diabolique! et personne!

LÉON.

Ah çà! colonel, est-ce que vous êtes somnambule?

GUSTAVE.

Pourquoi donc?

LÉON.

Vous n'avez pas quitté la terrasse de la nuit, cela m'a inquiété pour vous; heureusement que vous aviez pris votre colback.

GUSTAVE, étonné et le regardant.

Qu'est-ce qu'il a donc le petit sous-lieutenant? ses yeux éveillés...

LÉON.

Colonel, si vous vouliez mon fauteuil? (Appuyant.) Maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je vais achever mon somme.

GUSTAVE, l'arrêtant.

Un moment, un moment, camarade; je vois que vous avez deviné ma mésaventure; eh bien! je ne suis pas fier, moi, j'en conviens. (D'un air de confidence.) Voilà une heure que j'attends, on m'a manqué de parole.

COUPLETS.

Air : *A Paris, et loin de ma mère* (du Traité nul).

J'ignore d'où vient ce mystère,

LÉON, avec malice.

Quoi! vraiment, vous n'avez rien vu?
Moi, je crois que la nuit entière
Vous auriez de même attendu.

(Avec un air de triomphe.)

Quand vous étiez sous la fenêtre,
Elle était là.

GUSTAVE.

Quoi! tout de bon?

LÉON, souriant.

Dites-moi, dites, mon cher maître,
Ai-je profité de votre leçon? (*bis*.)

GUSTAVE, d'un air de satisfaction.

Voyez-vous, mes élèves! c'est très-bien; oh çà! vous n'avez pas fait de gaucheries?

LÉON.

DEUXIÈME COUPLET.

A votre estime j'ai des titres;

Car j'ai suivi, dans mes essais,
Mot pour mot vos premiers chapitres.

GUSTAVE.

Et le dernier?

LÉON, souriant.

Je commençais,
(Montrant l'anneau de Mathilde, et le lui passant.)
Autant que je puis m'y connaître...

GUSTAVE.

On vous a fait un pareil don!

LÉON.

Voyez vous-même, mon cher maître,
Ai-je profité de votre leçon? (*bis.*)

GUSTAVE, regardant l'anneau.

Une alliance! eh! mais! mon ami, c'est une femme mariée.

LÉON, fâché.

Laissez donc!

GUSTAVE.

C'est bien plus drôle. (A part.) Parbleu! je vais voir le nom du mari. (Il l'ouvre et reste stupéfait.) Ah! mon Dieu!

LÉON.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

GUSTAVE, troublé.

Rien, rien; c'est que je ne suis pas à mon aise.

LÉON, tirant son flacon.

Voulez-vous mon flacon, colonel?

GUSTAVE, le repoussant.

Eh! non, non, il ne me manquerait plus que cela.

LÉON, regardant par la fenêtre.

Ah! mon Dieu! voilà déjà le jour!

GUSTAVE.

Eh bien! faites-moi le plaisir de descendre chez le concierge pour faire préparer nos *laissez-passer*.

LÉON.

Oui, colonel. Ah çà! et mon anneau?

GUSTAVE.

Je vous le rendrai tout à l'heure; c'est que j'en ai un presque pareil, et je ne suis pas fâché de comparer. (Léon sort.)

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, seul.

Ah! par exemple, celui-ci est un peu fort! voyons donc encore une fois. (Il regarde l'anneau.) MATHILDE, GUSTAVE. C'est bien notre anneau de mariage, et il n'y a que ma femme qui puisse le porter; si je n'étais pas certain qu'elle ne peut avoir quitté Paris, il y aurait de quoi donner des idées. (Il entend ouvrir la porte secrète.) Quel bruit? eh mais! cette porte s'ouvre. (Mathilde paraît.) Ah! mon Dieu! ma femme! Il n'y a plus de doute.

SCÈNE XIV.

MATHILDE, GUSTAVE.

MATHILDE.

Comment! Monsieur, voilà l'accueil que vous me faites, moi qui arrive de Paris pour vous délivrer?

GUSTAVE, interdit.

Non, non, ma bonne amie. Vous arrivez à l'instant même, n'est-ce pas?

MATHILDE, lui prenant la main.

Pourquoi cette question?

GUSTAVE, regardant sa main.

Mais pour... Mathilde, où est votre anneau?

MATHILDE.

Mon ami, est-ce à vous de me le demander.

GUSTAVE.

Comment! Madame, il me semble que c'est assez naturel.

MATHILDE, tendrement.

Ingrat! puisque je ne le porte pas, vous savez bien qu'il n'y a qu'une personne qui puisse l'avoir. (Le voyant à sa main.) Eh! tenez, le voici.

GUSTAVE.

Comment! Madame, il est donc vrai, c'est vous qui cette nuit...

MATHILDE.

Vous en doutez encore? oui, Monsieur; j'étais venue hier au soir, je croyais que vous n'étiez occupé que de votre Mathilde.

GUSTAVE.

Ah! je devine tout. (A part.) C'est ce petit coquin-là qui; sans s'en douter... ah! il a une étoile malheureuse!

MATHILDE, avec bonté.

Ne vous désolez pas, mon ami, je ne vous ferai pas de reproches, je sens trop que votre situation mérite des ménagements.

GUSTAVE.

Vous êtes trop bonne; mais moi, je ne me le pardonnerai jamais. Écoutez, Mathilde, je ne vous demande qu'une chose pour ma punition, c'est de me répéter bien exactement tout ce que je vous ai dit cette nuit.

MATHILDE, baissant les yeux.

Vous le dire, quand je voudrais l'oublier?

GUSTAVE, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Je crois me souvenir d'abord que vous m'avez repoussé.

MATHILDE.

Oh! non; quoique je fusse bien en colère.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Pour moi jugez quelle douleur,
Vous voir aimer une autre belle!
Heureusement qu'en votre ardeur
Vous m'êtes demeuré fidèle,

GUSTAVE, à part, avec joie.

J'ai été fidèle!

MATHILDE.

Jamais je ne vous aurais vu,
Si vous aviez plus loin porté l'audace.

GUSTAVE, transporté.

Ah! quel bonheur!
(A part.)
J'étais perdu,
Si j'avais occupé sa place.

(Il se jette aux genoux de Mathilde et lui baise la main.)

Ma chère Mathilde! vous me pardonnez?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON.

LÉON.

Colonel, quand vous voudrez partir? Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? voilà où j'en étais resté.

MATHILDE.

Un officier!

GUSTAVE, sans se déranger.

Mon cher Léon, c'est ma femme que je vous présente.

LÉON, confondu.

Sa femme! (Bas.) Ah! colonel, si je l'avais su...

GUSTAVE, se levant et lui serrant la main.

C'est bon, c'est bon. (Haut.) Ma chère amie, c'est mon compagnon d'infortune, un jeune sous-lieutenant que vous avez vu deux ou trois fois avant votre mariage.

MATHILDE, saluant.

Oui, dans un bal, je crois.

GUSTAVE, à part.

Elle s'en souvient. (Haut.) C'est un jeune homme qui promet, mon élève.

LÉON, timidement.

Qui tâchera du moins, colonel, de vous faire honneur.

GUSTAVE, à part.

Me faire honneur! joliment, ça commence bien.

MATHILDE, à Léon.

J'espère que Monsieur n'oubliera pas le colonel, et s'il vient jamais à Paris...

GUSTAVE, l'interrompant.

Oui, oui, nous songerons à son avancement, je lui ferai avoir une lieutenance, dans quelque garnison... à Perpignan.

LÉON, soupirant.

A Perpignan! c'est un peu loin; mais c'est égal. (A demi voix, à Gustave.) Colonel, je vous remercie de la leçon.

GUSTAVE.

Je crois bien; c'est moi qui l'ai payée.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Piége*.

GUSTATE, prenant un manuscrit et le déchirant.

Oui, je renonce à mes anciens projets;
Et vous, si vous voulez m'en croire,

Sages époux, jadis mauvais sujets,
N'écrivez jamais votre histoire.
A votre honneur ces feuillets imprudents
Pourraient bien être attentatoires,
Si votre femme allait à vos dépens
S'instruire en lisant vos Mémoires.

LÉON.

Plus d'une femme, au printemps de ses jours,
Conçut le dessein téméraire
De retracer ainsi de ses amours
L'histoire complète et sincère;
Mais ces projets trop inconsidérés
Devenaient bientôt illusoires :
Presque toujours on trouvait déchirés
Les derniers feuillets des Mémoires.

GUSTAVE.

Quoique gravés sur l'airain le plus dur,
Que de noms le temps sut détruire!
Mais nos exploits ont un registre sûr
Qui des ans peut braver l'empire.
Tous ces pays, ces cités et ces champs,
Illustrés par tant de victoires,
Voilà le livre où, sans craindre le temps,
L'honneur écrivit nos Mémoires

MATHILDE, au public.

Vous devinez, Messieurs, en ce moment
Quelle crainte nous inquiète :
Ce droit fatal qu'on achète en entrant
Nous impose à tous une dette.
Sur ce chapitre on pourrait, je le sens,
Signaler des erreurs notoires;
Mais sans compter, créanciers indulgents,
Daignez acquitter nos Mémoires.

FIN DES MÉMOIRES D'UN COLONEL DE HUSSARDS.

LE VIEUX GARÇON

ET

LA PETITE FILLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. C. Delavigne

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 24 mai 1822.

PERSONNAGES

M. DUBOCAGE.
JULES LEFEBVRE, son neveu.
MATHILDE, sa nièce.
PIERROT, } jardiniers de
JAQUELINE, } M. Dubocage.
LAPIERRE, domestique de M. Dubocage, personnage muet.

Un salon donnant sur un jardin; dans le fond, une grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

JAQUELINE, assise sur une chaise et travaillant; PIERROT, entrant.

PIERROT.

Eh bien! Jaqueline, est-ce que tu n'as pas entendu sonner là-bas à la petite porte du parc?

JAQUELINE.

Si fait, mais on disait que not' maître, M. Dubocage, ne voulait pas recevoir aujourd'hui d'étrangers.

PIERROT.

Parce qu'il veut être seul et en famille. Il attend aujourd'hui son neveu, M. Jules, mon ancien maître, avec qui il était brouillé depuis douze ans, et qui arrive d'Amérique avec dix enfants.

JAQUELINE.

Eh bien! ça n'est pas celui-là, puisqu'il n'avait avec lui qu'une petite fille!

PIERROT.

C'est égal, fallait toujours voir. Songe donc que par sa pro-

tection il se pourrait bien que notre mariage... (Regardant par la droite et allant ouvrir.) Tiens, regarde, il aura fait le tour, car le voilà à la grille du fond.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; JULES LEFEBVRE, MATHILDE, qu'il tient par la main.

JULES, entrant.

Enfin, on veut bien nous ouvrir...

PIERROT, le regardant.

Eh! oui, Dieu me pardonne! dis donc, Jaqueline, il n'est presque pas changé. Ou je ne m'appelle pas Pierrot, ou c'est mon ancien maître, M. Jules Lefebvre.

JULES.

Qui a prononcé mon nom?

PIERROT.

Comment, Monsieur, vous ne reconnaissez pas celui qui doit tout à vos bontés, ce petit Pierrot que vous avez placé près de votre oncle, quand vous êtes parti pour l'Amérique?

JULES.

Il serait possible!

AIR des *Filles à marier*.

Hé quoi! tes yeux ont su me reconnaître!

PIERROT.

Ils vous auraient r'connu toujours!

JULES.

Ton aspect seul en mon cœur fait renaître
Le souvenir de mes premiers beaux jours.
O bords chéris! doux pays de la France!
Lieux enchanteurs dont je m'étais banni,
Je vous revois! heureux celui
Qui peut toucher, après quinze ans d'absence,
Le sol natal. .
(Donnant une poignée de main à Pierrot.)
Et la main d'un ami!

PIERROT, à Jaqueline.

D'un ami, tu entends; voilà un bon maître! Je présuppose que c'te petite fille est à vous?

MATHILDE.

Précisément.

JULES.

C'est ma chère Mathilde !

PIERROT.

Je m'en doutais. (A Jaqueline.) C'est une des dix! Vous auriez aussi bien fait d'amener tout votre monde, car monsieur votre oncle a une fameuse envie de les embrasser.

JULES.

Il est donc vrai... lui qui avait juré de ne plus nous revoir, consent à nous pardonner.

MATHILDE.

Tu vois donc bien, mon papa, maman qui ne voulait pas le croire !

JULES, à Pierrot.

Oui, ma femme nous avait envoyés d'abord...

JAQUELINE.

Comment, vot' femme! Monsieur nous disait que vous étiez veuf.

JULES.

Non pas, grâce au ciel!

PIERROT.

Dame, il l'a dit : veuf avec dix enfants.

JULES.

Dix enfants... je n'ai que celui-là!

MATHILDE.

Certainement, je suis fille unique!

PIERROT.

Ah! mon Dieu, vous êtes perdu! car monsieur votre oncle ne vous recevait qu'à cause du veuvage, et surtout à cause des dix enfants.

JULES.

Explique-toi, de grâce!

PIERROT.

Depuis douze ans, c'est-à-dire depuis vot' mariage, Monsieur ne voulait plus entendre parler de vous; lorsqu'il y a quelques mois, un de ses correspondants, qui arrivait d'Amérique, lui a dit qu'il avait vu... à... où vous étiez...

JULES.

A New-York.

PIERROT.

Oui; qu'il avait vu à New-York un négociant français, nommé Lefebvre...

JULES.

Ah! mon Dieu, j'y suis maintenant, et je devine d'où vient cette méprise! Il y a effectivement à New-York un de mes compatriotes que l'on nomme Lefebvre..... (des Lefebvre, il y en a partout). Celui-là est bien veuf et père de dix enfants; avec cette différence, qu'il est riche et que je n'ai rien; qu'il est négociant et que je suis militaire. (Tirant une lettre de sa poche.) Justement la lettre de mon oncle était adressée à M. Lefebvre, négociant. Mais où diable pouvais-je soupçonner!... (Lisant la lettre.) « Que tout soit oublié; au reçu de ma lettre pars sur-« le-champ avec TOUTE ta famille. » Le mot *toute* est souligné, j'ai cru que cela avait rapport à ma femme! Que faire, mes amis, et quel parti prendre?

PIERROT.

Dame, il ne sera pas aisé de faire entendre raison à vot' oncle, parce qu'il a une passion pour les enfants.

MATHILDE.

Eh bien! ne suis-je pas là?

JAQUELINE.

Ça ne lui suffit pas: son bonheur est de se voir entouré d'une légion de petites filles ou d'un régiment de petits garçons; quelquefois, il réunit dans son parc tous ceux du village. L'autre jour, il s'est fait jouer, pour sa fête, une comédie de M. Berquin, et il a fait venir de Paris des costumes qui sont encore dans le garde-meuble.

MATHILDE, qui a écouté avec attention.

Vraiment!

JAQUELINE.

AIR du *Ménage de garçon.*

Tous les enfants du voisinage
Avec leurs bonn's sont v'nus ici,
Afin d' jouer leur personnage.
Monsieur votre oncle était ravi!
J'étions presque à la scèn' dernière,
Et tout allait bien sans broncher,
Quand à huit heur's la troupe entière
Fut obligé' d' s'aller coucher!

Ils nous ont escroqué le dénouement; Monsieur était furieux.

JULES.

S'il en est ainsi, il nous recevra mal; ta mère surtout, qu'il a juré de ne jamais voir; et nous ferons aussi bien de partir.

MATHILDE.

Non, mon papa, je t'en conjure....

JULES.

Que veux-tu donc faire?

MATHILDE.

Je ne sais; mais n'y aurait-il pas quelque moyen?...

JULES.

Aucun! il faut se décider: partir ou rester.

PIERROT.

Eh bien! à votre place, je ne ferions ni l'un ni l'autre.

MATHILDE.

Bah!

PIERROT.

Écoutez: il y a M. de Frémoncourt, que vous devez connaître et qui est un ami de votre oncle; il demeure à une demi-lieue d'ici, au village de Réthal. Il pourrait vous donner un bon conseil ou parler en votre faveur.

JULES.

Tu m'y fais songer, un ancien ami de mon père; c'est effectivement notre seule ressource! Mais une demi-lieue..... j'ai renvoyé ma voiture... (Montrant Mathilde) et cette enfant ne pourrait pas...

PIERROT.

Vous nous la laisserez.

Air de la valse de *Philibert marié.*

J'aurons ben soin de voute demoiselle;
Et quand vot' femme arrivera ce soir,
Chacun de nous, en serviteur fidèle,
Fera d' son mieux pour la ben recevoir!

MATHILDE, à Jaqueline.

Viens dans le parc, je te ferai connaître
Quels sont à moi mes projets et mes vœux;
Et toi, mon père, à ton retour peut-être
Tu trouveras le bonheur en ces lieux.

ENSEMBLE.

JULES.

Oui, mes amis, je vous laisse avec elle :
C'est mon bonheur ainsi que mon espoir;
Et je saurai reconnaître le zèle
Qui vous engage à la bien recevoir.

PIERROT ET JAQUELINE.

J'aurons ben soin de voute demoiselle, etc.

(Jules sort par la droite, Mathilde et Jaqueline par le fond.)

SCÈNE III.

PIERROT, puis M. DUBOCAGE.

PIERROT, regardant à gauche.

Eh! jarni, c'est not' maître ; je ne l'ons jamais vu si dispos, il marche presque avec un bras! Il a avec lui deux domestiques chargés de joujoux ; voilà Lapierre avec un cheval sous un bras et un vaisseau de ligne sous l'autre ; et des raquettes, des ballons, des tambours et des poupées, ça me fait l'effet d'un jour de l'an.

DUBOCAGE, entrant appuyé sur le bras d'un domestique.

Va doucement, je te dis; va doucement ; bien. (Se mettant dans son fauteuil.) Qu'on porte tout cela dans mon appartement, et que l'on prenne garde de rien casser. Ah! te voilà, Pierrot. As-tu fait préparer les chambres que j'ai commandées, une pour mon neveu et les autres pour sa famille.

PIERROT.

Oui, Monsieur ; mais songez donc, dix enfants, quel tapage cela va vous faire! Quel désordre dans la maison! Je ne parle pas de mes fleurs et de mes plates-bandes, j'en ai fait mon deuil ; (A part.) et depuis huit jours je n'y touche plus.

DUBOCAGE.

Eh bien! mon ami, c'est ce qui me charme d'avance! je suis fatigué du calme où je vis habituellement ; j'ai soixante ans, autant de mille livres de rentes, et je me lasse de manger ma fortune tout seul.

PIERROT.

C'est la faute de Monsieur, qui n'avait qu'à parler, il ne manquerait pas de convives.

DUBOCAGE.

Oui, des étrangers, tandis qu'ici je vais me trouver une famille toute faite, qui animera ma solitude, qui égayera ma vieillesse. Songe donc! huit garçons et deux filles : quelle variété de caractères! quelle diversité de goûts, de penchants, d'inclinations! C'est la société en abrégé! Je me vois d'avance au milieu de tout cela, chéri, respecté, et surtout obéi, car j'aurai sur mes petits sujets un pouvoir absolu; ce sera une monarchie patriarcale tempérée par des joujoux et des friandises.

Air de *Turenne*.

A ce prix seul oubliant ma colère,
A mon neveu j'ai rendu mes bontés;
Il vient suivi de sa famille entière,
Car il me faut dix enfants bien comptés!
Je veux qu'ils soient ici comme les nôtres;
Mais si d'un seul je suis frustré,
Dès demain je me marierai!

PIERROT, à part.

Dieux! aime-t-il les enfants des autres!

DUBOCAGE.

Écoute ici, Pierrot, j'ai envie que tu montes à cheval et que tu ailles à la ville prochaine... Hein! qu'en dis-tu?

PIERROT.

Je dis que j'aimerais mieux que vous eussiez une autre envie, parce que six lieues à franc étrier, et autant pour revenir, ça me mettra sur les dents.

DUBOCAGE.

Paresseux! c'est égal, tu iras; c'est le plus prochain bureau de poste, il doit y avoir des lettres pour moi, et il faut que je sache des nouvelles de mon neveu, et pourquoi il n'arrive pas.

PIERROT, jetant sur la table son chapeau, qu'il avait pris.

Parbleu, si ce n'était que cela, vous pouvez être tranquille; il se porte bien, quoiqu'il soit un peu changé.

DUBOCAGE.

Tu l'as donc vu, ils sont donc ici, et tu ne me le dis pas!

PIERROT.

Non, Monsieur, non certainement, il n'y a encore personne

d'arrivé. (A part.) Aussi ils ne sont pas convenus de ce qu'il fallait dire!

DUBOCAGE.

Ah çà! morbleu, veux-tu t'expliquer?

PIERROT.

M'y voilà, Monsieur; c'est Jaqueline qui arrive de Réthal, et qui a vu toute la famille chez M. de Frémoncourt, où ils sont descendus en secret pour se reposer un instant, et de là venir vous surprendre!

DUBOCAGE.

Il serait possible? avant une heure je vais les voir... Et qu'est-ce que t'a dit Jaqueline, comment les a-t-elle trouvés?

PIERROT.

D'abord, Monsieur, elle a vu une petite fille charmante.

DUBOCAGE, se frottant les mains.

C'est très-bien; mais les autres, parle-moi donc des autres, mes petits neveux surtout!

PIERROT.

Oh! pour vos neveux, ce sont des jeunes gens ceux-là... il n'y a rien à en dire.

DUBOCAGE.

Tu crois donc que nous vivrons bien ensemble?

PIERROT.

Oh! ils ne vous embarrasseront pas, et vous pourrez en faire tout ce que vous voudrez.

DUBOCAGE.

Voyez-vous, ces petits gaillards; mais quand donc arriveront-ils?

PIERROT.

Pour ça, il ne risque rien d'attendre, quand il lui en viendra...

SCÈNE IV.

DUBOCAGE, PIERROT, MATHILDE, habillée en petit garçon, avec un tambour.

MATHILDE, en dehors.

Ohei! ohei! la poste aux ânes!

AIR du *Mari de circonstance.*

On dit qu'il faut que j' sois savant,
Le latin ne m'amuse guère.

Moi, je me sens né pour la guerre;
Et la grammaire et l' rudiment,
J' vous mèn' tout ça tambour battant,
Pan, pan.

Le bruit, voilà mon élément,
A moi seul je fais plus d' tapage
Que tous les p'tits garçons d' mon âge;
Et quand ils s'en vont disputant,
J' les accorde tous en frappant,
Pan, pan.

PIERROT.

Par exemple, celui-là, d'où sort-il?

MATHILDE.

Dites donc, vous autres, savez-vous où est mon oncle Dubocage?

DUBOCAGE.

Le voilà, mon petit ami, le voilà.

PIERROT.

Eh! oui, c'est lui-même. (A part.) Ah çà! que disait donc M. Jules?

MATHILDE.

Comment! dans ce fauteuil... Tiens, par exemple, a-t-il l'air patraque.

DUBOCAGE, riant.

Ah! ah! est-il naïf... Viens donc m'embrasser.

MATHILDE.

Volontiers.

DUBOCAGE.

Comment te nomme-t-on?

MATHILDE.

Achille.

DUBOCAGE.

Eh mais! ce nom-là te convient assez, car tu as l'air d'un petit diable. Et comment te trouves-tu ici? Pierrot m'avait dit que ton père et tous tes frères étaient à Réthal, chez M. de Frémoncourt.

ACHILLE.

Ah! Pierrot vous a dit cela, eh bien! c'est vrai.

PIERROT.

Tiens, j'ai menti juste, c'est-i heureux!

ACHILLE.

Mais pendant que mon papa s'était enfermé pour causer avec ce M. de Frémoncourt, qui est un vieux...

DUBOCAGE.

Pas tant, il est plus jeune que moi.

ACHILLE.

C'est égal, c'est un vieux; il n'en finissait pas; ça nous a ennuyés, nous sommes sortis sans permission, nous avons laissé les autres qui sont des bambins, et nous sommes venus avec Fortuné. Théodore, Oscar et Coco...

PIERROT.

Oscar et Coco. Ah çà! ils sont donc décidément une douzaine?

DUBOCAGE.

Ces chers enfants! pour m'embrasser plus tôt : c'est charmant. Tu avais donc bien envie d'arriver?

ACHILLE.

Dame! quand nous avons vu ces beaux marronniers et ce parc. nous sommes montés sur le mur.

AIR : *Si vous n'étiez pas si jolie.*

« En sautant, vous cassez l' treillage,
« Dit un garde-chasse en courroux ;
« Vous êt's chez monsieur Dubocage. »
Alors nous avons sauté tous.

PIERROT.

La, v'là l' treillage en décadence.

ACHILLE.

Ailleurs c'eût été fait de nous.
Voyez quel bonheur, quand j'y pense,
Que cela soit tombé sur vous.

DUBOCAGE.

C'est le garde qui vous a conduits ici?

ACHILLE.

Non, les autres sont restés sur le canal, parce qu'il y a une barque; et Oscar et Coco se sont mis à naviguer. C'est Coco qui est le grand amiral.

DUBOCAGE.

Mais toi, mon petit garçon, tu as voulu voir ton oncle?

ACHILLE.

Sans doute, moi et Théodore, parce que nous avions faim.

DUBOCAGE.

Sont-ils gentils! Et Théodore, où est-il?

ACHILLE.

En bas, le long des espaliers, il est resté à manger des pêches, parce qu'il est très-gourmand mon frère Théodore.

DUBOCAGE.

Et toi?

ACHILLE.

Oh! moi, je n'ai pas voulu.

DUBOCAGE.

C'est bien.

ACHILLE.

Parce que des pêches, ça me fait mal, j'aime mieux autre chose!

DUBOCAGE.

Eh bien! voyons, Pierrot, donne-lui autre chose à cet enfant.

PIERROT.

Dame! Monsieur! il y a dans cette armoire un beau pâté de foies gras.

DUBOCAGE.

Veux-tu te taire? un pâté superbe qui m'arrive de Strasbourg; je défends bien qu'on y touche! D'abord, c'est trop lourd, et ensuite j'y compte pour mon dîner d'aujourd'hui; diable! il ne s'agit pas ici de plaisanter. Apporte tout autre chose, ce qu'il y aura. (Pierrot sort.)

SCÈNE V.

DUBOCAGE, ACHILLE.

DUBOCAGE, à part.

Mais, quand j'y pense, si j'invitais aujourd'hui M. de Frémoncourt à venir entamer avec nous le pâté de foies gras, il sera enchanté de se trouver avec mon neveu. (Il approche de lui la table, et se dispose à écrire; pendant ce temps, Achille a pris une corde et s'amuse à sauter en chantant sur l'air : Je n' saurais danser.)

Petit Jean, hauss'-moi
Pour voir les fusées volantes.
Petit Jean hauss'-moi
Pour voir les fusées voler.

DUBOCAGE.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc là?

ACHILLE, toujours de même.

P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées volantes.
P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées voler.

Là, c'est-i vexant! Dire que je ne pourrai jamais faire de doubles tours!

DUBOCAGE, lui faisant signe de la main.

Mon petit bonhomme, si tu voulais attendre un peu, ça me distrait.

ACHILLE.

Dites donc, mon oncle, est-ce que vous ne jouez pas à la corde?

DUBOCAGE.

Quelle question!

ACHILLE.

Dame! c'est que tout le monde joue à la corde; mais c'est égal, je ne vous force pas, pourvu que je fasse mes doubles tours.

DUBOCAGE.

Oui; mais je te dis que cela me fait un bruit qui me gêne; joue à autre chose.

ACHILLE.

Tiens, je ne demande pas mieux, pourvu que je joue. (Il prend les chaises et les fauteuils, les met les uns sur les autres près de la table, tout cela en chantant; M. Dubocage, toujours écrivant, témoigne son impatience, mais sans tourner la tête vers Achille, qui achève d'entasser les chaises, et qui se dispose à monter sur la table.)

DUBOCAGE, l'apercevant.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc là? tu vas te casser le cou.

ACHILLE.

Il n'y a pas de danger; je joue à la forteresse et je monte à l'assaut. Pif, paf, pan; vois-tu, ce sont les Turcs qui résistent. (Toutes les chaises se renversent.) Patatras! voilà la citadelle à bas.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, quel tapage et quelle poussière; et mes

chaises qui doivent être brisées. Je te défends de toucher à aucun meuble, et de rien casser.

ACHILLE.

Alors, comment voulez-vous qu'on s'amuse?

DUBOCAGE.

Au fait,

AIR de *la Robe et les Bottes*.

Voilà quels sont les plaisirs de l'enfance.
Dans cet âge innocent et pur,
Voilà ses jeux : et pourtant, quand j'y pense,
Ce sont aussi les jeux de l'âge mûr.
Oui l'homme est tel dans toute sa carrière,
Il se croit grand quand il détruit;
Il se croit fort quand on le laisse faire,
Se croit heureux alors qu'il fait du bruit.

(A la fin de ce couplet, Achille tire de sa poche une balle qu'il fait sauter et l'envoie sur la table où écrit M. Dubocage.)

DUBOCAGE.

La! c'est encore pire, il a renversé l'encre sur mon papier, c'est une lettre à recommencer; c'est un démon que cet enfant-là. (Le prenant par le bras et le forçant à s'asseoir près de lui, de l'autre côté de la table.) Je t'ordonne de ne pas sortir de là, et de t'amuser sur place, entends-tu? Je ne sais plus où j'en suis. Voyons... (Achille a pris le tambour qui est sur la table, et il se met à frapper de toutes ses forces.)

DUBOCAGE, se levant en sursaut.

Ah! mon Dieu, j'ai manqué sauter au plafond. (Achille joue toujours.) Mais veux-tu te taire?

ACHILLE.

Est-ce que je bouge? Vous m'avez dit de m'amuser sur place; tant pire, je m'amuserai.

AIR : *Pan, pan.*

Vous venez de me le permettre.

DUBOCAGE.

Te tairas-tu, petit démon?

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

DUBOCAGE.

Allons écrire ailleurs ma lettre
J'en perdrai, je crois, la raison.

ACHILLE.
Pon, pon, pon.
DUBOCAGE.
Holà! quelqu'un! ici Lapierre!
Viens, mène-moi dans mon salon.
ACHILLE.
Pon, pon, pon.
DUBOCAGE.
Les autres vaudront mieux, j'espère;
Ah! le méchant petit garçon!
ACHILLE.
Pon, pon, pon.

(Dubocage sort appuyé sur le bras de Lapierre, et Achille le reconduit jusqu'à la porte de son appartement en jouant du tambour.)

SCÈNE VI.

MATHILDE, puis JAQUELINE ET PIERROT.

MATHILDE.

Victoire! victoire! j'ai mis mon bon oncle en déroute.

PIERROT à Jaqueline, en entrant et tenant un pot de confitures.

Aussi, tu ne me prévenais pas. Est-ce que je pouvais deviner? j'ai cru que les dix y étaient déjà.

JAQUELINE.

Es-tu simple! (A Mathilde.) Eh bien! Mademoiselle, comment cela va-t-il?

MATHILDE.

A merveille; mon oncle est joliment en colère, et grâce au ciel il me déteste déjà; mais il faut continuer. Vous savez que vous devez m'obéir et me seconder, votre mariage en dépend; car je me charge de tout auprès de mon oncle.

JAQUELINE ET PIERROT.

Oh! nous voilà, que faut-il faire?

MATHILDE.

Apportez-moi d'abord le pâté de Strasbourg dont il a parlé.

PIERROT.

Oh! non, ça c'est du sérieux et du solide.

AIR de *Taconnet*.

Monsieur votre oncle se mettrait en colère.
MATHILDE.
Il est si bon!
PIERROT.
Mais n' faut pas l'obstiner.

MATHILDE.

Qui te fait peur?

PIERROT.

J' connais son caractère.
Hors un tel crime il peut tout pardonner;
De lui je crains quelque apostrophe.
Comm' bien des gens qu'on pourrait désigner,
Le long du jour Monsieur est philosophe;
Mais il est homme à l'heure du dîner.

MATHILDE.

Veux-tu être marié, oui ou non?

PIERROT.

Oui, je le veux.

JAQUELINE.

Eh bien! fais donc ce qu'on te dit.

MATHILDE.

Il s'agit ici d'une conspiration contre mon oncle. Toi, Jaqueline, à cette table, Pierrot de l'autre côté. Nous avons peu de temps; c'est là le cas de montrer du courage et de l'activité : avant un quart d'heure il faut que ce pâté ait disparu, et je compte sur vous. Adieu, je reviens à l'instant.

SCÈNE VII.

PIERROT, JAQUELINE, tous deux assis devant la table.

PIERROT, sautant sur le pâté et en coupant une tranche.

Dieu de Dieu, qu'est-ce qu'elle a dit là!

JAQUELINE.

Eh bien! que fais-tu donc?

PIERROT, la bouche pleine.

Dame! je veux être marié, et, tu l'as entendu, il n'y a pas d'autre moyen. (Voyant qu'elle le regarde.) Ah çà! aide-moi donc un peu, je ne peux pas tout faire dans le ménage.

JAQUELINE.

Dès que tu le veux, Pierrot, il le faut bien. (Mangeant.) Hum! c'est assez friand tout de même.

PIERROT.

Ne t'amuse pas à parler, tu sais qu'il n'y a pas de temps à perdre; il faut que cela soit fait vite et bien, et mon estomac a de la conscience.

JAQUELINE, mangeant toujours.

Écoute donc, je fais de mon mieux. Mais si, comme elle le disait, c'est là une conspiration, sais-tu que c'est drôle!

PIERROT.

Oui, ça n'est pas mauvais, surtout quand elle est aux truffes; mais c'est joliment dangereux.

JAQUELINE.

Pourquoi cela?

PIERROT.

C'est que j'étouffe, et qu'on ne nous a pas dit de boire.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MATHILDE, en gros petit garçon mis avec un autre habit.

MATHILDE.

Eh bien! est-ce fait?

PIERROT.

Pas tout à fait encore, et cependant je ne nous sommes pas épargnés.

JAQUELINE.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Dam! nous nous appliquons beaucoup.

MATHILDE.

Je reconnais votre mérite.

PIERROT.

Que je lui donne un dernier coup!

MATHILDE.

J'entends mon oncle, partez vite.
C'est bien ainsi! c'est ce qu'il faut.

PIERROT.

Laissez-moi l'achever, de grâce?
Je suis prudent, et d' notr' complot,
Je n' veux pas qu'il reste de trace.

(Mathilde les pousse dehors tous les deux.)

SCÈNE IX.

MATHILDE, se mettant à la table devant le pâté, et ayant l'air d'en manger avec appétit; M. DUBOCAGE.

DUBOCAGE, appuyé sur le bras d'un domestique.

Enfin, j'ai terminé ma lettre. Tiens, Lapierre, fais-la porter

chez M. de Frémoncourt. Il paraît que monsieur Achille à pris le parti de battre la retraite. Mais qu'est-ce que je vois donc là? ça n'est pas lui.

THÉODORE, d'un air niais.

Bonjour, mon oncle Dubocage. On m'a dit que vous étiez dans votre cabinet à travailler, et je n'ai pas voulu vous déranger.

DUBOCAGE.

A la bonne heure, au moins, celui-là n'a pas l'air tapageur. Et qui es-tu, mon petit ami?

THÉODORE.

C'est moi que je suis Théodore.

DUBOCAGE.

Ah! oui, je sais; mais que fais-tu donc là?

THÉODORE.

C'est un pâté que j'ai trouvé dans cette armoire.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, mon pâté de foies gras!

THÉODORE.

Écoutez donc, moi j'avais faim, et j'en ai mangé un petit morceau.

DUBOCAGE.

Un petit morceau! et plus de la moitié a disparu. Malheureux enfant, veux-tu venir ici? Il y a de quoi le rendre malade! Et mon ami Frémoncourt que j'ai invité à venir entamer... cela se trouve bien, c'est tout au plus s'il arrivera pour les restes.

THÉODORE.

Dites donc, mon oncle?

DUBOCAGE.

Eh bien! qu'est-ce que tu veux?

THÉODORE.

Dame! je voudrais savoir...

DUBOCAGE, le contrefaisant.

Je voudrais savoir... (Le regardant.) C'est singulier, il a bien quelque chose de la famille, et malgré cela il a un air niais. (Haut.) Voyons mon garçon, que veux-tu savoir?

THÉODORE.

Je voudrais savoir à quelle heure est-ce qu'on dîne.

DUBOCAGE.

Ah çà! mais il ne songe donc qu'à manger, celui-là; il n'y

a pas d'exemple d'une pareille gourmandise. Est-ce que tout à l'heure tu n'as pas cueilli des pêches?

THÉODORE.

Oh! trois ou quatre; pour les prunes, je n'ai pas compté; mais pour les abricots je n'ai pas pu en manger beaucoup, parce qu'ils étaient trop haut, et que pour en abattre il fallait jeter de grosses pierres.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, des pierres! et ma melonnière qui est dessous, mes cloches de verre bleu et mes vases du Japon!

THÉODORE, riant niaisement.

Dame! tout cela a été brisé, puisque je m'en ai fait des castagnettes.

DUBOCAGE.

Et tu m'annonces cela avec une tranquillité... Est-il possible d'être plus bête que cet enfant-là! Où sont tes frères? amène-les-moi tout de suite; car s'ils lui ressemblent, ils feront quelques sottises.

THÉODORE.

Que je vous les amène?

DUBOCAGE.

Oui. Ils doivent être dans mon parc, et je veux les voir tous ensemble.

THÉODORE.

C'est que je n'aime pas beaucoup à courir.

DUBOCAGE.

Eh bien! il faut t'y habituer : cela te fera du bien, cela te fera digérer.

THÉODORE, mettant la main à son estomac.

Oh! je digère bien sans cela. Ah! la... la... la... dites donc mon oncle; ah! la... la... la... Dieu, que ça fait mal!..

DUBOCAGE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

THÉODORE, pleurant en faisant des contorsions.

Je n'en sais rien, mais je suis malade.

DUBOCAGE.

Mais qu'est-ce que tu éprouves?

THÉODORE.

Est-ce que je sais? puisque je suis malade, c'est fini, je vais mourir; ah! mon Dieu, je vais mourir.

DUBOCAGE.

Mais encore, où as-tu mal?

THÉODORE.

Partout, et puis encore autre part... dans l'estomac.

DUBOCAGE.

Parbleu! c'est bien facile à deviner! c'est une indigestion; s'il va s'aviser d'être malade ici, nous serons bien. Holà! quelqu'un, Jaqueline! Ah! le maudit enfant! la moitié d'un pâté de foies gras. Jaqueline, Pierrot!

SCÈNE X.

Les précédents, JAQUELINE, PIERROT.

DUBOCAGE.

Vite et vite, Jaqueline, emmène cet enfant; qu'on fasse chauffer de l'eau et qu'on lui donne du thé.

THÉODORE, pleurant toujours.

Eh! je ne veux pas en prendre.

DUBOCAGE.

Allons, un autre embarras; tu vois bien, mon petit ami, que c'est pour te guérir.

THÉODORE.

Justement, ça va être mauvais, et ça me fera du mal; je n'en veux pas.

DUBOCAGE.

Eh bien! si tu ne le prends pas, tu mourras.

THÉODORE, pleurant toujours.

Eh! non, je ne veux pas mourir, et je ne veux pas prendre du thé... ah! ah! à moins que mon oncle n'en prenne devant moi.

DUBOCAGE.

Par exemple, celui-là est trop fort; qu'il aille au diable.

THÉODORE, faisant des contorsions.

Ah! la... la... la... voilà que ça augmente, c'est vous qui en êtes cause et qui ne voulez pas que je guérisse; je le dirai à mon papa... ah! ah!

DUBOCAGE.

Eh bien! voyons, puisqu'il le faut, j'en prendrai avec toi; là, es-tu content? Justement il m'est contraire. Jaqueline, fais-m'en vite une petite tasse bien léger surtout, et emmène-le, que je ne l'entende plus. (Jaqueline et Théodore sortent.)

SCÈNE XI.

DUBOCAGE, PIERROT.

DUBOCAGE.

Mais a-t-on jamais vu cette idée?

Air de l'*Écu de six francs*.

Eh bien! réponds-moi, que t'en semble?
Est-il un enfant plus gâté?
Il nous faudra trinquer ensemble,
Moi qui ne peux souffrir le thé.
D'après une telle tactique,
Je tremble fort, sur mon honneur,
Pour le jour où notre docteur
Va lui commander l'émétique.

PIERROT.

Ah çà! not' maître, je n'en reviens pas! Qu'est-ce qu'il a donc not' petit bourgeois?

DUBOCAGE.

Il a qu'il est malade pour avoir mangé ce qui manque à ce pâté de foies gras.

PIERROT.

Par exemple, s'il n'y a que cela qui lui ait donné une indigestion, je suis bien tranquille pour lui.

DUBOCAGE.

Tu crois cela? Eh bien! je soutiens, moi, qu'il n'en faudrait pas tant pour rendre malade une grande personne.

PIERROT.

Hein? qu'est-ce que vous dites donc là?

DUBOCAGE.

Tu ne sais pas comme c'est lourd; c'est pire qu'un plomb sur l'estomac, surtout quand on mange tout cela sans boire; et il y a des exemples de personnes qui en sont mortes.

PIERROT.

Ah! mon Dieu! Dites donc, Monsieur, je vais aller près de not' petit maître; je surveillerai à ce que Jaqueline lui fasse du thé, et je le prendrai pour lui.

DUBOCAGE.

Comment! pour lui?

PIERROT.

Non, je veux dire pour vous?

DUBOCAGE.

A la bonne heure, mon garçon; tu me rendras là un vrai service.

PIERROT.

Oh! Monsieur, ce n'est pas pour vous, je vous jure.

DUBOCAGE.

C'est égal, cela me fera grand bien.

PIERROT.

Et à moi donc; j'y vais tout de suite.

SCÈNE XII.

DUBOCAGE, puis ÉDOUARD.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, quelle famille, et comme tout cela a été élevé! l'un tapageur insupportable, l'autre d'une bêtise surnaturelle! et les autres... Hein? qu'est-ce qui vient là?

MATHILDE, en jeune homme à la mode et habillée dans le dernier genre, le lorgnon, la cravate bien serrée, etc., parlant à la cantonade.

Eh bien ! prenez donc garde, Messieurs; je ne suis pas habitué à ces manières-là, et je n'irai pas me compromettre jusqu'à jouer avec vous.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, quel est ce petit jeune homme ? si ce n'était sa taille, on le prendrait pour un des élégants de Paris.

ÉDOUARD, saluant avec aisance et du haut de la tête.

Pardon, Monsieur, ma demande ne va pas vous paraître bien bon genre: mais quand on est obligé de s'annoncer soi-même... N'est-ce pas au maître de la maison que j'ai l'honneur de parler ?

DUBOCAGE.

Oui, mon petit Monsieur.

ÉDOUARD.

C'est monsieur Dubocage, mon respectable oncle.

DUBOCAGE.

Comment ! vous êtes mon neveu ? Ah ! mon Dieu, un fat de douze ans, il ne manquait plus que cela.

ÉDOUARD.

Monsieur Édouard Lefebvre, dont vous avez peut-être entendu parler. Comme j'annonçais le plus de dispositions, je

suis le seul de mes frères qui ait été élevé à Paris ; mon père m'y avait envoyé au lycée.

DUBOCAGE.

Et vous avez appris là...

ÉDOUARD.

Un peu de tout, quoique je n'aie été qu'en cinquième.

AIR du *Fleuve de la vie.*

Oui, l'étude à tel point m'ennuie
Que, me hâtant d'être savant,
Grec, histoire, géographie,
J'ai tout appris en un instant.

DUBOCAGE.

Moi, je m'étonne avec justice,
Voyant votre âge et vos talents,
Que vous ayez trouvé du temps
Pour aller en nourrice.

ÉDOUARD.

Voyez-vous, mon oncle, quand par hasard, le dimanche ou le jeudi, il était permis de sortir, j'allais chez M. de Villerbois, le correspondant de mon père, une maison très-riche. Il a un fils de douze ans, avec qui nous étions très en froid, d'abord parce qu'il s'en fait accroire, et après cela parce que nous ne sommes pas de la même opinion. Alors, au lieu d'aller jouer dans le jardin avec lui et les autres petits garçons, je restais toujours dans le salon, au coin de la cheminée, derrière les jeunes gens du meilleur ton. J'écoutais et je regardais ; et quand j'étais seul devant une glace, je répétais.

DUBOCAGE.

Je conçois qu'avec de pareils modèles...

EDOUARD.

Oh! je les possède à merveille ; tenez, mon oncle... (Arrangeant sa cravate et prenant un ton de fat.) Il fait aujourd'hui le temps le plus incohérent..... Longchamps était d'un ennui scandaleux... A propos de ça, avez-vous vu *Misanthropie et repentir ?* Je ne sais pas si vous serez de mon avis, moi je ne trouve pas ça moral ; et puis ce mari, c'est commun en diable, et on ne voit que cela. Dites-moi, mon cher, avez-vous là votre tilbury? j'ai envie d'aller voir la petite Léontine : on dit qu'elle est rentrée au Gymnase.

DUBOCAGE.

Allons, allons, mon neveu Édouard est un véritable péroquet.

ÉDOUARD.

Et ma cravate, comment la trouvez-vous?

DUBOCAGE.

Est-ce que je m'y connais?

ÉDOUARD, prenant son lorgnon.

C'est juste vous qui êtes en province, vous ne pouvez pas connaître le bon genre.

DUBOCAGE.

Dieu me pardonne, je crois qu'il me lorgne; c'est fini, voilà le pire de tous; les autres au moins avaient les défauts de leur âge, mais celui-ci... Mais que veut Jaqueline avec cet air effrayé?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, JAQUELINE, UN DOMESTIQUE.

JAQUELINE.

Ah! Monsieur, une nouvelle : vous savez bien, messieurs vos neveux, qui étaient sur le canal, Étienne, Germain, Oscar et Coco...

DUBOCAGE.

Eh bien?

JAQUELINE.

Je ne sais comment...

ÉDOUARD.

J'y suis : mes frères auront fait quelques inconséquences, ils ont si peu d'usage! soyez tranquille, je m'en vais leur apprendre... (A Jaqueline, la lorgnant.) Bonjour, mon ange. (A Dubocage, lui donnant une poignée de main.) Adieu, mon oncle, de tout mon cœur. (Il sort en courant.)

SCÈNE XIV.

DUBOCAGE, JAQUELINE, LE DOMESTIQUE.

DUBOCAGE.

Eh bien! que voulais-tu me dire?

JAQUELINE.

Que ces Messieurs ont si bien manœuvré que la flotte a essuyé une avarie.

DUBOCAGE.

Qu'est-ce que tu m'apprends là ?

JAQUELINE.

La barque est sens dessus dessous.

DUBOCAGE.

Ah! les malheureux enfants!

JAQUELINE.

Rassurez-vous, Monsieur, il n'y a que deux pieds d'eau; mais ils sont trempés de la tête aux pieds, et on craint la fluxion de poitrine.

DUBOCAGE.

Qu'on les fasse changer à l'instant, qu'on les tienne bien chaudement. Ah! mon Dieu, que vais-je devenir ?

JAQUELINE.

Et puis il y a encore deux ou trois petits enfants qui vous demandent; c'est, je crois, le reste de la famille.

DUBOCAGE.

Je ne veux plus en entendre parler; qu'ils aillent au diable!

JAQUELINE.

Oh! Monsieur, il y a une petite fille qui est si gentille!

DUBOCAGE.

Ça m'est égal, j'ai assez d'enfants comme ça, la crainte, l'inquiétude... je suis sûr que j'en ferai moi-même une maladie. Eh bien! qu'est-ce encore ?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PIERROT.

PIERROT.

Ah! Monsieur, votre neveu Achille, ce petit tapageur...

DUBOCAGE.

Est-ce qu'il était aussi sur l'eau?

PIERROT.

Sur l'eau? au contraire...

DUBOCAGE.

Comment! au contraire?

PIERROT.

Il était, avec deux de ses frères, dans ce cabinet de travail

qui est à l'autre bout du château; ce cabinet qui donne sur le jardin et qui est rempli de papiers.

DUBOCAGE.

Eh bien! après?

PIERROT.

Je les ai vus ouvrir la fenêtre, et sauter l'un après l'autre.

Air : *Lise épouse le beau Gernance.*

Quoiqu'Achille soit ingambe,
Il s'est écorché la jambe;
Mais ce qui m'a fait frémir,
C'est son frère Casimir!
Pour sauter il n'est pas d' force,
It est si lourd, si pesant!
S'il n' s'est donné qu'une entorse,
J'y en fais bien mon compliment.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, Jaqueline, vas-y vite. Mais aussi quelle idée à eux d'aller sauter par cette fenêtre, et pourquoi faire?

PIERROT.

Pourquoi? Parce qu'apparemment la porte était fermée en dehors, et qu'ils ne pouvaient pas rester dans le cabinet, à cause de la fumée.

DUBOCAGE.

Et cette fumée, d'où venait-elle?

PIERROT.

Elle venait des papiers qui brûlaient.

DUBOCAGE.

Des papiers! et comment brûlaient-ils?

PIERROT.

Parce que c'était votre neveu Casimir qui, en lançant un pétard, y avait mis le feu, dont il s'est brûlé la main.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu! mais à ce compte-là le feu est donc à la maison? Et cet imbécile qui ne me le dit pas d'abord! Le feu, le feu chez moi! va vite avertir les gens du château et les paysans des environs. (Pierrot sort.) Que ne puis-je y courir moi-même! mais être forcé de rester là! Ah! quel tourment d'avoir des enfants, dix surtout! obligé de les surveiller, de ne pas les quitter un instant, il n'y a pas une minute de repos à

espérer. Et leur père qui va arriver, que lui dirai-je, et comment faire? Au milieu de tant de désastres, l'eau, le feu, et mes neveux, tous les fléaux à la fois. Et personne auprès de moi, pas un domestique, je n'aurai pas même de nouvelles! Personne n'arrivera-t-il à mon secours?

SCÈNE XVI.

DUBOCAGE, MATHILDE, en petite fille, un livre à la main, qu'elle pose sur la table.

DUBOCAGE.

Encore un enfant! allons, il est dit qu'aujourd'hui je n'en sortirai pas! Qui êtes-vous?

MATHILDE.

Mathilde, votre petite-nièce.

DUBOCAGE.

Ma petite-nièce! on m'avait pourtant assuré que mon neveu n'avait que dix enfants, et de bon compte en voilà au moins quinze qui, depuis ce matin, arrivent ici pour mefaire enrager.

MATHILDE.

Oh! moi, je ne viens pas pour cela; au contraire, je vous apporte de bonnes nouvelles.

DUBOCAGE.

Il serait possible! Eh bien! mon enfant, le feu qui était chez moi?

MATHILDE.

A été éteint aussi promptement qu'il avait été allumé.

DUBOCAGE.

Je respire!... et tes frères?

MATHILDE.

Mes frères, vous ne les verrez pas de sitôt; les uns sont dans leur lit, et les autres ne peuvent plus remuer; mais le docteur m'a dit qu'il n'y avait pas le moindre danger à craindre.

DUBOCAGE.

A la bonne heure.

MATHILDE.

Jaqueline, Pierrot et mon autre sœur sont restés auprès d'eux, et moi je suis venue avec vous, qui êtes seul, craignant que vous ne fussiez tourmenté, et m'accusant déjà d'être la cause de votre inquiétude.

DUBOCAGE.

Je te remercie, mon enfant. Je vois qu'on avait raison ; dans cette famille-là les petites filles valent mieux que les garçons. Comment êtes-vous venus ici ?

MATHILDE.

Dans la voiture de M. de Frémoncourt, tandis que lui arrive à pied avec mon père ; j'attendais là, à côté, dans votre bibliothèque.

DUBOCAGE.

Oui, je le vois, tu avais là un livre. Est-ce que par hasard tu serais une savante comme ton frère Édouard ?

MATHILDE.

Non, mon oncle, je sais bien peu de chose ; mais vous qui êtes si instruit, qui avez tant de connaissances, si vous étiez assez bon pour me donner de temps en temps quelques leçons ?

DUBOCAGE.

Comment ! de temps en temps, tous les jours ; mes matinées n'en finissaient pas, je ne savais qu'en faire, et me voilà une occupation toute trouvée ; je serai enchanté d'avoir un élève comme toi ; par exemple, pour le chant je ne suis pas un professeur de première force ; j'adore les sonates de Nicolaï, mais je ne sais pas une note de musique ; et quant à la danse, (Montrant sa jambe.) il ne faut pas que tu comptes sur moi.

MATHILDE.

Comme c'est heureux ! ce sont justement les seules choses que je sache un peu.

DUBOCAGE.

Et qui t'a donc appris tout cela ?

MATHILDE.

Ma mère !... si vous l'aviez connue, vous l'auriez aimée.

DUBOCAGE.

Ce n'est pas vrai.

MATHILDE.

Si, mon oncle ; elle était si bonne !... Ton oncle, me disait-elle, est le meilleur des hommes, le plus tendre des parents ; il n'a été injuste qu'une fois en sa vie, ce fut envers moi ; prouve-lui un jour, Mathilde, que j'étais digne de cette amitié qu'il m'a refusée ; qu'il sache que c'est moi qui t'ai appris à l'aimer, et que ce soit là ma seule vengeance.

DUBOCAGE, ému.

Comment ! elle te disait cela ?

MATHILDE.

Tous les jours; et vous vous plaignez, dit-on, d'être seul, d'être abandonné; c'est ma mère qui aurait embelli votre solitude, qui aurait charmé vos vieux jours, bien mieux que des enfants tels que nous, qui ne pouvons rien pour votre plaisir ou votre bonheur, si ce n'est de vous aimer.

DUBOCAGE, à part.

Cette chère femme, est-il possible! Je me repens d'avoir été si sévère; oui, oui, je conçois que si elle existait encore, si elle était ici, une femme jeune et aimable, qui tiendrait ma maison, qui en ferait les honneurs... D'un autre côté, mon neveu et puis cette petite fille, surtout en mettant tous les autres en pension ; certainement il y aurait eu moyen d'être heureux; et je ne l'ai point voulu... Pauvre femme! la condamner ainsi sans la voir, sans la connaître! Elle avait raison, j'ai été injuste à son égard.

MATHILDE, qui l'a observé.

Mon oncle, qu'avez-vous?

DUBOCAGE, avec douceur.

Laisse-moi, mon enfant, j'ai besoin d'être seul. (Mathilde s'éloigne.) Je souffre beaucoup. (Elle revient et se met près de lui.)

DUBOCAGE, l'apercevant tout près de lui.

Ah! tu es encore là?

MATHILDE.

Je m'en allais; mais vous m'avez dit : Je souffre, j'ai cru que vous me rappeliez.

DUBOCAGE, l'embrassant.

Oui, oui, reste mon enfant ; tu avais raison, je souffre déjà moins.

MATHILDE.

Que puis-je faire pour vous distraire? (En souriant.) Voulez-vous que je vous lise quelque chose, ou que je vous joue une sonate?

DUBOCAGE.

Une sonate! je ne pourrai plus me passer de cette enfant-là ; c'est un trésor pour mes soirées d'hiver. Pour le moment, j'aime mieux que tu me lises... cela me calmera. Quel est ce volume que tu avais à la main?

MATHILDE, un peu honteuse.

Mon oncle, c'est un livre de contes de fées.

DUBOCAGE.

Ah! tu aimes les contes?

MATHILDE.

Et vous?

DUBOCAGE.

Eh mais! je ne dis pas non; à ton âge et au mien, on a souvent les mêmes goûts; les vieillards et les enfants se ressemblent beaucoup, les extrêmes se touchent. Lis, ma fille, je t'écoute. (Il est assis dans son fauteuil, le pied sur un tabouret; c'est sur ce tabouret que Mathilde est assise; elle hésite un instant, le regarde, a l'air de prendre courage, et lit.)

MATHILDE.

« Il était une fois un oncle qui avait l'air méchant, méchant, et qui pourtant était bien bon.

DUBOCAGE, souriant.

Eh mais! cela n'est pas un conte, il y en a comme cela.

MATHILDE, le regardant.

Oui, mon oncle! (Continuant.)

« Et cet oncle avait un prince, son neveu, qui, voulant faire
« fortune, s'embarqua sur un grand vaisseau.

« Et il alla bien loin, bien loin, jusqu'à un beau pays où
« il s'arrêta.

« Et dans ce pays était une fée qui lui dit : Tu ne viens
« chercher que la richesse, et si tu veux, je te donnerai le
« bonheur.

DUBOCAGE.

J'en aurais bien fait autant.

MATHILDE.

« Et alors il épousa la fée, qui était bonne et très-douce,
« mais qui était une des plus pauvres fées qu'on eût jamais
« vues, car il était dit qu'elle ne retrouverait ses trésors et sa
« puissance que quand elle aurait eu une douzaine d'enfants.

DUBOCAGE.

Parbleu! voilà un conte qui est original.

MATHILDE.

« Et jugez de leur malheur, ils ne purent avoir qu'une
« seule petite fille, qui était bien gentille, il est vrai... »

DUBOCAGE.

Eh mais! quel est ce bruit, et qui vient là nous déranger au moment le plus intéressant?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, JULES, entrant brusquement.

JULES.

J'ai eu beau attendre M. de Frémoncourt, il ne rentre pas. et j'aime mieux, à tout hasard... C'est mon oncle.

DUBOCAGE.

C'est mon neveu, c'est mon cher Jules.

JULES, l'embrassant.

C'est mon oncle que je revois, et ma fille auprès de lui.

DUBOCAGE.

Oui, mon ami, notre chère Mathilde, que je trouve charmante, et qui sera ma fille d'adoption; mais s'il faut te parler avec franchise, car moi je ne flatte personne, je ne suis pas aussi content au sujet des autres enfants.

JULES.

Quoi, mon oncle, vous savez déjà...

DUBOCAGE.

Parbleu! ce n'était pas difficile à découvrir; mais au fait, ce n'est pas l'instant de gronder, car dans ce moment, soit de leur faute, soit de la mienne, je ne sais comment t'avouer cela, ils sont tous un peu malades.

JULES.

Je présume, mon oncle que vous voulez plaisanter?

DUBOCAGE.

M'en préserve le ciel! ton fils Achile a la jambe un peu écorchée, et ton fils Casimir a le pied foulé. (Voyant Jules qui fait un geste.) Calme-toi, mon ami, le médecin prétend qu'il n'y a rien à craindre; quand à tes fils Arthur, Etienne, Oscar et Coco, ils sont tombés dans le canal, mais, je le répète, pas le moindre danger.

JULES.

Ah çà! mon oncle, c'est une gageure.

DUBOCAGE.

Ça en a l'air, et pourtant rien n'est plus vrai. Pour ton fils Théodore, il est malade d'une indigestion, et cela ne doit pas t'étonner...

JULES, d'un air piqué.

Non certainement; mais ce qui m'étonne, c'est de vous voir continuer aussi longtemps une pareille raillerie, quand vous

savez que malheureusement je n'ai pas d'autre enfant que celle-ci.

DUBOCAGE.

Que me dis-tu là?

JULES.

L'exacte vérité.

DUBOCAGE.

Mais quand j'ai vu les autres de mes propres yeux.

JULES.

Vous avez vu mes dix enfants!

DUBOCAGE, regardant Mathilde.

Ma foi, en grande partie. Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle? je crois que vous riez. Voulez-vous avoir la bonté de nous expliquer ce que cela veut dire?

MATHILDE.

Mon oncle, vous l'auriez peut-être su si vous aviez écouté la fin de mon histoire.

JULES.

Comment! ma fille se serait permis...

DUBOCAGE.

Écoutez-la, mon ami, elle lit fort bien.

MATHILDE, continuant à lire.

« Or, l'enchanteur, de qui leur sort dépendait, était cet « oncle dont nous avons parlé plus haut. Et la petite fille « voulant lui prouver qu'un enfant qui nous aime vaut mieux « que dix qui nous font enrager, s'avisa de faire à elle seule « tous les petits garçons. Et voyant cela, le bon oncle répon- « dit, le bon oncle répondit... »

DUBOCAGE.

Après...

MATHILDE.

« Il répondit, ce bon oncle... »

DUBOCAGE.

Eh bien?

MATHILDE, lui montrant le livre.

Mon oncle, la page est déchirée.

DUBOCAGE.

Heureusement je l'ai lue autrefois l'histoire, et si j'ai bonne mémoire, voici, je crois, ce qu'il répondit :

AIR de *Golalto.*

Oui, je voulais dans mes enfants nombreux.
Esprit, talent, grâce légère;
Le ciel a comblé tous mes vœux,
Car je trouve en toi seule une famille entière.
Pour charmer l'hiver de mes ans,
Auprès de moi reste sans cesse ;
En te voyant j'oublierai ma vieillesse :
On rajeunit à l'aspect du printemps.

JULES ET MATHILDE.

Ah! mon oncle, que de bontés!

DUBOCAGE.

Oui, mes enfants, embrassez-moi, (A Mathilde.) et amène-moi ta mère.

MATHILDE.

Elle est ici à côté, dans la bibliothèque; mais, Jaqueline et Pierrot étaient du complot; et je crois dans l'histoire qu'on les marie à la fin; vous le rappelez-vous, mon oncle?

DUBOCAGE.

Pas précisément, mais c'est probable, car toutes les histoires finissent par un mariage. (A Pierrot.) A demain donc le repas de noce!

PIERROT, montrant le pâté.

Nous avons déjà pris un à-compte.

VAUDEVILLE.

AIR de *Meissonnier.*

MATHILDE.

Je le sens bien, cette indulgence insigne
A mon enfance ici vous l'accordez;
Mais l'avenir pourra m'en rendre digne
Attendez!
Mon oncle, attendez!

JAQUELINE.

Sans êtr' coquett' stapendant je me forme.
Quand un galant vient me dire : Cédez,
J' dis, lui donnant un rendez-vous sous l'orme :
Attendez!
Monsieur, attendez!

JULES.

Vous qui, remplis d'une amoureuse ivresse,
Près de l'objet qu'enfin vous possédez,
Jurez d'aimer et de brûler sans cesse,
Attendez!
Un mois attendez!

PIERROT, à Dubocage.

En fait d' desseins, j' sais quels étaient les vôtres,
(Regardant Jaqueline.)
Qui d' dix paie un reste neuf, mais r'gardez;
J'ons du courage, et j' vous promets les autres,
Attendez!
Nout' maître, attendez!

DUBOCAGE.

Si vous voulez au salon voir paraître
Tableaux de genre et portraits, demandez;
Si vous voulez des tableaux de grand maître,
Attendez!
Encore, attendez!

MATHILDE.

Si vous voulez applaudir cet ouvrage,
A l'instant même à ce désir cédez;
Si nous gronder vous plaisait davantage,
Attendez!
De grâce, attendez!

FIN DE LE VIEUX GARÇON ET LA PETITE FILLE.

LE BON PAPA

OU

LA PROPOSITION DE MARIAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 2 décembre 1822.

PERSONNAGES.

M. DE VERBOIS, grand-père.
LÉONIE, sa petite-fille.
ADOLPHE, son petit-fils, frère de Léonie.
SAINT-VALLIER, ancien fournisseur.
HENRIETTE, sa nièce.
BABET, gouvernante de M. de Verbois.

L'appartement de M. de Verbois. Porte au fond; deux portes latérales. A gauche, vers le fond, une croisée. Du même côté, une cheminée. Un guéridon.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BABET. seule, devant un guéridon.

C'est bien; de cette manière Monsieur n'attendra pas son déjeuner; sa tasse, sa serviette, la flûte de chez Hébé, et le chocolat près du feu, en attendant qu'il se lève. (Regardant autour d'elle.) Il me semble que mon appartement est bien rangé. Ah! mon Dieu! et la bergère? (Elle arrange les coussins.) J'entends dire tous les jours dans le quartier: Ah! ah! mademoiselle Babet n'est pas malheureuse; depuis quarante ans gouvernante d'un vieillard qui a cinquante mille livres de rente!... Ils croient peut-être que cet état-là ne donne pas de mal. Obligée d'être la maîtresse de la maison, de commander sans cesse à tout le monde, même à Monsieur; et, ce qu'il y a de plus désagréable, voir les gens du dehors qui ont toujours l'air de vous regarder comme une domestique.

AIR du *Premier pas.*

Chacun son tour :
Dans mon adolescence,
J'obéissais.. je commande en ce jour ;
Mais maintenant Monsieur peut bien, je pense,
Avoir pour nous un peu de complaisance ;
Chacun son tour.

Hein! qui vient là? que veut cette belle demoiselle, et surtout à cette heure-ci?

SCÈNE II.

BABET, HENRIETTE.

HENRIETTE, à la cantonade.

Catherine, attendez-moi en bas, chez le portier. (A Babet.) Ma bonne, M. de Verbois y est-il?

BABET, avec humeur.

Ma bonne... (Sèchement.) Non, Mademoiselle, il n'y est pas; mais c'est égal : que voulez-vous?

HENRIETTE.

Je voudrais lui parler.

BABET.

J'entends; voyons alors, de quoi s'agit-il?

HENRIETTE.

Je vous ai dit, Madame, que c'était à lui que je voulais parler.

BABET.

Eh bien! qu'est-ce que je vous ai répondu? à moi ou à Monsieur, n'est-ce pas la même chose?

HENRIETTE.

Non, pas pour moi.

BABET.

Il est bon cependant que Mademoiselle sache qu'on n'a pas ici l'habitude de recevoir, le matin surtout, des personnes mystérieuses, quand elles sont d'un âge... Mademoiselle a dix-sept ou dix-huit ans?

HENRIETTE.

Dix-huit, Madame.

BABET.

Elle connaît Monsieur.

HENRIETTE.

Beaucoup.

BABET.

Il l'attend sans doute?

HENRIETTE.

Non; mais il ne sera pas fâché de me voir.

BABET.

Ce ne sera pas pour aujourd'hui, car il est sorti.

HENRIETTE, s'asseyant.

Alors j'attendrai.

BABET.

Comment! vous attendrez?

HENRIETTE.

Oui, mon sort en dépend : il est si bon, si généreux!

BABET.

Qu'est-ce à dire? son sort en dépend! et Monsieur ne m'en a pas parlé. Il faut absolument que je sache ce que c'est. Si Mademoiselle veut entrer ici à côté, dans le cabinet de Monsieur, j'aurai soin de l'avertir après son déjeuner.

HENRIETTE.

Quand vous voudrez, Madame; mais j'aurais été bien aise que ce fût tout de suite, car si on s'apercevait chez mon oncle...

BABET, vivement.

De quoi, Mademoiselle?

HENRIETTE.

Rien, rien, Madame. (Elle entre dans le cabinet à droite.)

BABET.

Qu'est-ce que cela signifie? est-ce que Monsieur... Autrefois, je ne dis pas, mais à son âge!

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

En frémissant encor je me rappelle
Que chez Monsieur, dans l'ombre de la nuit,
Par l'escalier dérobé mainte belle
Entrait souvent et voilée et sans bruit!
Mais quand plus tard et sous d'autres étoiles
En ma tutelle enfin il est tombé,
Chez le portier j'ai consigné les voiles
Et fait murer l'escalier dérobé.

Ou plutôt cette querelle d'hier au soir... Je me rappelle main-

tenant qu'il m'a menacée de prendre une autre gouvernante : s'il en était capable... Depuis quarante ans que Monsieur me nourrit... ce n'est pas l'embarras, cela ne m'étonnerait pas! les maîtres sont si ingrats!... Qui vient encore? ça c'est différent, c'est mademoiselle Léonie, la petite-fille de Monsieur.

SCÈNE III.

BABET, LÉONIE.

LÉONIE.

Bonjour, ma bonne Babet; mon grand-papa est-il visible?

BABET.

Je m'en vais le savoir, Mademoiselle.

LÉONIE.

Tâche qu'il n'y ait personne, parce que je voudrais lui parler ce matin avant tout le monde.

BABET.

Vous arrivez trop tard; il y a déjà des visites qui attendent.

LÉONIE.

Ah! mon Dieu! moi qui craignais qu'il ne fût trop tôt.

BABET.

Oui, ordinairement; mais aujourd'hui... Je ne serais pas surprise que déjà Monsieur ne fût sur pied, maintenant qu'il fait le jeune homme.

LÉONIE.

Lui!

BABET, en confidence.

Si vous saviez, Mademoiselle... cette fois-ci du moins on ne dira pas que c'est sans raison que je gronde Monsieur; comme si à son âge il ne ferait pas mieux de rester tranquille, de ne recevoir que sa famille. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vais lui dire que vous l'attendez. Après tout, moi, ce que j'en fais, c'est pour le repos et la santé de Monsieur, car cela ne me regarde pas; il est le maître; mais enfin on saura ce que ce peut être, et nous verrons. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LÉONIE.

Cette pauvre Babet, si elle passait un jour sans se fâcher,

elle en serait malade; heureusement, pour aujourd'hui, me voilà rassurée sur sa santé. Voilà mon grand-papa.

SCÈNE V.

LÉONIE, M. DE VERBOIS, à qui BABET donne le bras.

Air du vaudeville du *Colonel.*

BABET.

Prenez, Monsieur, ce bras que je vous donne ;
Il voudrait marcher seul, je croi!

M. DE VERBOIS.

Oui, maintenant, voilà mon Antigone.

BABET.

Allons, Monsieur, appuyez-vous sur moi.

M. DE VERBOIS.

Tu sais, Babet, d'un sexe qu'on redoute
Réparer les torts aujourd'hui!
Lui qui souvent me fit broncher en route,
Sur mes vieux jours me devait un appui!

BABET.

La, la! doucement, Monsieur. Vous allez vous faire mal. (Avec mauvaise humeur.) Il est si étourdi...

M. DE VERBOIS, s'asseyant avec peine.

Moi étourdi! Cette Babet me fait toujours des compliments.

LÉONIE.

Bonjour, grand-papa! comment avez-vous passé la nuit?

M. DE VERBOIS, la baisant sur le front.

Pas mal, mon enfant. C'est bien aimable à toi d'être venue de si bonne heure t'informer de mes nouvelles : je me ressens un peu de la soirée d'hier.

BABET.

Je crois bien, à votre âge... à soixante-dix ans, donner un bal.

M. DE VERBOIS.

D'abord, Babet, ce n'est pas moi, ce sont mes petits-enfants qui l'ont donné, pour célébrer l'anniversaire de ma naissance.

Air : *Muse des bois.*

Voilà soixante et dix ans, quand j'y pense,
Qu'à pareil jour j'arrivais impromptu;
(Montrant Léonie.)
Et leur bouquet, quoiqu'attendu d'avance,
Me fait toujours un plaisir imprévu,

C'est une joie à nous seul réservée,
Car il est doux pour le cœur d'un vieillard
De voir encor fêter son arrivée
Quand il se trouve aussi près du départ.

BABET, montrant son livre de dépense.

Oui; mais qui est-ce qui le paiera, ce bal?

M. DE VERBOIS.

Eh! parbleu! c'est moi; qu'est-ce que tu veux donc que je fasse de mon argent? Je n'ai plus d'autres plaisirs que ceux que je puis procurer aux autres, et je donne tant que je peux à mes plaisirs.

BABET.

A la bonne heure, Monsieur; mais vous verrez le livre de dépense... quatre cents francs pour un bal!

M. DE VERBOIS.

Je sais qu'autrefois c'était meilleur marché : mais depuis que les contredanses sont des concertos, et les ménétriers des Viotti, ça a dû renchérir : c'est comme le menuet, qui a été remplacé par les entrechats... il faut bien s'élever à la hauteur du siècle : du reste, je n'y ai pas de regret. Mon petit-fils Adolphe a dansé l'anglaise dans la perfection, et Léonie... (Essuyant ses yeux.) je croyais revoir sa pauvre mère... enfin, des personnes qui viennent rarement chez moi... de simples connaissances me disaient à chaque instant : Monsieur de Verbois, quelle est donc cette jolie personne qui danse avec tant de grâce? — C'est ma petite-fille, Monsieur. — Tu sens que c'est infiniment flatteur pour un grand-papa!

BABET, se levant.

Voilà votre déjeuner, Monsieur.

M. DE VERBOIS.

C'est bien. Veux-tu la moitié de ma tasse de chocolat, Léonie?

LÉONIE.

Non, mon grand-papa. J'aurais à vous parler, et mon frère Adolphe aussi, du moins à ce qu'il m'a dit.

BABET.

Et puis une autre audience encore que Monsieur sait bien.

M. DE VERBOIS.

Qui donc?

BABET.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Eh mais! cette jeune personne
Que Monsieur peut-être attendait.

M. DE VERBOIS.

Qui, moi ?

BABET.

Surtout ce qui m'étonne,
C'est qu'on veut vous voir en secret.

M. DE VERBOIS.

Comment, me parler en secret?

BABET.

Oui, Monsieur, sachez que les belles
Courent après vous...

M. DE VERBOIS.

Quoi! vraiment?
Elles font bien, car maintenant
Je ne puis courir après elles.

Mais je n'attends personne, et je ne sais pas ce que tu veux dire.

BABET.

En ce cas, Monsieur, je vais vous la chercher.

LÉONIE.

Du tout : mon grand-papa commencera par m'écouter.

M. DE VERBOIS.

C'est trop juste; la famille d'abord. Prie cette personne-là et celles qui pourraient arriver de vouloir bien attendre, mais pas dans l'antichambre comme tu le fais ordinairement; tu me donnes l'air d'un ministre.

BABET.

C'est cela, pour gâter mon salon et tous mes meubles; je n'ai peut-être pas déjà assez de peine à les nettoyer.

LÉONIE.

Il me semble, Babet, que vous pourriez dire le salon de mon grand-papa.

M. DE VERBOIS.

Il n'y a pas grand mal, ma fille; c'est l'habitude : les cinq premières années que Babet était ici elle disait : le salon de Monsieur; cinq ou six ans après elle disait : Notre salon! et maintenant : Mon salon. Que veux-tu; elle prend tant d'intérêt à ce qui me touche, que tout ce qui est à moi lui appartient. (Lui donnant un petit coup sur la joue.) Cette pauvre Babet! Allons, allons, laisse-nous. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. DE VERBOIS, LÉONIE.

M. DE VERBOIS.

Eh bien! ma petite Léonie... Eh mais! il me semble que tu as l'air triste?

LÉONIE.

Oui, mon grand-papa; vous savez que j'ai seize ans passés, et on veut que je retourne à ma pension; certainement cela ne m'amuse pas; mais ce ne serait rien encore...

M. DE VERBOIS.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

LÉONIE.

Il y a, bon papa, que M. Auguste est très-injuste?

M. DE VERBOIS.

Qui? le jeune Auguste Derville, le camarade de collége de ton frère Adolphe?

LÉONIE.

Lui-même : il était hier à ce bal, et parce que j'ai dansé deux contredanses de suite avec un autre, il m'a dit que je ne faisais pas attention à lui, que j'étais très-coquette, enfin des choses très-désagréables; et je vous demande, bon papa, vous qui me connaissez, si on peut dire...

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que j'entends là!

LÉONIE.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

En pension je dois me rendre,
Et le bal hier a fini
Sans que nous puissions nous entendre.

M. DE VERBOIS, étonné.

Il se pourrait?...

LÉONIE.

Oui, c'est ainsi.

M. DE VERBOIS.

Mais c'est une horreur... une honte!

LÉONIE.

N'est-il pas vrai que c'est affreux?
Aussi c'est sur vous que je compte
Pour nous raccommoder tous deux.

M. DE VERBOIS.

Eh mais! a-t-on idée de cette petite fille! moi qui la regardais encore comme une enfant. Expliquez-moi donc au moins comment cet amour-là est venu? toi à ta pension et lui à son lycée.

LÉONIE.

Aussi nous ne pouvions nous aimer que les jours de congé, mais le reste du temps il m'écrivait.

M. DE VERBOIS, sévèrement.

Et je voudrais bien savoir qui osait se charger d'une pareille correspondance.

LÉONIE.

C'était vous, bon papa.

M. DE VERBOIS.

Moi!

LÉONIE.

Vous veniez me voir tous les jours, et l'on vous donnait toujours quelque présent pour moi.

M. DE VERBOIS.

Eh bien?

LÉONIE.

AIR : *Du partage de la richesse.*

On avait soin d'y glisser quelques lignes.

M. DE VERBOIS.

Vous osiez m'abuser ainsi!
Le croirait-on? quels procédés indignes!

LÉONIE.

N'allez-vous pas me quereller aussi?
Auprès de vous tout ce qui me desole
Peut aisément s'oublier, je le croi :
Qui voulez-vous qui me console
Si vous vous fâchez contre moi?

M. DE VERBOIS.

Au fait, je suis là-dedans le plus coupable.

LÉONIE.

Il est bien sûr que c'est vous qui êtes la cause de cette inclination-là, (Pleurant.) et de tout le chagrin que j'ai aujourd'hui.

M. DE VERBOIS.

Comment! morbleu!

LÉONIE.

Je ne vous gronde pas, grand-papa, vous ne le saviez pas;

mais occupez-vous de nous raccommoder tout de suite, c'est là le plus pressé.

M. DE VERBOIS, à part.

Pour un grand-père, me voilà dans une situation... (Haut.) C'est bon, Mademoiselle, c'est bon, on verra ce qu'il faudra faire : mais surtout ne parlez pas de cela devant votre frère ; cet enfant, cela lui donnerait des idées...

SCÈNE VII.

LÉONIE, M. DE VERBOIS, ADOLPHE.

ADOLPHE, hors de lui.

Grand-papa, je vous cherchais ; c'est plus fort que moi, je n'y tiens plus, et, si vous me refusez, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle !

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur, que ces manières-là?

ADOLPHE.

Ce n'est pas ma faute, bon papa, c'est si révoltant que vous-même vous allez en être indigné !

M. DE VERBOIS.

Je ne demande pas mieux, mon garçon ; mais avant tout, calme-toi, et parle posément. Voyons de quoi s'agit-il ?

ADOLPHE.

Vous savez bien, Henriette de Saint-Vallier, la nièce de cet ancien fournisseur...

M. DE VERBOIS.

Oui, son oncle est mon voisin ; nous demeurons porte à porte.

ADOLPHE.

Et sa nièce est charmante !

M. DE VERBOIS.

C'est une aimable personne, douce, modeste et très-bien élevée.

ADOLPHE

N'est-il pas vrai? eh bien ! on va la marier à M. de Gercourt.

LÉONIE.

Comment ! ce monsieur si laid ! qui a cinquante-cinq ans?

ADOLPHE.

Justement, et cela sous prétexte qu'il a vingt mille livres de rente.

M. DE VERBOIS.

J'en suis fâché; cette pauvre Henriette est vraiment sacrifiée : un homme qui ne jouit d'aucune considération.

Air du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Son opulence est encore un mystère;
Tant de bonheur paraît peu naturel :
On dit qu'il vient d'acheter une terre,
On dit qu'il vient d'acheter un hôtel,
Un rang, un titre magnifique;
Sur ses rivaux il a dû l'emporter,
Car il a tout, hors l'estime publique,
Que par bonheur on ne peut acheter.

ADOLPHE.

Vous voyez bien, bon papa, que vous êtes de mon avis, et que c'est une indignité que nous ne pouvons pas souffrir!

M. DE VERBOIS.

Que nous ne pouvons pas souffrir! et qu'est-ce que cela vous fait, Monsieur? en quoi cela vous regarde-t-il?

ADOLPHE.

Comment! grand-papa, est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'aimais, que je l'adorais, que je ne pouvais pas vivre sans elle?

M. DE VERBOIS.

Et vous osez me faire un pareil aveu?

ADOLPHE.

A qui voulez-vous que je le dise, si ce n'est à notre meilleur ami? Oui, grand-papa, s'il faut renoncer à Henriette, j'en mourrai sur-le-champ : je serais désolé de vous causer ce chagrin-là; mais cela ne peut manquer, je vous en préviens. Tandis qu'au contraire, si je l'épousais...

M. DE VERBOIS.

L'épouser! à votre âge!

ADOLPHE.

Cela ne vaut-il pas mieux que dans trois ou quatre ans? vous jouirez plus tôt de notre bonheur; car ma sœur et moi nous sommes décidés à nous marier le plus tôt possible, exprès pour vous : n'est-il pas vrai, Léonie?

LÉONIE.

C'est ce que je tâchais tout à l'heure de faire entendre à grand-papa.

ADOLPHE.

Voyez-vous, voilà comme nous arrangions cela : vous nous donniez chacun soixante mille francs.

M. DE VERBOIS.

Ah! je vous donnais...

ADOLPHE.

Oui, c'était convenu avec ma sœur : n'est-ce pas, Léonie, c'est soixante mille francs que nous disions?

M. DE VERBOIS.

Ah çà! mes bons amis, il me semble que vous auriez dû me dire...

ADOLPHE.

Certainement, nous vous l'aurions dit; attendez donc que j'aie fini : nous demeurions tous ensemble, nous ne nous quittions pas; et quelle société vous auriez eue! entouré de soins, de distractions... Et nos enfants donc... je suis sûr que ça n'aurait pas été comme nous, vous les auriez gâtés ceux-là... ah!

LÉONIE.

Grand-papa, vous souriez, vous êtes attendri.

M. DE VERBOIS.

Je ne dis pas non, mes enfants; mais avant tout il faut être raisonnable. (A Adolphe.) Quand le contrat de mariage d'Henriette doit-il avoir lieu?

ADOLPHE.

Aujourd'hui même.

M. DE VERBOIS.

Et es-tu aimé d'elle?

ADOLPHE.

Au contraire, bon papa, dans ce moment nous sommes brouillés à mort, sans qu'elle ait daigné me dire pourquoi; mais je crois en connaître le motif : (A demi-voix.) une autre dame à qui je faisais la cour, et elle l'aura su.

LÉONIE.

Fi! Monsieur, pourquoi faites-vous la cour à une autre, puisque vous aimiez Henriette?

ADOLPHE.

Pourquoi! pourquoi! tu n'entends rien à cela; on voit bien que tu es une demoiselle... bon papa me comprend bien.

M. DE VERBOIS.

C'est bon, c'est bon, Monsieur. Écoute ici, Adolphe, et par-

lons raison : tu n'es pas sûr d'être agréé par la nièce. Vu ta jeunesse, tu seras refusé par l'oncle, et de plus c'est aujourd'hui que le mariage doit avoir lieu ; tu vois donc bien qu'avec la meilleure volonté du monde, ce serait une extravagance à moi de chercher à rompre cette union, outre que cela me serait impossible.

ADOLPHE, d'un air embarrassé.

Ah! si vous le vouliez bien, vous n'auriez pour cela qu'un mot à dire.

M. DE VERBOIS.

Tu crois?

ADOLPHE.

Sans doute : on choisit M. de Gercourt malgré son âge, parce qu'il a vingt mille livres de rente ; mais vous qui en avez trente de plus, si vous vous mettiez sur les rangs, vous seriez préféré.

M. DE VERBOIS, étonné.

Moi! (En riant.) J'avoue que je ne m'attendais pas à une pareille idée. Et qu'est-ce qui t'en reviendra à toi?

ADOLPHE.

D'abord, que M. Gercourt sera congédié, et que nul autre rival n'osera se présenter : ce sera à vous après cela à retarder le mariage et à gagner le plus de temps possible ; j'en profiterai pour vieillir aux yeux de l'oncle, pour me justifier aux yeux de la nièce, et alors, bon papa, vous me rendrez ma place ; vous aurez fait la cour pour moi, et j'épouserai pour vous.

LÉONIE, sautant avec joie.

Ah! le joli projet! j'aurai donc une sœur, une confidente!

M. DE VERBOIS.

Oui, mes enfants, tout cela est très-bien dans vos jeunes têtes; pour vous ce n'est qu'une espièglerie : mais un homme de mon âge ne peut pas se prêter à de pareils subterfuges, ce serait se jouer de M. de Saint-Vallier, d'une famille respectable.

ADOLPHE.

Comment! bon papa, vous refusez!

M. DE VERBOIS.

Très-positivement.

ADOLPHE.

Alors accablez-moi de toute votre colère : j'étais tellement

sûr de votre consentement, que j'ai écrit ce matin en votre nom et sans vous consulter.

M. DE VERBOIS.

Comment! tu aurais osé...

ADOLPHE.

Demander pour vous Henriette en mariage à M. de Saint-Vallier, son oncle. Et si vous me désavouez, c'en est fait de ma vie!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Saint-Vallier.

LÉONIE.

C'est lui qui vient vous rendre réponse.

ADOLPHE.

Songez-y bien, mon grand-papa, si vous le refusez, je n'y survivrai pas. Je vous demande pardon de vous manquer de respect à ce point-là; mais au moment où vous direz non... (Courant à la croisée qui est à gauche.) Tenez, cette croisée...

M. DE VERBOIS.

Adolphe! Adolphe! je vous ordonne de rester ici près de moi. (A part.) Je n'en ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-VALLIER.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah! mon ami! mon cher neveu, votre lettre m'a pénétré de joie et de tendresse.

M. DE VERBOIS.

Monsieur...

M. DE SAINT-VALLIER.

Ne vous dérangez donc pas... C'est ce qui pouvait nous arriver de plus heureux! une alliance aussi honorable! un mariage aussi convenable sous tous les rapports! Pourquoi diable aussi ne parliez-vous pas plus tôt? Vous étiez bien sûr de mon consentement! Du reste, il n'y a pas de mal, puisqu'il était encore temps. Au reçu de votre lettre, j'ai tout rompu de l'autre côté.

M. DE VERBOIS.

Comment! vous vous êtes hâté...

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, mon cher ami! sur-le-champ! M. de Gercourt est furieux, et moi j'en suis enchanté, parce que, s'il faut vous le dire, cet autre mariage ne me convenait pas. C'était malgré moi que je le faisais.

M. DE VERBOIS.

Malgré vous?

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, la force des circonstances, dont je vous parlerai tout à l'heure. Et puis une nièce de dix-huit ans à établir. Allez, mon cher ami, vous saurez cela. Un chef de famille qui aime ses enfants est souvent bien embarrassé.

M. DE VERBOIS.

A qui le dites-vous?

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà! je viens prendre avec vous les petits arrangements préliminaires et indispensables. A quand la noce?

M. DE VERBOIS.

Mais, Monsieur, je voulais vous prévenir avant tout...

LÉONIE, à M. de Verbois, à voix basse, montrant Adolphe.

Ah! mon Dieu, bon papa, il s'approche de la croisée!

M. DE VERBOIS.

Adolphe!... (A Saint-Vallier.) Je voulais vous dire, Monsieur... que... j'étais décidé...

M. DE SAINT-VALLIER.

Décidé... à quoi?

LÉONIE, bas, à M. de Verbois.

Dieu!... il touche l'espagnolette!

M. DE VERBOIS, vivement, à M. de Saint-Vallier.

A épouser... Monsieur... à épouser mademoiselle votre nièce.

ADOLPHE, s'approchant et serrant la main de M. de Verbois.

Ah! grand-papa, qu'elle reconnaissance...

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà! pour parler d'affaires, vous connaissez mes arrangements avec M. de Gercourt... Je ne donne pas de dot.

M. DE VERBOIS.

Qu'à cela ne tienne.

M. DE SAINT-VALLIER.

Mon ami, mon estimable ami, je cours prévenir Henriette.

M. DE VERBOIS.

Un instant. Je dois avant tout vous prévenir d'une condition

essentielle : il me faut d'abord le temps de plaire à votre nièce : car je ne l'épouserai que quand elle aura de l'amour pour moi. (Bas, à Adolphe.) Tu vois que je ne m'engage à rien.

M. DE SAINT-VALLIER.

Je vous prends au mot, et ce mariage-là aura lieu plus tôt que vous ne croyez. Ma nièce me parlait sans cesse de vous, de votre bonté, de vos excellentes qualités. Il y a deux ou trois jours, vous deviez venir dîner à la maison ; elle était d'une joie à laquelle je ne comprenais rien : et quand on a appris que votre attaque de goutte vous empêchait de sortir, elle a soudain changé de couleur ; ses lèvres sont devenues tremblantes. et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

ADOLPHE, vivement.

Comment ! Monsieur, il serait possible !

M. DE SAINT-VALLIER.

Tout le monde l'a remarqué comme moi ; et du reste de la soirée, impossible de dissiper sa tristesse.

ADOLPHE.

Par exemple, grand-papa, vous ne m'aviez pas dit cela.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà ! mon cher ami, je cours chez moi écrire un mot à mon notaire.

M. DE VERBOIS.

Pourquoi donc retourner chez vous ? passez dans mon cabinet.

M. DE SAINT-VALLIER.

Puisque vous me permettez d'en agir sans façon... c'est l'affaire d'un instant. (Au moment où il va entrer dans le cabinet, Henriette en sort et se présente devant lui.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

M. DE SAINT-VALLIER.

Dieu ! que vois-je ?

ADOLPHE.

O ciel ! Henriette !...

M. DE VERBOIS.

Mademoiselle de Saint-Vallier !

M. DE SAINT-VALLIER.

Ma nièce... que je rencontre ainsi chez vous... dans votre cabinet !

HENRIETTE.

Mon oncle, pardonnez-moi! (A M. de Verbois.) Ah! Monsieur, daignez me protéger... Quand vous saurez...

M. DE SAINT-VALLIER.

Heureusement, aux termes où nous en sommes, il n'y a que demi-mal. (A M. de Verbois.) Mais vous sentez, mon cher ami, qu'après une aventure comme celle-là, il n'y a plus de retards possibles.

M. DE VERBOIS.

Comment!...

M. DE SAINT-VALLIER, bas.

Ce n'est pas à votre âge, j'espère, que vous voudriez passer pour un séducteur.

M. DE VERBOIS.

Non, certainement, mais il me semble nécessaire de savoir, avant tout, comment mademoiselle votre nièce se trouve ici, et quel motif l'y amène.

M. DE SAINT-VALLIER.

Eh bien! voyons, Mademoiselle, expliquez-vous.

HENRIETTE.

Si mon oncle le permet. (A M. de Verbois.) C'est à vous, Monsieur, que je voudrais le confier.

ADOLPHE, d'un ton piqué.

Il me semble que Mademoiselle peut bien dire tout haut devant nous ce qu'elle voulait dire en tête-à-tête à mon grand-papa.

HENRIETTE, de même.

Justement, Monsieur, c'est que je ne le dirai pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Et moi, je vous l'ordonne.

M. DE VERBOIS à M. de Saint-Vallier.

Allons, de la douceur. (A Henriette.) Parlez, mon enfant, et ne craignez rien. Je vous promets, moi, de vous protéger et de vous défendre.

HENRIETTE.

Ah! c'est tout ce que je demandais! et je vois que j'avais raison de venir à vous : mon oncle m'aime beaucoup, mais...

M. DE VERBOIS, lui prenant la main.

Achevez, c'est lui qui vous l'ordonne.

HENRIETTE.

Mais je n'ai jamais eu d'autres volontés que la sienne.

AIR de *Mademoiselle de Delaunay.*

Pour ne pas lui desobéir,
Jugez donc quelle peine extrême,
Ce Gercourt que l'on veut que j'aime,
Gercourt à qui l'on doit m'unir!
J'aurais voulu qu'il pût me plaire.
Mais ne pouvant y parvenir
Et craignant un arrêt sévère,
J'étais résolue à mourir.

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment! Mademoiselle...

HENRIETTE, achevant l'air.

Pour ne pas vous désobéir.

(A M. de Verbois.) Lorsque j'ai pensé à vous, Monsieur, qui êtes si bon que tout le monde vous aime et vous honore; et je venais vous prier de me sauver la vie en rompant ce mariage.

M. DE VERBOIS.

Si ce n'est que cela, mon enfant, c'est déjà fait.

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, tout est rompu; vous n'épouserez plus M. de Gercourt.

HENRIETTE, avec joie.

Il serait possible!

M. DE VERBOIS.

Ne vous réjouissez pas encore... c'est moi qui le remplace.

HENRIETTE, étonnée.

Vous, Monsieur!

M. DE VERBOIS.

Je ne sais pas si vous l'aimez mieux.

HENRIETTE.

Ah! mille fois davantage!

M. DE VERBOIS.

Permettez cependant... Il faut vous avouer la vérité! je n'aurais peut-être pas pensé de moi-même à vous demander en mariage; c'est mon petit-fils Adolphe qui a eu cette heureuse idée.

HENRIETTE, avec émotion.

Comment! c'est Monsieur qui a bien voulu songer à mon établissement! je le remercie des soins qu'il prend pour me

donner à un autre. Du reste, il ne pouvait pas faire un choix qui me fût plus agréable.

ADOLPHE.

J'étais persuadé, Mademoiselle, que, pourvu que ce ne fût pas moi, il vous conviendrait.

HENRIETTE.

Oui, Monsieur, pourvu que ce fût quelqu'un qu'il fût possible d'estimer; quelqu'un qui ne se fît pas une gloire d'aimer et de tromper deux personnes à la fois.

ADOLPHE.

Ce n'est pas pour moi, sans doute, que Mademoiselle dit cela! car, grâce au ciel, je n'aime personne.

HENRIETTE.

Et moi donc, croyez-vous que j'y pense?

M. DE VERBOIS.

Eh bien! mes enfants, qu'y a-t-il donc?

M. DE SAINT-VALLIER.

Mais, en effet, qu'est-ce que cela veut dire?

M. DE VERBOIS, *sévèrement.*

Cela veut dire que monsieur Adolphe oublie devant qui il est. (*A M. de Saint-Vallier.*) Et je crains bien, mon cher, que mes petits-enfants ne s'accordent difficilement avec la femme de leur grand-père. (*A Henriette.*) Écoutez-moi, mon enfant, j'ai fait rompre votre mariage avec M. de Gercourt, et par cela même, je ne peux pas me le dissimuler, je me suis engagé d'honneur envers votre oncle et envers vous : je vous épouserai donc, si vous le voulez, rien ne peut m'en dispenser; mais comme, dans le cas où je ne parviendrais pas à vous plaire, je ne me suis pas interdit le droit de présenter mon successeur, je vous l'offre aujourd'hui : choisissez entre le grand-père. (*Montrant Adolphe.*) Et le petit-fils. Eh bien! Mademoiselle! prononcez. Il me semble assez glorieux pour vous de voir à vos pieds deux générations.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Fragment du *Barbier de Séville.*

M. DE VERBOIS.

Allons, allons, prononcez vite;
Nommez-nous cet heureux vainqueur.

ADOLPHE.

Mais vraiment je crois qu'elle hésite;

Pour moi, d'honneur,
C'est très-flatteur.
Vous pouvez parler sans rien craindre!

HENRIETTE, à part.

Rien n'égale mon embarras.

(Haut.)

Eh quoi! vous voulez me contraindre.

ADOLPHE.

Du tout, l'on ne vous force pas;
On peut bien près d'une autre belle
Trouver de quoi se consoler.

HENRIETTE.

Il ose encore, l'infidèle...
Eh bien donc, puisqu'il faut parler,

TOUS.

Parlez, parlez, Mademoiselle!

HENRIETTE, à Verbois.

Eh bien! c'est vous
Que je choisis pour époux.

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS, M. DE SAINT-VALLIER, LEONIE.

Dieu! quel événement!
Ah! e tour est piquant!
Oui, le tour est piquant;
Rien n'est égal vraiment,
A mon étonnement.
Elle a du goût vraiment,
Elle fait le serment
De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.

De m'aimer constamment.

HENRIETTE.

Oui, je fais le serment
D'oublier cet amant
Qui ferait mon tourment,
Et je fais le serment
(Désignant M. de Verbois.)
De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.

Y pensez-vous! un choix semblable!
Mais cela n'est pas raisonnable.

HENRIETTE.

Au contraire, voilà pourquoi
Je vous engage ici ma foi ;
Vous seul possédez ma tendresse :
Et puisque vous m'avez ici
Juré d'être mon mari,
Je réclame votre promesse.

ADOLPHE, M. DE VERBOIS.

Ah ! je le voi,
C'est fait de moi !

M. DE SAINT-VALLIER.

L'autre noce était déjà prête ;
Dans un moment, soyez-en sûr,
Nous pourrons commencer la fête ;
Rien n'est changé que le futur.

M. DE VERBOIS.

Mais, Monsieur, l'usage ordinaire...

M. DE SAINT-VALLIER.

On vous en dispense aujourd'hui,
Et je vais amener ici
Et votre femme et le notaire.

TOUS.

Dieu ! quel événement ! etc.

(M. de Saint-Vallier et Henriette sortent par le fond.)

SCÈNE XI.

M. DE VERBOIS, ADOLPHE, LÉONIE.

M. DE VERBOIS.

Eh bien ! mes enfants.

LÉONIE.

A-t-on idée de cela ? Comment ! bon papa, c'est vous qu'elle aime !

M. DE VERBOIS.

Hélas ! ma chère amie, voilà que je commence à le craindre, et je te demande s'il est possible d'être si malheureux !

ADOLPHE.

Parbleu ! je ne le suis peut-être pas plus que vous : ce n'est pas d'être supplanté, cela arrive tous les jours ; mais de l'être par son grand-papa.

M. DE VERBOIS.

Voilà pourtant, Monsieur, ce que vous avez fait avec vos étourderies ! Aller marier votre grand-père à une jeune personne de dix-huit ans !...

ADOLPHE.

Comment ! bon papa, est-ce que vraiment vous épouserez ?

M. DE VERBOIS.

Fais-moi le plaisir de me dire comment je pourrai m'en dispenser. Tu as fait la demande en mon nom, j'y ai consenti, l'oncle m'a accepté, et la nièce m'adore ; enfin tout est réuni contre moi !

ADOLPHE.

C'est égal, vous devez refuser, vous devez tout rompre. Dieu, pourquoi ai-je eu cette idée-là ! j'aime mieux maintenant qu'elle épouse M. de Gercourt.

LÉONIE.

Adolphe, y penses-tu ?

ADOLPHE.

Oui, sans doute, ce serait une consolation, parce qu'enfin celui-là je suis sûr qu'elle le détesterait : tandis que vous, bon papa, tous les jours elle vous aimera davantage ; elle finira par être heureuse avec vous : et alors qu'est-ce qu'elle regrettera ? Ne le souffrez pas, je vous en prie ; parlez à M. de Saint-Vallier.

M. DE VERBOIS.

Air de *Lantara.*

Songez donc qu'il a ma promesse,
Puis-je manquer pour la première fois ?
Dans son honneur quand je le blesse,
De l'offenser qui m'a donné les droits?
Oui, quelque erreur que vous puissiez commettre,
Vous... à votre âge un tort est toléré ;
Non pas au mien, car dès demain peut-être
Je puis partir sans l'avoir réparé.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BABET.

BABET.

Ah ! mon Dieu ! Monsieur, qu'est-ce que cela signifie ! le portier de M. de Saint-Vallier s'est avisé de dire à notre por-

tière, qui me l'a redit, que vous, Monsieur, vous alliez... Mais je ne veux pas seulement vous répéter... Aussi je l'ai joliment reçue.

M. DE VERBOIS.

Comment! Babet...

BABET.

Non, Monsieur, ça été plus fort que moi! on ne plaisante pas là-dessus, cela peut donner des idées. Aussi j'ai dit à cette bavarde de portière, que si elle osait jamais répéter... nous donnerions congé; n'est-ce pas, Monsieur, j'ai eu raison?

M. DE VERBOIS.

Non, Babet, vous avez eu tort.

BABET.

Et pourquoi?

M. DE VERBOIS.

Parce que cette pauvre femme n'a dit que la vérité.

BABET.

Qu'ai-je entendu! comment! il serait possible?

M. DE VERBOIS.

Tenez, mes enfants, je ne vous le disais pas, mais voilà ce que je craignais le plus.

BABET.

Après quarante ans de servive, Monsieur me renvoie, ou c'est tout comme; et vous croyez que je vous laisserai commettre une pareille injustice! que moi, que vos enfants?...

M. DE VERBOIS.

Et ce sont eux qui en sont cause.

ADOLPHE.

Oui, Babet; ne parlons plus de cela, c'est notre faute, cherchons plutôt les moyens de le démarier.

BABET.

Des moyens! il y en a cent. Est-ce que Monsieur peut s'exposer aux railleries, aux quolibets; Monsieur ira donc à la noce en fauteuil?

M. DE VERBOIS.

Je sais que les brocards vont fondre sur moi : mais enfin j'ai promis, et il vaut mieux passer pour un extravagant que pour un malhonnête homme.

LÉONIE.

Mais si nous pouvions faire que le refus vînt d'Henriette ou de son oncle?

M. DE VERBOIS.

Oh! alors, à la bonne heure.

LÉONIE.

Attendez... si bon papa l'effrayait sur son caractère : s'il faisait le méchant?

M. DE VERBOIS, d'un ton très-doux.

Ah! oui, si je faisais le méchant...

ADOLPHE.

Bon papa ne pourra jamais... il se trahira tout de suite; tu sais bien qu'il n'a jamais pu nous gronder.

BABET.

Il n'est que trop vrai! et voilà le mal; sans cela nous ne serions pas où nous en sommes. A son âge, aller faire une promesse de mariage! on ne doit promettre, Monsieur, que ce qu'on peut tenir.

M. DE VERBOIS.

Il n'est pas question de cela. Babet, tu nous empêches de délibérer. Moi j'ai une idée.

ADOLPHE.

Une idée pour rompre votre mariage?

M. DE VERBOIS.

Précisément. Il est certain, quoi qu'en dise Henriette, qu'elle ne m'aime pas beaucoup; malheureusement elle ne t'aime pas davantage; mais peut-être il se pourrait qu'un autre...

BABET, vivement.

C'est évident, elle en aime un autre.

ADOLPHE, hors de lui.

Il serait possible! si je le savais, bon papa, ce ne serait pas comme avec vous, d'abord cela ne se passerait pas ainsi.

M. DE VERBOIS.

Laisse-moi donc achever : je ne te dis pas qu'elle l'aime encore; mais si je cherchais, pour lui céder mes droits, un jeune homme aimable, spirituel... dis donc, Léonie, quelqu'un dans le genre de M. Auguste.

LÉONIE.

Eh bien! par exemple, aller penser à Auguste, il ne manquerait plus que cela.

M. DE VERBOIS.

Ce n'est pas là ce que je veux dire.

ADOLPHE.

C'est encore pire! pour ne plus voir Henriette, pour lui choisir un jeune homme qui l'adorera, et dont elle deviendra folle; ma foi, non, autant que vous l'épousiez vous-même.

LÉONIE.

Pour ma part, je l'aime bien mieux.

ADOLPHE.

Et moi aussi : arrivera ce qui pourra, au moins nous serons tous malheureux.

BABET.

Comment! Monsieur...

M. DE VERBOIS.

Tu le vois, Babet, ils sont tous contre nous.

ADOLPHE.

Qu'elle vienne maintenant, cela m'est égal.

M. DE VERBOIS.

Ah! mon Dieu! tu m'y fais penser : l'oncle qui m'a menacé de revenir dans l'instant et de m'amener ici et le notaire, et la mariée, et toute la société; je ne veux cependant pas les recevoir ainsi!

BABET.

Ils ne lui laisseront pas le temps de respirer.

M. DE VERBOIS.

Babet, qu'est-ce que je vais mettre, mon habit noir?

BABET.

Du tout, c'est trop sombre : l'habit fleur de pensée, les gants blancs et le bouquet, puisqu'il le faut.

LÉONIE.

Y penses-tu? les gants blancs et le bouquet pour signer un contrat.

BABET.

Oui, Monsieur, ce sera mieux : cela se fait ainsi; et surtout ne prenez pas ce vilain chapeau qui vous vieillit de dix ans.

ADOLPHE, à Babet.

Laisse donc faire. Au contraire, bon papa, prenez-le.

M. DE VERBOIS.

AIR d'une *valse de Muller*.

Allons, Babet, grand Dieu! quelle journée!
Moi qui croyais renoncer aux amours,
Faut-il qu'hélas! le flambeau d'hyménée

S'allume encore au déclin de mes jours!
On a bien vu des enfants, je l'espère,
Jusqu'aux autels traînés par leurs parents ;
Mais on n'a pas encor vu de grand-père
Sacrifié par ses petits enfants!
Allons, Babet, etc.

(Il sort avec Babet.)

SCÈNE XIII.

LÉONIE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

C'est cela; il va s'apprêter pour la cérémonie, et Henriette qui va arriver, et dans quelques instants tout sera fini. Ah! ma sœur, je suis au désespoir.

LÉONIE.

Tu viens de dire que cela ne te faisait rien.

ADOLPHE.

Eh bien! oui, on dit cela; mais le plus terrible, c'est que, vois-tu bien, Henriette me déteste, je la déteste aussi; et je suis sûr, malgré cela, que nous nous aimons tous deux; mais elle n'en conviendra jamais, elle est capable d'épouser mon grand-papa par obstination.

LÉONIE.

Attends, il y aurait peut-être alors un moyen...

ADOLPHE.

Ah! ma petite sœur, que je t'aime; mais tu sais que tu me dois cela : toutes les fois que tu étais brouillée avec Auguste...

LÉONIE.

Oui, oui, tu étais de son parti, parce que les hommes se soutiennent toujours. Mais c'est égal, il me semble que mon moyen doit réussir; il faut seulement nous concerter avec grand-papa, pour que de son côté il joue bien son rôle.

ADOLPHE.

Non, non, moi je ne suis pas d'avis de mettre grand-papa dans le complot; il faut le tromper le premier, sans cela il ne fera rien qui vaille.

LÉONIE.

A la bonne heure, cela change mon plan, mais n'importe. viens vite, car voilà la noce qui arrive.

ADOLPHE.

Mais du tout : moi je voudrais rester là pour être témoin de l'entrevue.

LÉONIE.

C'est impossible. Dans mon projet, il faut que tu ne sois pas là.

ADOLPHE, hésitant.

Dis donc, Léonie, j'ai peur que ton plan ne vaille rien.

LÉONIE.

Et moi, je te réponds du succès, pourvu que tu me suives et que tu m'obéisses. (Elle emmène Adolphe avec elle; dans ce moment M. de Verbois entre conduit par Babet.)

SCÈNE XIV.

BABET, M. DE VERBOIS. Il est en grand costume de marié, le bouquet au côté.

M. DE VERBOIS.

J'avais cru entendre du bruit, et je craignais que ce ne fût déjà ma femme.

BABET.

Non, Monsieur.

M. DE VERBOIS.

Ma femme... ce mot-là me fait un mal... (Haut.) Qu'est-ce que j'ai donc fait de mes gants blancs?

BABET, pleurant.

Les voilà, Monsieur.

M. DE VERBOIS, les mettant.

Allons, Babet, ne pleurez pas; quand une chose est sans remède, il faut se résigner. (Il s'essuie les yeux aussi.) Ma pauvre Babet ! (Il l'embrasse en sanglotant.)

BABET, sanglotant.

Puissiez-vous être heureux, Monsieur ; moi, je n'ai pas idée que ça tourne à bien.

M. DE VERBOIS.

Pourquoi pas ? elle est très-douce.

BABET.

Oui, mais si jeune : vous verrez qu'il vous arrivera malheur.

M. DE VERBOIS.

Ah ! ce n'est pas cela qui m'inquiète !

BABET.

Et moi, c'est ce qui m'effraie, parce que Monsieur est d'une confiance...

M. DE VERBOIS.

Taisez-vous, Babet, voici mon oncle.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS ; HENRIETTE, en grande toilette de mariée, amenée par M. DE SAINT-VALLIER ; UN NOTAIRE, au fond.

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous voyez, mon cher neveu, que je n'ai pas perdu de temps; on vous amène un notaire, et avant que toute la société arrive, nous ferons bien, je crois, de rédiger les principaux articles.

M. DE VERBOIS.

Chargez-vous de ce soin, je m'en rapporte à votre prudence. (Bas, à Babet.) Regarde donc, Babet, quel air doux et modeste... Sais-tu que ma femme est très-jolie ?

BABET, d'un air d'humeur.

Je vous demande, dans un pareil moment, de quoi Monsieur va s'occuper !

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment ! mon cher ami, vous ne voulez pas assister...

M. DE VERBOIS.

Je désirerais, pendant ce temps, avoir avec ma future un instant d'entretien.

M. DE SAINT-VALLIER.

C'est trop juste ; nous allons passer avec Monsieur (Montrant le notaire.) dans votre cabinet. On peut bien laisser le marié et la mariée en tête-à-tête. Vous voyez, mon cher neveu, quelle confiance j'ai en vous !

M. DE VERBOIS.

J'en serai digne, mon cher oncle.

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous avez ici les papiers indispensables, les certificats, l'acte de naissance?

M. DE VERBOIS.

Dans le carton vert, sur mon bureau.

BABET.

L'acte de naissance !

M. DE VERBOIS.

Oui, Babet, c'est nécessaire.

BABET.

A quoi bon? on sait bien que Monsieur est majeur. (M. de Verbois fait signe à Babet de s'éloigner; celle-ci sort en murmurant, et après l'avoir exhorté par ses gestes à rompre ce mariage : Verbois l'engage à rester tranquille et à s'en rapporter à lui.)

SCÈNE XVI.

M. DE VERBOIS, HENRIETTE.

M. DE VERBOIS.

J'ai désiré, Mademoiselle, rester seul avec vous, pour vous demander si depuis que vous m'avez choisi pour époux vous avez bien fait toutes vos réflexions.

HENRIETTE.

Oui, Monsieur. (A part.) Quoi qu'il arrive, j'aurai ce courage.

M. DE VERBOIS, à part.

Allons, il n'y a pas moyen de lui faire avouer. (Haut.) Il me semble cependant que vous avez les yeux rouges, que vous avez pleuré. Écoutez, ma chère amie, si vous avez changé d'avis, dites-le moi, ne craignez pas de me faire de la peine.

HENRIETTE.

Qui? moi? puis-je hésiter? votre mérite, vos qualités...

M. DE VERBOIS.

Certainement, j'ai, comme vous le dites, de très-bonnes qualités; mais voilà bien longtemps que je les ai, et il y a ainsi dans le monde une foule d'excellentes choses à qui leur date seule fait du tort.

AIR de *la Sentinelle*.

Sans vous troubler, répondez, mon enfant;
La! franchement, se peut-il que l'on m'aime?

HENRIETTE.

Et pourquoi pas? je vois si rarement
Cette bonté, cette douceur extrême...

M. DE VERBOIS.

J'avais pourtant compté sur un refus;
Car à mon âge unir nos destinées...

HENRIETTE, achevant l'air.

Votre âge, je n'y pensais plus;
Mon cœur, en comptant vos vertus,
Avait oublié vos années.

D'ailleurs, je n'ai pas d'autre moyen de vous prouver ma reconnaissance : mes soins, ma tendresse embelliront vos vieux jours.

M. DE VERBOIS, à part.

Cette chère enfant ! il est de fait que, considéré ainsi, le mariage n'est pas une chose aussi effrayante... moi qui me plains si souvent d'être seul.

HENRIETTE.

Je serai votre fille d'adoption ; je passerai ma vie auprès de vous.

M. DE VERBOIS.

Auprès de moi ! A mesure que je la regarde, je ne trouve plus qu'il soit si ridicule de se marier : c'est à mon âge surtout qu'on a besoin d'une compagne, d'un guide, d'un appui : autant me laisser conduire par elle que par Babet, qui me grondait toujours ! et si j'étais sûr qu'il n'y eût pas quelque attachement secret...

HENRIETTE.

Moi, Monsieur, je n'en ai plus, je vous le jure, je vous l'atteste ; et si je vous épouse, (A demi-voix.) c'est que je ne veux plus aimer personne.

DUO.

M. DE VERBOIS.

AIR d'*Haydn*.

En formant ces nœuds pleins d'attraits,
Eh quoi ! jamais vous n'aurez de regrets ?

HENRIETTE.

Oui, Monsieur, je vous le promets,
Je ne peux rien regretter désormais ?

M. DE VERBOIS.

L'espérance
Alors rentre en mon cœur.

HENRIETTE.

Je commence
A trembler de frayeur.

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS.

Je vois bien qu'on peut plaire à tout âge.

HENRIETTE.

Ah ! grand Dieu, soutenez mon courage.

M. DE VERBOIS.

Venez donc, hâtons ce doux instant,
Car tout est prêt et le notaire attend.
(Montrant la porte à droite.)
Il est là.

HENRIETTE.

Quoi ! déjà ?

M. DE VERBOIS.

Votre père nous bénira;
Il est là.

HENRIETTE.

Quoi ! dejà ?

M. DE VERBOIS.

D'où vient donc cette frayeur-là ?
J'ai senti votre main tressaillir.

HENRIETTE.

Qui... moi ? je suis prête à vous obéir !

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS.

Quels instants
Séduisants ;
Ils me rappellent mon printemps.

HENRIETTE.

Quels tourments
Je ressens ;
Comment lui dire mes tourments !

ENSEMBLE.

Fragment du trio du *Calife.*

M. DE VERBOIS.

Oui, la raison aura beau dire,
Comme autrefois, moi, je soupire ;
Et d'espérance et de bonheur
Je sens encore battre mon cœur !

HENRIETTE.

Mais maintenant comment lui dire ?
Il n'est plus temps. Ah ! quel martyre !
Et de tourment et de frayeur
Je sens, hélas ! battre mon cœur !

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE, qui est entrée par la droite et qui fait semblant d'arriver par le fond.

LÉONIE.

Grand-papa ! grand-papa ! si vous saviez... un malheur affreux !

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que c'est?

LÉONIE, feignant de pleurer.

Adolphe, ce vilain, ce méchant frère... il nous quitte pour toujours !

M. DE VERBOIS ET HENRIETTE.

Comment !

LÉONIE.

Oui. Voyant que vous lui enleviez celle qu'il n'a jamais cesser d'aimer, il n'a pu supporter l'idée d'avoir son grand-papa pour rival, et dans son désespoir il s'est engagé.

M. DE VERBOIS.

Engagé !

LÉONIE, pleurant toujours.

Dans les dragons. Il part dans une heure.

M. DE VERBOIS.

Il se pourrait. (Regardant Henriette qui est tombée dans un fauteuil.) Ah ! mon Dieu ! et cette malheureuse enfant?

LÉONIE.

Eh bien ! la mariée qui se trouve mal.

M. DE VERBOIS.

Il ne manquait plus que cela. (Criant.) Babet ! Babet ! de l'eau de Cologne, de l'eau de mélisse !... Est-ce que personne ne viendra ? (Il sort.)

LÉONIE, courant au cabinet où est son frère.

Moi, je connais un meilleur spécifique. Adolphe ! Adolphe !

SCÈNE XVIII.

LÉONIE, ADOLPHE, HENRIETTE, toujours dans le fauteuil.

ADOLPHE, courant se jeter à ses pieds.

Dieu, mon Henriette !

HENRIETTE, d'une voix faible.

Adolphe ! je ne le verrai plus.

ADOLPHE.

Chère Henriette, il est près de vous.

HENRIETTE.

Que vois-je?

ADOLPHE.

Un coupable qui attend son arrêt. Ma sœur a imaginé cette ruse pour essayer de me sauver; mais si vous refusez de me rendre votre tendresse, je partirai, Henriette, j'y suis décidé; j'irai me faire tuer.

HENRIETTE, avec un mouvement de crainte.

Adolphe!

LÉONIE.

Pardonnez-lui, c'est vous seule qu'il aime.

HENRIETTE.

Ne me trompez-vous pas?

ADOLPHE.

Et vous, ne m'avez-vous pas oublié?

HENRIETTE.

Hélas! je n'ai pas pu; et c'est malgré moi que je vous aime encore. (Adolphe, qui est à ses pieds, saisit sa main et l'embrasse : dans ce moment, M. de Saint-Vallier et le notaire sortent du cabinet à droite, et Babet, tenant à la main un flacon, sort par la gauche.)

M. DE SAINT-VALLIER.

Qu'est-ce que je vois là!

BABET.

Un jeune homme aux pieds de la mariée! (Henriette se lève du fauteuil où elle était et court à son oncle. Pendant ce temps, Babet se laisse tomber dans le fauteuil qu'Henriette vient de quitter.) Quel scandale! Je disais bien à Monsieur qu'il lui arriverait malheur. Ah! mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VERBOIS, arrivant du même côté que Babet et avec un flacon.

M. DE VERBOIS, allant au fauteuil.

Eh bien! eh bien! est-ce que ça va plus mal? Tenez, ma petite. (Apercevant Babet.) C'est toi, Babet! à ton âge, est-ce que tu t'évanouis encore?

BABET.

Il n'y a peut-être pas de quoi? Si vous saviez, Monsieur, tout à l'heure, à cette place... votre future...

ADOLPHE.

Mais tais-toi donc.

BABET.

Comment! que je me taise, que je me taise quand il s'agit de l'honneur de Monsieur! Imaginez-vous qu'ils s'aiment encore. Oh! Mademoiselle, je l'ai entendu... ce n'est pas moi que l'on trompe.

M. DE VERBOIS.

Il serait possible! et moi, qui avais pu un instant me faire illusion. A quoi sert donc d'avoir soixante-dix ans?

BABET.

J'étais bien sûre que Monsieur en serait indigné.

M. DE VERBOIS, souriant.

Je ne me sens pas de joie. Venez, venez, mes enfants, venez m'embrasser. Cette fois, ma chère Henriette, vous ne pouvez plus vous dédire, il y a des témoins. Et vous, Monsieur de Saint-Vallier, vous savez nos conventions; je signerai toujours au contrat, mais comme aïeul paternel. (A part.) Ouf! je l'échappe belle; et si l'on m'y rattrape...

HENRIETTE, ADOLPHE ET LÉONIE.

Cher grand-papa! mon bon papa!

M. DE VERBOIS.

A la bonne heure, voilà le seul titre qui me convienne; Babet, je reviens à toi.

BABET, essuyant une larme.

Dieu soit loué, il ne se mariera pas.

VAUDEVILLE.

AIR : *Le Luth galant qui chante les amours.*

LÉONIE.

Quel sort heureux nous attend ici-bas!
En les guidant nous soutiendrons vos pas :
Près de vous désormais nous resterons sans cesse;
Nos plaisirs vous rendront vos plaisirs de jeunesse,
Et grâce à tous nos soins, grâce à notre tendresse,
Vous ne vieillirez pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Auteurs nouveaux, auteurs à grands fracas,
Qui de Schiller de loin suivez les pas,
De l'immortalité vous rêviez la chimère :
Déjà s'évanouit votre gloire éphémère;

Et malgré deux cents ans, ô Racine! ô Molière!
Vous ne vieillissez pas.

ADOLPHE.

Du temps passé que l'on vante ici-bas,
Le temps présent ne dégénère pas :
Nous saurons conserver notre antique héritage.
On aimait la beauté, nous l'aimons davantage,
Et la gloire chez nous est toujours du même âge :
L'honneur ne vieillit pas.

M. DE VERBOIS.

De la vieillesse on médit ici-bas;
On a grand tort! Quant à moi, j'en fais cas.
Il est pour elle aussi des plaisirs qu'on ignore :
Aux jours de son déclin retrouvant son aurore,
On sait qu'en cheveux blancs Ninon disait encore :
Le cœur ne vieillit pas.

BABET.

Je fus jadis, mais je le dis tout bas,
Vive, coquette et brillante d'appas!
Quand sous le poids des ans aujourd'hui ma main tremble,
Je regarde Monsieur; même sort nous rassemble;
Et lorsque l'on est deux à vieillir... il semble
Que l'on ne viellit pas.

HENRIETTE, au public.

De notre aïeul, Messieurs, songez, hélas!
Qu'un rien ici peut causer le trépas,
Car vous n'ignorez pas qu'il est octogénaire;
Mais il peut, grâce à vous, prolonger sa carrière;
Tant qu'il aura chez nous le bonheur de vous plaire,
Il ne vieillira pas.

FIN DE LE BON PAPA.

L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU

OU

LA CHANSON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec MM. Ymbert et Varnere.

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 25 février 1823.

PERSONNAGES.

M. DE VALCOUR, chef de division.
EUGÉNIE, sa fille.
M. DUMONT, chef de bureau.
VICTOR, jeune employé.
BELLE-MAIN, vieil expéditionnaire.
DEUX GARÇONS DE BUREAU.

La scène se passe dans un ministère.

L'intérieur d'un bureau, dont le fond est occupé par une grande tablette contenant des cartons et des dossiers. A la droite du spectateur, dans le fond, la porte d'entrée qui est toujours ouverte, et qui laisse voir sur le mur extérieur le mot *escalier*, écrit en gros caractères. A gauche une croisée. Sur un plan plus avancé à droite, une porte au-dessus de laquelle on lit : *Première division, 3e bureau*, M. DUMONT, *chef*. Sur le même plan, à gauche, une autre porte au-dessus de laquelle on lit : *Première division. Le cabinet du chef de division est à droite.* Une grande table au fond. A gauche une table. A droite une autre table garnie de tout ce qui est nécessaire à un employé de bureau, cartons, papiers, encrier, plumes, canifs, grattoir. Un vieux fauteuil, près de cette table, etc. A côté, une petite manne d'osier pour mettre les vieux papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, devant la table à gauche écrivant.

Personne encore au ministère! il est à peine huit heures, et me voilà déjà à mon poste. Depuis trois jours mes créanciers s'établissent de si bon matin à ma porte que je suis forcé d'arriver au bureau au point du jour. Cela a bien son bon côté; et si tous les employés étaient aussi exacts que moi... il faudra que je soumette cette idée-là à son excellence. (Écrivant.) Recette

pour faire arriver les commis de bonne heure : Vous prenez deux, trois créanciers, ou même plus, vous ne les payez pas, ce qui est toujours d'une exécution facile... ma foi, ce plan me sourit, et il faut que je l'écrive, cela me fera toujours passer le temps; c'est plus amusant que la romance que j'avais commencée. D'ailleurs, moi je ne connais que cela, quand on est au bureau, il faut s'occuper.

AIR de *la Robe et les bottes*.

Est-il des maux, divine poésie,
Que tes bienfaits ne fassent oublier?
Sans fortune dans cette vie,
Je suis par toi riche sur le papier.
O perspective aimable et séduisante!
Je suis seigneur de ce riant coteau,
Et, s'il le faut, la rime complaisante,
Va, d'un seul vers, me donner un château.

SCÈNE II.

VICTOR, M. BELLE-MAIN, le parapluie et une liasse de papiers sous le bras, culotte de nankin, bas chinés.

VICTOR.

Eh! c'est monsieur Belle-Main, notre expéditionnaire!

BELLE-MAIN, en entrant, accroche son chapeau à un portant.

Est-ce que je serais en retard? (Regardant sa montre.) Non, c'est vous qui êtes en avance. Ah çà! monsieur Victor, vous avez donc été diminué?

VICTOR.

Pourquoi?

BELLE-MAIN.

C'est que, comme d'ordinaire l'exactitude est en raison inverse des appointements, j'ai cru que depuis quelques jours les vôtres avaient essuyé une forte réduction.

VICTOR.

Ce cher Belle-Main! et vous en étiez fâché?

BELLE-MAIN.

Certainement, parce que vous êtes un brave garçon. Mais, d'un autre côté, je me disais : « C'est peut-être là-dessus que « M. le chef de division doit prendre les fonds de cette gratification que l'on me promet depuis cinq ans, » et cela m'aidait à prendre votre chagrin en patience.

VICTOR.

Je comprends; mais comment, vous, monsieur Belle-Main, qui avez une écriture superbe, qui êtes le plus ancien expéditionnaire de l'administration, ne demandez-vous pas quelque chose de mieux qu'une gratification? Une place de sous-chef, par exemple : cela vous est bien dû.

BELLE-MAIN.

M'en préserve le ciel ! Tenez, jeune homme, vous voyez ce bureau et ce fauteuil : il y a aujourd'hui vingt ans que je m'y installai avec armes et bagages, je veux dire, mon canif, mes plumes et mon parapluie; il est là pour le dire, c'est toujours le même. Depuis ce temps, employés, sous-chefs, chefs et ministres, combien j'en ai vu entrer et sortir; combien cette main a copié de lettres de diminutions, suppressions et réformes définitives; tout a été changé ou renversé, tout, excepté mon fauteuil, qui, malgré ses oscillations continuelles, est encore sur ses pieds, comme moi sur les miens. Il est toujours là, scellé dans le parquet, stationnaire, immobile, et je fais comme lui : je n'avance pas, mais je reste en place, c'est toujours ça.

VICTOR.

Et jamais, malgré votre talent, vous n'avez été inquiété?

BELLE-MAIN.

Jamais.

Air de *Marianne*.

Loin d'imiter maint camarade,
Qui voudrait être protégé,
Je tremble de monter en grade,
Voilà toute la peur que j'ai.
Commis hier,
L'un est tout fier
Du nouveau bref
Qui le nomme sous-chef.
Le lendemain,
Revers soudain
Qu'il eût bravé
Sans ce poste élevé.
Aussi je me dis, et pour cause,
Lorsque je vois les temps si durs,
Ne soyons rien... pour être sûrs
De rester quelque chose.

Par bonheur, il y a tant de gens qui pensent à eux qu'on ne pense jamais à moi.

VICTOR.

Et vous trouvez qu'une gratification n'offre pas les mêmes inconvénients?

BELLE-MAIN.

Sans doute, ce n'est pas un fixe, c'est accidentel, c'est de la main à la main, et puis je n'en abuse pas; voilà cinq ans que l'on me remet toujours au prochain conseil d'administration; le conseil s'assemble, la bonne volonté s'arrête, le rapport reste en chemin, la gratification languit, et cette pauvre mademoiselle Charlotte, ma future, fait comme la gratification.

VICTOR.

Comment! Belle-Main, il serait possible! vous êtes amoureux?

BELLE-MAIN.

Oui, Monsieur, quand je ne suis pas au bureau s'entend, c'est-à-dire, depuis quatre heures du soir jusqu'à... et les dimanches et fêtes. Vous saurez que j'ai cinquante-deux ans, et mademoiselle Charlotte trente-six; mais quand on se marie, il y a toujours des frais extraordinaires, des frais d'installation, et si on prenait cela sur les appointements de l'année, on ne s'y retrouverait plus. Aussi voilà cinq ans que nous attendons cette gratification.

VICTOR.

Comment! mon cher Belle-Main, vous n'avez pas autre chose à offrir à mademoiselle Charlotte?

BELLE-MAIN.

Que voulez-vous? en ma qualité d'expéditionnaire, je lui offre ma main, c'est tout ce que j'ai de mieux.

VICTOR.

Eh bien! mon cher, priez le ciel que je réussisse, que j'épouse celle que j'aime, et vous verrez, comme je vous pousserai.

BELLE-MAIN, *vivement.*

Non pas.

VICTOR, *montrant son fauteuil.*

Sur place, une gratification tous les ans, je marie mademoiselle Charlotte, et je suis le parrain du premier enfant.

BELLE-MAIN.

Un instant, un instant; comme vous y allez!

VICTOR.

Vous avez raison, car je ne suis guère plus avancé que vous; ce n'est pas avec cent louis de traitement, (A part.) et mille écus de dettes, (Haut.) qu'on peut demander en mariage une jeune personne charmante, la fille d'un homme en place, vingt mille livres de rente.

BELLE-MAIN.

Peut-être.

Air de *Préville et Taconnet.*

Monsieur le chef vous trouve du mérite,
Il vous salue, et d'un air amical,
A ses concerts souvent il vous invite,
Et chez lui vous allez au bal;
Pour avancer c'est là le principal.
Trop heureux les commis ingambes!
Ah! dans la place où je me vois,
J'aurais déjà fait mon chemin, je crois,
Si le destin avait mis dans ses jambes
L'agilité qu'il plaça dans mes doigts.

Cela me fait penser que j'ai là à vous un tas de minutes à expédier; ces papiers que vous m'avez donnés hier...

VICTOR.

C'est bien, c'est bien, je ne vous parle plus. (Belle-main va à son bureau, met à chacun de ses bras de petites manches de toile, prend ses plumes et se dispose à écrire.) Au fait, ce cher Belle-Main a raison, je ne vois pas pourquoi je n'aspirerais pas à la main d'Eugénie. Son père est notre chef de division, mais il me reçoit avec plaisir; je lui ai même lu quelquefois des vers auxquels il n'entend rien, mais qu'il me fait l'honneur de corriger, parce que, comme tant d'autres, il est connaisseur. Par exemple, je ne lui ai pas montré ma dernière chanson, et je ne la montrerai à personne; c'est pour moi. (Il fouille dans sa poche.) Où l'ai-je donc mise? (Il cherche encore.) Il me semble que le dernier couplet est un peu fort; car, après tout, le ministre peut avoir été trompé comme un autre. (Il cherche dans ses poches.) Il me semble que je l'avais sur moi; non, je me rappelle très-bien maintenant que j'ai laissé ma chanson dans une feuille de papier à la *Tellière*. Ce sera comme l'autre jour; cet état de mes dettes que j'avais fourré dans une situation de la caisse.

(Feuilletant plusieurs papiers.) Ah! (Avec joie.) j'y suis; ces rapports que j'ai portés tout à l'heure au secrétariat...

Air : *Vers le temple de l'hymen.*

C'est là que sont mes couplets,
Ou du moins je le soupçonne ;
Il n'a dû venir personne :
Courons et reprenons-les.
Sans cela, mauvaise affaire;
Et le ministre en colère
Pourrait bien, d'un ton sévère,
Me dire, en me supprimant :
« Monsieur, ne vous en déplaise,
« Vous chantiez, j'en suis fort aise;
« Eh bien, sautez maintenant. »

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

BELLE-MAIN, seul.

Eh bien! eh bien! où va-t-il donc? il laisse là son travail; ces jeunes gens ont une tête! Hein! j'entends un équipage. (Il se lève et va regarder par la fenêtre.) C'est sans doute celui du chef de division; oui, et en même temps le cabriolet du chef de bureau. C'est singulier, dans cette administration, (Montrant son parapluie.) nous avons presque tous voiture; aussi, comme cela marche! (Regardant par la porte qui est en face de la croisée.) Eh mais! c'est M. de Valcour et sa fille. La fille du chef de division ici! dans les bureaux! Il faut qu'il y ait aujourd'hui de l'extraordinaire. (Il retourne à son bureau.)

SCÈNE IV.

BELLE-MAIN, à son bureau; M. DE VALCOUR, suivi d'un garçon de bureau qui tient son portefeuille et des papiers, EUGÉNIE.

M. DE VALCOUR.

Oui, ma chère Eugénie, la femme de son excellence désire te voir ce matin, et il est convenable que je t'y conduise moi-même. Elle a été ravie du goût exquis avec lequel tu as chanté cette romance, au concert où elle t'a rencontrée. Le fait est que tu l'as phrasée comme un ange.

EUGÉNIE.

Le sujet servait un peu mes efforts.

M. DE VALCOUR.

C'est clair; tu es la jeune personne malheureuse, M. Victor le troubadour adoré, et moi le père barbare qui contrarie ton inclination.

EUGÉNIE.

Est-ce juste, aussi! Vous le recevez, vous lui faites accueil; il conçoit des espérances, et maintenant...

M. DE VALCOUR.

AIR du vaudeville du *Jaloux malade.*

Tiens, Victor a trop de jeunesse.

EUGÉNIE.

Tant mieux, il pourra parvenir.

M. DE VALCOUR.

Il n'a pas l'ombre de richesse.

EUGÉNIE.

Tant mieux, il pourra s'enrichir.

M. DE VALCOUR.

Il est léger, plein d'imprudence;
Lorsqu'il travaille, c'est, je croi,
A toute autre chose qu'il pense.

EUGÉNIE.

Ah! tant mieux; c'est qu'il pense à moi.

Enfin tout le monde convient que Victor est d'une excellente famille, qu'il a de l'esprit; et vous, à qui l'on en accorde beaucoup...

M. DE VALCOUR, la caressant.

Tu crois que j'ai beaucoup d'esprit?

EUGÉNIE.

Je l'entends dire à toutes les personnes qui viennent dîner chez nous.

M. DE VALCOUR.

Du goût, un peu de littérature, le tort d'avoir fait quelques vers qui ne sont pas mal tournés, voilà ce qui m'a valu cette réputation; mais il ne faut pas parler ainsi, ma chère enfant, cela peut nuire à un chef de division.

EUGÉNIE.

Je ne vois pas que ce puisse jamais être un tort que d'être spirituel.

M. DE VALCOUR.

Si vraiment, c'en est un en administration. Ainsi, une fois

pour toutes, en petit comité, je veux bien convenir que j'ai de l'esprit, mais ici, je n'avoue que du talent. Au surplus, je prendrai sur la conduite de Victor des informations certaines; car on prétend qu'il est très-léger, très-étourdi, et peu assidu. (Apercevant Belle-Main.) Et tiens, nous ne pourrions pas mieux nous adresser; c'est un ancien expéditionnaire de ce bureau, sans haine, sans envie, M. Belle-Main. (Allant à lui.) Bonjour, mon cher Belle-Main, voici des lettres à expédier pour aujourd'hui.

BELLE-MAIN, quittant son fauteuil et allant recevoir les lettres des mains de M. de Valcour.

Ce sera fait, Monsieur, si on ne vient pas me bousculer comme à l'ordinaire.

M. DE VALCOUR.

Un moment; je voulais vous demander quelques détails sur le compte de M. Victor; je vois qu'il n'est pas encore venu.

BELLE-MAIN.

Si vraiment, il l'était avant moi; vous voyez son chapeau.

AIR de *Préville*.

Depuis trois jours son ardeur est extrême,
C'est le modèle des commis;
Il est encor plus exact que moi-même,
Et vous savez pourtant si je le suis :
De la plus humble des demeures,
Fort ponctuel à m'exiler,
Vers mon bureau quand on me voit aller,
Chaque bourgeois se dit : voilà neuf heures,
Et prend sa montre afin de la régler.

M. DE VALCOUR.

Et Victor est de même?

BELLE-MAIN.

Pire encore; je crois qu'il passe les nuits au bureau.

EUGÉNIE, à M. de Valcour.

Vous l'entendez. (A Belle-Main.) Ah! mon Dieu, Monsieur, que vous avez l'air d'un bien bon commis, et que mon père avait raison de dire que vous étiez un honnête homme!

BELLE-MAIN.

Comment! M. le chef de division a daigné vous dire officiellement?

EUGÉNIE, à Belle-Main, avec timidité.

Monsieur, nous donnons ce soir un bal dont je fais les honneurs; si j'ose vous prier...

M. DE VALCOUR, bas, à sa fille.

Aujourd'hui! y pensez-vous?

BELLE-MAIN.

Me prier, Mademoiselle, de quoi?

EUGÉNIE.

De venir demain passer la soirée.

M. DE VALCOUR.

Oui, sans façon, nous n'aurons personne; j'ai, d'ailleurs, plusieurs lettres d'invitation que je vous prierai de m'écrire comme les dernières, vous savez?

BELLE-MAIN.

Je vous demande pardon, mais je ne me rappelle pas.

M. DE VALCOUR.

Cependant vous les avez copiées?

BELLE-MAIN.

Oui, Monsieur; mais je ne les ai pas lues.

M. DE VALCOUR.

Adieu, mon cher Belle-Main; si vous voyez M. Dumont, le chef de bureau, priez-le de m'attendre ici, je lui parlerai en sortant du cabinet du ministre. (A sa fille.) Viens, ma chère Eugénie. (Il entre dans l'appartement à gauche.)

EUGÉNIE, à Belle-Main.

Adieu, Monsieur, à demain.

BELLE-MAIN.

Certainement, Mademoiselle. (A part.) Si je pouvais lui glisser quelques phrases de galanterie administrative. (Haut, et saluant Eugénie.) Mademoiselle, agréez l'assurance des sentiments respectueux. (En ce moment, Eugénie. qui est près de la porte de l'appartement où son père est entré, entre aussi avant que Belle-Main ait fini sa phrase.) avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant... (Levant les yeux et s'apercevant qu'Eugénie est entrée.) et cætera; elle n'a pas entendu la fin, mais c'est égal.

SCÈNE V.

BELLE-MAIN, seul.

Quel bonheur! aller passer demain la soirée chez le chef de division; depuis vingt ans, je n'ai jamais été aussi fort en

faveur; et voilà une belle occasion pour toucher deux mots de ma gratification; je crois maintenant que je l'aurai, et quand je pense à cela... Attaquons toujours cette pyramide de paperasses... (Il prend une plume qu'il taille, et qu'il apprête tout en parlant.) Un avantage de mon état, c'est que tout en écrivant, on peut faire de petits châteaux en Espagne; je rêve, et la plume va toujours; je m'amuse à dépenser la gratification que j'espère; je me promets la redingote de Louviers, le pantalon pareil : et je marchande déjà pour mademoiselle Charlotte la robe de mérinos.

Air de *Lantara.*

Sans aspirer à la corbeille,
Vers le schall j'ose me lancer;
J'achète la boucle d'oreille,
Et quand je viens de tout dépenser,
Quatre heures sonnent... je m'éveille;
Mais plus heureux qu'on ne peut le penser,
Malgré le luxe de la veille,
Le lendemain je peux recommencer.
(Il va s'asseoir au bureau.)

Il est vrai que par ce moyen je ne retiens jamais un mot de ce que je copie; mais c'est un mérite de plus, et cela m'a donné dans l'administration une réputation *d'homme discret*, qui a son côté utile, (Montrant les papiers qui sont sur son bureau.) parce que tout le monde s'adresse à moi; il n'y a que M. Dumont, mon chef de bureau, que je ne puis jamais contenter : avec lui, il faut toujours mettre les points sur les *I*; et s'il m'arrive de faire un pâté, de mettre un *S* pour un *T*, et réciproquement, il ne manque pas de me relever... (Il écrit, et lisant ce qu'il écrit, il continue.)

« Et pour éviter mainte erreur
« Dont la raison parfois s'indigne,
« Nous proposons à Monseigneur...

(Interrompant son ouvrage.) Nous proposons, nous proposons... tous leurs rapports finissent comme cela. (Il continue d'écrire.)

« Dont la raison parfois s'indigne,
« Nous proposons à Monseigneur
« De lire les lettres qu'il signe. »

(Il écrit toujours en parlant.) Ce n'est pas que M. Dumont ne soit

un très-brave homme, intègre, délicat, mais il n'est pas insensible à certaines politesses que je ne peux pas lui faire; j'ai remarqué, entre autres, qu'une invitation ne lui déplaisait pas, et qu'il s'en souvenait en temps et lieu Ah! mon Dieu, voilà une tache d'encre, quand j'étais au dernier mot!

SCÈNE VI.

BELLE MAIN, travaillant, DUMONT.

DUMONT, encore sur l'escalier.

C'est bon, c'est bon, dites que je n'y suis pas.

BELLE-MAIN.

J'entends, je crois, notre chef de bureau.

DUMONT, entrant et toujours à la cantonade.

Cependant vous recevrez ce grand monsieur... (A part.) J'ai dîné chez lui. (A la cantonade.) Et ce petit qui vient quelquefois... (A part.) Diable! je dois dîner chez lui demain. (A la cantonade.) Du reste je n'y suis pour personne. Si on ne savait pas choisir son monde et se débarrasser des importuns, on ne s'en tirerait jamais; tout mon temps est véritablement gaspillé par les invitations et les dîners en ville, pour faire un métier comme celui-là, il faut avoir un cœur de bronze, et un estomac de fer; voilà pourtant où en sont les gens en évidence.

BELLE-MAIN.

Monsieur...

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est?

BELLE-MAIN.

M. le chef de division doit vous parler en sortant du travail, et vous prie de l'attendre.

DUMONT.

C'est bien; tenez, voilà un rapport qu'il faut expédier d'urgence.

BELLE-MAIN.

Allons, il avait déjà peur que le tas ne diminuât. J'ai l'honneur de vous faire observer que tout ce que j'ai là est déjà urgent.

DUMONT.

Parce que vous n'avancez à rien, et que vous êtes d'une lenteur... vous n'aurez donc jamais d'activité?

BELLE-MAIN.

Ma foi, Monsieur, j'en ai pour douze cents francs; mais j'ose dire, en revanche, que la correction et le fini du dessin. (Prenant un papier sur le tas.) Je vous prie seulement de regarder cette majuscule, comme c'est détaché. Que diable! pour m'apprécier il ne faut que des yeux. (A part.) Mais je tombe justement sur un chef qui a la vue basse.

DUMONT, regardant.

Oui, pas mal; c'est assez net; mais quel est ce travail que que vous venez de terminer?

BELLE-MAIN.

Celui-là? oh! je ne veux pas que vous le voyiez, parce que vous, qui n'aimez pas les pâtés...

DUMONT, prenant le papier et lisant.

Qu'est-ce que c'est que cela?

BELLE-MAIN.

Je savais bien que vous ne seriez pas content; ce n'est pas l'embarras, le plein est peut-être plus hardi, mais le délié n'est pas aussi subtil.

DUMONT, à part.

Est-il possible! une chanson contre le ministre! quelle indignité!

AIR de *Turenne*.

Qui le croirait, malgré son air modeste,
C'est donc ainsi qu'il employait son temps.
(A Belle-Main.)
Je n'aurais jamais, je l'atteste,
Soupçonné de pareils talents!

BELLE-MAIN.

Pourquoi pas? Lorsque je calcule,
J'en ai plus d'un, en vérité.

DUMONT, à part.

Lui! de l'esprit! qui s'en serait douté?
Depuis vingt ans qu'il dissimule.

J'en rendrai compte; mais, en attendant votre réforme définitive, je vous suspens de vos fonctions; vous pouvez vous retirer.

BELLE-MAIN.

Comment! me suspendre! Qu'est-ce qu'il dit donc là? il faut absolument qu'il se trompe, et qu'il me prenne pour quel-

qu'un qui en vaille la peine. (A Dumont.) Je vous ferai observer, Monsieur, que c'est moi, Belle-Main, expéditionnaire : douze cents francs de traitement, ça ne se supprime jamais.

DUMONT.

Il y a commencement à tout, Monsieur; vous connaissez très-bien le motif.

BELLE-MAIN.

Moi, Monsieur?

DUMONT.

Il suffit, Monsieur, on vous le fera alors connaître sous peu; et, je vous le répète, vous pouvez vous retirer.

BELLE-MAIN.

Vous me permettrez bien, Monsieur, de prendre mes effets, canifs, règles et grattoirs, et de faire un paquet de la totalité. J'ai, d'ailleurs, ici à côté, des papiers à mettre en règle, et ce n'est pas après vingt ans d'exactitude, que l'on veut sortir comme un brouillon. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (Il sort par la porte de l'escalier.)

SCÈNE VII.

DUMONT, seul, lisant la chanson.

Je ne reviens pas de ma surprise. Qui jamais se serait douté qu'un expéditionnaire!... où diable l'esprit va-t-il se nicher! Si cela gagne une fois les bureaux, nous voilà perdus! et l'on ne peut pas réprimer trop sévèrement... (Riant.) Ah! ah! c'est qu'elle est fort drôle, une âpreté, un mordant... Pour quelqu'un qui le connaît, c'est d'une vérité... il y aurait de quoi faire proverbe, s'il n'était plus en place! je voudrais, pour je ne sais quoi... Ah! c'est M. le chef de division. (Il cache sa chanson.)

SCÈNE VIII.

DUMONT, M. DE VALCOUR.

M. DE VALCOUR.

Ah! c'est vous, mon cher Dumont, je vous cherchais partout.

DUMONT.

Comme vous voilà en grande tenue!

M. DE VALCOUR.

Je viens de l'appartement du ministre, et vous savez com-

bien, même le matin, il est sévère sur l'étiquette. Ignorez-vous la nouvelle ?

DUMONT.

Qu'avez-vous appris?

M. DE VALCOUR, mystérieusement.

De grands événements. Le ministre a envoyé ce matin sa démission au roi.

DUMONT, étonné.

Est-il possible!

M. DE VALCOUR.

Je le tiens de sa femme, et l'on désigne, pour son successeur, M. de Saint-Phar, notre ancien camarade; rien n'est plus sûr.

DUMONT, d'un air de doute.

Sûr! mais sûr!

M. DE VALCOUR.

Je viens d'envoyer ma carte chez Saint-Phar.

DUMONT, d'un air de conviction.

Je vous crois.

M. DE VALCOUR.

Et en même temps, une invitation pour lui et sa femme.

DUMONT, à part.

Plus de doute. (Haut.) C'est fort heureux pour nous, qui connaissons M. de Saint-Phar.

M. DE VALCOUR.

On ne pouvait faire un meilleur choix : de grandes vues, une tête vaste. Il a été deux fois directeur général et deux fois destitué, voilà des titres, et puis il est essentiellement administrateur.

DUMONT.

Certainement. Et, si vous voulez que je vous dise hardiment ma façon de penser, (En confidence.) je ne suis pas fâché de cette démission.

M. DE VALCOUR, de même.

Ni moi non plus.

DUMONT.

Exigeant pour le travail.

M. DE VALCOUR.

Voulant tout voir par ses yeux.

DUMONT.

Défiant.

M. DE VALCOUR.

Ombrageux.

DUMONT.

Puisque nous en sommes sur ce chapitre. (Prenant la chanson qu'il avait mise dans sa poche.) On peut vous divertir.

M. DE VALCOUR.

Comment ?

DUMONT.

Vous qui entendez la bonne plaisanterie, et qui êtes homme de goût et d'esprit.

M. DE VALCOUR.

Qu'est-ce que cela?

DUMONT, souriant, à l'oreille.

Une chanson.

M. DE VALCOUR, la prenant.

Une chanson, sur notre ex-ministre?

DUMONT, se frottant les mains.

Sur notre ex-excellence.

M. DE VALCOUR, la parcourant.

Parfait, c'est une pièce délicieuse... oh! mais, c'est lui : quel est cet air-là?

DUMONT.

Je l'essayais tout à l'heure sur celui de *Femme, voulez-vous éprouver*.

M. DE VALCOUR.

Du tout, quelque chose de plus neuf, tra, la, la, la. (Chantant.)

« Pour prévenir plus d'une erreur
« Dont la raison parfois s'indigne,
« Nous proposons à Monseigneur
« De lire les lettres qu'il signe.

(Riant.) C'est que c'est vrai, l'autre jour encore...

DUMONT.

Mais surtout, le suivant.

M. DE VALCOUR.

Oui, j'y suis.

« Pour être admis auprès de lui,
« Il faut être en grande tenue.

C'est ce que je vous disais tout à l'heure, vous voyez, l'habit à la française.

« Aussi dit-on qu'en son palais,
« Se conformant à la coutume,

« La vérité n'entre jamais,
« Sans doute à cause du costume. »

Celui-là est très-fin! vous comprenez, la vérité qui est nue, et qui n'entre pas à cause du costume. Allons, allons, je sais à quoi m'en tenir. (Le regardant.) Mais, j'y pense, cette chanson-là, c'est vous qui l'avez faite?

DUMONT.

Moi!

M. DE VALCOUR.

Vous-même?

DUMONT.

Allons donc.

M. DE VALCOUR.

Pourquoi feindre? hier cela pouvait avoir des conséquences, aujourd'hui le successeur en rira comme un fou.

DUMONT.

Vous croyez?

M. DE VALCOUR, riant.

Et je suis tenté d'en donner l'exemple. (Ils rient tous deux.) Allons, convenez-en, que diable! avec moi...

DUMONT.

Mais je vous avoue que ces choses-là, on doit y attacher si peu d'importance.

M. DE VALCOUR.

Comment donc! Saint-Phar aime beaucoup les chansons! ce sont des titres...

Air du *Piége.*

Il les tourne fort joliment;
Rappelez-vous que ma muse facile
Fit autrefois en déjeunant
Une moitié de vaudeville.

DUMONT.

Mais vous savez que malgré les efforts
Et des loges, et du parterre,
La pièce est tombée... et qu'alors
Elle fut de son secrétaire.

M. DE VALCOUR.

C'est vrai; mais c'est égal, je trouve votre chanson délicieuse, et j'en veux prendre une copie. (Il tire son carnet, son crayon, et se met à écrire au bureau qui est à gauche.)

DUMONT.

Comment! vous daignez...

M. DE VALCOUR.

Laissez donc, des couplets inédits, c'est une bonne fortune.

SCÈNE IX.

M. DE VALCOUR, au bureau, écrivant, DUMONT, BELLE-MAIN, avec sa canne, son chapeau, son parapluie, un rouleau de papier, plusieurs paquets de plumes, et une grande règle.

BELLE-MAIN.

Me voilà, après vingt années de service, je sors de mon administration comme j'y suis entré, les mains nettes, la conscience légère, et la bourse idem.

DUMONT, l'apercevant.

Eh bien! qu'est-ce donc que cet attirail?

BELLE-MAIN.

Celui d'un employé, d'un expéditionnaire en disgrâce; vous m'avez dit de m'en aller, et je m'en vas. Par exemple, c'est la première fois, depuis quinze ans, que je sors du bureau avant quatre heures.

DUMONT, le regardant avec bonté.

Ce pauvre Belle-Main !

BELLE-MAIN.

Certainement, je réclamerai, on me rendra justice, et peut-être ma place.

DUMONT, lui frappant sur l'épaule.

Comment! vraiment vous avez pris au sérieux? allons, allons, n'en parlons plus. Un mouvement d'impatience et d'humeur, cela peut arriver à tout le monde.

BELLE-MAIN.

Que dites-vous?

DUMONT.

Avez-vous pu penser, mon cher Belle-Main, que vous, un ancien employé...

BELLE-MAIN.

C'est ce que je me disais, Monsieur; le doyen des expéditionnaires ne se renvoie pas comme cela.

DUMONT, lui montrant ses effets.

Croyez-moi, remettez tout cela en place, et qu'il n'en soit plus question.

BELLE-MAIN.

Il n'y a donc plus d'orage? décidément le temps est revenu au beau, et on peut déposer le parapluie. Mais expliquez-moi au moins...

DUMONT.

Je ne le peux pas dans ce moment, je suis occupé là, avec monsieur le chef de division; un travail...

M. DE VALCOUR, écrivant toujours.

Tenez, mon cher Dumont, voilà un vers que je me permets de changer.

DUMONT.

Oh! je m'en rapporte à vous. (A Belle-Main.) Je parie, mon cher Belle-Main, que vous n'avez pas déjeuné?

BELLE-MAIN, montrant sa flûte, qu'il se dispose à manger.

Non, Monsieur, et j'allais...

DUMONT.

Vous pouvez aujourd'hui descendre au café, et faire un meilleur repas. Nous penserons à la gratification.

BELLE-MAIN.

Vrai?

DUMONT.

Je vous le promets.

BELLE-MAIN.

Je l'attends de votre équité. Allons porter cette bonne nouvelle à mademoiselle Charlotte. (Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE VALCOUR, DUMONT.

M. DE VALCOUR, achevant d'écrire.

Voilà qui est fini. Je vous atteste, mon cher Dumont, moi qui m'y connais un peu, qu'avec les deux ou trois changements que j'ai faits, votre chanson est un vrai chef-d'œuvre; et puis, il n'y a rien à dire, vous ne faites grâce à personne, pas même à vous.

DUMONT, surpris.

Je ne comprends pas.

M. DE VALCOUR.

Ce vers charmant sur les dîners en ville... Allons, c'est très-bien, ne vous vous épargnez pas.

DUMONT, riant à contre-cœur.

Oui, oui. Moi, d'abord, j'y mets de la franchise. Il est inutile de vous recommander le secret?

M. DE VALCOUR.

Cela va sans dire. Ces chansons-là, personne ne les a jamais faites; et loin de vous compromettre, je la prendrais plutôt sur mon compte.

DUMONT.

Vous êtes trop bon; mais je vous prie de croire qu'alors j'ignorais la disgrâce de son excellence; sans cela...

M. DE VALCOUR.

Bien, mon ami; de l'esprit, cela ne gâte rien; mais de la délicatesse avant tout, et ces sentiments-là font honneur.

DUMONT.

Air du *Ménage de garçon.*

Ah! Monsieur, quel plaisir j'éprouve;
Pour moi, c'est bien un grand succès!
De voir qu'un si bon juge approuve
Et ma conduite et mes couplets.
Je vais, puisqu'ils ont votre estime,
Les lancer, mais avec pudeur,
Toujours en gardant l'anonyme,
Car je respecte le malheur.

(Il entre dans son bureau à droite.)

SCÈNE XI.

M. DE VALCOUR, seul.

L'idée de cette chanson n'est vraiment pas mal; mais c'était écrit avec négligence... Cela avait grand besoin d'être retouché, d'autant que dans ces sortes d'ouvrages les pensées ne sont rien, c'est la manière de les présenter qui fait tout; il faut là un point d'admiration, c'est de rigueur.

« Aussi dit-on qu'en son palais,
« Se conformant à la coutume.

Ce n'est par cela, c'est...

« Ne connaissant pas la coutume,
« La vérité n'entre jamais.

Il n'y a pas de comparaison; comme cela, ils sont bien, et j'en suis assez content, cela fera les délices de ma soirée. (Il a l'air encore de corriger quelques mots.)

SCÈNE XII.

M. DE VALCOUR, *écrivant toujours;* VICTOR, *dans le fond.*

VICTOR.

Allons, c'est comme un fait exprès, j'ai bouleversé tous les cartons, impossible de retrouver ces maudits couplets; et s'ils parviennent jusqu'au ministre, quel sera son ressentiment? quel sera surtout celui de M. de Valcour? c'est pour le coup qu'il n'y aura plus de protection, plus de mariage à espérer.

M. DE VALCOUR, *l'apercevant.*

Eh! c'est monsieur Victor, notre jeune poëte. Vous savez, mon cher, que nous donnons ce soir un bal, un petit concert; nous vous y verrons, je l'espère!

VICTOR, *s'inclinant.*

Certainement, Monsieur.

M. DE VALCOUR.

Vous nous chanterez quelque chose, n'est-il pas vrai? D'abord, nous chanterons tous, et moi-même j'ai là quelque couplets sur lesquels je ne serais pas fâché d'avoir votre avis.

VICTOR.

C'est trop d'honneur. (*Prenant le carnet; à part.*) Ciel! ma chanson! je suis perdu.

M. DE VALCOUR.

Eh bien! qu'en dites-vous?

VICTOR, *balbutiant.*

Elle est écrite de votre main?

M. DE VALCOUR.

Oui, assez mal, vous ne pouvez peut-être pas lire; mais quand on compose.

VICTOR.

Quoi! vous seriez?..

M. DE VALCOUR.

Voilà précisément ce que je ne voulais pas vous dire avant d'avoir votre avis.

VICTOR.

Comment, Monsieur, les couplets sont de vous?

M. DE VALCOUR.

J'y ai travaillé, du moins; ainsi donc, votre avis?

VICTOR, à part.

Je ne vois pas pourquoi je ferais aussi le modeste. (Haut.) Ma foi, Monsieur, je les trouve charmants.

VALCOUR, gaiement.

Vrai?

VICTOR.

Ce n'est pas parce qu'ils sont de vous, mais je vous donne ma parole d'honneur que je les crois très-bons, voilà mon avis; je me permettrai seulement une observation; ces couplets sont très-piquants, mais en même temps très-hardis; et ne craignez-vous pas?

M. DE VALCOUR.

Pourquoi donc craindre? On doit aux gens en place la vérité tout entière. Et de qui l'apprendraient-ils si ce n'est de ceux qui les approchent tous les jours? Allons, vous nous les chanterez ce soir. Eugénie vous accompagnera.

VICTOR.

Monsieur, je n'oserai jamais.

M. DE VALCOUR.

Est-ce que vous auriez moins de courage que moi?

VICTOR.

Ma foi, je n'y conçois rien, et je ne le reconnais plus.

SCÈNE XIII.

Les précédents, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

En vérité, mon papa, vous n'êtes guère aimable. Depuis deux heures je suis dans le salon du ministre à tenir compagnie à sa femme, et j'attendais toujours que vous vinssiez me chercher, comme vous me l'aviez promis.

M. DE VALCOUR.

C'est vrai, mais des affaires importantes...

VICTOR, gravement.

Oui, des affaires d'administration...

M. DE VALCOUR.

Et puis je n'osais trop rentrer dans le salon; il doit y avoir bien du changement dans ce moment; n'est-il pas vrai?

EUGÉNIE.

Sans doute; quand je suis arrivée, la figure de l'huissier

était aussi lugubre que son habit, le précepteur était dans un coin du salon, qui donnait leçon aux enfants ; jamais je ne l'ai vu si sévère ; je crois presque qu'il les a grondés. Quant à Madame elle-même, elle était distraite, préoccupée, et tout en causant avec moi de sa campagne, et du bonheur d'y vivre tranquillement, elle regardait toujours par la croisée de la cour, comme si elle attendait quelque message.

M. DE VALCOUR.

Cette femme-là n'a pas l'ombre de philosophie ; elle se croit toujours destinée à être la moitié d'une excellence !

EUGÉNIE.

Tout à coup les deux battants de la porte s'ouvrent avec fracas, et la scène change. On a refusé la démission.

M. DE VALCOUR.

Il serait possible !

EUGÉNIE.

Il est plus en pied que jamais, on a même augmenté ses pouvoirs.

M. DE VALCOUR, reprenant vivement le carnet des mains de Victor.

Rendez-moi ces couplets.

VICTOR.

Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous donc ?

M. DE VALCOUR, très-ému.

Rien, rien ; je vous expliquerai tout à l'heure... (A Eugénie.) eh bien ! après ?

EUGÉNIE.

AIR : *A soixante ans.*

Cette nouvelle a chassé la tristesse,
Le précepteur caresse les enfants ;
Soudain les cœurs s'ouvrent à l'allégresse,
Et l'antichambre aux courtisans ;
Même l'huissier que l'influence gagne
D'un ton plus fier les annonce déjà ;
Madame enfin, depuis ce moment-là,
N'a plus de goût pour la campagne,
Et va ce soir au bal de l'Opéra,

VICTOR, à part.

Je devine à présent.

M. DE VALCOUR.

Mon cher Victor, vous comprenez, comme moi, de quelle importance est le secret que je vous ai confié ; vous seul en

êtes instruit; mais à peine avez-vous parcouru ces couplets et déjà, sans doute, vous les avez oubliés?

VICTOR.

Du tout; il est des vers que l'on retient si aisément.

M. DE VALCOUR.

Quoi! vous pourriez abuser...

VICTOR.

Jamais, Monsieur; le père d'Eugénie peut être sûr de ma discrétion, et sans me vanter, j'y ai plus de mérite qu'un autre; car je savais déjà les couplets par cœur; je pourrais vous les réciter sans me tromper d'une syllabe.

M. DE VALCOUR.

Du tout, du tout, mon ami; (A part.) ah! maudite mémoire! (Haut.) Victor, ce sacrifice-là ne sera pas perdu, et je saurai reconnaître... Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut que je me présente chez son excellence. (A Eugénie.) Tu vas m'attendre dans mon cabinet... (Eugénie entre dans le cabinet.) Ah! mon Dieu! cette carte que j'ai mise chez Saint-Phar, cette invitation surtout, quelle imprudence! si on allait mal interpréter... mais le désinviter serai pire encore; allons, une mesure générale. (A Victor.) Mon cher Victor, courez chez moi à l'instant même. Que l'on prévienne toutes les personnes invitées que ma soirée ne peut avoir lieu, qu'elle est remise. On dira que ma fille est malade; croyez, mon cher Victor, que je reconnaîtrai un jour votre zèle, et surtout votre silence; il est certaines espérances dont je me suis aperçu, et que je ne désapprouve pas entièrement.

VICTOR.

Ah! Monsieur, j'avais idée que cette chanson-là me porterait bonheur. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

M. DE VALCOUR, seul, se promenant à grands pas avec beaucoup d'agitation.

C'est une chose affreuse, cette maudite chanson... Je n'y suis pour rien; mais jamais on ne soupçonnera cet épais Dumont; moi, c'est différent, je suis connu. J'ai le malheur d'avoir de l'esprit et de la verve satirique; il n'y a qu'un moyen, c'est d'agir franchement, de prendre l'initiative, et de porter moi-même cette chanson à son excellence.

SCÈNE XV.

M. DE VALCOUR, DUMONT, sortant de son bureau et tenant à la main quelques copies de la chanson.

DUMONT.

J'ai fait tirer quelques copies de nos couplets, et s'il vous était agréable d'en avoir.

M. DE VALCOUR, d'un air froid et sévère.

Comment, Monsieur, des copies?

DUMONT.

Oui, pour les répandre.

M. DE VALCOUR.

Y pensez-vous, Monsieur? est-ce là ce dont nous sommes convenus? répandre des couplets que l'on peut tout au plus confier à la discrétion d'un ami, ou à l'oreille indulgente d'un chef?

DUMONT.

Mais, Monsieur, vous disiez tout à l'heure...

M. DE VALCOUR.

Oui, entre nous, entre particuliers, j'ai pu approuver, littérairement parlant, des vers que je blâme comme homme public; et la preuve, c'est que je vous avais demandé le secret.

DUMONT.

Non, Monsieur, c'était moi.

M. DE VALCOUR.

Vous, moi, qu'importe? il n'en est pas moins vrai que vous aviez senti comme moi l'inconvenance d'un pareil procédé. Vous pouviez être sûr, pour ma part, que je n'en aurais jamais parlé, que j'aurais même fait semblant de ne pas les connaître; mais maintenant que, grâce à vous, cette chanson court le monde, qu'elle est connue, qu'elle est presque publique, je ne puis me taire, et j'ignore ce qui en arrivera. (Il entre dans son cabinet à gauche.)

SCÈNE XVI.

DUMONT, seul.

Eh mais! Dieu me pardonne, je crois qu'il va faire un rapport contre moi, lui qui tout à l'heure était enchanté de ces couplets. (Il regarde par la croisée.) Ah! mon Dieu, ces équipages

dans la cour! et M. le chef de division qui, dans un pareil moment, va faire sa cour! J'y suis, la démission n'est pas acceptée, le ministre garde sa place, et dans ce moment-ci je ne suis pas trop sûr de conserver la mienne : aussi, je vous le demande... quelle idée m'a pris... à cinquante ans, et pour la première fois de ma vie... m'aviser d'aller faire de l'esprit... est-on bête comme cela? Heureusement on a des protecteurs, des amis que l'on peut faire agir. (Il va s'asseoir auprès de la table, prend du papier et une plume, comme pour se disposer à écrire, puis se levant tout à coup, il continue.) Mais il y a une justice et je réclamerai; parce qu'après tout, je suis chef de bureau et je ne suis pas auteur ; je n'ai pas fait cette chanson, je ne la connais pas, et la destitution, s'il y a lieu, doit tomber sur le vrai coupable... Ah! voici M. Belle-Main.

SCÈNE XVII.

DUMONT, BELLE-MAIN.

BELLE-MAIN, en entrant sans voir Dumont.

Cette pauvre Charlotte, quelle a été sa joie! notre mariage est maintenant assuré. (Apercevant Dumont.) Mais voici notre bon et respectable chef.

DUMONT.

Monsieur, je vous attendais; tout à l'heure je suis à vous. (Il s'assied auprès de la table et écrit quelques lettres, sans faire attention à ce que dit Belle-Main.)

BELLE-MAIN.

Je vous demande pardon, c'est qu'en venant je suis entré dans la boutique de M. Guillaume, le marchand de draps ; j'ai fait mesurer et couper devant moi trois aunes de Louviers, seconde qualité, pour redingote et pantalon pareils.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Pour profiter de ma bonne fortune,
J'ai fait porter le drap chez le tailleur;
Pourquoi faut-il qu'une idée importune
Me trouble encore au sein de mon bonheur?
(Touchant son habit râpé, et le regardant avec attendrissement.)
Ce vieil habit couvert de cicatrices,
Vient malgré moi réveiller ma pitié ;
Il est cruel, après tant de services,
De réformer un ancien employé.

Pour chasser ces idées-là, je suis entré au café où j'ai fait un petit *extrà*... quarante-cinq sous pour mon déjeuner; le carafon de beaune, et le bifteck de la gratification. Dieu, m'en suis-je donné!

DUMONT, sans se lever.

Vous avez peut-être eu tort de vous presser...

BELLE-MAIN, stupéfait.

Pourquoi donc cela?

DUMONT, se levant, et allant à lui en pliant le papier qu'il vient d'écrire.

Parce que l'usage n'est point de donner des gratifications à ceux qui ne font plus partie des bureaux, et que dès ce moment vous êtes dans ce cas-là...

BELLE-MAIN.

Hein! qu'est-ce que vous me dites donc?

DUMONT.

Il me semble que c'est assez clair; je vous répète que vous n'êtes plus de l'administration. Mais quand on fait des vers comme ceux-là!

BELLE-MAIN.

Moi, des vers!

DUMONT.

Oui, vous connaissez peut-être cette chanson?

BELLE-MAIN.

Des vers, des chansons!... Que je sois supprimé radicalement sans espoir de pension de retraite, si je sais seulement ce que cela veut dire!

DUMONT.

Oh! sans doute vous allez nier que vous en soyez l'auteur; on ne convient jamais de ces choses-là, au risque de compromettre ses collègues ou ses chefs; mais par bonheur nous avons des preuves, et dans peu vous recevrez votre suppression définitive.

BELLE-MAIN.

Moi, ma suppression! au moment même où j'avais la certitude... Ah çà! Monsieur, est-ce que vous croyez qu'on peut vivre comme cela? je suis d'un tempérament calme et pacifique, et par mon état je suis habitué à rester en place; mais si une fois je me révolutionne .. Qu'est-ce que c'est donc que cela? à chaque instant, des hauts, des bas, me pousser de ma place, m'y remettre, m'en ôter encore; et à moins qu'on ne m'ait choisi pour une expérience du mouvement perpétuel...

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur?

BELLE-MAIN, tout à fait hors de lui

Oui, Monsieur, je ne connais plus rien! mon mariage est arrêté avec mademoiselle Charlotte, j'ai commandé mon habit de noces, et pris un déjeuner à compte sur la gratification; j'ai monté mes dépenses sur un pied de luxe inusité jusqu'à présent, et c'est dans ce moment que vous venez m'annoncer ma suppression définitive... Non, Monsieur, non, elle n'aura pas lieu. (S'asseyant.) Je m'établis sur ce fauteuil, à cette table, où depuis vingt ans mes doigts assidus se sont noircis pour le service de l'administration, et nous verrons si l'on vient m'en arracher... Appelez vos garçons de bureau, appelez-les.

DUMONT.

Je ne prendrai point cette peine. Mais voici M. le chef de division.

BELLE-MAIN.

Je lui demanderai justice.

DUMONT.

Il va vous confirmer lui-même votre renvoi définitif.

BELLE-MAIN.

Et lui aussi! il n'y a plus d'espoir. (Prenant son parapluie.) O Charlotte!...

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VALCOUR.

M. DE VALCOUR, entrant sur la scène d'un air rêveur.

Je viens de voir le ministre, et je ne sais comment interpréter l'air froid avec lequel il m'a reçu... N'importe, j'ai fait mon devoir; en arrivera maintenant ce qu'il pourra. Antoine! (Un garçon paraît.) Prévenez ma fille qui m'attend là, dans mon cabinet. (A Victor qui entre.) Eh bien! mon cher Victor!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR, ensuite EUGÉNIE.

VICTOR.

Monsieur, vos ordres ont été exécutés.

M. DE VALCOUR.

C'est bien. (A Eugénie, qui sort du cabinet.) Allons, ma fille, par-

tons. (Il se dispose à sortir avec Eugénie, Belle-Main s'avance pour le saluer.) Eh bien! mon cher Belle-Main, que me voulez-vous?

VICTOR.

En effet, quel air triste et malheureux! et d'où vient cet équipage?

BELLE-MAIN.

Vous me voyez avec le parapluie du départ; on me donne mon congé définitif, et pourquoi? pour des vers. Je vous demande à quoi cela rime?

VICTOR.

Des vers à ce pauvre Belle-Main!

M. DE VALCOUR, le regardant.

Allons donc, ce n'est pas possible.

DUMONT.

Si, Monsieur. Cette chanson inconvenante et déplacée, qui a excité ce matin votre colère et la mienne, apprenez qu'elle est véritablement de lui.

BELLE-MAIN.

De moi?

DUMONT, tirant un papier de sa poche.

Je l'ai là, écrite de sa main.

VICTOR.

Comment! c'est pour cela qu'on le renvoie? Un instant, je ne le souffrirai pas; j'en connais l'auteur, et ce n'est pas lui.

DUMONT, bas, à Victor.

Victor, de grâce, songez à votre promesse, (Montrant Eugénie.) et à la mienne.

VICTOR.

Je sais, Monsieur, à quoi je m'expose en parlant; mais n'importe, je n'en dois pas moins hommage à la vérité, et je la dirai tout entière.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR.

Je la dirai.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR, avec feu.

Je la dirai, et je le puis, sans compromettre personne, car je suis le seul coupable. C'est moi qui l'ai faite.

TOUS.

Vous!

M. DE VALCOUR, à part.

Je respire. (Bas, à Victor.) Bien, bien, jeune homme; je reconnaîtrai une pareille générosité.

VICTOR.

Non, Monsieur, vous ne devez m'en savoir aucun gré, je vous le répète, cette chanson est véritablement de moi.

BELLE-MAIN.

Quoi! monsieur Victor, vous en êtes l'auteur?

VICTOR.

Pourquoi pas? tout comme un autre, puisqu'ici tout le monde l'a faite; seulement, j'en suis l'auteur responsable.

DUMONT.

Tant pis pour vous, tant pis, jeune homme; cela peut avoir des suites graves; car, enfin, voilà Monsieur qui a été obligé d'en rendre compte.

VICTOR, surpris, regardant M. de Valcour, qui baisse les yeux.

Quoi! Monsieur, c'est vous?

M. DE VALCOUR, déconcerté.

Que voulez-vous? ma position particulière... Le ministre l'aurait toujours appris : moi, j'ai présenté les choses du bon côté; et puis, je n'ai nommé personne.

VICTOR.

Je le crois sans peine.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, UN GARÇON DE BUREAU.

LE GARÇON, à M. de Valcour, lui remettant une lettre.

De la part de son excellence.

M. DE VALCOUR, prenant la lettre.

C'est la réponse à mon rapport... Maintenant je n'ose l'ouvrir.

VICTOR.

Allez toujours.

M. DE VALCOUR, lisant.

« Monsieur, je viens de lire la chanson que vous m'avez « adressée; et j'ai vu avec plaisir que j'étais seul attaqué. Je « trouve les couplets charmants, quoiqu'un peu durs; mais « quelque forme que prenne la vérité pour se présenter, elle « doit toujours être accueillie *avec ou sans costume*. »

DUMONT.

Je reconnais bien là Monseigneur. Cet homme-là a un esprit!

M. DE VALCOUR.

Oui, ce dernier trait-là est charmant. (Continuant la lecture de la lettre.) « Je vous charge de découvrir l'auteur de cette chan-« son : il m'a rendu service en me signalant des abus; et quel « qu'il soit, il mérite une récompense. Je vous prie donc de « m'en proposer une pour lui, etc., etc.

VICTOR.

Est-il possible?

BELLE-MAIN.

Est-il heureux! le voilà sûr de sa gratification.

VICTOR, lui donnant une poignée de main.

Mon cher Belle-Main, vous savez ce que je vous ai dit; je ne vous oublierai pas.

DUMONT.

Du tout, c'est moi que cela regarde; et je lui ai déjà promis, avec l'autorisation de M. le chef de division, une gratification de trois cents francs, le quart de ses appointements.

M. DE VALCOUR.

Ce n'est pas assez, mon cher; on l'a injustement soupçonné; on lui doit une réparation. Je propose au directeur six cents francs de gratification.

BELLE-MAIN, élevant au ciel ses mains qui tiennent encore le parapluie.

O mademoiselle Charlotte!

M. DE VALCOUR, à Victor.

Quant à vous, jeune homme, il s'agit à présent de justifier les bontés de son excellence; je ne vous perdrai pas de vue, et c'est à vous de mériter par votre assiduité et votre travail (Montrant Eugénie.) la récompense que je vous ai promise.

VICTOR.

Avec un tel espoir, je frémis de la quantité de rapports et de circulaires que je vais abattre.

BELLE-MAIN, faisant le geste d'écrire.

Dieu! m'en voilà-t-il en perspective! je ne risque rien de tailler mes plumes.

VICTOR.

Et quant à ma chanson, puisque je lui dois mon bonheur... combien je me félicite maintenant de l'avoir faite!

DUMONT.

Et moi, jeune homme, de l'avoir fait connaître!

M. DE VALCOUR.

Moi, de l'avoir corrigée!

BELLE-MAIN.

Et moi, de l'avoir copiée!

VAUDEVILLE.

AIR : *T'en souviens-tu?*

BELLE-MAIN, au public.

Ainsi que moi, Charlotte vous supplie
De confirmer l'hymen qui nous attend;
Car le bonheur dont on nous gratifie
De vous encor dépend en cet instant.
Sans vous, hélas! il est une disgrâce,
Chefs et commis, qui nous supprime tous;
Daignez, Messieurs, pour que je reste en place.
Venir souvent en prendre une chez nous.

FIN DE L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU.

LE

MENTEUR VÉRIDIQUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 24 avril 1823.

PERSONNAGES

LE COMTE DE SAINT-MARCEL.
FRANVAL, riche négociant.
LUCIE, sa fille.
ÉDOUARD DE SAINVILLE.
LOLIVE, valet du comte.
ROSE, suivante de Lucie.
UN VALET A LIVRÉE.
UN DOMESTIQUE DE L'HOTEL.

La scène se passe dans un hôtel garni.

Un salon élégant, avec porte de fond et portes latérales. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE, ROSE.

ROSE, faisant entrer Lolive.

C'est toi, Lolive? Pour un valet de chambre de grand seigneur, comme tu es matinal! Peste! levé avant dix heures!

LOLIVE.

J'ai su hier que vous deviez descendre à cet hôtel, et j'accours réclamer ta foi et le prix de onze mois de soupirs...

ROSE.

Ah çà! tu m'as donc été d'une fidélité...

LOLIVE.

Effroyable; cela me fait du tort dans les antichambres: ma constance est passée en proverbe, et l'on ne m'appelle plus que le *Céladon* de la livrée. Quant à toi, je ne te fais pas de questions sur ce chapitre-là.

Air de *Julie*.

La confiance est la vertu première
Et d'un amant et d'un mari :
Tendre ou jaloux, infidèle ou sincère,
Rien n'empêche d'être trahi.

Et comment soulever le voile
Qui nous cache la vérité?
Qu'un autre croie à la fidélité,
Moi je ne crois qu'à mon étoile.

ROSE.

Impertinent! tu pourrais supposer...

LOLIVE.

Du tout; en province il faut bien être fidèle, on n'a que cela à faire. Que voulais-tu m'annoncer?

ROSE.

Que M. Franval, mon maître, le plus honnête et le plus riche armateur de Bordeaux, vient à Paris marier sa fille; et que celle-ci, qui m'aime beaucoup, m'a promis une dot le jour où l'on signerait son contrat.

LOLIVE.

Une dot! c'est à merveille. Je ne te demande pas quelle est la somme.

ROSE.

Mille écus.

LOLIVE, avec exaltation.

Peu m'importe: l'amour compte-t-il les billets de banque? (Froidement.) Est-ce comptant?

ROSE.

Oui.

LOLIVE.

Tant mieux, parce que premier valet de chambre d'un grand seigneur, de M. le comte de Saint-Marcel, tu sens que je ne pouvais former une alliance sans y trouver de quoi soutenir mon rang; tu as une dot, tout est dit, je t'accorde ma main.

ROSE, soupirant.

Ah! Lolive, le mariage de ma maîtresse n'est pas encore fait.

LOLIVE.

Qui pourrait l'empêcher?

ROSE.

Je ne sais; pendant le voyage, j'ai cru remarquer quelque mésintelligence entre le père et la fille. Mademoiselle Lucie est triste, inquiète, et je crains qu'un obstacle...

LOLIVE, vivement.

Un obstacle! il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir: ma tendresse, notre bonheur, mille écus comptant, il faut absolu-

ment que ce mariage se fasse. Rose, l'honneur, la délicatesse, tout vous fait un devoir de tromper le père s'il le faut; et si vous avez besoin de moi...

ROSE.

Encore faut-il savoir de quoi il s'agit; justement mademoiselle Lucie va venir; je t'engagerais bien à rester; mais je crains que ton maître, M. de Saint-Marcel, ne t'attende.

LOLIVE.

Mon maître! oh! je le forme.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Maint solliciteur chaque jour
Implore humblement sa présence;
Mais de mon cher maître à mon tour
J'exerce aussi la patience.
Si chez lui l'on attend, dit-on,
Il attend son valet de chambre,
Et c'est dans son propre salon
Que je lui fais faire antichambre.

D'ailleurs, aujourd'hui j'ai ma journée à moi; madame la comtesse est indisposée; une aventure hier au bal masqué... je te conterai cela. Voici notre belle affligée; de la fermeté, Rose, et songez qu'il y va pour vous d'une fortune et d'un mari.

SCÈNE II.

LUCIE, ROSE, LOLIVE.

LUCIE.

Rose, Rose, je te cherchais; Édouard n'a pas encore paru?

ROSE.

Non, Mademoiselle.

LUCIE.

Quelle est cette personne avec qui tu causais?

LOLIVE, bas, à Rose.

Présente-moi donc.

ROSE.

Mademoiselle, c'est le jeune homme dont je vous ai parlé à Bordeaux.

LUCIE.

Ah! j'entends, monsieur Lolive; je t'en fais compliment;

mais si votre mariage doit se célébrer le même jour que le mien, je crains bien que vous n'attendiez encore.

ROSE.

Et pour quelle raison?

LUCIE.

Je suis au désespoir, mon père veut rompre avec Édouard.

LOLIVE, bas, à Rose.

Ah! mon Dieu! et nos mille écus?

ROSE.

Cela n'est pas possible; même famille, même fortune, c'est un mariage trop convenable, et monsieur votre père n'oserait pas.

LUCIE.

Aussi, ne vient-il à Paris que pour chercher un prétexte.

ROSE.

Il n'en trouvera pas; M. Édouard est un jeune homme charmant.

AIR : *les Maris ont tort.*

Plein de raison et d'imprudence,
Plein de folie et de bonté,
Souvent il donne à l'indigence
L'argent qu'il gagne à l'écarté.
Rendre service est sa méthode;
Enfin chez lui sont confondus
Les défauts qui sont à la mode
Et les vertus qui n'y sont plus.

LUCIE.

Oui; mais puisque tu parles de ses défauts, il en est un que jusqu'ici j'avais su cacher à mon père, et auquel il ne pardonne pas; un négociant comme lui, qui a toute la droiture, et même la rudesse d'un ancien marin, estime avant tout la franchise, et M. Edouard est sans doute un fort aimable jeune homme; mais, soit étourderie, soit distraction, il a contracté l'habitude de ne jamais dire un mot de vérité.

LOLIVE.

J'y suis; il a beaucoup voyagé.

ROSE.

Non; mais d'abord il est de Bordeaux!

LOLIVE.

Je comprends; l'influence du sol natal.

ROSE.

Et puis, voilà six mois qu'il est à Paris.

LOLIVE.

Et c'est là que tout se perfectionne.

LUCIE.

Enfin, mon père m'a déclaré qu'au premier mensonge bien avéré, bien prouvé, tout serait rompu.

LOLIVE.

Allons donc, on voit bien que monsieur votre père est aussi du pays, et son projet est une plaisanterie, une gasconnade ; vouloir empêcher un jeune homme à la mode de mentir! autant vaudrait faire remonter la Garonne vers sa source.

LUCIE.

C'est ce que vous ne ferez jamais comprendre à mon père, et je ne sais comment prévenir Édouard.

ROSE.

Je vais l'attendre; il loge ici dessus dans le même hôtel ; et avant qu'il entre chez monsieur votre père, je le préviendrai de prendre garde à lui, et de n'annoncer rien que d'officiel, si c'est possible.

LUCIE.

Tais-toi donc ! on parle dans la chambre de mon père, j'ai reconnu la voix d'Édouard.

ROSE.

Il aura passé par l'autre escalier.

LUCIE.

Tout est perdu! et s'il a causé avec mon père, je parie que déjà... Il y attache si peu d'importance qu'il ment par habitude et sans y penser.

ROSE.

Alors le coup de maître serait d'empêcher M. Franval de s'apercevoir de ses petits écarts; qu'est-ce que cela nous fait qu'il mente, pourvu que votre père ne s'en doute pas?..

LOLIVE.

Elle a raison ; ceci est beaucoup plus facile : et si Mademoiselle veut me donner plein pouvoir sur lui...

LUCIE.

Ah! si vous parvenez à cacher son défaut à mon père, ma reconnaissance... Vous pensez bien qu'une fois mariée, je suis sûre de le corriger ; sans cela...

LOLIVE.

Cela va sans dire; il ne faut pas qu'Édouard me voie; mais si je pouvais l'entendre, et prendre une idée de son caractère ..

ROSE, montrant le cabinet à droite.

Eh mais! ce cabinet... Il a précisément un escalier dérobé sur la cour. On vient, entre vite.

LOLIVE.

Air de *la Nouvelle télégraphique.*

Ne craignez rien,
Tout ira bien,
Et par mes soins j'espère
Le dégager,
La protéger,
Au moment du danger.

ROSE.

D'après les termes du traité,
Nous servons votre père;
Un mensonge bien attesté
Vaut une vérité.

ENSEMBLE.

Ne craignons rien, etc.

(Lolive sort par la droite.)

SCÈNE III.

ROSE, LUCIE, FRANVAL, ÉDOUARD.

FRANVAL.

Par exemple, celui-là est trop fort! cent mille écus de rente.

ÉDOUARD.

C'est comme je vous le dis. Une Polonaise, une comtesse; car dans ce pays-là, on ne peut guère être moins que cela. La comtesse Valniska, et elle me faisait proposer sa main.

Air de *Marianne.*

Mais pour accepter sa tendresse
(Regardant Lucie.)
J'aimais trop... et vous savez qui.

FRANVAL.

Et c'était bien une comtesse?

ÉDOUARD.

Qui descend de Sobieski.

FRANVAL.

Mais cette belle,
Où donc est-elle?
Je veux la voir.

ÉDOUARD.

Êtes-vous malheureux!
Elle est partie
Pour Varsovie.

FRANVAL.

C'est très-fâcheux.

ROSE, à part.

Non pas, c'est très-heureux.

FRANVAL.

Ce trait sent un peu la Gascogne.

ROSE, en montrant Franval.

Je ne crains rien, car le voilà
Forcé de croire celui-là,
Ou d'aller en Pologne.

ÉDOUARD.

Ma chère Lucie, que je suis heureux de vous voir; mais descendre hier dans cet hôtel, sans m'en faire prévenir... si je l'avais su, je n'aurais pas été au bal de l'Opéra, quoiqu'il m'y soit arrivé une aventure charmante. Une jeune dame que l'on allait enlever pour une autre, si je ne m'en étais mêlé... Il faut que je vous conte cette histoire-là.

LUCIE, d'un air suppliant.

Mon cousin ne la dites pas.

ÉDOUARD.

Oh! ne craignez rien! elle peut se raconter, et puis, je vous en donne ma parole d'honneur, celle-là est vraie.

FRANVAL.

Comment! les autres ne l'étaient donc pas?

ÉDOUARD.

Si vraiment, elles le sont toutes; mais celle-là encore plus que les autres. (A Lucie.) Imaginez-vous... Mais qu'avez-vous? d'où vient cette tristesse? vous ne savez donc pas que votre père consent à nous unir aujourd'hui même?

LUCIE.

Il serait vrai?

ÉDOUARD.

Oui, et il m'a promis que ce soir, après dîner, il signerait

notre contrat, à une seule condition, qu'il n'a pas voulu me dire, mais que vous devez connaître, n'est-il pas vrai?

LUCIE.

Oui, et je crains que déjà il ne soit plus en votre pouvoir de la remplir.

FRANVAL.

Je crois du moins qu'il aura de la peine; mais je suis équitable, et je ne condamnerai pas sans preuves, bien persuadé, mon cher Édouard, que tu ne seras pas embarrassé de m'en fournir d'ici à ce soir.

ÉDOUARD.

Il paraît qu'en province on parle par énigmes, car je n'y conçois rien; mais qu'importe? vous m'aimez, je vous aime; je suis si heureux de vous voir; depuis six mois que nous étions séparés...

FRANVAL.

J'espère que tu as mis ce temps à profit, que tu t'es fait des amis, des protecteurs. Tu ne nous parlais pas dans tes lettres de M. le comte de Saint-Marcel, le meilleur ami de ton père : est-ce que, par hasard tu ne le voyais plus?

ÉDOUARD.

Si vraiment, tous les jours; une maison charmante, une femme fort aimable; l'autre jour encore, j'ai fait une chanson pour elle, dont je devais aujourd'hui même lui porter la musique.

ROSE, à Lucie.

Ah! mon Dieu, j'ai bien peur; Lolive, qui est à son service, me l'aurait dit.

ÉDOUARD.

Ce bon M. de Saint-Marcel, il m'a servi chaudement, il avait pour moi mille bontés; et la preuve, c'est que j'ai dans ce moment-ci deux ou trois places à ma disposition; on m'offre la recette de Strasbourg, celle de Marseille...

FRANVAL.

Je préfère cette dernière, et je suis d'avis qu'aujourd'hui même nous allions...

ÉDOUARD.

A peine arrivé, vous occuper déjà d'affaires; songeons un peu aux plaisirs de la capitale, j'en veux faire les honneurs à ma jolie cousine. Il y a une pièce nouvelle aux Français, j'ai fait retenir une loge, ensuite il y a bal masqué.

FRANVAL.

Oh! d'abord, au bal de l'Opéra, nous n'irons pas, nous n'avons ni masques, ni dominos.

ÉDOUARD.

Et *Babin,* le costumier qui demeure là en face, sur le palier. Est-ce qu'on est jamais embarrassé à Paris, au centre de la civilisation et de la rue Richelieu? A propos, comment trouvez-vous l'appartement que je vous ai retenu? un peu petit, n'est-ce pas? mais, voyez-vous, je loge au-dessus; il y a un peu d'égoïsme dans mon fait.

FRANVAL.

J'aurais préféré le boulevard.

ÉDOUARD.

Ah! si j'avais su cela! ma maison qui est juste au coin des *Italiens*.

LUCIE.

Votre maison!

FRANVAL.

Tu as une maison à Paris, toi?

ÉDOUARD.

Et qui ne m'a pas coûté cher, un billet de loterie... moi qui n'y mets jamais.

FRANVAL.

Peste! c'est avoir la main heureuse.

ÉDOUARD.

Une maison charmante, toute neuve, entre cour et jardin, dix mille francs de glaces seulement au premier, avec un billard, salle de bains; cela avait été bâti pour une danseuse qui l'a trouvée trop petite.

FRANVAL.

Parbleu! moi qui ne suis pas si difficile que ces dames, j'irai y loger.

ÉDOUARD.

Ah! que je suis donc fâché! je l'ai vendue avant-hier.

FRANVAL.

Déjà?

ÉDOUARD.

Soixante mille francs, ça n'est pas cher, mais il y avait des réparations à faire.

FRANVAL.

Des réparations! une maison toute neuve!

ÉDOUARD.

C'est-à-dire qu'il y avait un pavillon mal construit... Vous concevez...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Des maçons l'on est jamais quitte.

FRANVAL.

A construire on est donc bien long?

ÉDOUARD.

Mais, au contraire, on va trop vite :
On improvise une maison.
En quinze jours elle est bâtie;
Mais les travaux doivent encor durer;
Car à peine est-elle finie,
Qu'on se met à la réparer.

Aussi, j'ai mieux aimé mes soixante mille francs, c'est plus sûr.

FRANVAL.

Et ton acquéreur est-il solide?

ÉDOUARD.

Oh ! très-riche, un ancien marchand, *M. Guillaume*; il doit même m'apporter mon argent ce matin; oh! je n'en suis pas inquiet.

ROSE, à part.

Ni moi non plus.

LUCIE.

Ah! Rose, j'ai bien peur que ce n'en soit un.

ROSE.

Et moi aussi. (Rose sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET de l'hôtel.

LE VALET, donnant une lettre à Franval.

Monsieur Franval, de Bordeaux.

FRANVAL.

C'est bien... (Ouvrant la lettre.) Ah ! ah ! c'est pour ce paiement... (Le valet sort.) Voyons mes lettres de change. Pardon, mon cher Édouard, j'ai quelques papiers à mettre en ordre, cause avec ma fille. (Il tire son portefeuille et s'assied à gauche.)

LUCIE, à droite, à demi voix à Édouard.

Vous êtes donc incorrigible!

ÉDOUARD.

Est-ce de mon amour que vous parlez?

LUCIE.

Non, mais de vos défauts qui nous perdent. Mon père a juré de rompre notre mariage, si d'ici à ce soir il s'aperçoit d'un seul mensonge.

ÉDOUARD.

Dieu! qu'ai-je fait!

LUCIE.

Quoi! Monsieur, tout ce que vous venez de lui dire...

ÉDOUARD.

Est vrai, quant au fond; mais les détails... moi, ce n'est jamais avec mauvaise intention... mais la moitié du temps, à raconter les choses telles qu'elles sont, c'est si ennuyeux...

LUCIE.

Que vous ne pouvez résister au désir de les embellir, et que pour déployer les richesses de votre imagination...

ÉDOUARD.

Me voilà corrigé, et je vous jure que jamais...

LUCIE.

Taisez-vous, mon père s'approche...

ÉDOUARD.

Oh! je ne crains rien.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Si j'obtiens cette main si chère,
Vrai modèle des bons maris,
Vous me verrez toujours sincère,
Toujours constant, toujours épris.

LUCIE.

Toujours... cessez donc ce langage.
Si mon père vous entendait!
Toujours... ce mot seul suffirait
Pour rompre notre mariage.

FRANVAL, tenant un papier.

Je n'aurai jamais assez de fonds... Eh! parbleu! Édouard, tu peux me rendre ce service.

ÉDOUARD, sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est, beau-père?

FRANVAL.

Une lettre de change de dix mille francs à escompter!

ÉDOUARD, riant.

Ma foi, cela se rencontre mal; je n'ai pas le sou.

FRANVAL.

Bah! et cet argent?

ÉDOUARD.

Quel argent?

FRANVAL.

Le prix de ta maison.

ÉDOUARD.

Ma maison... ah! oui, c'est juste... c'est que... dans ce moment...

FRANVAL.

En as-tu disposé?

ÉDOUARD.

Non, non; c'est-à-dire dans un sens...

LUCIE, bas, à Édouard.

Voyez-vous ce que c'est que de mentir?

ÉDOUARD.

Au fait, je ne vois pas pourquoi je ne vous avouerais pas franchement la chose. (A voix basse.) J'avais quelques dettes.

LUCIE, sévèrement.

Encore un...

ÉDOUARD.

Non, c'est la vérité; un jeune homme ne peut guère vivre sans cela; et par un hasard assez drôle, il se trouve que mon acquéreur, un monsieur... *monsieur Lenoir*...

FRANVAL.

Tu m'as dit *M. Guillaume*.

ÉDOUARD.

M. Guillaume Lenoir... un usurier...

FRANVAL.

Tu m'avais dit un marchand.

ÉDOUARD.

Marchand, parce qu'il fait l'usure en gros; bref, cet honnête homme était celui qui m'avait prêté... si bien qu'en achetant ma maison... il y a eu compensation.

FRANVAL.

Et tu devais à ton acquéreur?

ÉDOUARD, étourdiment.

Une quarantaine de mille francs.

FRANVAL.

Mais puisque tu as vendu soixante, c'est vingt mille francs qu'il te redoit.

ÉDOUARD, embarrassé.

Vingt mille francs... c'est ce que je vous disais; mais... (A part.) Comment diable me tirer de là?

FRANVAL, le regardant.

Est-ce que tu m'aurais fait un conte? Est-ce que par hasard ton acquéreur n'existerait pas?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LOLIVE, déguisé en vieux marchand; ROSE.

ROSE, annonçant.

Monsieur Guillaume Lenoir.

ÉDOUARD, stupéfait.

Monsieur...

FRANVAL, de même.

Comment?

LOLIVE, courant à Édouard.

Mille pardons, mon cher monsieur Édouard, de vous poursuivre ainsi chez les autres; mais les affaires avant la politesse... On vient de me dire que vous étiez en famille, et je n'ai pas cru être indiscret; c'est sans doute monsieur votre père et mesdemoiselles vos sœurs que je me fais l'honneur de saluer? Désolé de vous interrompre... Deux mots, et je me sauve.

ÉDOUARD, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LUCIE.

Ces Messieurs ont à causer d'affaires; mon père, permettez-moi de me retirer.

ÉDOUARD.

Pourquoi donc? je n'ai de secrets pour personne, moi...

LOLIVE.

Ah! ce n'est pas amusant, pour une jeune personne, d'entendre parler d'enregistrement, d'état de lieux... si c'était un contrat de mariage, je ne dis pas; on prend patience, parce qu'on se dit : les affaires avant la politesse.

FRANVAL.

Va, mon enfant, nous te rejoindrons bientôt.

LUCIE, à Rose en s'en allant.

Ne les quittez pas, ma chère Rose. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LUCIE.

LOLIVE.

Ah çà! mon cher Monsieur, je viens voir si vous voulez enfin terminer l'affaire de votre maison?

ÉDOUARD, étonné.

De ma maison?

LOLIVE.

Quand je dis votre maison, c'est-à-dire la mienne. J'ai acheté, vous m'avez vendu, il ne s'agit plus que de me mettre en possession. Du reste, mille choses aimables de la part de *madame Guillaume Lenoir,* mon épouse : je ne vous en parlais pas d'abord, parce que les affaires avant la politesse.

ÉDOUARD.

Ah! vous veniez pour... (A Franval.) Par exemple, voilà bien l'aventure la plus extraordinaire...

FRANVAL.

Qu'est-ce que tu y trouves donc d'extraordinaire? tu as vendu ta maison.

ÉDOUARD.

J'entends bien : ce n'est pas cela qui m'étonne; mais si vous saviez...

LOLIVE.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

La minute n'est pas signée :
Mais tout est réglé comme il faut;
Et pendant la présente année
C'est vous seul qui payez l'impôt.

ÉDOUARD.

Quoi! je le paye, est-ce possible!
Il ne manquait plus que cela;
Et grâce à cette maison-là,
Je vais me trouver éligible.

C'est dommage de l'avoir vendue.

LOLIVE.

Mais c'est fait, l'argent est prêt, et quand vous voudrez...

ÉDOUARD, à part.

C'est une mistification; mais, parbleu! je vais bien l'at-

traper. (Haut.) Puisque mon argent est prêt, mon cher *Guillaume* c'est une affaire faite ; donnez-le-moi.

LOLIVE.

Certainement, Monsieur ; (Fouillant dans sa poche et tirant sa tabatière.) aussitôt que vous aurez signé le contrat, et que le délai pour purger les hypothèques sera écoulé.

FRANVAL.

C'est juste.

LOLIVE.

Du reste, vous savez nos conventions : il ne vous revient que vingt mille francs.

ÉDOUARD, à part.

Je ne conçois pas que l'on puisse mentir avec ce front-là.

LOLIVE.

Et je les ai déposés chez votre notaire.

ÉDOUARD.

C'est fâcheux : j'aurais voulu savoir de quelle couleur est votre argent ; et je vous avoue même qu'à cause de mon beau-père et pour d'autres considérations, si vous aviez pu me payer sur-le-champ, (A part.) la plaisanterie aurait été bien meilleure.

LOLIVE.

Je conçois que, dans votre situation, vous devez avoir besoin d'argent, ne fût-ce que pour votre cautionnement.

ÉDOUARD.

Mon cautionnement !...

LOLIVE.

Oui, pour votre recette de Marseille.

FRANVAL.

Comment ! il serait vrai ? ce que tu me disais de cette place...

LOLIVE.

La nomination est publique, et c'est grâce au crédit de M. de Saint-Marcel.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

Je l'ai vu ce matin encore,
Il a pour vous beaucoup d'égard ;
Madame surtout vous adore,
Même je dois vous gronder de sa part.
Donnez lui donc la musique nouvelle,

Cette musique... oui, vous savez, mon cher,
De la chanson que vous fîtes pour elle,
Et qui ne peut aller sur aucun air.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu! celui-là est trop effronté. (Haut.) Ah çà! Monsieur...

LOLIVE.

Adieu, monsieur le receveur... une place superbe, où, avec un peu d'esprit et de bons conseils, on peut faire son chemin : on criera après vous, on dira monsieur le receveur par-ci, monsieur le receveur par-là; moquez-vous de tout cela, faites toujours fortune, quand cela devrait les désobliger, parce que, les affaires avant la politesse. Sur ce, je vous baise bien les mains. Votre très-humble serviteur, de tout mon cœur. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LOLIVE.

ÉDOUARD, le regardant sortir.

Voilà bien le plus hardi hâbleur.

FRANVAL.

Mon cher Édouard, que j'ai d'excuses à te faire : crois-tu que j'avais suspecté ta bonne foi?

ÉDOUARD.

Comment! vous auriez pu?...

FRANVAL.

Mais voici qui change bien la thèse : je veux qu'à l'instant même nous allions chez M. de Saint-Marcel, que tu me présentes à lui comme ton beau-père, et que je le remercie.

ROSE, à part.

C'est fait de lui.

ÉDOUARD, embarrassé.

C'est aujourd'hui lundi; il sera à sa petite maison de Saint-Ouen, un endroit délicieux, au bord de la Seine, vis-à-vis l'île de *Cage*. Nous y allons une ou deux fois par semaine. Imaginez-vous, beau-père, qu'il y a là un billard sur lequel l'autre jour j'ai fait un coup...

FRANVAL.

Oui; mais M. de Saint-Marcel n'y jouera pas aujourd'hui; M. Guillaume nous a dit l'avoir vu ce matin à Paris; ainsi, comme je ne me soucie pas d'y aller sans toi, partons.

ÉDOUARD.

Demain, si vous voulez ; mais aujourd'hui, cela m'est impossible.

FRANVAL.

Et pour quelle raison?

ÉDOUARD.

J'ai ce matin des amis que j'attends, et ils se faisaient même une fête de se trouver avec vous.

FRANVAL.

Je ne peux... je déjeune en ville... chez Saint-Phar..

ÉDOUARD, vivement.

La, moi qui ai commandé un déjeuner magnifique!

AIR : *Dans ce castel de haut lignage.*

J'ai dix flacons d'un champagne admirable,
Dinde truffée et vrai pâté d'Amiens.
Mon cœur d'avance en ce banquet aimable
A confondu vos amis et les miens.
Jeunes et vieux, dès le premier service,
Sont du même âge; et par un charme heureux,
A table il faut que chacun rajeunisse;
Là, le vin seul a le droit d'être vieux.

(Pendant ce couplet, Rose a l'air d'écouter attentivement les détails du repas.)

FRANVAL.

A la bonne heure; mais il est dix heures, ton déjeuner sera, comme le mien, pour midi, et d'ici-là, nous aurons le temps de faire une visite. Ainsi, tu vas venir avec moi, je l'exige : qu'est-ce que c'est donc que cela?

ÉDOUARD, à part.

Il n'en démordra pas.

ROSE, à part.

Le pauvre jeune homme ne sait plus où donner de la tête.

FRANVAL.

Eh bien! qu'as-tu donc? et d'où vient cet air embarrassé? tu ne peux pas t'absenter de chez toi pour une demi-heure?

ÉDOUARD.

Eh bien! non, beau-père, puisqu'il faut vous le dire, puisque, malgré mes efforts, il est impossible de vous le cacher : je ne puis de toute la matinée m'absenter une seule minute. (A voix basse.) J'ai une affaire d'honneur, j'attends mon adversaire.

FRANVAL.

Ah! mon Dieu!

ROSE.

J'en étais sûre; voilà du nouveau.

FRANVAL.

Et alors, ce déjeuner que tu me décrivais avec tant de facilité...

ÉDOUARD.

Il est là, il est toujours là. Je comptais prier un de mes amis que j'attends de me servir de témoin.

FRANVAL.

C'est cela, une mauvaise tête, un écervelé qui va tout gâter: c'est moi que cela regarde, je me charge d'arranger l'affaire.

ÉDOUARD.

Mais non, beau-père, ne vous mêlez pas de cela, et laissez-nous faire; cela peut vous compromettre, tandis que nous autres jeunes gens...

FRANVAL.

Du tout; je veux savoir de quoi il s'agit, et comment cela est arrivé, ou sinon point de mariage.

ÉDOUARD, à part.

Quel diable d'homme! (Haut.) Mais votre déjeuner chez Saint-Phar?

FRANVAL.

Est-ce que j'y pense maintenant! il m'attendra : quand il s'agit de ton honneur, de tes jours, toi, le fils de mon meilleur ami, mon propre fils; car maintenant je te regarde comme tel. Allons, parle, et raconte-moi tous les détails.

ÉDOUARD, à part.

Au fait, c'est un brave homme. (Haut.) Écoutez donc, beau-père, vous prenez cela trop au tragique; c'est une aventure comme tant d'autres, un malentendu, une plaisanterie.

FRANVAL.

Une plaisanterie! qui compromet votre existence, ou celle d'un compatriote?

ÉDOUARD.

D'abord, c'est un Anglais.

FRANVAL.

C'est égal. Mais pourquoi vas-tu t'exposer à des voies de fait?

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas touché.

FRANVAL.

On a des paroles.

ÉDOUARD.

Je ne lui ai pas parlé.

FRANVAL.

Mais alors ?

ÉDOUARD.

Voilà ce qui est arrivé : Je dînais hier dans une maison charmante; et vu la beauté de la journée, vraie journée d'été, toute la société prenait le café sur une petite terrasse qui donne sur le boulevard, une terrasse de la hauteur d'un entresol, et qui n'a pas même de balustrade; notez bien le fait.

ROSE, à part.

Voilà une exposition qui me fait frémir.

ÉDOUARD, comme un homme qui cherche toujours ce qu'il va dire.

La maîtresse de la maison... une femme fort aimable... jeune encore, des yeux noirs magnifiques... la maîtresse de la maison me versait un moka brûlant; et, occupé à la regarder et à lui adresser quelques compliments, je ne m'apercevais pas que le trop plein de ma tasse tombait perpendiculairement sur mon pied, qui n'était défendu que par un simple bas de soie. Un geste rétrograde que je fais pousse un monsieur qui était derrière moi au bord de la terrasse, et ma foi...

FRANVAL ET ROSE.

Ah! mon Dieu!

ÉDOUARD.

Pas le moindre danger... cinq ou six pieds d'élévation; mais le malheur veut que, juste au même moment, passe un Anglais qui le reçoit sur ses épaules.

ROSE, riant.

Ah! ah! je n'y tiens plus!

FRANVAL.

Comment! Rose, cela te fait rire?

ROSE.

Oui, Monsieur, je n'ai pu m'en empêcher.

ÉDOUARD.

C'est ce que fit aussi toute la société. L'Anglais furieux s'en prend à moi, prétend que j'ai jeté exprès un homme sur lui. Je cherche à arranger l'affaire; je lui propose même sa revanche, en lui accordant un étage de plus, c'est-à-dire qu'on le jettera sur moi du premier. Il se refuse à toute espèce d'arrangement; nous échangeons nos adresses, et lord *Cook Brook*,

mon adversaire, doit venir me prendre ce matin avec son épée.

FRANVAL, secouant la tête.

Je t'avouerai que cette histoire-là me semble bien extraordinaire; mais n'importe, je ne te quitte pas, je serai ton témoin.

ÉDOUARD, à part.

Est-il tenace! (Haut.)

Air du *Petit Courrier.*

Franchement je n'ai pas le droit
De vous faire attendre, beau-père;
Car enfin, si mon adversaire
Ne venait pas... cela se voit.
Il est des gens pleins de sagesse,
Craignant fort de s'aventurer,
Et qui demandent votre adresse,
Pour ne jamais vous rencontrer.

FRANVAL.

Eh bien! s'il n'arrive pas, nous irons chez lui.

SCÈNE VIII.

Les précédents, LOLIVE, en Anglais, UN VALET.

LE VALET, annonçant.

Milord *Cook Brook.*

FRANVAL, étonné.

Comment! il se pourrait!

ÉDOUARD, stupéfait.

Encore! ce tour-là vaut l'autre.

ROSE, à part.

A merveille! courons prévenir ma maîtresse, et prendre ses ordres. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

LOLIVE, ÉDOUARD, FRANVAL.

LOLIVE, baragouinant.

Je venais, Messié, prendre vous pour le petit boxage à l'épée.

ÉDOUARD, à part.

A l'épée!

FRANVAL.

Quoi, milord, cette aventure d'hier!

LOLIVE.

Elle était fort désagréable, et c'était pour en garder le colère que je avais gardé le *chapelier* comme il était hier. (Montrant son chapeau tout défoncé.) Voyez-vous, aussi je demandai réparation dans les formes.

ÉDOUARD.

Je n'y suis plus, et je cherche à me rappeler si par hasard je n'aurais pas dit vrai.

LOLIVE.

Yès, Messié, ce était une conduite incivile; je n'empêche point à vous de jeter un homme, s'il faisait plaisir; mais on devait auparavant crier par la fenêtre : *gare l'homme!* car enfin, je avais un parapluie que j'aurais pu ouvrir.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu! je saurai quel est le mauvais plaisant qui a juré de me mystifier ainsi. (Haut.) Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes venu pour vous battre, nous nous battrons ici, à l'instant même.

FRANVAL, les séparant.

Edouard, est-ce là la modération dont vous m'avez parlé?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LUCIE.

LUCIE, accourant.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

LOLIVE, bas, à Lucie.

Venez nous séparer. (Haut, à Édouard.) Je batterai pas moi.

ÉDOUARD.

C'est ce que nous verrons.

FRANVAL.

Et moi, je vous ordonne de m'écouter; qu'est-ce que c'est donc que cela? (A part.) Moi qui croyais d'abord que c'était une plaisanterie; je vois trop qu'il y va bon jeu bon argent. (A Lolive.) C'est vous, Monsieur, qui êtes l'offensé?

ÉDOUARD.

Du tout, c'est moi.

FRANVAL.

Lorsque vous avez manqué de le tuer, de le blesser!

ÉDOUARD.

Ce n'est pas vrai.

LOLIVE.

C'est vrai.

FRANVAL.

Oui, Monsieur, c'est vrai, vos torts ne sont que trop réels.

ÉDOUARD.

Puisque vous l'attestez, il faut bien que je le croie.

FRANVAL.

A la bonne heure, il reconnaît ses torts, il revient à la raison ; de votre côté, milord, j'espère que vous devez oublier votre ressentiment.

LOLIVE.

Si Monsieur n'a pas eu l'intention.

FRANVAL.

Il ne l'a pas eue.

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas eue.

FRANVAL.

Alors, que tout soit oublié; et pour mieux sceller le raccommodement, milord déjeunera avec nous.

LUCIE.

A merveille, je respire.

ÉDOUARD.

Au fait, je n'ai pas trop à me plaindre, et je dois plutôt remercier l'original qui s'acharne ainsi à me rendre service. Holà! Rose, Lafleur, quelqu'un ! il faudrait faire préparer à la hâte..

FRANVAL.

A quoi bon?

ÉDOUARD.

Puisque Monsieur déjeune avec nous.

FRANVAL.

Eh bien! ce superbe repas que tu as commandé ce matin, et qui est ici?

ÉDOUARD, regardant Lolive.

Ah ! oui, certainement ; mais peut-être qu'un déjeuner à la française ne conviendra pas à Monsieur?

LOLIVE.

Pardon : en Français comme en Anglais je déjeunai toujours; mon estomac il était cosmopolite.

ÉDOUARD.

Allons, me voilà pris.

SCÈNE XI.

Les précédents, ROSE.

ROSE.

Monsieur, le déjeuner est servi.

ÉDOUARD, étonné.

Le déjeuner !

ROSE.

Un coup d'œil magnifique : un pâté d'Amiens, et du vin de Champagne, au moins dix bouteilles.

ÉDOUARD, à part.

Dix ! elles y sont ! C'est fini, je ne peux plus mentir ; aussi maintenant je ne risque rien ; et cela me donne une confiance.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Allons, milord, déjeunons en famille ;
Le verre en main nous allons voir beau jeu ;
C'est dans le vin que la vérité brille.

ROSE, bas, à Édouard..

Prenez bien garde et buvez-en très-peu.

ÉDOUARD, à Lolive.

Oui, c'en est fait, abjurons la vengeance,
Et qu'en nos cœurs elle n'ait plus d'accès.

(Sur la ritournelle de l'air, il traverse le théâtre et donne une poignée de main à Lolive.)

La haine expire où l'appétit commence,
Un déjeuner vaut un traité de paix.

TOUS ENSEMBLE.

La haine expire, etc.

(Édouard, Lolive, Lucie et Franval sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

ROSE, seule.

Pauvre jeune homme! il n'en revient pas; il n'est pas habitué à un pareil régime : condamné à la vérité pour vingt-quatre heures ! Aussi il nous donne une peine; car il est d'une étourderie dans ses mensonges : il avait déjà oublié son

déjeuner; heureusement que nous y avions pensé; et, grâce à l'argent de Mademoiselle et au voisinage de madame Chevet, on peut créer à Paris un déjeuner complet en cinq minutes.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

On pourra s'offenser peut-être
De voir que Lolive, un valet,
Se place à la table du maître...
La nécessité l'exigeait.
A ses talents je rends justice,
Mais je crains, moi qui le connais,
Que l'appétit ne le trahisse...
Il est vrai qu'il fait un Anglais.

Alors il n'y a plus à craindre que cette visite de remerciement que son beau-père veut rendre à M. de Saint-Marcel. Comment l'en empêcher? il n'y a qu'un moyen : en faisant venir ici M. de Saint-Marcel. Je vais prévenir Lolive, il faut qu'il expédie son déjeuner, et qu'il nous fasse encore ce personnage-là; cela ne lui sera pas bien difficile, car son maître... hein! que veut ce monsieur?

SCÈNE XIII.

ROSE, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

M. Édouard de Sainville n'est-il pas ici?

ROSE.

Oui, Monsieur; mais il est à déjeuner avec M. de Franval, son futur beau-père.

M. DE SAINT-MARCEL.

Un déjeuner de famille, un déjeuner de noce; me préserve le ciel de le déranger! j'attendrai.

ROSE.

Si Monsieur voulait dire son nom?

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est inutile.

ROSE.

Ce n'est pas pour savoir; mais si on connaissait seulement pour quelle affaire...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je la lui expliquerai moi-même, à lui ou à son beau-père.

ROSE.

Comme Monsieur voudra.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, FRANVAL.

FRANVAL, la serviette à la main, à la cantonade.

Je suis à vous, milord; je veux ratifier le traité d'alliance avec d'excellente liqueur de Bordeaux que j'ai rapportée moi-même.

ROSE, à M. de Saint-Marcel.

Voici justement M. Franval.

FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est?

ROSE.

Un monsieur qui voulait dire deux mots, à vous ou à votre gendre. (A part.) Allons vite préparer Lolive au nouveau rôle qu'il doit jouer. (Elle sort.)

SCÈNE XV.

FRANVAL, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est à monsieur Franval que j'ai l'honneur de parler? enchanté, Monsieur, de vous trouver à Paris; je ne vous connaissais que de réputation, et d'après les récits de mon vieux camarade, M. de Sainville, qui, dans toutes ses lettres, me parlait de vous et de son fils Édouard.

FRANVAL.

Vous êtes un ami de M. de Sainville?

M. DE SAINT-MARCEL.

Son plus ancien et son meilleur ami, M. de Saint-Marcel.

FRANVAL.

Comment, monsieur le comte, vous vous donnez la peine de venir nous voir; c'est moi qui aujourd'hui même voulais vous faire ma visite, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous avez comblé mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Des bontés!.. il me semble que je n'ai encore rien fait pour

lui; mais c'est sa faute : j'apprends hier par ma femme, madame de Saint-Marcel, qu'il était à Paris : et comment l'a-t-elle su ? au bal de l'Opéra.

FRANVAL.

Au bal de l'Opéra !

M. DE SAINT-MARCEL.

Oui. Sans Édouard, qui pourtant ne la connaissait pas, la comtesse se trouvait compromise dans la plus sotte affaire...

FRANVAL.

Qu'est-ce que vous dites là ? comment ! depuis trois mois...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je ne l'ai pas vu une seule fois; et j'ai reçu avant-hier de son père une lettre qui me paraissait une énigme : il se plaignait de ce que son fils n'avait pas encore obtenu une recette à Marseille. Que diable ! quand on veut obtenir, on demande; moi, je ne pouvais pas deviner, et je venais exprès pour lui faire une querelle.

FRANVAL.

Parbleu ! j'en ai bien d'autres à lui faire. Comment ! Monsieur, Édouard de Sainville ne va pas habituellement chez vous?

M. DE SAINT-MARCEL.

Non, Monsieur.

FRANVAL.

Je ne dis pas à Paris, mais à votre petite maison de campagne.

M. DE SAINT-MARCEL.

Ma maison de campagne ! je n'en ai pas.

FRANVAL.

Soit; mais un pied-à-terre à Saint-Ouen, une vue magnifique... une salle de billard.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je suis très-maladroit, et je n'y joue jamais.

FRANVAL.

J'aurais dû m'en douter. Imaginez-vous, Monsieur, un système de mensonges tellement compliqué, tellement combiné, que maintenant je ne peux pas m'y reconnaître. Mais, vous voilà, vous m'aiderez à le confondre; et bien certainement il n'aura pas ma fille.

M. DE SAINT-MARCEL.

Y pensez-vous? moi qui me faisais une fête de lui offrir mon présent de noce.

FRANVAL.

Il ne sera pas mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Mais votre parole ?

FRANVAL.

Je la retire, et il n'a pas droit de se plaindre. Je l'ai prévenu qu'au premier mensonge que je pourrais prouver, tout serait rompu. Je suis trop heureux de vous avoir rencontré, et nous allons voir comment il soutiendra votre présence. Le voici; je vous prie de ne pas vous nommer.

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et moi qui venais pour le remercier d'un service.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD, LUCIE, ROSE.

ÉDOUARD.

Parbleu ! vous êtes tous d'aimables convives; vous, beau-père, vous nous quittez au milieu du déjeuner, et un instant après, milord disparaît à la seconde bouteille de champagne.

ROSE.

Quelqu'un le demandait.

ÉDOUARD.

Ah ! oui : peut-être quelque jeune homme qui était dans l'embarras; car je suis forcé de convenir qu'il est fort obligeant; il rend service, et sans intérêt; c'est beau, dites donc, beau-père ! Qu'est-ce que nous faisons ce matin?

FRANVAL.

J'avais envie de sortir; mais voici une visite qui nous arrive : un ami de la famille.

ÉDOUARD, à M. de Saint-Marcel.

Pardon; je n'avais pas eu le plaisir de voir Monsieur. Monsieur est de Bordeaux ?

FRANVAL.

Justement.

ÉDOUARD.

Je l'aurais parié; nous autres gens du Midi, nous avons un air de loyauté, de franchise. Si Monsieur est pour quelque temps à Paris, je me ferai un plaisir de lui servir de guide,

de conducteur. Je vous en prie, ne vous gênez pas avec moi; dès que vous êtes l'ami du beau-père...

M. DE SAINT-MARCEL, à Franval.

Je vous fais compliment, Monsieur; votre gendre me paraît un aimable garçon.

FRANVAL, bas, à M. de Saint-Marcel.

Attendez, attendez. (A Édouard.) Il faut te dire, mon ami, que Monsieur est ici pour solliciter, et aurait besoin de M. de Saint-Marcel.

ÉDOUARD.

Tant mieux. On dit que c'est un homme juste et impartial, dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge.

FRANVAL.

Oui. Mais toi, qui le connais intimement, ne pourrais-tu, par ton crédit...

ÉDOUARD.

Ah! certainement; et j'aurai l'honneur de lui présenter Monsieur. Vrai, vous en serez content... Un homme charmant, qui, sans me vanter, me veut du bien.

FRANVAL, riant.

Hein!

M. DE SAINT-MARCEL, bas, à Franval en riant.

Eh mais! jusqu'à présent, je trouve qu'il dit vrai.

ÉDOUARD.

Et d'une gaieté... Ce n'est pas lui qui m'aurait laissé seul à table, comme vous l'avez fait. Tenez, hier encore, nous avons déjeuné ensemble chez lui.

FRANVAL ET M. DE SAINT-MARCEL

Vous avez déjeuné?...

ÉDOUARD.

Oui; nous étions à côté l'un de l'autre.

FRANVAL.

Il faut donc que depuis hier il soit bien changé.

ÉDOUARD.

Pourquoi cela?

FRANVAL, montrant M. de Saint-Marcel.

C'est que le voilà, et que tu ne l'as pas reconnu.

ÉDOUARD, surpris.

M. de Saint-Marcel!

ROSE, à part.

C'est fait de nous.

LUCIE, de même.

Tout est perdu.

ÉDOUARD, se remettant sur-le-champ.

Comment! c'est là M. de Saint-Marcel!... Je suis désolé, mais je n'ai pas l'honneur de reconnaître...

FRANVAL.

Je le crois bien; mais il n'en est pas moins vrai que c'est lui.

ÉDOUARD.

Permettez donc, beau-père, je ne dis pas le contraire; mais ce n'est pas avec Monsieur que j'ai déjeuné hier, voilà l'exacte vérité. Vous expliquer comment cela se fait, je l'ignore; mais à moins qu'il n'y ait dans Paris plusieurs Saint-Marcel...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je n'en connais pas d'autre que Théodore de Saint-Marcel, mon frère, qui est au ministère des affaires étrangères.

ÉDOUARD.

Précisément; c'est chez lui sans doute que j'ai été présenté, et c'est avec lui probablement que j'aurai déjeuné hier.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je le croirais assez sans une petite difficulté, c'est que depuis trois mois il est en Angleterre.

ÉDOUARD, à part.

Ah! diable! (Haut.) Il sera donc revenu secrètement; car hier il était à Paris.

FRANVAL.

Il n'y était pas.

ÉDOUARD.

Il y était.

FRANVAL.

Eh bien! mon garçon, j'oublie tout, si tu peux me prouver celui-là.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET, LOLIVE, en habit brodé, le chapeau à plumes sous le bras.

LE VALET, annonçant.

M. de Saint-Marcel.

LOLIVE, d'un air d'aisance.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Que vois-je! et ce fripon de Lolive, mon valet de chambre.

LOLIVE.

Nous voici bien du monde... Serviteur, Messieurs. Bonjour, mon cher Édouard.

ÉDOUARD.

C'est vous, mon cher protecteur! J'avoue que cette fois je n'y comptais plus. Mon étoile avait pâli, et vous faites bien de venir à mon secours. Je vous présente à mon beau-père et à monsieur votre frère.

LOLIVE, s'avance d'un air dégagé, et apercevant M. de Saint-Marcel :

Dieu! mon maître!

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et avec mon habit brodé!

FRANVAL, étonné.

Ils se reconnaissent. (Édouard, Franval, Lolive et Lucie restent tous immobiles de surpris.)

M. DE SAINT-MARCEL.

Quel tableau! personne n'y est plus. Venons à leur secours, car ils ne s'en tireraient jamais. (Allant à Lolive.) Eh bien! mon cher frère!

TOUS.

Son frère!

M. DE SAINT-MARCEL.

Pourquoi ce trouble, cet embarras? Vous vouliez donc me faire un mystère de votre arrivée?

ÉDOUARD.

Comment! Monsieur, c'est votre frère, Théodore de Saint-Marcel, qui revient d'Angleterre?

M. DE SAINT-MARCEL.

Eh oui! est-ce que cela ne vous arrange pas?

ÉDOUARD.

Si vraiment; mais, aujourd'hui, c'est comme un fait exprès, je n'invente que des vérités. Ce n'est pas ma faute, beau-père; mais en conscience, vous êtes obligé de me donner votre fille.

M. DE SAINT-MARCEL, riant.

Oui, Monsieur; il faut consentir à cette union. Vous n'avez plus de mensonges à lui reprocher.

FRANVAL.

Excepté celui de la recette de Marseille.

M. DE SAINT-MARCEL.

La voici; c'est le présent de noce que je lui destinais.

LUCIE.

Comment! il se pourrait...

ÉDOUARD.

Ah! je parie que c'est vrai; tout est vrai aujourd'hui. Ainsi, beau-père, consentez, tout le monde vous en supplie.

FRANVAL.

Je suis sûr qu'on me trompe.

LOLIVE.

Et moi aussi.

M. DE SAINT-MARCEL.

Et moi aussi; et cependant vous consentez...

FRANVAL.

Il le faut bien, ne fût-ce que par curiosité, et pour avoir le mot de l'énigme.

LOLIVE, jetant son chapeau.

Vivat! La parole de Monsieur vaut de l'or. Je reprends la livrée, et mets aux pieds de Rosette M. Guillaume Lenoir, milord Cook-Brook, et, bien plus, le fidèle Lolive, valet de chambre de monsieur le comte.

ÉDOUARD.

Comment! coquin, c'était toi?

FRANVAL.

Fais donc l'étonné.

ÉDOUARD.

Je vous jure que je n'en savais rien, et que je ne le connaissais pas.

FRANVAL.

Encore! par exemple, c'est là le plus difficile à croire.

LUCIE.

Et cependant, mon père, c'est la vérité; nous vous mettrons au fait de tout.

ÉDOUARD.

Le ciel m'est témoin que, si j'en ai imposé aujourd'hui, c'était pour la dernière fois, et à mon corps défendant. Oui, Monsieur, oui, mon cher protecteur, je jure de me corriger, de ne plus retomber dans un défaut dont je vois trop les dan-

gers. Lolive, je me souviendrai de ta leçon; je te promets une récompense.

LOLIVE.

Bien sûr?

LUCIE, lui donnant une bourse.

Et moi je te la donne.

LOLIVE.

C'est encore mieux. (Pesant la bourse.)

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

VAUDEVILLE.

LUCIE.

De vérités trop redoutables
L'amour-propre peut s'offenser;
La Fontaine a su par des fables
Le corriger sans le blesser.
Dans un charme heureux il nous plonge
Par sa douce naïveté,
Et c'est à l'aide du mensonge
Qu'il fait passer la vérité.

FRANVAL.

Si les belles ont des caprices,
C'est afin qu'on les aime plus.
Si l'on est faux, c'est que les vices
Rapportent plus que les vertus.
Si maint Crésus que l'ennui ronge
Par ses courtisans est flatté,
C'est qu'on gagne avec le mensonge
Bien plus qu'avec la vérité.

M. DE SAINT-MARCEL.

En tout temps loyal et sincère,
Du grand jour rechercher l'éclat,
Tel fut toujours le caractère
Du véritable homme d'État.
Pour que son crédit se prolonge,
Pour que son nom soit respecté,
Il n'a pas besoin du mensonge,
Et ne craint pas la vérité.

ROSE.

Vous qui ne contemplez les astres
Que pour nous prédire des maux;
Vous qui ne rêvez que désastres,

De grâce, messieurs les journaux,
Pourquoi par de si tristes songes
Effrayer la crédulité?
Faites-nous de plus doux mensonges,
Ou dites-nous la vérité.

LOLIVE.

Cherchez la vérité! l'un prouve
Qu'on la rencontre dans le vin;
L'autre en un puits dit qu'on la trouve;
Ce fait me paraît plus certain.
Car à Paris où, plus j'y songe,
Bacchus est souvent frélaté,
C'est dans le vin qu'est le mensonge,
C'est dans l'eau qu'est la vérité.

ÉDOUARD, au public.

Ce matin, selon mon usage,
Lorsqu'à tout propos je mentais,
J'ai dit du bien de cet ouvrage,
J'ai même prédit un succès.
Daignez réaliser ce songe,
Et grâces à votre bonté!
Que pour moi ce dernier mensonge
Soit encore une vérité.

FIN DE LE MENTEUR VÉRIDIQUE.

LA

MAITRESSE AU LOGIS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 9 juin 1823.

PERSONNAGES.

M. DE MERTEUIL.
LÉON } DE SAINT-YVES, ses
FORTUNÉ } neveux.
HORTENSE, jeune veuve.
JULIE, femme de chambre d'Hortense.
GERVAIS, jardinier d'Hortense.

Un salon. Porte au fond. Deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, GERVAIS.

GERVAIS, au milieu du salon, avec un pot de fleurs sous le bras.

Mademoiselle Julie, mademoiselle Julie! entendez-vous la sonnette de Madame?

JULIE, sortant de la porte à gauche du spectateur.

Eh! sans doute, Madame demande sa robe de noce; mais dans un jour comme celui-ci, on ne sait auquel entendre... On y va, on y va. (Elle entre dans l'appartement à droite.)

GERVAIS, seul.

Il me semble cependant qu'une robe de mariage c'est assez essentiel; moi, d'abord, je suis pour qu'on se fasse beau et surtout qu'on s'amuse un jour de noce. C'est si agréable ce jour-là... surtout pour nous autres.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Grâce au ciel, nous savons l'usage;
A chacun l'on fait un présent,
Le jour où l'on entre en ménage ;
C'est fort bien vu, c'est très-prudent;
Car l'hymen ressemble, et pour cause,
A ces spectacles où souvent

L'on ne donnerait pas grand' chose,
Si l'on ne payait qu'en sortant.

(Julie entre.)

Eh bien ! Mademoiselle, vous voilà déjà revenue.

JULIE.

Eh ! oui, sans doute ; Madame ne veut pas de cette robe ; elle prétend que cela lui donnerait un air de mariée, et c'est ce qui lui déplaît le plus au monde. Alors, quand on a de semblables idées, on ne prend pas un mari, et on reste veuve.

GERVAIS.

Du tout, Mademoiselle ; le veuvage ne vaut rien... pour les domestiques. Il n'y a qu'une volonté, partant il faut obéir. Dans le mariage, au contraire, ce qui est l'avis de Monsieur n'est pas l'avis de Madame ; si l'on est maltraité par l'un, on est protégé par l'autre, et souvent par les deux, car nous avons les querelles, les raccommodements, les rapports, les rapports surtout.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

L'un pour parler souvent vous récompense ;
Pour ne rien dir' l'autre vous donne aussi.

JULIE.

Faire payer jusques à ton silence...

GERVAIS.

C'est de l'argent bien gagné, Dieu merci.
On d'vrait l' payer plus cher encore.
Jug' quel trésor qu'un serviteur discret :
Puisqu'en ménage on prétend que l'on est
Bien plus heureux par les chos' qu'on ignore
Que par celles que l'on connaît.

JULIE.

Vraiment, Gervais, je ne t'aurais jamais cru autant de talent d'observation, et je crois d'ailleurs que le prétendu t'a mis dans ses intérêts.

GERVAIS.

C'est vrai ; ce M. Fortuné de Saint-Yves me paraît un brave homme ; d'abord, il a une belle fortune.

JULIE.

Oui, il n'y a que cela à en dire.

GERVAIS.

C'est un beau cavalier.

JULIE.

C'est un sot.

GERVAIS.

Laissez-donc ; il a toujours l'argent à la main.

JULIE.

Oui, c'est là l'esprit des gens riches.

GERVAIS.

Pas toujours ; j'en connais qui cachent leur esprit ; et, en outre, celui-ci a un air bon enfant.

JULIE.

Oui, ni humeur, ni volonté, ni caractère, toujours de l'avis du dernier qui lui parle ; il ne faudrait pas s'y fier, il n'y a rien de pis que ces gens-là ; et je ne conçois pas comment Madame, qui est jeune et riche, et maîtresse d'elle-même, a été faire un pareil choix.

GERVAIS.

Pourquoi ? c'est qu'elle l'aimait.

JULIE.

Je n'en voudrais pas répondre ; vous voyez comme cette noce a un air triste ; pas d'amis, pas de parents, personne d'invité, point de bal, ni au salon, ni à l'office ; moi qui avais un costume charmant.

GERVAIS, regardant par la porte du fond.

Vous voyez bien, vous disiez qu'il n'y avait pas d'invitations, v'là un monsieur qui a un air de famille ; c'est quelque père, ou quelque cousin pour le moins.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE MERTEUIL, entrant par le fond.

M. DE MERTEUIL.

Votre maîtresse est-elle visible ?

JULIE.

Je ne saurais vous dire. Monsieur ignore peut-être qu'aujourd'hui il y a une noce ?

M. DE MERTEUIL.

Si vraiment, je le sais.

JULIE.

C'est que Madame avait dit qu'elle n'attendait personne.

M. DE MERTEUIL.

Aussi je viens sans être invité ; vous pouvez annoncer M. de Merteuil, l'oncle du marié.

GERVAIS.

La ! je disais bien que Monsieur avait un air d'oncle, ou de quelque chose d'approchant; vous dites M. de Merteuil? j'y vais; je suis si content que M. de Saint-Yves, que M. votre neveu... (A Julie.) Moi, d'abord, il me tardait qu'il y eût un maître dans la maison, parce que d'obéir à une femme...

JULIE.

Eh bien! par exemple.

GERVAIS.

Oui, j'ai le cœur bien placé: je ne suis que jardinier, mais je suis fier comme un laquais. (A M. de Merteuil.) Je vais vous annoncer.

M. DE MERTEUIL.

Restez, j'aperçois votre maîtresse.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; HORTENSE, sortant de l'appartement à droite.

HORTENSE, faisant la révérence.

Comment! monsieur de Merteuil dans ce pays! Je vous croyais encore au fond de la Bourgogne. (Aux domestiques.) Laissez-nous. Gervais, passez à la mairie; vous vous informerez si tout est prêt pour le cérémonie; vous direz ensuite que l'on mette les chevaux et vous reviendrez m'avertir.

GERVAIS.

Oui, Madame... (A part.) C'est cela, trois ou quatre ordres à la fois. Mais, patience, ça va changer.

SCÈNE IV.

M. DE MERTEUIL, HORTENSE.

M. DE MERTEUIL.

Vous allez sans doute me trouver bien indiscret?

HORTENSE.

Vous ne pouvez jamais l'être. Croyez, Monsieur, que nous ignorions votre retour, sans cela nous nous serions empressés, votre neveu et moi...

M. DE MERTEUIL.

Eh quoi! Madame, ce que j'ai appris est donc vrai! vous allez vous marier?

HORTENSE.

Mais, oui; dans deux heures à peu près.

M. DE MERTEUIL.

Comment! il y a deux mois, je viens demander votre main pour le plus jeune de mes neveux, Saint-Yves, que j'ai élevé, que j'aime, mon enfant d'adoption, un cavalier charmant, dont chacun vante l'esprit, l'amabilité, le caractère. Vous le refusez, vous ne lui permettez même pas de se présenter chez vous, et de détruire les injustes préventions que vous aviez contre lui. Persuadé que vous voulez toujours rester veuve, je vais faire un voyage dans une de mes terres; et ce matin, à mon retour, j'apprends que, non contente d'avoir refusé mon pauvre neveu, vous allez épouser son cousin, un génie épais et massif comme son individu. Du reste, il ne m'appartient pas d'en dire du mal, puisque c'est un de mes parents; mais enfin, sous aucun rapport, il ne peut entrer en comparaison avec mon autre neveu. Tout cela n'est-il pas vrai? Répondez.

HORTENSE.

Oui, Monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Comment donc son cousin a-t-il pu vous séduire? car enfin, puisqu'il est l'époux de votre choix, vous avez sans doute pour lui un amour?...

HORTENSE.

Non, Monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Et vous l'épousez?

HORTENSE.

Oui, Monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Par exemple, Madame, vous me permettrez de vous dire que voilà une conduite...

HORTENSE.

Bizarre, inexplicable; allons, convenez-en; avec sa nièce on peut tout dire, on n'a pas besoin d'être galant.

M. DE MERTEUIL.

Eh bien! pour profiter de la permission, je vous dirai que vous allez commettre une... une imprudence.

HORTENSE.

Ah! vous me ménagez encore; et vous voulez dire mieux.

M. DE MERTEUIL.

Eh bien! oui, Madame, une folie; et c'en est une que rien ne peut justifier.

HORTENSE.

Peut-être. D'abord, Monsieur, s'il n'avait tenu qu'à moi, je ne me serais jamais remariée, je serais toujours restée veuve; il est si doux d'être libre, de n'être point soumise aux volontés, aux caprices d'un maître, ou d'un époux, comme vous voudrez; moi, je l'avoue, j'aime à commander; le pouvoir a tant de charmes! Mais c'est pour nous autres femmes que l'indépendance est une chimère; et je m'aperçus bientôt que j'avais fait un rêve impossible à réaliser. Dans le monde, dans les sociétés, aux spectacles, comment se présenter seule? il faut agréer malgré soi les soins d'un chevalier. Dès qu'on entre dans un salon, on se demande : quelle est cette dame? c'est madame une telle, une veuve. Ah! c'est une veuve! Ce titre de veuve inspire tant de hardiesse, tant de confiance, tout le monde se croit des droits, depuis le vieux conseiller jusqu'au lycéen qui sort de son collége. Vous voyez donc bien que pour sa réputation on ne peut pas rester veuve.

M. DE MERTEUIL.

Raison de plus pour bien réfléchir au choix d'un époux.

HORTENSE.

C'est ce que j'ai fait. Je me suis d'abord promis de ne pas me marier par inclination. Je me suis rappelé ensuite que mon premier mari, qui m'avait rendue fort malheureuse, avait infiniment d'esprit, beaucoup plus que moi.

M. DE MERTEUIL.

J'ai peine à le croire, Madame.

HORTENSE.

Et moi, je n'en puis douter; car il avait pris sur moi un ascendant qui me forçait toujours à lui obéir, quelque absurdes, quelque injustes que me parussent ses volontés; et comme je ne vous ai pas caché que je voulais, malgré mon mariage, rester chez moi maîtresse souveraine et absolue, j'ai dû, d'après mon système, me défier des gens charmants, aimables, spirituels. Voilà pourquoi j'ai refusé le parti que vous m'aviez proposé.

M. DE MERTEUIL.

Je conçois, Madame, tout ce que cette exclusion a d'hono-

rable pour mon pauvre neveu ; et je comprends maintenant comment son heureux cousin a dû l'emporter sur lui.

HORTENSE.

Vous auriez tort, Monsieur, d'en rien induire de défavorable à celui que j'ai choisi. Il y a en tout un juste milieu à observer : un homme peut être fort bien, sans être charmant, et être fort aimable, sans être un Voltaire.

AIR du *Pot de fleurs.*

De l'art des vers les amours font usage,
Mais pour l'hymen l'humble prose suffit ;
Car on est heureux en ménage
Plus par le cœur que par l'esprit :
Que m'apprendront ces vers faits pour séduire?
Que mon époux est fidèle et constant?
Si son amour le prouve à chaque instant,
Qu'a-t-il besoin de me le dire?

M. DE MERTEUIL.

A la bonne heure, Madame! mais au moins vous ne serez point inaccessible à la pitié; et je suis sûr que mon neveu est au désespoir. Si vous l'aviez entendu comme moi, quand je lui ai porté votre refus; si vous lisiez ses lettres, si vous saviez tous les partis qu'il a refusés pour vous!

HORTENSE.

Pour moi?

M. DE MERTEUIL.

Oui, Madame; il en est temps encore, rompez ce mariage, ou du moins retardez-le de quelques jours.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

Un jeune homme qui est en bas voudrait parler à M. de Merteuil.

M. DE MERTEUIL.

Ah! mon Dieu! si c'était lui ; s'il venait me supplier de tenter un dernier effort... Parlez, Madame, que lui dirai-je?

HORTENSE.

Qu'il n'est pas raisonnable , ni vous non plus; les choses sont trop avancées; que peut-être sans cela... mais tout est disposé pour le mariage , n'est-il pas vrai?

GERVAIS.

Oui, Madame, tout est prêt; je venais vous le dire.

HORTENSE.

Vous le voyez, nous n'attendons plus que le futur.

GERVAIS.

Il est ici, Madame, dans le petit salon; mais sachant que vous étiez avec Monsieur, il attend vos ordres pour se présenter.

M. DE MERTEUIL.

Je me retire, Madame.

HORTENSE.

Non pas, j'espère que vous passerez la journée avec nous; n'êtes-vous pas notre plus proche parent? Voyez seulement ce que l'on vous veut et quelle est la personne qui vous demande.

GERVAIS.

C'est un jeune paysan, qui tient une lettre à la main.

M. DE MERTEUIL.

Puisque vous le voulez, Madame, je reviens à l'instant.

SCÈNE VI.

HORTENSE, GERVAIS.

HORTENSE.

A-t-on jamais vu une pareille obstination? et pouvais-je penser que ce jeune homme que j'ai rencontré deux ou trois fois en société irait se prendre ainsi de belle passion? Ah! mon Dieu! et mon mari que j'oublie. (A Gervais.) Dis-lui donc qu'il peut se présenter. (Gervais entre dans le salon à gauche.) M. de Merteuil a beau dire, je n'ai là-dedans rien à me reprocher; et s'il m'aime, c'est un malheur dont je ne suis pas responsable.

SCÈNE VII.

GERVAIS, HORTENSE, SAINT-YVES, habit noir, gilet et culotte clairs, guètres larges à l'anglaise et de même couleur, perruque blonde bouclée ridiculement; il sort du salon à gauche.)

GERVAIS.

Oui, Monsieur, Madame est visible et vous attend.

HORTENSE.

Que j'ai d'excuses à vous faire! j'ignorais, je vous le jure, que vous fussiez là. Vous vous êtes ennuyé sans doute?

SAINT-YVES.

Du tout; j'étais là dans un fauteuil, où je crois que je me suis endormis; moi, d'abord, je ne m'impatiente jamais.

HORTENSE.

C'est d'un heureux caractère; mais vous pouviez entrer, car j'étais là à causer avec M. de Merteuil, votre oncle.

SAINT-YVES.

Ah! mon oncle de Merteuil est ici? j'en suis enchanté, c'est-à-dire, enchanté... j'entends par là que ça m'est bien égal, parce qu'il ne m'a jamais beaucoup aimé, à cause de mon cousin Léon qu'il me préférait. Connaissez-vous mon cousin Léon?

HORTENSE.

Fort peu.

SAINT-YVES.

Eh bien, vous verrez un joli garçon! on dit que nous nous ressemblons un peu; mais il est bien mieux; et puis, voyez-vous, mon cousin Léon est un gaillard qui a des connaissances, de l'instruction; et ses études... donc!... je peux dire qu'il les a faites doubles; je vais vous expliquer comment :

Air du vaudeville du *Petit Courrier.*

Dans le collége où nous étions,
Nos devoirs étaient tous les mêmes;
C'est lui qui me faisait mes thèmes
Et qui dictait mes versions.
Je me fâche peu, d'ordinaire,
Mais quand on m'insultait, ma foi,
S'il fallait se mettre en colère,
C'est lui qui s'y mettait pour moi.

Parce que moi, voyez-vous, au collége, je n'ai jamais été fort d'aucune manière. (En riant.) Ah! ah! aussi, je n'ai pas peur de perdre mon latin; ah! ah!

HORTENSE.

Mais taisez-vous donc; si on vous entendait.

SAINT-YVES, reprenant l'air soumis et sérieux.

Je me tais, Madame.

HORTENSE.

Avez-vous fait ce dont nous étions convenus?

SAINT-YVES.

Oui, Madame, oui; j'ai été chez la marchande de modes,

lingère, bijoutier, etc., et j'espère que vous avez dû être contente de la corbeille de noce que je vous ai envoyée hier.

HORTENSE.

Oui, sans doute; elle était d'une élégance, d'un goût exquis!... je n'en revenais pas.

SAINT-YVES.

Je le crois bien; aussi ce n'était pas moi qui l'avais choisie, pas si bête; j'en avais chargé mon cousin Léon, parce que lui, il s'entend à toutes ces niaiseries-là. Ah, ah, ah!

HORTENSE.

Je vous ai déjà dit qu'on pouvait vous entendre.

SAINT-YVES.

Je me tais, Madame. Voici en même temps votre portrait. Si le cadre ne vous plaît pas, ce n'est pas ma faute; je voulais le faire entourer de brillants, mais mon cousin Léon n'a pas voulu; savez-vous pourquoi? c'est assez bête; il m'a dit : « A « quoi bon des diamants? ceux qui regarderont ce portrait ne « les verront pas. » Ce qui est une niaiserie, parce que des diamants, ça se voit toujours; alors, je lui ai dit : « Fais « comme tu voudras. »

HORTENSE.

Comment, est-ce que ce serait lui aussi?

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Mais je ne veux plus, je l'atteste,
A mon cousin avoir recours;
Pour mettre un cadre aussi modeste,
On l'a fait attendre huit jours;
Il faut qu'il soit bien bon apôtre.
Huit jours! est-ce là du bon sens?
(Montrant le portrait.)
Il en aurait fait faire un autre,
Qu'il n'eût pas été plus longtemps

Il est vrai qu'à Paris les ouvriers, eh, eh!...

HORTENSE.

Encore, Monsieur!

SAINT-YVES.

Je me tais, Madame; mais en tout cas vous lui en ferez tout à l'heure vos reproches, car il va venir.

HORTENSE.

Il va venir! et comment?

SAINT-YVES.

C'est moi qui suis allé ce matin à Paris, pour l'inviter à ma noce; quant à mes autres parents, ils demeurent tous dans les environs, et seront ici dans l'instant.

HORTENSE.

Il ne manquait plus que cela! Et pourquoi l'avez-vous fait sans me consulter? Je vous avais dit que je voulais que ce mariage se fît sans bruit, sans éclat.

SAINT-YVES.

Aussi, Madame, vous le voyez, j'ai suivi vos ordres: mariage incognito, tenue de campagne.

HORTENSE.

C'est bien; mais votre cousin, vos autres parents?..

SAINT-YVES.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là? vous allez vous fâcher contre moi.

HORTENSE.

Non, sans doute; mais après la cérémonie, vous aurez la bonté d'aller sur-le-champ désinviter tout le monde.

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

HORTENSE.

Quant à votre cousin Léon... vous ne pourrez pas retourner à Paris, à six lieues d'ici.

SAINT-YVES.

Non, Madame.

HORTENSE.

Il faut donc bien le laisser arriver; mais on lui dira... enfin nous trouverons quelque prétexte.

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

HORTENSE.

Quant à votre oncle Merteuil... (Se retenant.) Le voici, je l'entends.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, puis M. DE MERTEUIL.

SAINT-YVES.

C'est bon, je vais le renvoyer.

HORTENSE.

Du tout.

SAINT-YVES.

Puisqu'il est de mes parents, autant commencer par lui.

HORTENSE.

Au contraire, je veux que vous l'engagiez à rester aujourd'hui.

SAINT-YVES.

C'est que vous m'aviez dit d'abord...

HORTENSE.

Je dis maintenant autrement; et surtout que ça ait l'air de venir de vous.

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

HORTENSE, à M. de Merteuil.

Eh bien! Monsieur, quelle nouvelle vous annonçait-on?

M. DE MERTEUIL.

Ce n'était point du tout ce que je croyais; c'est une affaire assez délicate, et pour laquelle on me donnait des instructions.

SAINT-YVES, allant à lui.

Vous vous portez bien, mon cher oncle?

M. DE MERTEUIL.

Oui, mon cher neveu, et je te félicite de ton bonheur. Je t'avoue après cela que, si on m'avait consulté d'avance, ce qui arrive aujourd'hui n'aurait peut-être pas eu lieu. Mais il faut bien se prêter de bonne grâce, lorsqu'on ne peut pas faire autrement...

SAINT-AAS'

Hein! est-ce d'un bon oncle? Voilà comme il a toujours été pour moi. A propos de cela, on m'a chargé de vous inviter à dîner avec nous; mais je vous prie de croire que ça vient de moi. Comme dit la chanson. « *De moi-même et sans effort.* » Ah, ah! (Il rencontre un regard d'Hortense, et se calme sur-le-champ.) Ah! vous acceptez, n'est-ce pas?

M. DE MERTEUIL.

Oui, mon garçon, oui, je te le promets, mais ne compte pas sur moi pour te servir de témoin.

SAINT-YVES.

Nous n'en avons pas besoin; ils sont avertis. La mairie est à deux pas, et nous n'avons qu'à signer.

GERVAIS, avec un gros bouquet au côté.

La voiture de Monsieur.

HORTENSE.

Hein ! qu'es-ce que c'est ?

GERVAIS, répétant plus fort.

La voiture de Monsieur.

HORTENSE, souriant.

C'est juste.

SAINT-YVES.

Air des *Comédiens*.

Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée.
Dans un instant je serai votre époux.

HORTENSE, à M. de Merteuil.

Pour compléter cette heureuse journée,
Nous reviendrons la finir avec vous.

M. DE MERTEUIL.

Hâtez-vous donc ici de reparaître.

GERVAIS, à part.

C'est qu'à Madam' j'étais las d'obéir ;
Ne pouvant pas encore être mon maître,
J'en change au moins, ça fait toujours plaisir.

ENSEMBLE.

Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée, etc.
(Saint-Yves et Hortense sortent.)

SCÈNE IX.

M. DE MERTEUIL, JULIE, sortant de la chambre à droite.

M. DE MERTEUIL.

Ma foi...

JULIE, entrant mystérieusement.

Monsieur... Monsieur !..

M. DE MERTEUIL.

Ah ! la femme de chambre de Madame. Eh ! mon Dieu, d'où vient cet air mystérieux ?

JULIE.

Monsieur, comme oncle de mon maître et de ma maîtresse, je crois devoir vous prévenir d'un événement qui les intéresse l'un ou l'autre, et peut-être tous les deux.

M. DE MERTEUIL.

Qu'est-ce donc ?

JULIE.

Une espèce de paysan, celui même qui tout à l'heure vous a apporté une lettre, vient de m'aborder dans l'avenue, et m'a dit tout bas à l'oreille : Mademoiselle Julie, un jeune homme qui connaît l'attachement que vous portez à votre maîtresse aurait un secret important à vous confier : trouvez-vous d'ici à un quart d'heure dans le petit pavillon au bout du jardin ; votre fortune en dépend.

M. DE MERTEUIL.

Voilà tout?

JULIE.

Voilà tout... si ce n'est cette bourse qu'il a laissée en s'enfuyant, et dans laquelle on avait oublié une vingtaine de pièces d'or. Je vous le demande, Monsieur, qu'est-ce que vous dites de cela?

M. DE MERTEUIL.

Mais, toi-même, qu'est-ce que tu en dis?

JULIE.

Moi? rien, Monsieur. Je pense que c'est un des adorateurs de Madame, un prétendant malheureux, peut-être même ce jeune homme que Madame a refusé... M. Léon, votre neveu.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

C'est lui surtout que j'appréhende.
Dois-je ou non, je vous le demande,
Aller à ce rendez-vous-là?
C'est pour ma maîtresse, et voilà
D'où vient mon embarras extrême ;
Si ce n'était que pour moi-même,
Monsieur sent bien qu'en pareil cas,
Hélas! je n'hésiterais pas.

M. DE MERTEUIL.

Moi, je n'ai point d'avis à te donner; fais ce que tu voudras.

JULIE.

Je remercie Monsieur : mon devoir était de le prévenir, car je n'aurais osé rien prendre sur moi ; mais dès que Monsieur est instruit et qu'il m'autorise...

M. DE MERTEUIL.

Du tout; je ne suis pour rien là-dedans; je te l'ai dit, fais ce que tu voudras; je vois seulement que ta volonté est d'y aller.

JULIE.

Oui, Monsieur, pour lui apprendre que maintenant ma maîtresse est mariée (ce qu'il ignore sans doute), et qu'alors il m'est impossible de l'écouter. Voilà, je crois, tout ce qu'il est possible de faire.

M. DE MERTEUIL.

Très-bien, très-bien; et tu y as d'autant plus de mérite, qu'il me semble que tu n'aimes pas beaucoup le mari de Madame.

JULIE.

Je vous en demande pardon, puisque c'est aussi votre neveu, Mais, moi, Monsieur, je ne peux pas le souffrir; et si Madame avait écouté mes conseils... Du reste maintenant, ils seraient inutiles. Le voilà le mari de Madame, et mon devoir est de le servir avec tout le zèle et l'affection que l'on doit à son maître. Adieu, Monsieur, je cours au petit pavillon. (Elle sort.)

HORTENSE, dans la coulisse.

C'est bien, Monsieur, c'est bien; partez, mais revenez vite.

M. DE MERTEUIL.

Elle fait d'autant mieux que voici sa maîtresse.

SCÈNE X.

M. DE MERTEUIL, HORTENSE.

M. DE MERTEUIL.

Eh quoi! Madame, la cérémonie est déjà terminée?

HORTENSE.

Eh! mon Dieu, oui... le temps d'apposer sa signature au bas du grand registre, et d'entendre la lecture que nous a faite monsieur l'adjoint.

M. DE MERTEUIL.

Il me semble que cette lecture vous a donné des idées assez tristes.

HORTENSE.

Non, mais il n'y a rien de bien divertissant dans les actes de l'état civil.

M. DE MERTEUIL.

Oui, c'est moins gai qu'un roman... Beaucoup de gens cependant prétendent que le mariage en est un.

HORTENSE, en souriant.

En tout cas, il ne faudrait pas le juger d'après le premier chapitre.

M. DE MERTEUIL.

Mais dites-moi donc, où est mon neveu, votre mari?... Je ne le vois pas avec vous.

HORTENSE.

Il est allé chez plusieurs de nos parents qu'il avait invités sans m'en prévenir, et que je ne me soucie pas de recevoir. J'aime mieux que nous ne restions que nous trois... en petit comité.

M. DE MERTEUIL.

Comment a-t-il pu vous quitter, même pour quelques instants?

HORTENSE.

Eh mais... il l'a bien fallu; je le lui avais dit.

M. DE MERTEUIL.

Pardon; j'oubliais que vous vous étiez réservé par contrat de mariage le droit de commander.

HORTENSE.

Non, mais je compte bien le prendre.

M. DE MERTEUIL.

Et vous pensez qu'en ménage ce bonheur-là peut tenir lieu de tous les autres?

HORTENSE.

A peu près, du moins, et je connais beaucoup de dames qui seraient de mon avis.

AIR de *Céline*.

De toute femme raisonnable
Je ne crains pas le désaveu !
Ce plaisir du moins est durable,
Et les plaisirs le sont si peu !
Il n'est qu'un temps pour la jeunesse,
Il n'est qu'un temps pour les amours ;
On ne saurait aimer sans cesse
Et l'on peut commander toujours.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

Madame, un jeune homme qui est en bas demande à vous parler.

HORTENSE.

Et que veut-il?

GERVAIS.

Ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Julie qui l'a reçu : elle dit qu'il arrive de Paris en voiture, et qu'il s'appelle M. Léon de Saint-Yves : c'est un cousin de Monsieur, un joli cavalier.

HORTENSE.

Comment! M. Léon? Dites que je ne peux recevoir... ou plutôt que je n'y suis pas.

GERVAIS.

Oh! non, Madame... non... on lui a dit que vous y étiez.

HORTENSE.

Et qui vous a prescrit d'agir ainsi?

GERVAIS.

C'est Monsieur : il a dit en partant qu'il allait désinviter tous ses parents; mais que si cependant il en venait quelques-uns, on les amènerait auprès de Madame.

HORTENSE.

C'est bien; mais cet ordre ne regarde pas M. Léon : vous pouvez le congédier.

GERVAIS.

Il n'y a pas moyen, Madame, Monsieur l'a défendu; et puis qu'il y a un maître maintenant, c'est à lui de commander.

HORTENSE.

Eh bien! par exemple, voilà qui est nouveau.

M. DE MERTEUIL.

Calmez-vous, je vous prie, et faites attention qu'après ce que vos gens ont dit à mon neveu Léon, vous ne pouvez guère vous dispenser de le recevoir.

HORTENSE.

Comment! Monsieur, vous voulez...

M. DE MERTEUIL.

Un pareil refus paraîtrait fort singulier : c'est un parent de votre mari, et il faudra toujours qu'il se présente chez vous ;

d'ailleurs une visite de noce, une visite de cérémonie, c'est l'affaire de cinq minutes.

HORTENSE.

Puisque vous le jugez convenable... (A Gervais.) A la bonne heure. (Gervais fait un geste de joie.) Dis à Julie de le faire entrer.

GERVAIS.

Oh! non, j'y vais moi-même; il faut que je le voie.

HORTENSE.

Et pour quelle raison?

GERVAIS.

Parce que Monsieur m'a ordonné de regarder tout ce qui arriverait, et de tout examiner afin de lui rendre compte.

HORTENSE, avec un mouvement de colère.

Comment! (Se reprenant froidement.) Sortez! (Gervais sort.) Je n'en reviens pas; une pareille idée, un ordre aussi inconvenant!

M. DE MERTEUIL.

Il y a des gens curieux qui veulent tout savoir... Ah çà! pendant que vous allez vous faire des compliments, je vais déjeuner.

HORTENSE.

Comment! Monsieur, vous me quittez?

M. DE MERTEUIL.

Je n'ai rien pris d'aujourd'hui : un jour de noce!.. moi qui comptais sur le déjeuner dînatoire.

HORTENSE.

Mais la présence de votre neveu...

M. DE MERTEUIL.

Ne fera rien à mon estomac, et le plaisir de le voir ne calmera pas mon appétit. Je reviens dans l'instant; ne vous dérangez donc pas, je vais demander à vos gens un verre de madère, la moindre chose...

HORTENSE.

Je vais donner l'ordre...

M. DE MERTEUIL.

Ce n'est pas la peine, je leur commanderai moi-même, si vous voulez bien le permettre; aussi bien, aujourd'hui, je vois qu'ici tout le monde s'en mêle! (Il sort.)

SCÈNE XII.

HORTENSE, LÉON, en grand costume, tout en noir, perruque brune.

LÉON, à la cantonade.

C'est bien, mon garçon, ne te donne pas la peine, je m'annoncerai moi-même. (Ils se saluent.)

HORTENSE.

Je suis fâchée, Monsieur, que mon mari soit absent; il sera privé du plaisir de vous voir.

LEON.

Qu'à cela ne tienne, Madame; peut-être une autre fois serai-je assez heureux pour le rencontrer : avec un peu de persévérance, on finit toujours... D'ailleurs il y a de bonnes raisons pour que dans ce moment je ne m'aperçoive pas de son absence.

HORTENSE, embarrassée.

Monsieur, certainement...

LÉON.

Et puis, vous sentez bien que ce n'est pas précisément avec mon cousin que je désirais faire connaissance; il y a longtemps qu'elle est faite : nous avons été au collége ensemble; nous nous sommes rarement quittés, et je lui avais toujours prédit que son nom lui porterait bonheur.

HORTENSE, souriant.

On dit cependant qu'au collége vous étiez plus heureux que lui?

LÉON, la regardant.

Oui, Madame, mais depuis il a pris sa revanche; et je viens joindre mes félicitations à celles de ses amis sur le mariage qu'il vient de contracter. Daignerez-vous, Madame, recevoir mes compliments?

HORTENSE.

Oui, Monsieur, et j'espère bientôt avoir le plaisir de vous les rendre. Avec votre fortune, votre naissance, et surtout votre mérite, il est impossible qu'il ne se présente pas bientôt un parti digne de vous. Soyez persuadé, Monsieur, que je le désire plus que personne, et qu'il me serait doux de trouver dans votre femme une cousine et une amie.

LÉON.

Je vous remercie pour elle, Madame.

AIR *Du partage de la richesse.*

Pour moi c'est moins flatteur peut-être;
Jamais de vous je n'obtins rien, hélas!
Et vous aimez déjà, sans la connaître,
Ma femme qui n'existe pas!
D'un tel espoir je suis ravi, Madame,
Et pour mon cœur il est bien doux
Que vous daigniez rendre à ma femme
L'amitié que j'aurai pour vous.

Mais je doute que je puisse profiter de votre générosité, car je ne me marierai jamais.

HORTENSE.

Et pour quelle raison? pourquoi ne pas faire un choix?

LÉON.

J'en avais fait un, Madame, que tout le monde aurait approuvé : l'amabilité, les grâces, l'esprit, la raison, tout se réunissait pour le justifier, mais celle qui en était l'objet a refusé mes hommages, et n'a même pas daigné me recevoir. J'avais juré de me venger, de l'oublier; mais j'ai réfléchi depuis que ma colère était injuste, et mon serment impossible; qu'il n'était pas plus en son pouvoir de m'aimer qu'au mien de cesser de l'adorer; alors, d'après ces sentiments, nous avons pris tous les deux le seul parti qui nous convînt; elle, de se marier, et moi de rester toujours garçon.

HORTENSE.

Eh quoi! Monsieur...

LÉON.

Oui, Madame, c'est un parti pris; et je ne dis pas cela pour qu'on m'en sache gré, car je n'attends rien, je n'espère rien, et je ne sais pas en effet à quoi l'on pourrait m'employer, puisqu'on ne me trouve pas bon même pour faire un mari... vous sentez bien que ce n'est pas...

HORTENSE, souriant.

Je vois, Monsieur, que ce refus a touché plus que votre cœur, car il a blessé votre amour-propre. Eh bien! peut-être avez-vous tort. Si en effet la personne dont vous parlez, craignant de se donner un maître, eût redouté l'ascendant de votre esprit; si, par exemple, elle ne vous eût offert sa main qu'à la condition de rester toujours maîtresse absolue, qu'auriez-vous fait?

LÉON.

Ce que j'aurais fait, Madame ? c'est moi qui aurais refusé.

HORTENSE.

Il se pourrait !

LÉON.

Oui, Madame.

Air du vaudeville de *Turenne*.

Malgré l'excès de ma tendresse,
Loin d'accepter une pareille loi,
J'aurai refusé ma maîtresse,
Pour elle... encor plus que pour moi.
D'un homme libre, et généreux, et brave,
Le noble amour doit nous enorgueillir;
Mais c'est vouloir soi-même s'avilir,
Que d'être aimé par un esclave.

HORTENSE.

C'est-à-dire, Messieurs, que la seule chose qui vous flatte dans le mariage c'est l'empire que vous comptez exercer sur nous ?

LÉON.

Non pas, Madame, je n'ai pas dit cela; et je voudrais, au contraire, que, dans un bon ménage, personne ne commandât, que personne n'eût d'autorité absolue; quand c'est le mari qui veut s'en prévaloir, elle est tyrannique, elle devient humiliante quand c'est la femme qui l'exerce. Entre deux amants entre deux époux qui s'aiment, amour, plaisirs, tout est commun... pourquoi le droit de commander ne le serait-il pas ? L'homme le plus extravagant peut souvent avoir raison ; la femme la plus raisonnable peut quelquefois avoir tort; pourquoi ne pas s'éclairer mutuellement? pourquoi ne pas régner deux ! Ah! si le ciel eût comblé mes vœux, si celle que j'aime eût été sensible à mon amour, j'eusse été non son esclave, mais son ami, son guide, son conseil; elle eût été le mien ; j'aurais été fier de céder à ses avis, d'obéir non pas au joug du caprice, mais à celui de la raison, et peut-être elle-même... Mais pardon, Madame, me voici malgré moi bien loin du sujet qui m'amenait ici : j'oublie que de pareilles idées ne me sont plus permises, et que je trace là des plans de bonheur qu'un autre que moi est appelé à réaliser.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

Madame, faut-il servir? il est cinq heures.

HORTENSE.

Comment, déjà! et mon mari?

GERVAIS.

Le voilà qui revient; car j'ai aperçu la voiture au bout de l'avenue. (A part.) Diable, il me semble que, quand je suis entré, ils étaient bien près, et que ce monsieur parlait vivement... j'en prendrai note.

LÉON.

Comment! mon cousin Fortuné est déjà de retour?

HORTENSE.

Ne désiriez-vous pas le voir?

LÉON.

Oui, tout à l'heure; mais maintenant!.. J'avoue qu'en arrivant ici j'avais bien pris ma résolution, et je me croyais le courage de le voir, de le féliciter tranquillement sur son mariage... Je sens à présent que cela me serait impossible, et je vous demande la permission de me retirer.

HORTENSE.

En conscience, je ne puis vous l'accorder, vous êtes resté ici pendant son absence, et vous partiriez au moment où il arrive... ce ne serait pas convenable.

LÉON.

Oui; mais ce serait beaucoup plus prudent.

HORTENSE.

Vous êtes le maître, Monsieur; mais vous me feriez beaucoup de peine.

LÉON.

Je reste, Madame, je reste; je ne vous désobéirai pas, pour la première fois que vous daignez me donner des ordres.

HORTENSE.

Je vous remercie de votre complaisance; mais en attendant le dîner, vous trouverez au salon M. de Merteuil, votre oncle; nous vous y rejoignons à l'instant. Gervais, conduisez Monsieur, et allez sur-le-champ veiller à ce qu'on nous serve.

(Léon, conduit par Gervais, entre dans le salon à gauche.)

SCÈNE XIV.

HORTENSE, JULIE.

HORTENSE.

Oui, je crois que j'ai bien fait de le retenir; M. de Merteuil et mon mari m'en sauront gré; d'ailleurs, j'ignore pourquoi je craignais de le voir : je m'en étais fait une tout autre idée; je pensais trouver en lui un étourdi, un jeune homme à la mode... le commencement de sa conversation me l'avait fait croire; mais la fin de notre entretien... ah! oui, il est trop raisonnable pour être jamais à craindre.

JULIE, entrant.

Madame!

HORTENSE, sans l'écouter ni l'apercevoir.

Comment! malgré l'amour qu'il avait pour moi, il aurait eu, disait-il, la force, le courage de me résister; j'aurais bien voulu voir cela!

JULIE.

Madame!

HORTENSE.

Ah! c'est toi, Julie?

JULIE.

Oui, Madame, voilà plusieurs fois que je vous parle, mais vous étiez préoccupée.

HORTENSE.

Moi, du tout; qu'y a-t-il? que me veux-tu?

JULIE.

Vous prier de descendre un instant, pour apaiser Monsieur, car il est d'une humeur!

HORTENSE.

Lui, de l'humeur; eh bien! par exemple; cela lui va bien!

JULIE.

Croyez-vous donc qu'il n'y a que les gens d'esprit qui en ont? Monsieur conduisait lui-même le cabriolet, et en entrant, il a eu la maladresse d'accrocher; alors il s'est mis dans une colère contre le concierge, sans doute de ce que la porte n'était pas plus grande; voyant ensuite les deux beaux vases qui ornent le vestibule, et qui apparemment lui choquaient la vue, il a donné ordre de les casser.

HORTENSE.

Comment! ces albâtres qu'on m'a rapportés d'Italie, ces deux vases antiques?

JULIE.

C'est ce que je lui ai dit, Madame; il m'a répondu : « raison « de plus, il y a assez longtemps qu'ils servent. »

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Sur ce mot, et malgré nous,
On s'est permis de sourire;
Alors je ne peux vous dire
Ses transports et son courroux;
Puisqu'auprès de vous qu'il aime,
C'est la docilité même,
Puisqu'à votre ordre suprême,
A l'instant il obéit,
Vous feriez bien, sur mon âme,
De lui commander, Madame,
D'avoir un peu plus d'esprit.

Tenez, vous pouvez l'entendre encore; c'est lui, je me sauve.

SCÈNE XV.

HORTENSE, SAINT-YVES, dans le premier costume, GERVAIS.

SAINT-YVES.

Qu'est-ce que c'est que de pareils insolents? que cela vous arrive encore! (Apercevant Hortense, il lui dit d'un ton doucereux.) Ah! vous étiez là, Madame? je vous prierai d'interposer votre autorité auprès de vos gens, qui me manquent de respect.

HORTENSE.

Il me semble que vous n'avez pas besoin de moi, et que vous vous acquittez assez bien du soin de les rappeler à l'ordre.

SAINT-YVES.

Je vous demande bien pardon, mais c'est que je ne peux pas souffrir que quand je parle à des domestiques, ils se permettent de me répondre.

HORTENSE.

Cependant, Monsieur, si vous les interrogez.

SAINT-YVES.

Mon Dieu! Madame, vous avez raison, et je suis tout à fait

de votre avis; aussi je ne demande pas mieux que de vous obéir, à vous, à la bonne heure; mais à vos domestiques, c'est autre chose; je suis bien leur serviteur, et je vous demanderai la permission de les chasser tous, excepté Gervais, par exemple : (Lui frappant sur l'épaule.) Celui-là c'est un bon enfant, et nous nous entendons bien ensemble, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Y pensez-vous? Que vous ayez confiance en lui, à la bonne heure; mais une telle intimité est-elle convenable? et puisque nous en sommes sur ce chapitre, qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que les ordres que vous lui avez donnés ce matin? Je veux qu'il s'explique là-dessus, et devant vous. Allons, réponds.

GERVAIS, à Saint-Yves.

Monsieur, faut-il répondre?

SAINT-YVES.

Sans doute.

GERVAIS.

Eh bien! c'est au sujet de ce que vous m'aviez dit tantôt, d'examiner ce que ferait Madame... et j'en ai pris note ainsi que...

HORTENSE.

Cela suffit, taisez-vous.

GERVAIS.

Monsieur, faut-il me taire?

SAINT-YVES.

Eh! oui.

HORTENSE.

Dois-je croire, Monsieur, ce que dit ce valet? est-il vrai que vous ayez pu...

SAINT-YVES.

Écoutez donc, Madame; moi, je ne m'abuse pas sur ce que je peux valoir, je me connais très-bien : vous avez de l'esprit, et je n'en ai point; si j'en avais, je n'aurais pas besoin de précautions; mais on n'en a pas, et on prend ses sûretés.

GERVAIS.

C'est bien vu.

HORTENSE.

Mais au moins, Monsieur, faudrait-il que les moyens de défense fussent convenables,

SAINT-YVES.

Est-ce un mal que de chercher à savoir? Parce que l'on est bête, cela n'empêche pas la curiosité.

GERVAIS.

C'est juste, il y a des bêtes curieuses.

HORTENSE.

Il fallait alors, Monsieur, vous adresser tout simplement à moi-même; je me serais fait un plaisir de vous raconter tout ce qui s'est passé en votre absence; je vous aurais dit que votre cousin Léon est venu vous voir, qu'il est arrivé pendant que j'étais ici à causer avec M. de Merteuil.

GERVAIS, bas, à Saint-Yves.

Oui, mais l'oncle s'est en allé, et les a laissés seuls.

HORTENSE.

Nous avons causé quelques instants.

GERVAIS, bas, à Saint-Yves.

Une heure entière; et quand j'ai annoncé votre retour, Madame a dit : *Déjà!*

HORTENSE.

Qu'y a-t-il? et qu'est-ce que Gervais vous disait là?

SAINT-YVES.

Rien, Madame; c'est que...

HORTENSE.

C'est bien. (A Gervais.) Vous n'êtes plus à mon service; sortez.

GERVAIS.

Monsieur, faut-il que je sorte.

SAINT-YVES.

Sans doute, si Madame le veut; mais je serai obligé d'en prendre un autre pour le même objet : autant garder celui-là qui est déjà au fait.

HORTENSE.

Comment! Monsieur, vous persistez!

SAINT-YVES.

Permettez donc, j'ai promis de faire en tout votre volonté, pour ce qui est des détails du ménage, du matériel de l'administration, à la bonne heure; mais pour ce qui est du personnel, cela me regarde; ce sont des choses dont vous ne sentez pas l'importance; et puisqu'il s'agit ici de mon cousin Léon, je me rappelle maintenant... voyez-vous ce que c'est que d'être... comme je vous disais tout à l'heure, et de ne pas faire attention, je me rapelle très-bien qu'il a eu votre portrait

entre les mains et qu'il le regardait avec des yeux... et qu'il me parlait de vous avec des soupirs... Certainement il n'est pas venu ici sans intention, et je cours m'expliquer là-dessus.

HORTENSE.

Y pensez-vous, Monsieur? un jour comme celui-ci aller faire une scène?

SAINT-YVES.

Du tout, je ne me fâcherai pas, mais je lui dirai de s'en aller; il ne peut pas m'en vouloir... dès qu'il connaîtra les motifs... je lui dirai : « Cousin, tu es aimable, tu as de l'esprit... ma femme te trouve fort bien... elle pourrait t'aimer. »

HORTENSE.

Comment! Monsieur, vous lui direz...

SAINT-YVES.

Tiens... vous croyez qu'entre parents on se gène... Je lui en dirai bien d'autres : je vais trouver mon cousin au salon, je vais lui parler; ce ne sera pas long.

HORTENSE.

Comment! Monsieur... vous me laissez?

SAINT-YVES.

Voilà mon oncle Merteuil, qui va vous tenir compagnie. (Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

HORTENSE, M. DE MERTEUIL

M. DE MERTEUIL, entrant par le fond, et suivant de l'œil Saint-Yves, qui s'en va parlant toujours d'un ton très-élevé.

Eh! qu'a-t-il donc votre mari?

HORTENSE.

Je n'en reviens pas encore. Et comment aurais-je pu soupçonner... Vous voilà, mon oncle... je vous croyais au salon.

M. DE MERTEUIL.

Non, j'ai été, après mon déjeuner, faire un tour dans votre parc. Mais qu'avez-vous donc? il me semble que pour un jour de noce, vous avez une physionomie bien sombre?

HORTENSE.

Ah! ce n'est rien; j'ai éprouvé un instant de contrariété.

M. DE MERTEUIL.

De la part de ce mari... si soumis, et si débonnaire?

HORTENSE.

Non, certainement; je n'ai point à m'en plaindre... mais il y a peut-être quelques convenances... que j'aimerais à lui voir observer.

M. DE MERTEUIL.

Écoutez donc, c'est une bonne chose en ménage que d'être sans esprit, mais cela ne tient pas lieu de tout. Heureusement qu'il faut espérer que sa docilité... sa douceur... (On entend, dans la salle à côté, Saint-Yves qui crie très-haut et très-vivement :) Ah! parbleu, nous verrons... si je n'étais pas le maître de recevoir les gens qui me conviennent.

M. DE MERTEUIL.

Eh mais! n'est-ce pas lui que j'entends?

HORTENSE.

Ah! mon Dieu oui! ils se disputent.

M. DE MERTEUIL.

Eh! qui donc?

HORTENSE.

Mon mari... et M. Léon... un faux rapport qu'on lui a fait... il s'est imaginé... mon cher oncle, je vous en prie, voyez ce que c'est; apaisez-les par votre présence, et empêchez que cela n'ait des suites.

M. DE MERTEUIL.

En effet, quel tapage!... J'y vais... Voyez de quel avantage vous vous privez : un homme d'esprit dans un pareil cas ne fait jamais de bruit. (Il entre dans le salon.)

SCÈNE XVII.

HORTENSE, JULIE.

HORTENSE.

Ciel! qu'ai-je fait? et quel espoir me reste-t-il? Avec du temps, des soins, de la patience, tout autre caractère peut changer. Mais lui! que lui dire? il ne me comprendrait pas. Aujourd'hui même, et sans le vouloir, à quelles humiliations il m'expose! Ah! Julie, te voilà!

JULIE.

Oui, Madame... encore tout émue! Pauvre jeune homme! en me parlant il avait les larmes aux yeux! il semblait, en quittant ces lieux, qu'il s'éloignait de tout ce qu'il avait de plus cher.

HORTENSE.

De qui parles-tu?

JULIE.

De M. Léon. Je l'ai vu au moment où il sortait du salon; il a écrit à la hâte ces mots au crayon, et m'a dit de vous les remettre.

HORTENSE.

A moi! que peut-il me dire?

JULIE.

Ce n'est pas sans doute un grand secret, car le billet est tout ouvert.

HORTENSE, lisant.

« Je ne puis obéir à vos ordres, Madame, je suis forcé de « vous quitter. Je viens d'avoir, avec mon cousin, une explica- « tion qui aurait été beaucoup plus loin... si je ne m'étais rap- « pelé qu'il était votre mari. Je n'avais plus maintenant qu'un « seul moyen de vous prouver mon amour : c'était de sacri- « fier mon ressentiment à la crainte de vous compromettre, « et je n'ai point hésité... Adieu, Madame. — Adieu, pour ja- « mais! » (A part.) Pauvre jeune homme!

JULIE.

Air du vaudeville de *l'Homme vert.*

C'est pour la suite que je tremble;
Car, hélas! voilà maintenant
Les deux cousins brouillés ensemble.

HORTENSE.

Dieu! quel funeste événement!

JULIE.

Oui, certes, rien n'est plus funeste
Qu'un départ comme celui-là,
Surtout lorsque celui qui reste
Ne vaut pas celui qui s'en va.

HORTENSE.

Il ne t'a rien dit de plus?

JULIE.

Non, Madame; il m'a seulement priée de lui accorder une grâce.

HORTENSE.

Et c'était...

JULIE.

C'était... de voir Madame pour la dernière fois.. afin de lui demander ses ordres.

HORTENSE.

Vous avez bien fait de lui refuser.

JULIE.

Du tout, Madame, je ne mérite pas vos éloges. Il était si malheureux que je n'ai pu m'y résoudre et... il est là. . à côté.

HORTENSE.

Qu'avez-vous fait! Renvoyez-le à l'instant... je ne veux pas le voir.

JULIE.

Dites-le-lui donc vous-même, Madame... car pour moi... je n'en aurai jamais le courage. (Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

HORTENSE, LÉON, entrant par la porte à droite.

HORTENSE.

Que vois-je!... monsieur Léon!

LÉON.

Parlez bas, je vous en prie : d'ici à côté l'on pourrait vous entendre, et vous ne voudriez pas...

HORTENSE.

Grand Dieu! laissez-moi sortir. Après ce qui s'est passé... vous sentez bien, Monsieur, qu'il m'est désormais impossible de vous entendre.

LÉON.

AIR : *Ah! si Madame me voyait* de ROMAGNESI.

Il faut obéir au devoir :.
Mais en fuyant votre présence,
Faut-il partir sans l'espérance,
Hélas! de jamais vous revoir! (*bis*.)
Eh mais! quel trouble vous agite?
Vous êtes émue.

HORTENSE.

En effet,
Oui, de frayeur mon cœur palpite :
(A part.)
Ah! si mon mari le voyait! (*bis*.)

DEUXIÈME COUPLET.

LÉON.

Ce seul mot que j'implore ici
Peut-il donc blesser votre gloire ?

HORTENSE, troublée.

A votre amitié je veux croire.

LÉON.

Moi, Madame, moi, votre ami!
Je ne puis être votre ami.
Ce serait vous tromper encore;
Sachez mon funeste secret :
Je vous aime, je vous adore!...

HORTENSE, lui mettant la main sur la bouche.

Ah ! si mon mari l'entendait! (*bis.*)

Je vous le répète, Monsieur, après ce qui s'est passé... il m'est désormais impossible de vous voir.

LÉON.

Je le sais, Madame; mais, dans le monde, dans d'autres sociétés... vous me permettrez du moins de me présenter devant vous?

HORTENSE.

Non, Monsieur : je vous prie au contraire, si j'ai quelque pouvoir sur vous, de ne point vous offrir à mes yeux, d'éviter ma présence autant qu'il vous sera possible.

LÉON.

Qu'entends-je? me prescrire de pareilles lois! Pensez-vous, Madame, aux idées qu'elles pourraient me donner? C'est presque me juger redoutable; c'est avouer que je puis avoir quelque influence sur votre repos.

HORTENSE.

Je ne veux ni ne dois vous répondre. Je vous crois, Monsieur, un homme d'honneur... et digne de la confiance que j'aie eue en vous. Quelles que soient les idées que vous attachiez à ces mots... partez... et ne me revoyez jamais.

LÉON, se jettant à ses pieds.

Ah! rien n'égale mon bonheur. Hortense, voilà tout ce que je demandais.

HORTENSE.

Monsieur! que faites-vous? au nom du ciel!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS, traversant l'appartement, et apercevant Léon aux pieds d'Hortense.
Dieu! qu'ai-je vu? quelle bonne nouvelle pour Monsieur!

HORTENSE.
C'est Gervais... il nous a vus!

LÉON.
Du tout.

HORTENSE.
Il va avertir mon mari...

LÉON.
Il ne le trouvera pas.

HORTENSE.
C'est lui... je l'entends.

LÉON, toujours à genoux.
Cela m'est égal... je suis décidé à tout braver.

HORTENSE.
Monsieur... voulez-vous me perdre? on vient.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE, entrant par la droite.

JULIE.
Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là?

HORTENSE, à Saint-Yves.
Quelle humiliation! devant tous mes gens!

SAINT-YVES.
Ne craignez rien, j'ai un excellent moyen de sauver votre réputation. Ma chère Julie! tu vois le plus heureux des hommes... (Montrant Hortense.) Voilà ma femme.

HORTENSE.
Comment!

SAINT-YVES.
Mon cousin Fortuné a disparu... il me cède tous ses droits.

HORTENSE, à part.
Ah! mon Dieu, le pauvre jeune homme! la tête n'y est plus. (A Saint-Yves.) Léon! quelle extravagance! revenez à vous... Comment voulez-vous qu'elle puisse croire...

SAINT-YVES.
Pourquoi pas? avec un peu d'audace et d'adresse... J'espère

bien vous le prouver à vous-même. Oui, Madame, c'est moi qui, après le départ de mon oncle, désolé de vos refus, mais ne désespérant pas de vous fléchir, ai appris, par une dame de vos amies, et vos motifs et vos projets; c'est moi qui, pendant six semaines, ai eu le courage de vous faire la cour sous ce déguisement; c'est moi enfin, qui n'ai jamais eu d'autre nom que Fortuné de Saint-Yves; c'est sous celui-là que, ce matin, j'ai signé mon bonheur, que j'ai juré de vous adorer sans cesse... Commencez-vous à croire que la raison me revient?

HORTENSE.

O ciel! que dois-je penser? (Regardant Saint-Yves.) Cet air de bonheur qui brille dans tous ses traits... (Regardant Julie.) Ces regards d'intelligence, qu'est-ce que cela signifie? se fait-on un jeu de mes tourments?... ah! ce cerait trop cruel! Parlez... tout ce que vous venez de me dire...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MERTEUIL.

M. DE MERTEUIL, qui est entré pendant les derniers mots de la scène précédente.

Est la vérité même, c'est moi qui vous l'atteste.

HORTENSE, prête à se trouver mal.

Ah! que je suis heureuse! Quoi! votre autre neveu... M. de Saint-Yves...

SAINT-YVES.

Ne vous a jamais vue, heureusement pour moi.

HORTENSE.

Et pour moi aussi... (A M. de Merteuil.) Mais vous, Monsieur, comment avez-vous pu vous prêter à une pareille ruse?

M. DE MERTEUIL.

Je l'ignorais quand je suis arrivé; c'est depuis que j'ai eu connaissance du stratagème; cette lettre... ce paysan...

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

C'est étonnant, je ne peux pas trouver Monsieur? que diable

est-il donc devenu? (Apercevant Saint-Yves.) Comment! Monsieur, encore ici?

SAINT-YVES, baisant la main d'Hortense.

Oui, mon cher Gervais.

GERVAIS.

Eh bien! par exemple... Comment, Madame! vous osez?...

HORTENSE, le regardant.

Ah çà! il continue donc encore son rôle?

SAINT-YVES.

Du tout, il était de bonne foi. Dans tous les complots il y a des compères qui sont au fait, et d'autres qui ne s'en doutent pas. Gervais était de ceux-ci.

GERVAIS.

Qu'est-ce que cela veut dire?

JULIE.

Que c'est là notre maître, et que les deux n'en font qu'un.

GERVAIS.

Il serait possible! C'est fait de moi; je suis chassé.

HORTENSE.

Non, je te pardonne... Du moins, mon ami, si vous le voulez.

SAINT-YVES.

Dès que vous le désirez... qu'il reste donc, pour lui prouver que vous êtes toujours LA MAÎTRESSE AU LOGIS.

HORTENSE.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Je vois enfin, je vois qu'en cette vie
Tout galant homme aimant à nous céder,
Accorde tout à la femme qui prie,
Refuse tout à qui veut commander.
(Au public.)
Pour applaudir à cette œuvre légère,
Venez, Messieurs, vous serez bien reçus;
Songez-y bien, ce n'est qu'une prière;
Vous le savez, je ne commande plus,
Où vous regnez, je ne commande plus.

FIN DE LA MAITRESSE AU LOGIS.

PARTIE ET REVANCHE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec MM. Francis et Brazier

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 16 juin 1823.

PERSONNAGES

MADAME DE SÉNANGE, jeune veuve.
M. DE GERVAL, son oncle.
M. ARMAND DE SAINT-ANDRÉ, lieutenant-colonel.
M. DE LA DURANDIÈRE, ancien fournisseur.
MADELEINE, jardinière de madame de Sénange.

La scène se passe en province, à quarante lieues de Paris.

Un salon. Au fond, une grande croisée ornée de ses rideaux; aux deux côtés de la croisée, un canapé et des fauteuils; à la droite du spectateur, une bibliothèque; entre la bibliothèque et le fond, la porte d'entrée; à gauche, en face de la bibliothèque, une grande porte donnant dans le salon de compagnie; à droite, sur le devant, une table sur laquelle se trouvent quelques petits tableaux et des papiers de musique; de l'autre côté, un pupitre de musique et un guéridon sur lequel est placé un violon.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, assis près de la table, la tête appuyée sur sa main; MADELEINE.

MADELEINE, à la cantonade.

Soyez donc tranquille, monsieur Bastien, tout sera prêt; si vous commencez à me tourmenter comme ça, la journée sera bonne. Ah! c'est vous, monsieur Armand, vous êtes là, tout seul au salon?

ARMAND.

Oui; qu'est-ce que tu me veux?

MADELEINE.

Je voulais vous dire... que je vais ôter de la grande galerie vos peintures et votre musique; ça ne peut pas y rester, parce qu'il nous arrive aujourd'hui de la société.

ARMAND, se levant.

Qu'est-ce que tu me dis là? Madame de Sénange attend du monde?

MADELEINE.

Son oncle, rien que cela, M. de Gerval, un marin qui est bon enfant et brutal; mais, comme il est riche, on est convenu de dire qu'il n'était que bon enfant.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Autrefois à tous ses parents
Son humeur était importune;
Mais depuis que, par ses talents,
Dans les Ind's il a fait fortune,
Sans façon chacun lui permet
D'être bourru, quinteux, colère :
Une fortune que l'on fait
Vous fait joliment l' caractère.

Aussi, c'est pour fêter son arrivée qu'on a invité toute la société des environs, les nobles et les bourgeois; nous aurons ce soir la petite ville et deux châteaux, hein! ça sera-t-il beau!

ARMAND.

Oui, mais je ne jouirai pas du coup d'œil : dis à un des gens de la maison, s'ils ne sont pas trop occupés, d'envoyer chercher des chevaux de poste.

MADELEINE.

Comment! Monsieur, vous partez? voilà quinze jours que vous êtes ici tout seul; et quand le beau monde arrive, quand ça va devenir amusant, voilà que vous vous en allez.

ARMAND.

Rester plus longtemps serait abuser de l'hospitalité que m'a offerte madame de Sénange, et que je ne voulais même pas accepter.

MADELEINE.

Je vous aurais bien défié de faire autrement; votre voiture brisée, et vous dangereusement blessé.

ARMAND.

Grâce au ciel, il n'y paraît plus, et je peux partir; les lettres d'aujourd'hui sont-elles arrivées?

MADELEINE.

Voilà le paquet, c'est Bastien lui-même qui a été le chercher à la ville; voyez s'il y en a pour vous.

ARMAND, prenant ses besicles pour parcourir les lettres. En prenant une.

Madame de Sénange. (En lisant une autre.) Madeleine Durand, jardinière chez madame de Sénange.

MADELEINE.

Tiens, il y en a aussi pour moi? je me doute de ce que c'est. (Elle l'ouvre et la lit.)

ARMAND, parcourant toujours le paquet.

Ceci, se sont des journaux. (Prenant d'autres lettres.) Madame de Sénange... Madame de Sénange... Quelle correspondance! et qui peut donc lui écrire ainsi de Paris?

MADELEINE, pleurant.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! que je suis malheureuse!

ARMAND.

Eh mais! qu'as-tu donc?

MADELEINE.

C'est le père de Bastien, un riche fermier, qui ne veut pas que j'épouse son fils, parce que je ne lui apporte pas de dot : est-ce que c'est ma faute? si j'en avais, Bastien l'aurait déjà; mais, comme on dit, Monsieur, la plus belle fille ne peut donner...

ARMAND.

C'est juste; mais tu as sans doute quelques parents?

MADELEINE.

Tiens, si j'en ai, je crois bien. D'abord j'en ai que je vois tous les jours, mais qui n'ont rien; ensuite, j'en ai d'autres qui ont fait fortune, mais ceux-là on n'en a pas de nouvelles.

AIR : *Va-t'en voir s'ils viennent.*

J'ai des parents tant et plus
Qui vont et qui viennent,
Ceux qui n' sont par trop cossus
A leur famill' tiennent.
Tant qu'ils ont besoin d'écus,
Vers nous ils reviennent;
Mais dès qu'i d'vienn't des Crésus,
On n' sait pus c' qu'i d'viennent.

J'ai surtout mon oncle Durand, qui est si riche que je le croyons perdu; vous n'en auriez pas entendu parler à Paris?

ARMAND.

Quel est son état?

MADELEINE.

Je ne peux pas vous dire, il fait tous les métiers; il paraît que c'est un état qui rapporte.

ARMAND.

Oui, sans doute : je verrai, je m'informerai ; et dans tous les cas, je te promets que moi-même, je... (Regardant une lettre qu'il tient entre ses mains.) Ah! celle-ci est pour moi, voilà ce que j'attendais; va vite, Madeleine, va tout préparer pour mon départ.

MADELEINE.

Oui, Monsieur; mais vous me promettez que vous ferez quelque chose pour nous deux Bastien?

ARMAND.

Sois tranquille.

SCÈNE II.

ARMAND, seul.

Oui, c'est de Paris. (Il ouvre la lettre et la lit.) Dieu soit loué! Il est hors de danger ; il y a même six lignes de sa main.

« Mon ami, ma blessure est tout à fait guérie, pardonnez-
« moi comme je vous pardonne; car nous avions tort tous les
« deux ; mais je me répète tous les jours que c'est l'aventure
« la plus heureuse qui pût nous arriver, si elle nous corrige
« l'un et l'autre de notre mauvaise tête.

« *Signé* : VERSAC. »

(Il ôte ses besicles.)

Oui, certes, je suis corrigé, et pour la vie; avoir menacé ses jours, je ne me le pardonnerai jamais : je ne vois pas en lui le neveu du ministre, mais mon ami, mon camarade. Nous battre! et pourquoi? pour une discussion, pour un mot que j'aurais peine maintenant à me rappeler; et le plus terrible, c'est que voilà sept ou huit fois que cela m'arrive, à moi, le plus doux et le plus pacifique de tous les hommes ; avec cela que j'ai la vue basse, et que je suis toujours obligé de me mettre à cinq pas.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

N'y pas voir est un fléau terrible ;
Cela seul m'a fait des ennemis :
On a l'air, quoiqu'honnête et sensible,

De lorguer jusqu'à ses amis.
Contre moi plus d'un fat s'en irrite :
Est-ce ma faute, ou bien un fait exprès,
Si, pour apercevoir leur mérite,
Il faut y regarder d'aussi près ?

Mais c'est fini, et maintenant je me brûlerais la cervelle plutôt que d'avoir une affaire. Celle-ci a fait assez de bruit... Obligé de quitter Paris, de changer de nom. Et mon mariage! Il n'y faut plus penser... Un mariage superbe! que, sans m'en rien dire, mon père méditait depuis deux ans; mais on lui a répondu dernièrement qu'on n'épouserait jamais une mauvaise tête, un duelliste, un ferrailleur... Morbleu! ce n'était rien jusque-là; car quelque aimable et jolie que fût, dit-on, ma prétendue, je ne la connaissais pas, et je l'aurais eu bien vite oubliée; mais dans ma fuite, à quarante lieues de la capitale, ma voiture se brise, et, à moitié mort, le bras fracassé, on me transporte ici, dans ce château... et où suis-je? chez madame de Sénange, celle que je devais épouser, celle qui me refuse, qui me déteste, et qui sans doute m'aurait déjà congédié, si elle connaissait mon véritable nom; mais je me garderai bien de le lui dire. Il y a d'autres choses plus importantes dont je n'ai jamais osé lui parler. Croirait-elle que cet homme qu'elle se représente si terrible tremble devant elle, et qu'après avoir passé ici quinze jours en tête-à-tête, il partira sans avoir seulement osé lui dire qu'il l'aimait?... Ah ! mon Dieu, c'est elle! Pourvu qu'elle ne m'ait pas entendu.

SCÈNE III.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE.

Que viens-je d'apprendre, Monsieur ? et que signifie ce projet? comment ! vous nous quittez, et par surprise!

ARMAND.

Moi, Madame ! qui vous a dit?...

MADAME DE SÉNANGE.

Madeleine elle-même, à qui vous aviez donné des ordres pour votre départ.

ARMAND.

Il est vrai que des affaires me rappellent à Paris.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous me ferez bien le sacrifice d'un jour, pour que je puisse au moins vous présenter à mon oncle et à notre société, qui vous plaira, j'en suis sûre.

ARMAND.

J'en doute, Madame.

AIR : *J'aime Henriette* (d'UNE HEURE DE FOLIE).

Je n'ai jamais cherché la solitude;
Mais avec vous je me trouvais si bien!
De tous vos goûts j'avais fait une étude,
Et votre esprit semblait s'unir au mien.
Fuyant le bruit, dans une paix profonde,
Je veux garder des souvenirs si doux :
Je serais seul au milieu du grand monde,
Et je m'en vais pour rester avec vous.

D'ailleurs, Madame, je n'aime pas la société, car je sens que je suis peu fait pour y briller.

MADAME DE SÉNANGE.

Il me semble que vous vous défiez beaucoup trop de vous-même. Je dois vous rassurer et vous apprendre, puisque vous l'ignorez, que quand vous voulez, Monsieur, vous êtes fort aimable.

ARMAND.

Quoi! Madame, c'est là votre avis?

MADAME DE SÉNANGE.

Permettez, je puis me tromper; et c'est pour être plus sûre de mon opinion, que je veux consulter celle des autres; j'ai idée qu'elle sera conforme à la mienne; mais encore faut-il voir, et vous ne pouvez me priver du plaisir d'entendre approuver mon jugement. Ainsi, voilà qui est dit, n'est-il pas vrai, vous restez?

ARMAND.

Puis-je vous résister! (A part.) Au fait, je trouverai peut-être d'ici à demain l'occasion de me déclarer. (Haut.) Vous avez reçu plusieurs lettres de Paris; quelle nouvelle y a-t-il?

MADAME DE SÉNANGE.

On parle encore du duel du jeune Versac avec M. de Saint-André, cette mauvaise tête dont vous avez sans doute entendu parler. Heureusement, M. de Versac est tout à fait rétabli; et

j'en suis charmée, car j'y prenais grand intérêt : vous savez qu'il est un peu de nos parents.

ARMAND.

Je ne m'étonne plus alors de la haine que vous portez à son adversaire.

MADAME DE SÉNANGE, en riant.

Oh! je le détesterais même sans cela! D'abord ce doit être un fort mauvais caractère; mais ensuite il est impossible que ce ne soit pas un sot. Un homme qui n'a d'esprit que l'épée à la main, qui soutient un argument par un défi, et qui répond à une bonne plaisanterie par un coup de pistolet : vous conviendrez que cela doit tuer la conversation, et qu'il n'y a pas moyen de vivre avec un homme comme celui-là.

ARMAND.

J'ai cependant entendu dire qu'il n'avait jamais provoqué personne, et qu'en toute occasion il n'avait fait que se défendre.

MADAME DE SÉNANGE.

Aussi souvent! cela me paraît difficile.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Tout agresseur ne veut que se défendre :
Aussi voyons-nous tous les jours
Mainte coquette et gémir et prétendre
Qu'elle ne peut se soustraire aux amours.
Toujours par eux elle fut provoquée;
Mais je me dis, sans vouloir l'outrager :
Lorsque l'on est si souvent attaquée,
C'est que peut-être on aime le danger.

ARMAND.

Le danger, le danger... certainement on ne court pas au-devant; mais c'est que vous ne savez pas, Madame, qu'il est des circonstances où l'homme le plus tranquille, le plus flegmatique, n'est pas maître d'un premier mouvement : le monde n'est plein que de gens qui vous impatientent, qui vous contrarient; on ne vous fait pas injure à vous personnellement, il est vrai; mais faut-il laisser outrager la vérité, ou insulter les personnes que l'on connaît? Par exemple, Madame (si toutefois la chose était possible), si l'on osait attaquer votre caractère ou votre personne, pourriez-vous blâmer un ami qui vous défendrait, même au prix de son sang?

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais! monsieur Armand, je ne vous reconnais pas; vous dont j'admirais le calme et le sang-froid.

ARMAND.

C'est que toute injustice me révolte; et si vous aviez vu une seule fois M. de Saint-André...

MADAME DE SÉNANGE.

N'en parlons plus, je vous prie : l'action la plus sage que j'aie faite est de refuser de l'épouser; et si celui que mon oncle me destine doit lui ressembler, je vous promets bien...

ARMAND.

Comment! Madame, monsieur votre oncle.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais! qu'avez-vous donc?

ARMAND.

Ce que j'ai, Madame, ce que j'ai!... Ah! si vous saviez, si vous pouviez soupçonner! mais jamais je n'oserai vous révéler un pareil secret.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous auriez un secret à me confier? à moi? eh! mon Dieu, parlez vite.

ARMAND.

Quoi, vraiment! vous le voulez? Eh bien, Madame...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE GERVAL.

M. DE GERVAL.

M'y voilà enfin.

ARMAND, avec humeur.

Justement, un importun qui vient nous interrompre.

M. DE GERVAL, en riant.

Ah! ah! je ne m'attendais pas à trouver un tête à tête.

ARMAND, brusquement.

Eh bien! quand ce serait, Monsieur, qu'y aurait-il d'étonnant?

M. DE GERVAL.

Comment! ce qu'il y a d'étonnant! et si je veux m'étonner, qui m'en empêchera?

ARMAND.

Personne, assurément. Et si cela ne vous convient pas, vous n'avez qu'à le dire.

M. DE GERVAL.

Eh bien! corbleu! voilà qui est plaisant!

MADAME DE SÉNANGE.

Mon oncle, y pensez-vous?

ARMAND, à part.

Son oncle! qu'allais-je faire? Ah! maudite tête!

M. DE GERVAL.

Je voudrais bien savoir comment Monsieur m'empêchera d'être le maître ici?

ARMAND, se contraignant.

Moi, Monsieur? ce n'est nullement mon dessein.

M. DE GERVAL.

Si, Monsieur; et le ton menaçant que vous preniez tout à l'heure...

ARMAND.

Menaçant! je ne pense pas qu'il le fût.

M. DE GERVAL.

Eh bien! moi, Monsieur, je l'ai trouvé tel, et je n'ai jamais souffert ni un mot ni un geste équivoque.

ARMAND, vivement.

Permis à vous, Monsieur. (Il rencontre un geste de madame de Sénange, et s'arrête.) Mais je déclare que jamais je n'eus l'intention de manquer de respect à madame de Sénange, ni à un oncle qu'elle honore.

M. DE GERVAL.

A la bonne heure, Monsieur; cette phrase-là est plus prudente et plus sage que l'autre. Qu'il n'en soit plus question. (Bas, à sa nièce.) Quel est ce Monsieur-là?

MADAME DE SÉNANGE.

Monsieur Armand, un jeune homme qui a quelque fortune, et qui cultive par goût la peinture et la musique. Il se rendait à Paris, lorsqu'un accident l'a forcé à me demander asile.

M. DE GERVAL.

Le hasard pouvait mieux te servir; car il n'est pas trop poli; et de plus, il me fait l'effet d'un poltron.

MADAME DE SÉNANGE.

Je ne crois pas.

M. DE GERVAL, bas, à madame de Sénange.

Toi, sans doute; mais moi qui m'y connais... (Haut.) Ah çà! ma chère nièce, nous allons avoir aujourd'hui une société et

une journée agréables : ce sont les fêtes de ton mariage qui commencent.

ARMAND.

De votre mariage?

M. DE GERVAL.

Certainement ; et puisque vous êtes musicien, à ce que dit ma nièce, vous ferez votre partie ; car nous chanterons, et beaucoup. Tel que vous me voyez, j'ai une voix de corsaire... amateur. Dans ma jeunesse je jouais les Ellevion et les Martin; et plus tard, en pleine mer, j'ai naturalisé sur mon bord l'opéra-comique. (Il chante.)

Ma barque légère
Portait mes filets.

Air de *Préville et Taconnet.*

Plus d'une fois, jouant la comédie,
Dans un morceau pathétique et touchant,
J'ai vu venir la frégate ennemie,
Qui nous troublait dans le plus beau moment. (*Bis.*)
Mais notre troupe, à la réplique exacte,
Changeant de rôle, et toujours en chantant, (*Bis.*)
Livrait gaîment un combat dans l'entr'acte,
Et reprenait après le dénoûment.

ARMAND.

Quoi! l'union de Madame serait si prochaine ?

M. DE GERVAL.

Aujourd'hui même il faudra qu'elle se décide. (A madame de Sénange.) Tu m'as donné ta parole pour notre sous-préfet.

ARMAND.

J'ignorais que Madame fût engagée.

M. DE GERVAL.

Vous conviendrez, mon cher, qu'il n'y avait pas de nécessité que vous en fussiez instruit. (A madame de Sénange.) Après cela, si ce n'est pas lui, ce sera un autre. Je t'amène un original avec qui j'ai fait connaissance, M. de La Durandière, un excellent garçon, tapageur, mauvaise tête, et brave comme un César : voilà comme je les aime. Du reste, riche à millions. Il cherchait à acheter une propriété ; je lui ai parlé de la tienne, que tu voulais vendre il y a quelques mois, et il doit venir aujourd'hui.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous savez bien, mon oncle, que j'ai changé d'idée.

M. DE GERVAL.

C'est égal; il faut toujours qu'il vienne : c'en est un de plus, peut-être qu'il te plaira.

ARMAND.

J'ignorais ce matin que vous attendissiez une société aussi nombreuse. Vous-même, vous ne comptiez pas sur la personne que monsieur votre oncle a invitée, et je craindrais qu'un plus long séjour ne fût indiscret.

MADAME DE SÉNANGE.

Nullement, Monsieur; mon oncle vous dira...

ARMAND.

Je connais votre obligeance et la sienne, et je ne veux point en abuser. Je vous prie, Madame, de m'accorder la permission de tout disposer pour mon départ, et de vouloir bien d'avance recevoir mes adieux. (Il sort.)

M. DE GERVAL.

Eh bien! mon cher ami, je vous souhaite un bon voyage.

SCÈNE V.

MADAME DE SÉNANGE, M. DE GERVAL.

M. DE GERVAL.

Parbleu! voilà un plaisant original! et il fait aussi bien de s'en aller, car j'allais quitter la place.

MADAME DE SÉNANGE.

Je n'en reviens pas, me quitter avec cette froideur! en quoi donc lui ai-je donné sujet de se plaindre?

M. DE GERVAL.

Eh bien! tu as un air tout déconcerté?

MADAME DE SÉNANGE.

Moi, mon oncle, non certainement; mais, sans le connaître beaucoup, j'avais de lui une meilleure idée : et il est toujours pénible de voir qu'on s'était abusé.

M. DE GERVAL.

Tu verras quelle différence avec celui que je te destine!

AIR du vaudeville des *Amazones*.

Pour t'enrichir, restant célibataire,
En ta faveur j'ai su tout disposer;

Mais j'aime fort ce bon La Durandière :
Rien que pour moi tu devrais l'épouser.

MADAME DE SÉNANGE.

Comment ! pour vous?

M. DE GERVAL.

Oui, certes, je réclame,
Et j'ai le droit de l'exiger ainsi :
Lorsque pour toi je n'ai pas pris de femme,
Pour moi, morbleu ! tu peux prendre un mari.

DE LA DURANDIÈRE, dans la coulisse.

Ah! ventrebleu! il a bien fait de se garer!

M. DE GERVAL.

Tiens, c'est lui-même!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DE LA DURANDIÈRE, en habit bleu, pantalon blanc, une cravache à la main, et d'énormes moustaches.

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien ! qu'on lui donne quelques écus, et que cela finisse. Tiens, voilà ma bourse. Mon cher capitaine, et vous, belle dame, j'ai bien l'honneur d'être le vôtre dans toute l'acception du mot.

M. DE GERVAL.

Mon cher de La Durandière, qu'avez-vous donc ?

DE LA DURANDIÈRE.

Des faquins de voituriers qui ne voulaient pas se ranger, et je les ai accrochés de la belle manière. Imaginez-vous qu'ils n'étaient pas encore contents, et que j'ai été obligé de leur couper la figure avec ma cravache.

M. DE GERVAL.

Mais cet argent dont vous parliez?

DE LA DURANDIÈRE.

C'est qu'ils se fâchaient, quoique battus; et vous savez que nous autres, après la victoire... Moi, j'ai naturellement de l'estime pour mes ennemis, et j'ai estimé ceux-ci une dizaine d'écus; ce n'est pas cher; et puis l'argent ne me coûte rien; l'argent, l'argent, qu'est-ce que cela? A propos, monsieur votre oncle, en m'invitant à dîner aujourd'hui chez vous, m'a fait espérer que je pourrais voir votre propriété. Ce que j'en ai aperçu en la traversant m'a paru très-beau, très-beau; de la vue, des bois, et du gibier beaucoup. Je n'ai pu résister à la

tentation de tirer un lièvre au passage; j'avais dans ma chaise de poste un pistolet chargé à balle. (Il rit.) Ah! ah! ah!

M. DE GERVAL.

Et vous l'avez touché?

DE LA DURANDIÈRE.

Du premier coup : j'ai aujourd'hui la main fatale; vrai. Je ne voudrais pas ce matin avoir une affaire, je serais sûr d'un malheur. Il est vrai que la grande habitude... Vous me pardonnez, belle dame, d'avoir chassé sur vos terres : nous autres, garçons, cela nous arrive quelquefois; les maris nous le reprochent; mais on ne risque rien tant qu'on n'est pas soi-même propriétaire. (Il rit.) Ah ! ah ! nous disons donc que c'est ici le salon?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, le petit salon de travail. Mais mon oncle ne vous a pas dit, Monsieur, que j'avais changé d'idée, et que dans ce moment je ne pensais plus à vendre.

DE LA DURANDIÈRE.

J'entends, un caprice; c'est trop juste, une jolie femme doit en avoir, et Madame profite du privilége. Cela ne m'empêche pas de rendre justice à la manière dont tout cela est distribué et décoré. Nous avons là une bibliothèque qui ressemble à la mienne; je vois deux ou trois reliures qui me semblent bien belles!

MADAME DE SÉNANGE.

Ce sont mes auteurs favoris.

DE LA DURANDIÈRE.

Ah! ah! oui; La Fontaine... je sais ce que c'est; c'est pour les enfants, n'est-ce pas? Il entendait bien la fable; il la faisait fort bien, fort proprement. On n'est plus la dupe aujourd'hui de ses allégories; on en a la clé : ses corbeaux, ses renards, ses singes, tous personnages du temps. Comme ce luron-là faisait parler les bêtes!... (Il rit.) Ah! ah!

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais ! quelquefois encore...

DE LA DURANDIÈRE.

C'est ce que j'allais vous dire; Molière, fier homme encore celui-là ! sévère, sévère!.. Corneille ! oh ! oh! Corneille, fort, fort! Racine, tendre, tendre, faisant la tragédie d'une manière fort agréable. Vous avez là, Madame, un très-bon choix de livres.

MADAME DE SÉNANGE.

C'est un éloge qui fait plaisir, surtout donné par un homme de goût.

DE LA DURANDIÈRE.

Oui; c'est vrai que j'en ai, et je ne sais pas trop comme cela m'est venu. Toujours à l'armée, où j'occupais, j'ose le dire, un poste essentiel.

MADAME DE SÉNANGE.

Monsieur était officier général?

DE LA DURANDIÈRE.

Mieux que cela, j'étais fournisseur. Certainement, c'est une belle chose que la victoire; mais...

AIR de *Turenne*.

Il faut que la victoire dîne,
Si l'on en croit plus d'un témoin :
Sans les trésors de ma cantine,
Les vainqueurs n'allaient pas plus loin.
Ainsi j'alimentais leur gloire;
De nos soldats nourrissant la valeur,
Je fus nommé par eux au champ d'honneur
Restaurateur de la victoire.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADELEINE, portant des tableaux et des cahiers de musique.

MADELEINE.

Madame, ce sont les tableaux et les cahiers de musique qui étaient dans la galerie; où faut-il les mettre?

MADAME DE SÉNANGE.

Où tu voudras... laisse-les ici.

M. DE GERVAL.

Qu'est-ce que c'est?

MADELEINE.

Tout cela, c'est de la composition de monsieur Armand, qui les a laissés en partant.

MADAME DE SÉNANGE.

Il est parti?

MADELEINE.

C'est tout comme : on met les chevaux à la voiture.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

A-t-on jamais vu un pareil caractère? Mais, en conscience, je ne peux pas le prier de revenir.

DE LA DURANDIÈRE.

Quel est ce monsieur Armand?

M. DE GERVAL.

Un peintre, un musicien, qui, je crois, n'est pas des plus intrépides; car j'ai eu tout à l'heure avec lui une petite discussion.

DE LA DURANDIÈRE.

Où il a fait le plongeon. Je connais cela; je m'amuse quelquefois à les faire filer doux. (Il rit.) Ah! ah!

M. DE GERVAL.

Oui, je sais que vous êtes une mauvaise tête.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est vrai que je suis trop crâne; c'est ce qu'ils disent tous; mais on n'est pas maître de cela. Moi, ce n'est pas du sang qui circule dans mes veines, c'est du gaz hydrogène. (Il s'approche de la table et regarde les tableaux. S'apercevant que Madeleine le regarde attentivement quelques instants.) Eh bien! à qui en a cette petite fille?

MADELEINE.

Dieu, que c'est étonnant! si Monsieur n'était pas militaire, et qu'il n'eût pas de moustaches, il ressemblerait à un de mes parents que je n'ai pas vu depuis une dizaine d'années. Mais je me rappelle encore...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien! par exemple!...

MADELEINE.

Oh! non, ça ne peut pas être ça! mais, c'est égal.. Je voudrais bien qu'il fût sans moustaches, rien que pour voir!

M. DE GERVAL.

Eh bien! morbleu! finirez-vous? Descendez, et laissez-nous.

MADELEINE.

Oui, Monsieur... oui, je m'en vas. (Elle sort, en regardant toujours de La Durandière.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté MADELEINE.

DE LA DURANDIÈRE, à table, examinant les tableaux.

Ce n'est pas mal, pas mal, vraiment; à la manière de Rubens. Vous ne connaissez pas Rubens? un grand, un fort, qui en son temps a fait des lithographies superbes. Eh mais! je ne me trompe pas, regardez donc!

M. DE GERVAL.

Le portrait de ma nièce!

MADAME DE SÉNANGE.

Mon portrait!

DE LA DURANDIÈRE.

Et parfaitement ressemblant.

M. DE GERVAL.

Tu avais donc prié monsieur Armand de te peindre?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, oui, mon oncle. (A part.) Comment! en secret, et sans m'en prévenir, il aurait eu l'idée!... quelle inconséquence!..

DE LA DURANDIÈRE.

De plus, une romance, de petits vers à Adèle.

M. DE GERVAL.

Adèle! c'est ton nom : est-ce que tu l'as prié de te faire aussi des romances?

MADAME DE SÉNANGE.

Moi! non, mon oncle... il aura choisi le premier nom venu.

DE LA DURANDIÈRE.

Joli, joli... Moi, ce que j'aime, c'est la romance chevaleresque : dès qu'il y a des troubadours, c'est mon genre.

AIR : *Mais les devoirs de la chevalerie.*

Au temps heureux de la chevalerie,
Galant guerrier et vaillant troubadour,
Pour mériter châtelaine jolie,
J'aurais chanté, combattu tour à tour.
Tout est chanté : les dames, moins rebelles,
Aiment celui qui sait les provoquer;
Je serais mort pour défendre les belles,
Et je ne vis que pour les attaquer.

Voyez plutôt... paroles et musique de M. Trois Étoiles, auteur

très-connu. J'ai chez moi toutes ses œuvres, avec accompagnement de violon.

M. DE GERVAL.

Je vais vous déchiffrer cela. Hein!... hein!... ah diable! moi qui ai la vue basse, et qui n'ai pas lunettes! Que diable en ai-je fait? Non, je ne les ai pas sur moi; je les aurai perdues en route, et je ne sais comment je vais faire de toute la soirée. Est-ce que vous n'en avez pas, vous, de La Durandière?

DE LA DURANDIÈRE.

Moi, des lunettes! j'ai une vue superbe; je découvre dans la campagne à deux lieues à la ronde. (Il ouvre la croisée qui est dans le fond.) Voilà dans la cour une chaise de poste qui va partir.

MADAME DE SÉNANGE.

Il s'éloigne! et sans me donner l'explication de cette conduite!

DE LA DURANDIÈRE.

Un monsieur en besicles vient de monter en voiture, et voilà qu'elle roule.

MADAME DE SÉNANGE.

C'est fini!

DE LA DURANDIÈRE, à la fenêtre.

Postillon! postillon! arrêtez!

M. DE GERVAL.

Eh bien! que faites-vous donc?

DE LA DURANDIÈRE.

Laissez-moi donc... la voiture s'arrête... Monsieur, Monsieur! je vous prie de monter un instant. Oui... ici... au salon... J'aurais deux mots à vous dire.

M. DE GERVAL.

Y pensez-vous! quel est votre dessein?

DE LA DURANDIÈRE.

Eh! parbleu! de lui prendre ses besicles, puisqu'il en a et que vous n'en avez pas. L'idée est bonne, et nous allons rire. (Il rit.) Hé! hé!

M. DE GERVAL.

Quoi! vous croyez qu'il consentira?...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh! parbleu! il le faudra bien.

MADAME DE SÉNANGE.

Et s'il se fâchait?

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien! je serai là; c'est ce que je demande : intrépide et goguenard, c'est ma devise.

M. DE GERVAL.

C'est égal; je vous prie, mon cher ami, de vous modérer; je serais désolé que cela sortît des bornes d'une simple plaisanterie, parce que vous sentez bien qu'ici, chez ma nièce, un jour où il y a du monde... Voilà justement deux, trois voitures qui entrent dans la cour; c'est toute notre société.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais! mon oncle, allez les recevoir dans le grand salon ! moi, je ne suis seulement pas habillée.

M. DE GERVAL.

C'est juste; mais surveille un peu ce diable de La Durandière, car il a une tête...

MADAME DE SÉNANGE.

Je ne reste que pour cela.

M. DE GERVAL.

Et vous, mon cher, songez à ce que je vous ai dit.

DE LA DURANDIÈRE.

Mais soyez donc tranquille, je n'irai pas lui mettre le pistolet sur la gorge : on a de l'esprit, ou on n'en a pas. (Il rit.) Ah! ah!

SCÈNE IX.

DE LA DURANDIÈRE, MADAME DE SÉNANGE, puis ARMAND.

DE LA DURANDIÈRE.

Monsieur votre oncle croit peut-être que je ne sais pas ce que c'est qu'une mystification; s'il s'était trouvé, comme moi, vingt ou trente fois dans ces affaires-là... Voici notre jeune musicien.

ARMAND, à madame de Sénange.

Je partais, Madame, lorsque la voix de Monsieur m'a rappelé.

DE LA DURANDIÈRE.

Oui, oui, c'est moi. (A part.) Tiens, comme il est ému! on dirait qu'il tremble; il ne me fait pas l'effet d'être fort... (Haut.) Il faut vous dire, mon cher, que j'ai quelque chose à vous demander.

ARMAND.

Quoique n'ayant pas l'honneur de vous connaître, Monsieur, je serai charmé de vous rendre service ; mais il me semble qu'au lieu de me donner la peine de descendre de voiture, vous pouviez prendre celle de venir me parler.

MADAME DE SÉNANGE, effrayée.

Ah! mon Dieu! (Haut.) C'est moi qui avais prié Monsieur de vouloir bien vous appeler.

DE LA DURANDIÈRE, bas, à madame de Sénange.

Vous avez raison, cela vaut mieux ainsi. (Haut.) Oui, c'est Madame qui voulait d'abord vous remercier de son portrait, que nous avons trouvé très-bien.

ARMAND.

Quoi! Madame, vous auriez vu?...

DE LA DURANDIÈRE.

Je vous dis que nous avons tous été enchantés, et Madame surtout.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

Oh! l'insupportable homme!

DE LA DURANDIÈRE.

Ensuite, nous avions là une romance que Madame voulait chanter.

MADAME DE SÉNANGE.

Moi! non, Monsieur; gardez-vous bien de le croire.

DE LA DURANDIÈRE, à part, à madame de Sénange.

Laissez-moi donc faire; nous y voilà. (Haut, à Armand.) Mais il y avait un accompagnement de violon obligé, et Madame, qui connaît votre talent, et surtout votre complaisance, voulait, avant votre départ, vous prier de lui faire chanter une seule fois cette romance.

ARMAND, prenant la romance, à part.

Que vois-je? ma romance! (Haut.) Certainement, je ne demande pas mieux; et vous, Monsieur, combien je vous remercie de m'avoir procuré l'occasion d'être agréable à Madame! (Il va prendre un violon qui est sur la table.)

MADAME DE SÉNANGE, à La Durandière, qui lui présente le papier de musique.

Mais, Monsieur, y pensez-vous?

DE LA DURANDIÈRE.

Ne craignez donc rien : je vous dis que j'ai mon plan.

ARMAND, qui, pendant cet aparté, a pris son violon et placé la musique sur le pupitre.

Madame, je suis à vos ordres.

MADAME DE SÉNANGE.

Je suis au supplice.

ARMAND.

Voulez-vous que je joue d'abord la ritournelle? (Au moment où il prend son archet pour commencer, La Durandière l'arrête par le bras.)

DE LA DURANDIÈRE.

Dites donc, est-ce que vous tenez beaucoup à vos besicles?

ARMAND.

Pourquoi, Monsieur?

DE LA DURANDIÈRE.

Oh! rien : c'est que ce n'est pas l'usage; il n'est pas convenable d'accompagner une dame avec des besicles.

ARMAND.

Dans un concert, peut-être; mais ici, sans cérémonie...

DE LA DURANDIÈRE.

Oh! c'est égal; ce que je vous en dis, c'est dans votre intérêt, et vous ferez bien de ne pas les mettre.

ARMAND.

Je vous remercie, Monsieur; mais autant les garder.

DE LA DURANDIÈRE.

Non pas, je suis votre ami; vous ne les mettrez point, ou vous ne jouerez pas.

ARMAND.

La plaisanterie est sans doute fort agréable: mais vous ne faites pas attention que Madame est là qui attend. (A madame de Sénange.) Mille pardons, Madame.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est égal, je ne vous rends pas votre archet.

ARMAND, jetant ses besicles sur la table.

Monsieur, finissons-en; je n'y tiens pas, puisque je connais l'accompagnement par cœur; mais vous voyez que Madame s'impatiente. (A madame de Sénange.) Je suis à vous.

DE LA DURANDIÈRE.

Oh! maintenant, je vous rends les armes. (En s'en allant.) Je savais bien que je l'y forcerais. Allons trouver l'oncle; je l'avais bien dit, intrépide et goguenard, c'est ma devise. (Il sort en faisant un signe d'intelligence à madame de Sénange, et en montrant les lunettes, qu'il emporte d'un air triomphant.)

SCÈNE X.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

Je respire. Grâce au ciel, il n'a pas attaché à cette mauvaise plaisanterie plus d'importance qu'elle n'en mérite. (Haut.) Eh bien! monsieur Armand, me voici. (A part.) Il le faut bien, pour ne pas lui donner de soupçon.

ROMANCE.

En quittant ce rivage
Où mon cœur fut heureux,
Aux échos du bocage
J'adressais mes adieux.
Jamais, quoique loin d'elle,
N'aurai d'autres amours;
Lorsque l'on aime Adèle,
Il faut l'aimer toujours.

Certainement elle est fort bien cette romance.

ARMAND.

Il y a un second couplet.

MADAME DE SÉNANGE.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans l'ombre du mystère,
Un amant malheureux
Doit aimer, et le taire
A l'objet de ses feux.
Et s'il faut dans l'absence
Traîner ses tristes jours,
Il part sans espérance,
Mais en aimant toujours.

ARMAND répète les deux derniers vers.

Je pars sans espérance,
En vous aimant toujours.

(Il se jette aux pieds de madame de Sénange.)

MADAME DE SÉNANGE.

O Ciel! monsieur Armand, que faites-vons, et que viens-je d'apprendre?

ARMAND.

Ce secret que, sans l'arrivée de votre oncle, j'allais vous confier ce matin... Mais ce n'est rien encore, vous ignorez à

quel point je suis coupable envers vous, et quand vous saurez qui je suis...

MADAME DE SÉNANGE.

Que dites-vous? achevez, m'avez-vous trompée?

ARMAND.

Oui, Madame, je suis celui à qui vous fûtes destinée, celui que vous détestiez sans le connaître, et qui maintenant ne vous a donné que trop de sujets de le haïr.

MADAME DE SÉNANGE.

Grand Dieu! vous, monsieur de Saint-André?

ARMAND.

Lui-même, Madame.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

Grâce au ciel, le mal n'est pas si grand que je croyais; il m'avait fait une peur... (Haut.) Comment! c'est vous, Monsieur, qui depuis quinze jours êtes ici sous un nom supposé?

ARMAND.

Le mien, si vous l'aviez connu, eût été pour moi un arrêt d'exil; mais vous devez vous rappeler que c'est malgré moi que je suis entré dans ce château; hélas! c'est bien malgré moi aussi que je m'en éloigne.

MADAME DE SÉNANGE.

Et pourquoi? qui vous force à partir?

ARMAND.

Votre injustice, vos préventions; oui, Madame, on vous a dit que j'étais un homme dur, insensible; on m'avait dit que vous étiez bonne, indulgente; convenez qu'on nous a trompés tous les deux.

MADAME DE SÉNANGE.

Non, sans doute: voilà ce que je ne puis vous avouer encore; mais il est vrai cependant que je me suis fait de vous une tout autre idée; et pour rétablir dans votre esprit ma réputation de bonté et d'indulgence, j'ai bien envie de vous proposer une épreuve.

ARMAND.

Parlez, Madame, commandez: que puis-je faire pour vous prouver mon amour, et me rendre digne de votre main?

MADAME DE SÉNANGE.

Eh bien! s'il est vrai que vous m'aimiez, j'exige que, pendant trois mois entiers, à dater d'aujourd'hui, vous n'ayez pas la moindre querelle, la moindre discussion; enfin, que vous

évitiez toute espèce d'affaires, même celles où vous auriez complétement raison.

ARMAND.

Et les trois mois expirés, vous consentez à m'épouser?

MADAME DE SÉNANGE.

Mais je crois qu'alors je le pourrais sans crainte.

ARMAND.

Dieu! que je suis heureux! c'est comme si nous étions mariés; car apprenez, Madame, que ce que vous me demandez là est pour moi la chose du monde la plus facile, et personne n'est moins querelleur que moi. Enfin, vous avez vu ce matin quand votre oncle est venu nous interrompre, certainement j'avais là une belle occasion.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais! cela ne commençait déjà pas mal. Enfin, vous connaissez nos conventions, vous voyez que je ne suis point injuste; je dirai tout à mon oncle; en attendant je cours m'habiller, car je n'ai pas encore paru au salon où l'on m'attend. Adieu, adieu, Monsieur; puis-je dire en bas que l'on renvoie vos chevaux?

ARMAND, lui baisant la main.

Ah! vous êtes trop bonne. (Madame de Sénange sort.)

SCÈNE XI.

ARMAND, seul.

Je n'en reviens pas encore! quel changement! moi qui tout à l'heure étais si malheureux! quelle aimable femme que madame de Sénange! comment ne pas l'adorer? et quand je pense à ce qu'elle exige de moi... moi chercher querelle! ah! bien oui, je suis trop heureux pour cela! je voudrais plutôt raccommoder tout le monde.

Air : de *Lantara.*

Quand ma maîtresse est inhumaine,
Quand je me brouille avec elle, soudain
Je ne respire que la haine,
J'irais chercher dispute au genre humain.
Mais quand l'amour, récompensant ma flamme,
Me raccommode avec ce que j'aimais,
La haine alors s'enfuit loin de mon âme,
Et je voudrais voir tout le monde en paix.

SCÈNE XII.

ARMAND, MADELEINE.

MADELEINE, parlant en entrant.

Ils ont beau dire, je suis bien sûre que cela n'est pas vrai.

ARMAND.

Ah! te voilà, Madeleine? tu ne sais pas, je reste, je ne pars plus; et j'espère même que bientôt, toi et Bastien... je n'aurai qu'un mot à dire pour vous marier.

MADELEINE.

Comment! il serait vrai? (Se retournant du côté du salon.) La! je vous demande si c'est possible? et si on peut supposer qu'un si brave homme...

ARMAND.

Eh bien! à qui en as-tu donc?

MADELEINE.

C'est que je suis en colère contre ces messieurs et ces dames du salon, qui sont tous à se moquer de vous.

ARMAND.

Hein! qu'est-ce?

MADELEINE.

Oui, sans doute, pendant que j'étais à arranger des fleurs dans les deux *jardinières* du salon, j'ai entendu pérorer ce gros monsieur qui a des moustaches, et qui ressemble si fort à un de mes parents; car on ne m'ôterait pas de l'idée...

ARMAND.

Eh bien! que disait-il?

MADELEINE.

AIR du vaudeville de *l'Homme vert*.

Il ne parlait que d' son courage,
Et des enn'mis qu'il pourfendit;
Bref, sa valeur fait un tapage
Dont le bruit seul vous étourdit.

ARMAND.

Le crois-tu donc bien intrépide?

MADELEINE.

Non, ma fin', il fait trop de train;
Et m'est avis qu'un tonneau vide
Résonne plus qu'un tonneau plein.

En ce moment, un domestique entre dans la salle et dispose tout pour la ré-

ception de la société. Il enlève les tableaux, la musique et le pupitre, arrange les tables de jeu, y place des flambeaux, des cartes, des jetons, etc.) Enfin, d'après ce que j'ai entendu, il paraîtrait qu'il avait d'abord parié avec le capitaine qu'il vous prendrait vos besicles; et il les a rapportées en triomphe, en disant qu'il vous avait fait peur, et qu'il vous avait forcé de les ôter.

ARMAND.

Morbleu! il en a menti.

MADELEINE.

C'est ce que je me suis répondu à moi-même, parce que certainement vous n'êtes pas homme à vous laisser insulter.

ARMAND.

Non! parbleu! et je suis enchanté qu'il y ait du monde, parce que j'aurai le plaisir de lui donner authentiquement une paire de soufflets.

MADELEINE.

A la bonne heure, ça sera bien fait.

ARMAND.

Et ce ne sera pas long, courons, (S'arrêtant.) c'est-à-dire... Dieu! qu'allais-je faire? et ma promesse de tout à l'heure?

MADELEINE.

Eh bien! qu'est-ce qui vous arrête? moi j'y allais déjà.

ARMAND.

C'est que tu sens bien, devant ces dames, devant madame de Sénange...

MADELEINE.

Elle n'est pas encore au salon.

ARMAND, avec joie.

Elle n'y es pas, tu en es bien sûre? (Il va pour sortir.) Profitons du moment. (S'arrêtant.) Mais qu'importe, dans un instant elle l'apprendra, et je perds à la fois son amour, son estime et le bonheur qui m'était promis; fut-on jamais plus malheureux? Et le capitaine, que disait-il?

MADELEINE.

Il secouait la tête en disant à l'autre : « Monsieur, prenez « garde; cela aura des suites. » A quoi l'autre répondait : « Tant mieux, je ne les crains pas; et la preuve, c'est que je « vais trouver mon adversaire. » Et alors il est sorti.

ARMAND.

C'est étonnant; nous ne l'avons pas vu.

MADELEINE.

En le voyant partir, le capitaine a ajouté : « C'est bien, il a « raison d'y aller, parce que quelqu'un qui aurait l'air d'éviter « une affaire ne sera jamais mon neveu. »

ARMAND.

Dieu! si je ne me bats pas, l'oncle va me refuser son consentement : et si je me bats, la nièce ne me donnera jamais le sien; eh bien! elle aura tort, parce qu'enfin, puisqu'elle consent à m'épouser, le soin de mon honneur doit lui être cher; un homme qui se laisserait insulter ne serait plus digne d'elle; oui, quand elle saura ce dont il s'agit, elle m'approuvera, elle me pardonnera; et décidément j'y vais. (Il fait un pas pour sortir, et aperçoit madame de Sénange qui entre.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh bien! où courez-vous donc ?

ARMAND, à part.

Dieu! madame de Sénange! (Haut.) J'allais vous trouver pour vous parler d'une aventure assez singulière.

MADAME DE SÉNANGE.

Je la sais déjà; je viens de voir mon oncle.

Air de *l'Avare*.

Je connais déjà l'aventure.
(A Madeleine.)
Mais, laisse-nous, éloigne-toi.

(Pendant que Madeleine finit le couplet, madame de Sénange donne des ordres au domestique qui a déjà arrangé les tables de l'appartement.)

MADELEINE, à Armand.

Ah! Monsieur, je vous en conjure,
N'allez pas commencer sans moi.
C'est par la bonté que je brille,
Si c'est à quelqu' parent en effet,
Comm' tel je dois prendre intérêt.
(Faisant le geste de donner un soufflet.)
A tout c' qui touche la famille.
(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE.

Ah! Monsieur, combien je suis contente de vous! j'ai peine encore à le croire... si vous saviez à quel point cette preuve d'amour m'a touchée; mon oncle m'a tout dit, j'en connaissais déjà une partie; mais c'est surtout votre dernière entrevue...

ARMAND.

Comment! notre dernière entrevue?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui; monsieur de La Durandière lui a raconté qu'il venait dans l'instant même de vous rencontrer seul dans une allée du parc, qu'il vous avait proposé, dans le cas où vous vous croiriez offensé, de vous donner satisfaction, et que vous l'aviez refusé.

ARMAND.

Moi, Madame! qui a pu vous dire cela?

MADAME DE SÉNANGE.

Comment! vous auriez accepté?

ARMAND.

Du tout, Madame, du tout.

MADAME DE SÉNANGE.

A la bonne heure, vous ne pouviez me donner une plus grande marque de tendresse; et depuis ce moment, je puis vous l'avouer, je crois que je vous aime.

ARMAND.

Dieu! il se pourrait! Vous voyez, Madame, le plus heureux et le plus désespéré des hommes, car ce monsieur de La Durandière est un insigne imposteur que je n'ai seulement pas vu.

MADAME DE SÉNANGE.

S'il en est ainsi, je rétracte l'aveu que je viens de faire.

ARMAND.

Non, Madame; non, gardez-vous de vous dédire; mais, je vous en supplie, rendez-moi ma parole, pour aujourd'hui seulement; je vous jure bien qu'à dater de demain...

MADAME DE SÉNANGE.

Quoi! à peine une demi-heure s'est écoulée, et vous trouvez déjà notre traité trop pénible à exécuter? vous êtes le maître, Monsieur; mais comme je tiens mes serments plus fidèlement

que vous, je vous préviens que si vous donnez la moindre suite à cette affaire, je ne vous reverrai de ma vie.

ARMAND, à part.

Dieu! que c'est cruel! Être obligé, pour lui couper les oreilles, d'attendre encore trois mois... le jour de mes noces.

MADAME DE SÉNANGE.

Que dites-vous?

ARMAND.

Rien. Je disais que le jour de mes noces (Avec une expression de colère.) Sera le plus beau jour de ma vie.

MADAME DE SÉNANGE.

A la bonne heure. Ah! mon Dieu! il y a tant de monde dans le salon, que voici une partie de la société qui vient de ce côté. Monsieur de La Durandière marche à leur tête.

ARMAND, avec une colère concentrée.

Monsieur de La Durandière!

MADAME DE SÉNANGE.

Hein! qu'y a-t-il?

ARMAND.

Rien. Je serai charmé de le voir. N'exigez-vous pas aussi que je lui fasse des politesses?

MADAME DE SÉNANGE.

Oh! non; et vous pouvez même vous en moquer. Permis à vous, pourvu toutefois que ce ne soient que des plaisanteries, et qu'on ne se fâche pas.

ARMAND, à part.

Dieu! si sans me fâcher je pouvais trouver quelque moyen de l'assommer *incognito !*

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE GERVAL, DE LA DURANDIÈRE, CHŒUR DE GENS INVITÉS.

(Les portes du salon s'ouvrent, et les personnes invitées entrent et s'établissent à différentes tables de jeu qui se trouvent placées dans l'appartement.)

CHŒUR.

AIR : *Célébrons le mariage* (du MARIAGE ENFANTIN).

Oui, cet asile rassemble
Ce qui peut charmer les yeux,
Et tous les plaisirs ensemble
Sont réunis en ces lieux.

DE LA DURANDIÈRE, bas, à madame de Sénange en lui montrant un vieux monsieur et une vieille dame.

Voilà du beau gothique,
Même de l'antiquité,
Qu'il vous faut, par politique,
Mettre à l'écarté.

CHOEUR.

Oui, cet asile ressemble, etc.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est cela, pendant que la jeunesse danse là-dedans, nous allons faire ici un piquet, un boston, un écarté; que personne ne reste oisif. A la campagne, il faut s'occuper; ah! ah! voilà ce cher monsieur Armand!

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, Monsieur veut bien rester avec nous jusqu'à ce soir.

DE LA DURANDIÈRE.

Ah! diable. (Bas, à monsieur de Gerval.) Moi, je le croyais déjà parti.

M. DE GERVAL, de même.

Il aurait aussi bien fait; mais il y a des gens qui ont une audace...

DE LA DURANDIÈRE.

A qui le dites-vous? on ne voit que cela. Eh bien! qu'y a-t-il? qu'est-ce que l'on fait par-là? (Il va à une table de jeu, et s'adressant à un joueur qui tient les cartes.) Non, non, je garderais à carreau; qui garde à carreau n'est jamais capot. (Passant à une autre table et saluant une dame qui fait sa partie avec un jeune homme.) Eh mais! n'est-ce pas madame de Verteuil, la femme d'un avoué de Paris, que j'ai l'honneur de saluer? il paraît que nous sommes en vacances; le cher mari n'est donc pas ici? Ah! voilà le maître clerc. (Il traverse le théâtre, et allant à une autre table.) Eh! c'est le docteur... vous avez donc laissé mourir notre receveur? vous créez des places? Ma foi, pour une soirée de province, il est impossible de trouver une société plus agréable? (A part, sur le devant de la scène.) Où diable a-t-on été chercher toutes ces physionomies-là?

ARMAND.

L'insipide bavard!

DE LA DURANDIÈRE.

Et vous, monsieur Armand, vous ne faites rien? je conçois cela, les cartes, le jeu, tout cela est une faible distraction pour

quelqu'un qui, comme vous, cultive avec succès les beaux-arts; car je ne suis par encore revenu de la surprise où m'a jeté le portrait de Madame. Si vous vouliez me donner votre adresse, de retour à Paris, je vous emploierais; car vous ne croiriez pas que je me suis déjà fait peindre deux ou trois fois, et que l'on n'a jamais pu m'attraper.

ARMAND, le regardant.

Cela m'étonne! Du reste, voici l'adresse que vous voulez bien me demander. (Il tire de son portefeuille une carte qu'il lui présente.)

DE LA DURANDIÈRE.

C'est bien, c'est bien. (Jetant les yeux dessus avec négligence.) Hein! M. LE COMTE DE SAINT-ANDRÉ, LIEUTENANT-COLONEL. Comment, Monsieur, c'est là réellement...

ARMAND.

Mon véritable nom.

DE LA DURANDIÈRE, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce que ce serait ce fameux duelliste? (En riant, à Armand.) Je comprends, Monsieur n'est peintre que pour son plaisir... véritable amateur.

ARMAND.

Cela ne m'empêche pas, Monsieur, d'accepter votre proposition. (Le regardant de près.) Je suis trop heureux quand je puis rencontrer des figures comme la vôtre. (A part.) C'est singulier, ses cheveux et ses moustaches ne me semblent pas de la même couleur. Eh! mon Dieu! oui, ce n'est pas naturel.

DE LA DURANDIÈRE.

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder? (Se hâtant de mettre un gant, et allant à madame de Sénange.) On danse dans la salle à côté. Si Madame voulait me faire le plaisir d'accepter ma main?

MADAME DE SENANGE.

Volontiers.

ARMAND, qui pendant ce temps a eu l'air de réfléchir.

Ma foi, essayons toujours. (Il arrête de La Durandière au moment où celui-ci va offrir sa main à madame de Sénange, et l'attirant à lui.) Dites donc, Monsieur de La Durandière, est-ce que vous tenez beaucoup à vos moustaches?

DE LA DURANDIÈRE.

Pourquoi donc, Monsieur?

ARMAND.

Oh! rien; c'est qu'il n'est pas convenable de danser avec des moustaches.

DE LA DURANDIÈRE.

Bah! à la campagne!

ARMAND.

C'est égal; dans votre intérêt, je vous conseille de les ôter.

DE LA DURANDIÈRE.

J'entends, la plaisanterie est délicieuse.

ARMAND, lui prenant son gant.

Non vous, dis-je, je suis votre ami, et vous les ôterez, où vous ne danserez pas; je ne vous rends pas vos gants.

DE LA DURANDIÈRE, fort embarrassé et avec inquiétude.

Ah çà! est-ce qu'il saurait décidément?... N'est-ce pas que vous voulez rire?

ARMAND.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, c'est là ma seule vengeance;
Mais je la veux et promptement :
Souvenez-vous de mon obéissance,
Seriez-vous donc moins obligeant?
Désolé si cela vous fâche,
A votre tour de la docilité :
Sans besicles si j'ai chanté,
Vous danserez bien sans moustache.

DE LA DURANDIÈRE, fait un geste d'effroi, et reprend en riant.

J'y suis; c'est pour divertir ces dames; il fallait donc le dire, parce que, si vous y tenez, moi je n'y tiens pas. (Il arrache une moustache, celle qui est du côté d'Armand.)

ARMAND.

L'autre, l'autre. (De La Durandière arrache l'autre moustache.)

MADAME DE SÉNANGE, s'avançant.

Eh bien! dansons-nous? Dieu! que vois-je? monsieur de La Durandière sans moustache!

M. GERVAL, et toutes les personnes qui sont aux tables de jeu, qui se lèvent en même temps, et viennent occuper le fond de la scène.)

Il serait possible!

DE LA DURANDIÈRE.

J'étais sûr de votre étonnement : n'est-ce pas que cela me

chahge du tout au tout? c'est une scène que nous avions préparée avec Monsieur.

ARMAND.

Oui; une scène, un proverbe, dont le titre est : LE PRÊTÉ RENDU. Monsieur et moi, nous nous prêtons mutuellement sur gages.

AIR de *Julie*.

Nous pouvons faire à présent un échange.

M. DE GERVAL.

Est-ce bien vous? est-ce lui que j'entends?
Grand Dieu! quelle aventure étrange!

ARMAND.

Désormais jugez mieux les gens;
C'est le seul prix qu'à la leçon j'attache :
Les riches auraient trop de cœur,
Si l'on pouvait acheter la valeur
En achetant une moustache.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADELEINE; elle entre en portant un plateau de rafraîchissements et de petits gâteaux. Après en avoir offert aux dames, elle se trouve en face de monsieur de la Durandière; elle le regarde, et pousse un cri en laissant tomber le plateau.

MADELEINE.

Dieu! cette fois, je ne me trompe pas; c'est bien lui, mon oncle Durand!

DE LA DURANDIÈRE, cherchant à s'en débarrasser.

Qu'est-ce que cela signifie? qu'est-ce que c'est que cela?

MADELEINE.

Madeleine Durand, votre nièce, fille de Pierre Durand, votre frère, marchand de bœufs dans le Limousin où vous êtes né. Allez, je vous reconnais bien, maintenant qu'il y a moyen de vous voir. Ah çà! mon oncle, vous êtes donc rasé?

M. DE GERVAL.

Mais à peu près, à ce que je vois.

M. DE LA DURANDIÈRE.

Au diable la famille! j'en retrouve partout.

ARMAND.

Ce doit être pour vous, Monsieur, un nouveau sujet de satisfaction et de gloire, en pensant que d'eux tous, vous seul avez eu l'esprit de faire une grande et belle fortune.

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, sans doute ; et quand vous donneriez à cette jeune fille une petite portion des trésors que vous avez recueillis à la suite de nos braves...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien ! eh bien ! on verra ; je ne dis pas non ; moi, j'ai toujours été un bon enfant, c'est connu.

ARMAND.

Je crois, Madame, que je me suis exactement renfermé dans les conditions du traité ; j'espère que cela n'a pas fait tant de bruit.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous avez tenu votre parole, je tiendrai la mienne ; vous saurez tout, mon oncle, et puisque vous voulez absolument que je me marie, j'espère que le choix que j'ai fait vous conviendra.

ARMAND.

Je ne t'oublierai pas, Madeleine ; et si ton oncle ne fait rien pour toi, c'est moi qui te doterai.

DE LA DURANDIÈRE.

Non pas, morbleu ! ou pour le coup nous aurions une affaire ensemble. Madeleine, Madeleine, je te donne vingt mille francs. Ah ! vous ne me connaissez pas : excellent parent, joyeux convive. (A Armand.) Entendant surtout la bonne plaisanterie. (A madame de Sénange.) Et comme je disais ce matin, *intrépide et goguenard*, c'est ma devise.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de *M. Heudier*.

M. DE GERVAL, à Armand.

Vous avez la vue un peu basse,
Mon ami, tout est pour le mieux :
Pour voir chez soi ce qui se passe
On a souvent de trop bons yeux.
Si vous voulez, en homme sage,
Bien entendre vos intérêts ;
Pour être heureux en mariage,
N'y regardez pas de trop près.

ARMAND.

De la coquette Célimène
On cite partout la fraîcheur ;
Ses cheveux sont d'un noir d'ébène,

Son teint des lis a la blancheur,
Ses lèvres sont couleur de rose,
Et ses dents sont des perles ; mais
Tous bas chacun se dit, pour cause :
« N'y regardons pas de trop près. »

MADELEINE.

Pour la candeur, les vertus du village,
Vous, Messieurs, qui vous enflammez,
Ne redoutez aucun dommage,
Prenez toujours les yeux fermés;
Car une extrême défiance
Souvent expose à des regrets;
Et pour croire à notre innocence,
N'y regardez pas de trop près.

DE LA DURANDIÈRE.

J'ai bravé le feu, la mitraille,
Je fus toujours audacieux;
Aussi le jour d'une bataille
J'aimais à tout voir par mes yeux.
Mais calculant bien la distance
Et des balles et des boulets,
Je me disais : « De la prudence,
« N'y regardons pas de si près. »

MADAME DE SÉNANGE, au public.

Lorsque l'on présente au parterre
(Ce qui se voit trop rarement)
Un grand ouvrage, un caractère,
Il peut juger sévèrement.
Mais quand la gaité vous abuse
Sur les défauts de nos portraits,
Ah! si ce tableau vous amuse,
N'y regardez pas de trop près.

FIN DE PARTIE ET REVANCHE.

RODOLPHE

OU

FRÈRE ET SŒUR

DRAME EN UN ACTE ET EN PROSE

En société avec M. Mélesville

PERSONNAGES.

RODOLPHE, ancien marin, négociant.
ANTOINE, son associé.
THÉRÈSE, sœur de Rodolphe.
LOUISE, sœur d'Antoine.

La scène se passe à Dantzick.

Un salon; porte au fond, deux portes latérales. Sur le devant, à la droite du spectateur, une table de bureau chargée de cartons et de papiers; plus loin, du même côté, un secrétaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, seul, assis devant une table, et tenant une lettre à la main.

Ma sœur! il me demande ma sœur en mariage! le moyen de refuser un aussi riche parti! Moi, Rodolphe, capitaine corsaire, et rien de plus. D'un autre côté, je ne peux pas me jouer d'un galant homme; il faut donc lui avouer la vérité, morbleu! (Il se lève.) Le jour où j'ai enlevé à l'abordage le pavillon ennemi, j'ai eu moins de peine qu'aujourd'hui en composant cette épître. (Il lit.) « Monsieur, vous m'offrez votre « fortune et votre main pour ma sœur Thérèse; ce n'est pas « à moi qu'il faut vous adresser pour cela, car Thérèse ne « m'appartient pas; Thérèse n'est pas ma sœur. C'est un « secret que ni elle ni personne au monde ne soupçonnait « jusqu'ici; mais la démarche que vous faites aujourd'hui « me force, pour la première fois, à rompre le silence, et à « vous confier les principaux événements de ma vie. » (S'interrompant.) Oui, je le dois, ne fût-ce que pour Thérèse. (Continuant.) « Il y a quatorze ans, j'en avais seize alors, j'étais sim- « ple matelot, et le plus mauvais sujet peut-être de toute la

« marine. Mal vu par mes chefs, à cause de mon indiscipline ; « redouté de mes camarades, avec qui je me battais à chaque « instant, j'allais sans doute être mis à l'écart, lorsqu'un jour « nous abordons des flibustiers chargés de riches dépouilles ; « le combat fut long et terrible. La victoire nous resta ; et, « tandis que mes camarades couraient au pillage, j'aperçois « une femme mourante, tenant dans ses bras une petite fille « de trois ou quatre ans. — Qui êtes-vous ? me dit-elle d'une « voix faible. — Rodolphe, un simple matelot. — Rodolphe, « je vous donne ma fille, cette pauvre orpheline ; que ce soit « votre part du butin. Soyez son protecteur, son frère, et « n'oubliez pas qu'un jour je vous en demanderai compte. » (S'interrompant.) Oui, je la vois encore. J'ignore ce qui se passa en moi ; mais cette mère expirante qui me léguait sa fille, et qui, de là-haut sans doute, allait toujours veiller sur mes actions ; cette idée seule changea tout mon être, toutes mes habitudes. Plus de vin, plus d'indiscipline, plus de querelles ; je devins le meilleur sujet de l'équipage ; et maintenant encore, n'est-ce pas à son souvenir que je dois mon état, mon bien-être, ma fortune ? Eh bien ! où en étais-je donc ? (Reprenant la lettre et lisant.) « J'acceptai la succession. Je débarquai, tenant « dans mes bras ma petite Thérèse que j'appelai ma sœur, et « pendant dix années, tout ce que je gagnai dans mes courses « sur mer fut consacré à son éducation et à son établissement. « Elle avait quatorze ans, et moi vingt-six, quand nous vînmes « nous fixer ici, à Dantzick, auprès du brave Antoine, mon « associé. » (S'interrompant.) Ah ! je le sens bien, c'était alors que j'aurais dû apprendre à nos amis, et à Thérèse elle-même, qu'elle n'était pas ma sœur ; mais il m'en coûtait de renoncer à ce nom, et puis il aurait peut-être fallu la quitter, nous séparer, et cela m'était déjà impossible. j'avais pris l'habitude de l'avoir près de moi. Enfin, ses soins et son affection étaient nécessaires à mon bonheur. Qu'ai-je fait ? et qu'en est-il arrivé ? que Thérèse n'a jamais vu en moi que son frère, et n'aura jamais qu'une amitié de sœur. tandis que moi, je l'aime comme un insensé, comme un furieux : la vue d'un amoureux me met au supplice ; et hier, quand j'ai reçu cette lettre, où ce jeune officier me demandait ma sœur en mariage, j'ai sauté sur mes pistolets pour aller lui en demander raison. Il faut prendre un parti. (Lisant tout bas.) Oui, je lui dis là toute la vérité ; et tantôt, quand nous serons seuls, quand tous les

ouvriers seront partis, je ferai le même aveu à Thérèse. Il est vrai que tous les jours je forme ce projet, et que je n'ai pas encore pu l'exécuter; mais aujourd'hui j'en aurai le courage. Ah! mon Dieu! la voici.

SCÈNE II.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Mon frère! mon frère!

RODOLPHE, brusquement.

Qu'est-ce que c'est? Tu viens encore me déranger?

THÉRESE.

La! Ne vas-tu pas me gronder? je viens t'avertir que le déjeuner est prêt.

RODLPHE, de même.

Je ne puis dans ce moment; je suis à travailler. Mais toi, rien ne t'empêche...

THÉRÈSE,

Non pas, j'aime bien mieux attendre; car je n'ai pas d'appétit quand nous ne déjeunons pas ensemble.

RODOLPHE.

Vraiment? (S'adoucissant)Je te demande pardon, Thérèse, de t'avoir brusquée tout à l'henre; j'étais occupé.

THÉRÈSE.

Oh! je le vois bien, et beaucoup; car vous n'avez seulement pas songé à m'embrasser.

RODOLPHE.

Tu crois?

THÉRÈSE.

Sans doute; (Tendant la joue.) et puisque vous êtes pressé, dépêchez-vous. (Rodolphe l'embrasse.) Eh bien! ne semble-t-il pas qu'il me fait une grâce?

RODOLPHE, vivement

Moi! oh! non, certainement; mais vois-tu, Thérèse...

THÉRÈSE, lui faisant signe de la main.

C'est bien; c'est bien, Monsieur, que je ne vous dérange pas à votre travail. Tiens, je m'en vais prendre le mien; et pendant que tu écriras, je broderai auprès de toi sans faire de bruit. (Elle va chercher une chaise de l'autre côté du théâtre, et la place

auprès de la table où Rodolphe est occupé à écrire.) De sorte que nous serons chacun à notre ouvrage, sans cesser d'être ensemble.

RODOLPHE, à part.

Et comment renoncer à ce bonheur, à cette douce intimité? (Se mettant à écrire sans la regarder.) Qu'est-ce que tu fais là?

THÉRÈSE.

Une cravate brodée pour toi. (Se levant et s'appuyant sur le dos du fauteuil de Rodolphe.) Et vous, Monsieur, toujours dans vos livres à parties doubles. Voilà-t-il des colonnes de chiffres!

RODOLPHE.

Oui. J'établis mon compte, et celui de ce bon Antoine, mon associé.

THÉRÈSE.

Mon ami, sommes-nous bien riches?

RODOLPHE.

Juges-en toi-même. Nous avons pour notre part plus de cent mille francs; moi qui, il y a quelques années, n'avais pas un sou vaillant : et quand je pense que c'est à Antoine que je dois tout cela!

THÉRÈSE.

Il serait possible!

RODOLPHE.

C'est lui qui, dans l'origine, m'a prêté de l'argent, m'a associé à ses bénéfices; c'est lui qui, par ses soins et sa prudence, a doublé ici nos capitaux, tandis que je les exposais sur mer.

THÉRÈSE.

Oui, tu as toujours été pour les entreprises et les aventures.

RODOLPHE.

Que trop! car il y a quelques années, j'avais voulu, contre ses avis, tenter à moi seul une expédition qui avait complétement échoué; j'étais ruiné. Antoine vint me trouver, m'apporta sa part, me força d'en prendre la moitié. Il fallut bien accepter, quitte à lui rendre plus tard; et c'est ce que je fais aujourd'hui, à son insu. Mais, excepté cela, tu sais bien que depuis je n'ai rien fait sans le consulter.

THÉRÈSE.

Et tu as bien raison. Ce brave monsieur Antoine! quel excellent cœur! Depuis que je sais cela, je vais l'aimer encore plus qu'auparavant.

RODOLPHE.

Tu l'aimes donc beaucoup?

THÉRÈSE.

Sans doute; et lui aussi, il me le dit du moins à chaque instant.

RODOLPHE, se levant.

Comment! il te le dit? je ne m'en suis cependant pas aperçu.

THÉRÈSE.

Je crois bien; quand vous êtes ici, vous ne parlez que de commerce et de spéculations .. mais quand nous sommes tous deux ou avec Louise, sa sœur, il est si bon et si aimable!

RODOLPHE, à part.

Il se pourrait! lui, Antoine, mon ami! s'il est vrai...

THÉRÈSE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

RODOLPHE.

Rien. (A part.) Qu'allais-je faire? soupçonner mon bienfaiteur! Pauvre Antoine! qui n'a pour nous deux qu'une amitié de frère! Il en est d'autres plus redoutables! et cette lettre...

THÉRÈSE.

Rodolphe, d'où vient le trouble où je te vois, et quel est ce papier?

RODOLPHE.

Il vous concerne autant que moi; c'est de monsieur Muller, ce jeune officier que plusieurs fois nous avons rencontré à la promenade.

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! celui à qui tu as cherché querelle, et avec qui tu voulais te battre, parce que quelquefois il m'avait regardée.

RODOLPHE, avec amertume.

J'avais peut-être tort. Voilà qu'aujourd'hui il vous demande en mariage.

THÉRÈSE, avec joie.

Moi, en mariage! quel bonheur! je craignais que ce ne fût un cartel. Tu lui répondras, n'est-ce pas? et bien honnêtement.

RODOLPHE.

Que lui dirai-je?

THÉRÈSE.

Qu'il nous fait bien de l'honneur; mais que je ne veux pas me marier, que je veux toujours rester avec toi.

RODOLPHE.

Il serait vrai?

THÉRÈSE.

Eh bien! est-ce que cela t'étonne? Toi qui parles, n'as-tu pas déjà refusé plusieurs fois de riches partis? tu ne me l'as pas dit, mais je l'ai su. Eh bien! je veux suivre ton exemple; nous sommes si heureux! pourquoi changer? Un frère et une sœur qui s'aiment bien, il n'y a rien de plus doux au monde. Tous les ménages que je vois ont des querelles, des disputes; nous, jamais; non; ce que veut l'un de nous est toujours ce que l'autre désire; de sorte qu'aucun n'obéit, et pourtant nous commandons tous deux.

RODOLPHE.

Oui, oui, Thérèse, tu as raison, je crois que je suis bien heureux.

THÉRÈSE, avec joie.

Oui, n'est-ce pas, je tiens bien ton ménage? tu es content de moi?

RODOLPHE.

Oui, Thérèse, oui, ma bonne sœur.

THÉRÈSE.

Dame! je mets le plus d'économie que je peux; mais c'est toi qui dépenses toujours; à chaque instant des robes nouvelles, des fichus que tu achètes pour moi; aussi le dimanche, quand tu me donnes le bras, et que nous nous promenons ensemble, en passant près de nous, on dit souvent à voix basse: « Voilà un joli couple! » Je ne fais pas semblant de comprendre; mais cela me fait plaisir, et je te serre le bras pour te dire: *Entends-tu?*

RODOLPHE.

Oui, morbleu! je n'entends que trop bien, surtout quand il y a des jeunes gens comme monsieur Muller. Mais n'en parlons plus; je vais lui envoyer ta réponse, et si tu savais combien elle m'a fait plaisir; si je te disais, Thérèse, pour quelle raison... Hein! qui vient déjà nous déranger?

THÉRÈSE.

C'est notre ami Antoine.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE.

Oui, mes amis, je viens de faire un tour sur le port, et j'ap-

porte de bonnes nouvelles. Rodolphe, le brick *l'Aventure* est en rade; on l'a signalé ce matin.

RODOLPHE.

En vérité?

ANTOINE.

Il y a là-dessus vingt mille francs de marchandises qui nous appartiennent. Hein! mon garçon, encore quelques voyages comme celui-là, et nous pourrons expédier aussi des navires à notre compte. Quel plaisir! quand nous entendrons dire sur le port : « A qui appartient ce brick, ou ce beau trois-mâts? » et qu'on répondra : « C'est à la maison ANTOINE, RODOLPHE *et Compagnie.* »

RODOLPHE, en riant.

Voyez-vous l'ambition du commerce?

ANTOINE.

Par exemple, il faudra chercher pour notre navire un beau nom. C'est mademoiselle Thérèse qui se chargera de le trouver.

THÉRÈSE.

C'est déjà fait : il s'appellera le brick LES DEUX AMIS.

ANTOINE, attendri.

Les Deux Amis! Oui, elle a raison, il n'y a pas de plus beau nom que celui-là. C'est pourtant bien simple; eh bien! il m'aurait fallu un mois pour le trouver. Ah çà, je ne te dérange pas?

RODOLPHE.

Non, sans doute.

ANTOINE.

C'est que, me trouvant près de chez toi, je me suis dit : Je vais lui faire une petite visite d'amitié. J'ai bien fait, n'est-il pas vrai? (Lui donnant une poignée de main.) Tu ne sais pas? les cotons sont en baisse; les cafés se soutiennent, et on offre des colzas à vingt-cinq florins. Qu'est-ce que tu en penses?

THÉRÈSE.

Il me semble, monsieur Antoine, que vos visites d'amitié ressemblent à des conférences de commerçants.

ANTOINE.

Non, ce que j'en dis, ce n'est pas pour affaires, c'est pour causer, et voilà tout. A propos, j'oubliais. Dites donc, mes amis, je marie ma sœur.

RODOLPHE.

Comment !

THÉRÈSE.

Et c'est aujourd'hui que vous nous l'apprenez?

ANTOINE.

Eh! parbleu, je ne le sais que d'hier. J'étais à faire une addition, et Louise travaillait auprès de moi.

THÉRÈSE, regardant Rodolphe.

Comment nous, ce matin.

ANTOINE.

Quand je m'aperçois qu'elle pleurait. « Louise, que je lui « dis, pourquoi que tu pleures pendant que je travaille? ça « me fait tromper. » Elle me répond : « Ce n'est pas ma faute, « c'est que Julien va partir. — Tu l'aimes donc? — Eh! oui, « sans doute. » Julien est un jeune homme, notre voisin, qui est commis chez un marchand. Je laisse là mon addition, je prends mon chapeau, et je vais à la boutique. « Julien, est-il « vrai que vous partez? — Oui, Monsieur. — Et pourquoi? « — Pour faire fortune, et revenir ici m'établir. — Et si je « vous donne cinquante mille francs? — Je refuserai. — Et « ma sœur par-dessus le marché? — J'accepterai. » Et déjà il voulait se jeter à mes pieds Je le reçois dans mes bras; je le mène dans ceux de ma sœur; et, dans une demi-heure tout a été arrangé. C'est aujourd'hui que nous signons le contrat, et que nous faisons le repas des fiançailles. Tu en seras, n'est-ce pas? ainsi que vous, mademoiselle Thérèse?

THÉRÈSE.

Oui, sans doute; mais c'est chez nous qu'on dînera.

RODOLPHE.

Tu as raison, et tu nous commanderas un fameux dîner, entends-tu, Thérèse?

THÉRÈSE.

Sois tranquille.

ANTOINE.

Eh bien! voilà des bêtises, et je ne le veux pas: aller ainsi dépenser de l'argent pour rien.

RODOLPHE.

Ça te convient bien de parler, toi qui viens de donner cinquante mille francs à ta sœur!

ANTOINE.

Quelle différence! cela, c'est utile; et puis, s'il faut te le

dire, c'est à contre-cœur que je fais ce mariage, car j'aurais voulu voir à ma sœur un autre époux que celui-là, quoiqu'il soit bien gentil.

THÉRÈSE.

Et qui donc?

ANTOINE.

Eh! parbleu, mon ami Rodolphe, ici présent. Moi, je n'y entends pas de finesse. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que lui et ma sœur eussent à s'adorer. Ça n'a jamais pris, ce n'est pas de ma faute.

THÉRESE, émue.

Eh bien! par exemple, de quoi vous mêliez-vous, et pourquoi les forcer?

ANTOINE.

Je ne les forçais pas; mais, enfin, si cela avait pu s'arranger.

THÉRESE, vivement.

Cela ne se pouvais pas, puisque Louise en aimait un autre. Vous auriez donc voulu la rendre malheureuse?

ANTOINE.

Moi! la rendre malheureuse! (A Rodolphe.) Ah! çà! qu'est-ce qu'elle a donc, ta sœur? je ne l'ai jamais vue comme ça.

RODOLPHE, avec émotion.

Rien : c'est par amitié pour Louise, et par intérêt pour toi-même.

ANTOINE.

A la bonne heure, mais il ne faut pas me rudoyer pour ça. Je voulais que tu fusses mon frère, c'est manqué; n'y pensons plus. (Regardant Thérèse.) Il y aura peut-être quelque moyen de s'entendre là-dessus.

THÉRÈSE, qui, pendant ce temps, a remonté le théâtre.

Eh! c'est ma chère Louise! c'est la nouvelle mariée!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE.

Eh bien! Antoine, qu'est-ce que tu fais donc? je t'ai cherché partout. Heureusement que quand tu n'es pas à ton comptoir, tu es toujours ici; alors j'étais sûre de te trouver. Bonjour, monsieur Rodolphe! Bonjour, Thérèse! vous savez, n'est-ce pas?...

ANTOINE.

Oui, oui, n'en parlons plus, je leur ai tout dit.

LOUISE.

Tant pis, je leur aurais raconté. (A Antoine.) Mais tu es là à causer, et pendant ce temps-là il s'impatiente, et se désespère peut-être.

ANTOINE.

Eh! qui donc?

LOUISE.

Julien, qui t'attend chez le notaire : le contrat ne se fera pas tout seul; il faut encore convenir des articles; mais, voilà comme tu es; dès qu'il ne s'agit plus de commerce...

ANTOINE.

Allons, ne vas-tu pas me faire aussi une scène? Je me rends chez ton notaire, et, mieux que cela, je vais lui porter la dot.

LOUISE.

A la bonne heure, mais dépêche-toi; je me figure ce pauvre Julien...

ANTOINE.

N'est-il pas bien à plaindre! Voyons, Rodolphe, toi qui es notre caissier, donne-moi des fonds.

RODOLPHE.

Attends, je suis à toi. (Ouvrant un tiroir.) Mais auparavant, comme amis de la famille, permets-nous, à Thérèse et à moi, d'offrir notre cadeau à la mariée.

ANTOINE.

Là! encore des bêtises!... Vois-tu, Rodolphe, je te l'ai dit cent fois, tu n'es pas plus né pour le commerce que...

LOUISE.

Dieu! la belle chaîne d'or!

THÉRÈSE, bas, à Rodolphe.

Ah! que tu es aimable!

RODOLPHE, de même.

Ce n'est pas moi, c'est toi qui la lui donnes, car c'était pour Thérèse que je l'avais achetée. (Il va se mettre à sa table et compte des billets.)

ANTOINE.

Je vous le demande, une chaîne d'or à une petite fille comme celle-là! Qu'est-ce qu'il donnera donc à sa sœur, quand elle se mariera? car voilà un bel exemple, mademoiselle Thérèse; j'espère que vous en profiterez.

LOUISE, mettant la chaîne à son cou.

Oui, oui, il faut vous marier; c'est si gentil... Regardez donc comme ça brille... Et puis, quand vous voudrez, vous ne manquerez pas d'amoureux.

ANTOINE.

Pour ça, j'en réponds; car moi, qui vous parle, j'en connais plus d'un.

RODOLPHE, qui est à la table, et qui a donné plusieurs fois des marques d'impatience.

Viens donc au moins m'aider, je ne sais pas si j'ai là ton compte.

ANTOINE, sans le regarder.

Eh! va toujours, je m'en rapporte à toi. (A Thérèse.) Et ceux dont je vous parle là, mademoiselle Thérèse, ce sont des gens qui vous recherchent pour vous, et non pour les écus de votre frère.

RODOLPHE.

C'est pour toi que je fais ce bordereau; si tu ne viens pas examiner...

ANTOINE.

J'y suis, j'y suis, mon ami: vingt, vingt-cinq, trente; voilà trente mille francs. (A Thérèse.) Vous penserez à ce que je vous ai dit, à vos moments perdus, à votre aise, parce que j'ai pour vous un jeune homme en vue.

LOUISE.

Je gage que je le connais?

ANTOINE.

Je te dis que non.

LOUISE.

Je te dis que si.

ANTOINE.

Eh! je te dis que non.

RODOLPHE, impatienté, les interrompant.

Ah çà, morbleu! finirez-vous? Il me semble que, quand il s'agit d'affaires, on doit être à ce que l'on fait.

ANTOINE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend donc? j'y suis plus que toi. (Regardant le bordereau.) Quarante mille francs en effets, les voici. Plus, dix mille francs comptant.

RODOLPHE.

Ou c'est tout comme : un billet passé à mon ordre, que je dois toucher aujourd'hui chez Durant, négociant.

ANTOINE.

Eh bien ! cours vite les chercher pendant que je vais arrêter les comptes et signer le reçu.

RODOLPHE.

Ils ont un caissier qui va me tenir un quart d'heure.

LOUISE.

Encore des retards, raison de plus pour se presser. (Prenant le bras de Rodolphe.) J'y vais avec vous.

ANTOINE.

Eh bien ! allez vite, allez donc.

LOUISE, en sortant.

Ne vous faites pas attendre, c'est pour midi. (Elle sort avec Rodolphe.)

SCÈNE V.

ANTOINE, THÉRÈSE.

ANTOINE, les regardant sortir.

C'est ça, j'aime autant qu'ils s'en aillent ; parce que, s'il faut vous le dire, mademoiselle Thérèse, je ne suis pas fâché de me trouver seul avec vous.

THÉRÈSE.

Et pourquoi ?

ANTOINE.

Oh ! pourquoi. Tenez, moi, j'ai un style de négociant, et, dans mes conversations comme dans mes lettres de commerce, je vais droit au fait. Voici donc l'affaire en question. Je suis le meilleur ami de votre frère, je suis son associé : tout entier à mon négoce, rien jusqu'ici n'avait manqué à mon bonheur ; mais, depuis quelque temps, ça n'est plus ça, je ne suis plus heureux.

THÉRÈSE.

Vous, monsieur Antoine, il se pourrait ?

ANTOINE.

J'étais bien sûr que cela vous ferait du chagrin, parce que vous êtes bonne. Oui, mademoiselle Thérèse, je trouve que ma maison est trop vaste, que mon comptoir est trop grand ; il y a toujours là, à côté de moi, quelque chose que je cherche

et que je ne trouve pas. Enfin, ce qui me manque, c'est une bonne femme, et si vous le voulez, Mademoiselle, nous arrangerons cette affaire-là; car c'est de vous que je suis amoureux.

THÉRÈSE.

O ciel! je n'en reviens pas, m'avouer ainsi tout uniment...

ANTOINE, froidement.

Dame! je vous le dis comme ça est : j'ai trente-cinq ans, une jolie fortune et une bonne réputation. Vous ne trouverez pas en moi un malin, mais un bon enfant. Vous mènerez tout à votre gré, comme ici, comme chez votre frère, ou plutôt, comme vous l'aimez autant que moi, nous ne nous quitterons pas, nous ferons ménage ensemble. Ce n'est pas quand je vais être heureux, que je veux qu'il cesse d'être mon associé.

THÉRÈSE.

Antoine, que de bonté! que de générosité!...

ANTOINE.

Du tout! ça ne me coûte rien; votre bonheur d'abord! et puis le mien après, si ça se peut sans vous gêner.

THÉRÈSE.

Si vous saviez dans quel embarras je me trouve! Je ne sais comment reconnaître, comment vous répondre. Pourquoi n'avez-vous pas parlé de cela à mon frère?

ANTOINE.

Je m'en serais bien gardé! Rodolphe est mon ami, mon débiteur, puisque j'ai été assez heureux pour lui rendre quelques services; et si je lui avais dit : Frère, j'aime ta sœur, veux-tu me la donner? il m'aurait répondu sur-le-champ, comme moi ce matin à Julien : Tiens, la voilà, elle est à toi; et peut-être, Thérèse, cela ne vous aurait-il pas convenu, parce qu'il peut y avoir des raisons, des causes que les frères ne connaissent pas; par ainsi je me suis dit : Je vais d'abord en parler à Thérèse, et si elle y consent, le reste ne sera pas long.

THÉRÈSE.

Peut-être vous trompez-vous; car si ma franchise doit égaler la vôtre, je vous avouerai que je n'ai pas l'idée de me marier.

ANTOINE.

Je comprends, vous en aimez un autre?

THÉRÈSE.

Non, et même, si j'avais un choix à faire, c'est vous, Antoine, que je préférerais.

ANTOINE.

Il serait possible?

THÉRÈSE.

Mais je vous l'ai dit, je ne vois en vous que l'ami de mon frère, que le mien; je crains de vous fâcher en vous l'avouant, mais je n'ai point d'amour pour vous, je n'ai que mon amitié à vous offrir.

ANTOINE.

Dites-vous vrai? eh bien! morbleu! c'est tout ce que je demande, et puis le reste viendra plus tard. Qu'un joli garçon soit exigeant, rien de mieux. Mais moi, je suis encore trop heureux de ce que vous voulez bien m'accorder. (Lui baisant la main.) Oui, ma petite Thérèse, je vous jure que cet aveu-là suffit à mon bonheur, et que jamais...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE, qui est entré avant la fin de la scène.

RODOLPHE.

Qu'ai-je entendu?

THÉRÈSE.

Ah! mon frère!

ANTOINE.

Eh bien! il arrive à propos, et il va être joliment content. (Allant à lui.) Viens donc, mon ami, si tu savais...

RODOLPHE, brusquement.

Laissez-moi.

ANTOINE.

Eh bien! à qui en as-tu donc? est-ce à moi que tu parles?

RODOLPHE.

A vous-même.

THÉRÈSE.

Mon frère.

RODOLPHE, avec emportement.

Taisez-vous; mêlez-vous de ce qui vous regarde.

ANTOINE.

Ah! je vois ce que c'est: parce que toi, qui es sévère en

diable, tu m'as vu lui baiser la main; mais sois tranquille, quand tu connaîtras mes intentions...

RODOLPHE.

Du tout, Monsieur, du tout; ce n'est pas cela. Ma sœur... ma sœur est sa maîtresse; qu'on lui fasse la cour, qu'elle prête l'oreille à tous les propos, cela m'est parfaitement indifférent.

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il a donc?

RODOLPHE.

Ce qu'il m'importe, c'est d'avoir un associé qui s'occupe de son état et qui songe à ses affaires. (S'approchant de la table.) J'en étais sûr, le compte n'est pas arrêté, le reçu n'est pas fait; vous aviez apparemment d'autres soins plus importants.

ANTOINE.

Quelle diable de querelle vient-il me chercher là? Que je le signe à présent ou dans une heure, qu'est-ce que cela fait?

RODOLPHE.

Cela fait... Cela fait que chaque jour il en est ainsi, que toutes les affaires sont négligées, et pourquoi? parce qu'au lieu de rester à son comptoir, Monsieur est toute la journée hors de chez lui, et c'est sur moi seul que retombe tout le travail.

ANTOINE.

Eh mais! au bout de dix ans, voilà la première fois qu'il s'en plaint.

RODOLPHE, éclatant.

Parce qu'il y a un terme à tout, parce que cela devient insupportable, et que je ne peux plus y tenir.

ANTOINE.

Ah çà, morbleu! tu le prends là sur un ton...

RODOLPHE.

J'en ai le droit; et s'il ne vous convient pas, il y a un moyen de nous mettre d'accord. Dans une heure, vous recevrez l'argent qui vous revient, celui que je vous dois. J'en ai fait le compte ce matin, et désormais nous ne travaillerons plus ensemble.

THÉRÈSE.

Rodolphe, qu'est-ce que tu dis là?

ANTOINE, stupéfait.

Comment!

RODOLPHE.

Il faut que cela finisse; quand on ne s'entend plus, le mieux est de ne pas se voir.

ANTOINE.

Comment! tu me chasses de chez toi! Tu te souviendras que c'est toi.

THÉRÈSE.

Antoine! Antoine! moi, je vous conjure de rester.

ANTOINE.

Non pas; je suis fier aussi, moi, et si jamais je remets les pieds ici...

RODOLPHE.

A la bonne heure.

ANTOINE.

Après un pareil traitement, il faudrait que je fusse bien lâche. (En sanglotant.) Ne crois pas que je te regrette, au moins.

RODOLPHE.

Et moi donc.

ANTOINE.

Un mauvais caractère.

RODOLPHE.

Un brouillon.

ANTOINE.

Un ingrat.

RODOLPHE.

Un fou.

ANTOINE.

Je trouverai dix amis qui vaudront mieux que toi.

RODOLPHE.

Eh bien! prends-les, et que je n'entende plus parler de toi.

ANTOINE, étouffant.

C'est dit, oui, oui, et je suis enchanté de ne plus te revoir. (A part, s'en allant.) Ah! mon Dieu, mon Dieu! j'étouffe; j'en mourrai, c'est sûr.

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, RODOLPHE.

(Thérèse est assise dans un coin et pleure; Rodolphe, sans la regarder, se promène avec agitation.)

RODOLPHE.

Comptez donc sur les amis! ils profitent de votre confiance

pour vous trahir. Moi qui tous les jours les laissais ensemble; moi qui ce matin encore le vantais à Thérèse, tandis que depuis longtemps j'aurais dû me douter de ses projets! (S'arrêtant devant Thérèse.) Eh bien! vous pleurez, vous êtes désolée de son départ.

THÉRÈSE.

Oui, sans doute: mais plus encore d'avoir vu mon frère injuste et cruel; c'est la première fois.

RODOLPHE.

C'est votre faute, pourquoi m'avez-vous trompé?

THÉRESE.

Moi!

RODOLPHE.

Oui, vous n'avez refusé ce matin M. Muller, ce jeune officier, que parce qu'en secret vous aimiez Antoine; non pas, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ne soyez libre de l'épouser, ce n'est certainement pas moi qui vous en empêcherai, mais j'ai dû être blessé de votre manque de confiance.

THÉRÈSE.

Comment! tu peux supposer que monsieur Antoine...

RODOLPHE.

Vous me ferez peut-être accroire que tantôt, ici, il ne vous a pas parlé d'amour?

THÉRÈSE.

Pourquoi le nierais-je? c'est la vérité.

RODOLPHE.

Vous voyez donc bien qu'il voulait vous séduire.

THÉRÈSE.

Il m'a offert son cœur, sa fortune et sa main.

RODOLPHE, à part.

Le perfide! (Haut.) Et je suis arrivé au moment où il vous remerciait.

THÉRÈSE.

Oui, il me remerciait de mon amitié, car c'est la seule chose que je lui aie accordée.

RODOLPHE.

Que dites-vous? Vous lui auriez répondu...

THÉRÈSE.

Que je l'acceptais pour ami, et non pour époux.

RODOLPHE, confondu.

Quoi!

THÉRÈSE.

J'ai ajouté, ce que vous saviez déjà, que je ne voulais pas me marier, que je voulais toujours rester avec vous; il est vrai qu'alors je vous croyais meilleur : je ne vous avais jamais vu aussi méchant qu'aujourd'hui.

RODOLPHE, à part.

Dieu ! qu'ai-je fait? (Haut.) Oui, Thérèse, tu as raison, je suis un malheureux; je suis indigne de votre amitié à tous deux ! Pauvre Antoine! comme je l'ai traité ! lui, mon ami, mon bienfaiteur !

THÉRÈSE.

Tu as rompu avec lui.

RODOLPHE.

Est-ce possible ?

THÉRÈSE.

Tu l'as chassé de chez toi.

RODOLPHE.

Oh ! non, non, pour cela je ne le crois pas.

THÉRÈSE.

Et le jour où sa sœur se marie, le jour où il devait venir dîner avec nous en famille.

RODOLPHE.

Je l'ai chassé! mon meilleur ami ! mon frère ! (A Thérèse. J'étais donc bien en colère?

THÉRÈSE.

Jamais je ne t'ai vu dans un état pareil; tes traits étaient renversés, ta physionomie n'était point reconnaissable; bien certainement, Rodolphe, tu souffrais.

RODOLPHE.

Oui, j'éprouvais un mal affreux, ma tête n'était plus à moi; mais cela va mieux, et si je revoyais Antoine, je serais tout à fait heureux. Dis-moi, Thérèse, crois-tu qu'il revienne?

THÉRÈSE.

Non, il l'a juré; mais si tu allais chez lui, si tu lui tendais la main.

RODOLPHE.

Tu as raison, mais je n'ose pas; après ce qui s'est passé, j'aurais honte à paraître devant lui, du moins dans ce moment.

THÉRÈSE.

Eh bien! j'irai.

RODOLPHE.

Ah! que tu es bonne!

THÉRÈSE.

Je lui dirai : « Antoine, je viens de la part de mon frère; embrassons-nous, et que tout soit oublié. »

RODOLPHE.

Ah! tu l'embrasseras? Oui, oui, tu as raison; ou plutôt, si tu lui écrivais de venir te parler, et que ce fût ici que notre réconciliation eût lieu.

THÉRÈSE.

Comme tu voudras, j'écrirai.

RODOLPHE.

Adieu, Thérèse, adieu, ma sœur; j'ai besoin de prendre l'air, cette scène m'a bouleversé; je vais un moment sur le port. Tu vas écrire, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Oui. Tu ne m'en veux donc pas?

RODOLPHE, revenant et l'embrassant.

Moi, jamais. Adieu, adieu, Thérèse. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, seule.

Qu'a-t-il donc? je ne l'ai jamais vu dans un pareil trouble; et moi-même?... Je ne sais pourquoi; mais tout à l'heure, quand il m'a serrée dans ses bras, j'étais tout émue, mon cœur battait avec violence; par un mouvement involontaire, je me suis éloignée de lui : quoique heureuse, il me semblait que je faisais mal. (En souriant.) Allons, suis-je folle? où est le mal d'embrasser son frère? Écrivons. Aussi, je vous le demande, ce Rodolphe, qui d'ordinaire est la bonté et la douceur mêmes, aller s'emporter ainsi à l'idée seule de mon mariage. Eh bien! je le conçois presque; car tantôt, lorsque Antoine a parlé du projet qu'il avait eu de marier Louise et mon frère, j'ai senti un mouvement de dépit et de colère; peu s'en est fallu que je ne lui cherchasse querelle. Je voudrais bien savoir si toutes les sœurs sont comme cela pour leurs frères; il faudra que je demande. Ah! c'est Louise. (Se levant et fermant la lettre.)

SCÈNE IX.

THÉRÈSE, LOUISE, un mouchoir à la main, en costume de mariée.

LOUISE, pleurant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qui est-ce qui se serait attendu à cela?

THÉRÈSE.

Qu'as-tu donc, ma chère Louise?

LOUISE.

Pardine, Mam'selle, vous le savez bien, puisque vous étiez témoin. Est-ce que mon frère ne vient pas de rentrer dans un état à fendre le cœur? Il jure, il pleure, il s'emporte; tout cela à la fois. Ah! mon Dieu! que les hommes ont un vilain caractère! se fâcher comme cela, et au moment d'une noce encore! comme s'il n'aurait pas pu attendre après mon mariage; mais les frères n'ont aucun égard.

THÉRÈSE.

Calme-toi, tout cela s'arrangera.

LOUISE.

Du tout; car Julien aussi se désole. Si vous saviez comme à son tour Antoine l'a traité! ce pauvre garçon a eu le contre-coup, lui, et le plus terrible, c'est que mon frère ne veut plus entendre parler de mariage; c'est qu'il veut que je rende tout de suite... tout de suite, la belle chaîne d'or que monsieur Rodolphe m'a donnée: je vous demande pourquoi, car enfin je ne suis pas brouillée avec votre frère.

THÉRÈSE.

Sois tranquille. Rodolphe est déjà revenu à la raison, et j'espère que bientôt Antoine lui-même...

LOUISE.

Ah! tâchez, je vous en prie, et le plus tôt possible, car la cérémonie est pour deux heures. Mais enfin dites-moi donc comment ça est venu?

THÉRÈSE.

Je ne sais; j'étais là à causer avec Antoine, et je crois qu'il me baisait la main lorsque Rodolphe est entré.

LOUISE.

Et c'est pour cela qu'il s'est fâché? Ah! bien! mon frère est bien meilleur enfant: on m'embrasserait bien tant qu'on voudrait, que cela lui serait égal.

THÉRÈSE.

Quoi! ça ne lui cause aucune émotion?

LOUISE.

Du moins je ne m'en suis pas aperçue. Mais Julien, c'est différent, il est comme un lion; mais cette colère-là n'empèche pas de l'aimer, au contraire; seulement ça dégoûterait presque d'être coquette, parce que, voyez-vous, dès qu'il est malheureux, je le suis aussi.

THÉRÈSE.

Bonne Louise! et tu partages de même tous les chagrins de ton frère?

LOUISE.

Oh! je l'aime beaucoup, c'est vrai; mais ce n'est pas tout à fait de même.

THÉRÈSE.

Comment! est-ce que ce sentiment-là n'est pas le plus doux, le premier des devoirs? est-ce que ton frère n'est pas l'objet constant de toutes tes pensées?

LOUISE.

Dame! j'y pense quand ça vient, quand il est là; mais pour Julien, c'est autre chose. Je ne sais pas comment ça se fait, mais le jour, la nuit, son image est toujours devant mes yeux.

THÉRÈSE, un peu émue.

Comment! lorsque ton frère te quitte, lorsqu'il s'éloigne de toi pour quelques instants, cela ne te fait pas de chagrin?

LOUISE.

Ma foi non, parce que je me dis : « Il reviendra. » Mais, par exemple, quand Julien fait seulement un petit voyage, il me semble que je ne dois plus le revoir, que tout est fini pour moi, que je suis seule au monde. Pour abréger le temps, je me désespère, je compte les heures, les minutes; et dès que je l'aperçois, oh! j'éprouve une joie, un bonheur qui fait tout oublier.

THÉRÈSE, à part, avec émotion et frayeur.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Et dis-moi, Louise, quand ton frère te prend la main, quand il t'embrasse?

LOUISE.

Je ne m'en aperçois seulement pas; mais Julien. (A voix basse.)

c'est bien différent. Je ne peux pas dire... j'éprouve d'abord comme une émotion, et puis comme un battement de cœur qui me coupe la respiration.

THÉRÈSE.

Il se pourrait?

LOUISE.

Mais ça n'est pas étonnant, et je vous en dirai bien la cause, si vous voulez; c'est que j'aime l'un comme mon frère, et l'autre comme mon amoureux. (A Thérèse qui chancelle, et qui s'appuie contre le fauteuil.) Eh bien! eh bien! mademoiselle Thérèse, qu'avez-vous donc?

THÉRÈSE, se cachant la figure.

Ah! malheureuse!

LOUISE.

Est-ce que je vous ai fâchée? est-ce que je vous ai fait de la peine?

THÉRÈSE.

Non, non, je te remercie. Louise, va trouver ton frère, remets-lui cette lettre, je veux lui parler; crois-tu qu'il vienne?

LOUISE.

Ah! oui, Mademoiselle; car tout à l'heure, chez nous, tout en disant qu'il ne reviendrait jamais ici, à chaque instant il prenait son chapeau comme pour sortir; et tenez, tenez, le voici.

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon, laisse-nous.

LOUISE.

Vous arrangerez cela, n'est-ce pas? et quant à la chaîne d'or, s'il vous en parle, dites-lui que je l'ai rapportée, et qu'on n'en a pas voulu.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; ANTOINE, qui est entré d'un air rêveur, lève les yeux et aperçoit sa sœur.

ANTOINE, à Louise.

Que fais-tu ici?

LOUISE.

Rien, mon frère; je m'en vais. (A part.) Je m'en vais consoler Julien. (Elle sort.)

SCÈNE XI.

ANTOINE, THÉRÈSE.

(Antoine a un air embarrassé et regarde de tous côtés.)

THÉRÈSE, regardant du côté de la chambre de Rodolphe.

Oui, il n'y a pas à hésiter, je n'ai qu'un seul moyen. (Allant au-devant d'Antoine qui est dans le fond.) Vous voici, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Oui, j'étais sorti pour prendre l'air, et en revenant, en voyant cette maison où je venais chaque jour, je me suis trompé de porte, je croyais rentrer chez moi.

THÉRÈSE.

Vous avez eu raison.

ANTOINE.

Au fait, j'ai juré de ne plus voir Rodolphe; mais vous, Thérèse, c'est bien différent !

THÉRÈSE.

Je vous remercie : (Montrant la lettre qui est sur la table.) car je vous avais écrit pour vous supplier de revenir, de vous raccommoder avec mon frère.

ANTOINE.

Moi ! après la manière dont il m'a traité !

THÉRÈSE.

Il reconnaît ses torts, il brûle de vous en demander pardon, mais il n'ose pas vous voir et vous embrasser.

ANTOINE.

Vraiment ! Rodolphe ! mon ami ! où est-il ? Venez, conduisez-moi vers lui.

THÉRÈSE.

Un instant. Pour mieux sceller votre réconciliation, pour que désormais vous soyez toujours unis, j'ai une demande à vous faire.

ANTOINE.

Vous, morbleu ! parlez; tout ce que je possède est à vous deux.

THÉRÈSE.

Vous m'avez dit ce matin que vous m'aimiez, que vous vouliez m'épouser.

ANTOINE.

Ah! c'eût été le bonheur de ma vie.

THÉRÈSE.

Eh bien! si vous m'aimez encore, si ma main peut avoir pour vous quelque prix, je vous la donne, elle est à vous.

ANTOINE, d'un air incrédule.

Comment? il se pourrait? Je vous en prie, Thérèse, ne m'abusez pas; il y aurait de quoi en mourir.

THÉRÈSE.

Je suis prête à vous épouser cette semaine, demain, aujourd'hui, si cela se peut.

ANTOINE.

O ciel! un bonheur si grand, si inattendu! c'est tout au plus si j'ai la force d'y résister.

THÉRÈSE.

Antoine, mon bon Antoine, mon ami, calmez-vous, et écoutez-moi. J'y mets une condition : c'est qu'à l'instant, à l'instant même, vous irez demander le consentement de mon frère.

ANTOINE.

J'y vais.

THÉRÈSE.

Et s'il hésitait?

ANTOINE.

Il n'hésitera pas.

THÉRÈSE.

Enfin, vous lui direz que c'est moi, moi qui le veux, entendez-vous, Antoine?

ANTOINE.

Parbleu! si j'entends... Tenez, le voici; c'est lui. Restez, et vous allez voir.

THÉRÈSE.

Non, je vous en supplie. (En s'en allant.) Ah! devant lui je n'en aurais pas le courage. (Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE XII.

ANTOINE, RODOLPHE.

(Rodolphe entre d'un air rêveur. Il lève les yeux; il aperçoit Antoine. Tous les deux se regardent un instant, et, sans parler, se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

RODOLPHE.

Mon frère!

ANTOINE.

Mon ami!

RODOLPHE.

Mon ami! Antoine, tu me pardonnes?

ANTOINE.

Oui, oui, tout est oublié, à une condition, c'est que nous ne parlerons jamais de ce qui s'est passé.

RODOLPHE.

Oui, oui, tu as raison ; mais j'ai besoin de te dire combien je t'aime, combien je suis heureux de pouvoir m'acquitter envers toi.

ANTOINE.

Eh bien! Rodolphe, sois content, je viens t'en offrir l'occasion.

RODOLPHE.

Parle.

ANTOINE.

Nous nous aimons comme deux amis, et, si tu veux, nous pouvons nous aimer comme deux frères?

RODOLPHE.

Que veux-tu dire?

ANTOINE.

J'aime ta sœur, donne-la-moi pour femme.

RODOLPHE, vivement.

Comment! Thérèse?

ANTOINE.

Eh bien! ne vas-tu pas recommencer? Que diable a-t-il donc aujourd'hui?

RODOLPHE, se reprenant.

Non, mon ami, pardonne Certainement, moi je ne demande pas mieux, tu sens bien que je serais trop heureux; mais je crois connaître les sentiments de ma sœur, et quelque amitié que j'aie pour toi, je ne peux pas la contraindre.

ANTOINE.

Quoi! c'est pour cette raison que tu hésites?

RODOLPHE.

Oui, mon ami, sans cela...

ANTOINE, lui sautant au cou.

Ah! quel bonheur! partage ma joie, c'est Thérèse, Thérèse elle-même qui m'envoie vers toi.

RODOLPHE.

Que dis-tu?

ANTOINE.

Ce matin, il est vrai, elle m'avait refusé, mais elle a changé d'idée, elle me donne son consentement; elle m'a chargé d'avoir le tien... Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend? Rodolphe, mon ami, qu'as-tu donc?

RODOLPHE.

Rien, la surprise, l'émotion...

ANTOINE.

C'est comme moi, tout à l'heure, ça m'a produit cet effet là : j'étais bien sûr que tu en serais enchanté; mon bon Rodolphe, mon ami, nous voilà donc frères!

RODOLPHE, affectant un air tranquille.

Elle t'aime donc, tu en es sûr?

ANTOINE, avec bonhomie.

Dame! elle me l'a dit.

RODOLPHE, avec effort.

C'est bien, Thérèse est à toi.

ANTOINE.

Quel bonheur!

RODOLPHE.

Sa dot est prête depuis longtemps.

ANTOINE.

Sa dot! est-ce que j'en ai besoin? est-ce que ce n'est pas moi, maintenant, qui suis le plus riche! Adieu, mon ami, je cours tout disposer, prévenir ma sœur et Julien; ces pauvres enfants, je les ai fait pleurer, et j'en suis désolé; il est si cruel, quand on est heureux, de faire de la peine à quelqu'un. (Lui prenant la main.) N'est-ce pas, mon ami? Adieu, dans l'instant je reviens, en jeune homme, en marié, le bouquet au côté et le contrat à la main. Nous le signerons tous deux en même temps. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

RODOLPHE, seul.

Je ne puis en revenir! quelle perfidie! quelle fausseté! Thérèse qui tout à l'heure encore me promettait de ne pas me quitter! Mais de quoi ai-je à me plaindre? En épousant Antoine, elle ne croit pas manquer à sa parole; c'est lui qui est son amant, et moi, moi, je ne suis que son frère. Ah! qu'elle sache du moins... et pourquoi? pour nous rendre encore plus étrangers l'un à l'autre, pour briser jusqu'au dernier lien qui l'attachait à moi; non, maintenant moins que jamais; elle l'ignorera toujours. Oui, Thérèse, j'ai promis à ta mère expirante de m'occuper de ton bonheur; je l'ai fait, même aux dépens du mien; et vous qui me l'aviez confiée, reprenez-la maintenant, mes serments sont remplis! C'est elle! allons, du courage.

SCÈNE XIV.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, tremblante.

Mon frère, Antoine est parti?

RODOLPHE.

Oui, il me quitte à l'instant.

THÉRÈSE, de même.

Vous a-t-il parlé?

RODOLPHE.

Il m'a tout dit; j'ai donné mon consentement, et ce soir vous serez sa femme.

THÉRÈSE, à part, levant les yeux au ciel.

Allons, tout est fini.

RODOLPHE.

Un seul mot, Thérèse; pourquoi tantôt ne m'avez-vous pas dit la vérité? Vous m'avez déclaré ce matin que vous ne vouliez pas vous marier.

THÉRÈSE.

C'est vrai; mais je le veux maintenant.

RODOLPHE.

Qui a pu vous faire changer d'idée?

THÉRÈSE.

Je ne puis le dire; et je vous prie de ne jamais me le de-

mander : c'est le seul secret que j'aurai jamais pour vous.

RODOLPHE.

Thérèse, tu ne m'aimes donc plus?

THÉRÈSE, avec tendresse.

Moi, je ne t'aime plus!... (S'arrêtant et faisant un effort sur elle-même.) Enfin je veux me marier, et je ne veux pas d'autre époux qu'Antoine.

RODOLPHE.

Tu as raison, c'est un honnête homme, et il te rendra heureuse! (Allant au secrétaire et en tirant des papiers.) Tiens, voilà notre fortune; c'est pour toi que je l'ai acquise; ce n'était pas là l'usage que je comptais en faire! Mais n'importe, prends, c'est ta dot.

THÉRÈSE.

C'est bien, c'est bien.

RODOLPHE.

Sois heureuse, pense à ton frère, adieu.

THÉRÈSE.

Où vas-tu?

RODOLPHE.

M'embarquer sur le premier vaisseau qui mettra à la voile.

THÉRÈSE.

Quoi! tu abandonnes ces lieux; je partirai avec toi, je ne te quitte pas.

RODOLPHE.

Et Antoine?

THÉRÈSE.

Peu m'importe.

RODOLPHE.

Lui, ton prétendu.

THÉRÈSE.

Mon devoir est de suivre tes pas.

RODOLPHE.

Toi, me suivre! un mot seul va t'en empêcher. Oui! Thérèse, apprends donc la vérité : jusqu'à présent tu n'as vu en moi qu'un ami, un frère...

THÉRÈSE.

N'achève pas, fuis, éloigne-toi.

RODOLPHE, à part.

Grand Dieu! quel espoir! (Haut.) Oui, Thérèse, tu as raison, il faudrait te fuir si tu m'aimais comme je t'aime, si mon amour était partagé.

THÉRÈSE, hors d'elle-même.

Va-t'en! va-t'en!

RODOLPHE.

Dieu! que viens-je d'entendre! (A Thérèse qui se cache la figure.) Thérèse, calme ton effroi; s'il est vrai que tu m'aimes, tu le peux sans crime, sans remords, je ne suis pas ton frère.

THÉRÈSE.

Que dis-tu? il se pourrait!

RODOLPHE.

J'en atteste ta mère qui t'a donnée à moi, qui nous entend peut-être, et qui sait que je ne suis pas indigne de tant de bonheur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE, en dehors.

Thérèse! Thérèse! (Elle entre.) Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là? Venez-vous? Vous n'êtes pas encore prêts, tout le monde est réuni chez le notaire; si vous saviez, Thérèse, combien nous sommes tous enchantés, moi d'abord de vous avoir pour sœur, et puis Antoine, votre prétendu; il est d'une joie, d'une ivresse!

RODOLPHE, à part.

Dieu! que lui dire?

THÉRÈSE, à part.

Et comment lui apprendre?

LOUISE.

Ce pauvre Antoine, je ne le reconnais plus, il ne peut pas rester en place, et voilà pourquoi nous sommes venus tous deux vous chercher.

THÉRÈSE.

Et où est-il donc?

LOUISE.

Il m'a dit d'entrer toujours, parce qu'il a rencontré à votre porte un jeune officier, M. Muller, qui l'a arrêté et qui s'est mis à lui parler tout bas.

RODOLPHE, à lui-même.

Muller, à qui j'ai écrit ce matin.

LOUISE.

Eh bien! qu'avez-vous donc tous deux?... quel air triste pour une mariée; ah bien! mon frère n'est pas comme cela, lui, et tenez, le voici. (Apercevant Antoine qui entre pâle et défait.) Ah! mon Dieu! est-ce que cela gagne tout le monde?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE, prenant la main de Rodolphe.

Rodolphe, je t'en veux beaucoup; tu m'as trompé, tu as eu des secrets pour moi...

RODOLPHE.

Antoine!

ANTOINE.

Je sais tout! Muller vient de me montrer la lettre que tu lui as écrite ce matin. J'aurais pu pardonner. (A Rodolphe.) à toi ta colère, (A Thérèse.) à vous mes espérances déçues; mais m'avoir exposé à vous rendre malheureux, voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais!

THÉRÈSE.

Vous avez raison, vous aviez ma parole, et maintenant encore, si vous l'exigez.

ANTOINE, avec joie.

Bien vrai! elle serait à moi; je suis donc plus heureux que tu n'étais. (Les unissant.) car je peux la donner à mon ami.

THÉRÈSE, à Rodolphe.

Grand Dieu!

LOUISE.

Eh bien! qu'est-ce que cela signifie? car moi, je pleure sans savoir.

ANTOINE.

On te l'expliquera; mais sois tranquille, cela ne dérange pas ton mariage. Venez, mes amis, venez, on vous attend; il vous faut un témoin; vous voulez bien de moi, n'est-ce pas?

RODOLPHE.

Antoine, c'en est trop, tu souffres.

ANTOINE.

Moi, souffrir ! quand ma sœur, quand mes amis sont heureux ; non, non, j'aurai pour me consoler ton amitié, (Tendant la main à Thérèse.) la sienne, et surtout l'aspect de votre bonheur. (Détachant le bouquet qui est à sa boutonnière.) Tiens, frère, voilà mon bouquet ! viens signer le contrat.

FIN DE RODOLPHE.

UN

DERNIER JOUR DE FORTUNE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Dupaty

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 21 novembre 1823.

PERSONNAGES

M. DE SAINT-PIERRE.
MADAME DE ROSTANGE.
EDMOND DE MORINVAL.
CÉCILE, servante de l'hôtel garni.
JASMIN, domestique de M. de Saint-Pierre.

La scène se passe dans un hôtel garni.

Un appartement d'hôtel garni.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDMOND, CÉCILE.

CÉCILE.

Comment! monsieur Edmond, c'est vous que je revois!

EDMOND.

Ma chère Cécile, combien j'ai été sensible à ton accueil et à celui de ta mère! Vous n'avez donc point oublié le nom de vos anciens maîtres?

CÉCILE.

Qui vous amène à Paris? et que venez-vous faire à l'hôtel des Milords?

EDMOND.

Ce qu'on peut faire dans un hôtel garni... m'y loger, si toutefois les appartements ne sont pas trop chers.

CÉCILE.

Comment! il serait possible !... votre situation...

EDMOND.

Est toujours la même. On dit que la fortune est changeante. Je ne m'en aperçois pas. J'étais très-jeune, lorsque mon père quitta la France avec toute sa famille. Les circonstances ne sont plus les mêmes, j'y rentre enfin; mais je m'y suis trouvé seul, sans appui, sans famille; je dirais presque sans amis, si je ne t'avais pas rencontrée.

CÉCILE.

Et les grands biens qu'avant son départ votre père avait laissés en France?

EDMOND.

Sur le bruit de notre mort, des parents très-éloignés s'en sont emparés. Depuis vingt-cinq ans, et plus, les débris en ont été dispersés entre un millier de collatéraux; en quelles mains les retrouver? Et quand le hasard me les ferait découvrir, il me faudrait, pour les ravoir, soutenir au moins une vingtaine de procès. Et songe donc! vingt procès! il y aurait de quoi me ruiner, si je ne l'étais déjà.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Les gens de loi, dans la plus mince affaire,
Lèvent, dit-on, deux francs sur un écu ;
Tu peux alors juger dans cette guerre
Quelle est la part qui revient au vaincu ;
Car les plaideurs, qu'un procureur travaille,
Gagnant leur cause à prix d'or et de soins,
Sont des soldats qui du champ de bataille
Sortent vainqueurs avec un bras de moins.

CÉCILE.

Que voulez-vous donc faire?.... Demander une place...

EDMOND.

Du tout, je ne veux rien devoir à personne. Je suis jeune, j'ai de la force, et tant que ce bras-là pourra porter un fusil, je n'aurai pas besoin de solliciter... sois tranquille. Au feu, il y a toujours de la place.

AIR : *A soixante ans.*

Partout ailleurs il faudrait un miracle
Pour parvenir et l'emporter soudain,
A chaque pas s'ouvre un nouvel obstacle,
Mille rivaux vous ferment le chemin.
Et comment garder l'équilibre,

Lorsque chacun vous heurte pour passer?
Mais au combat l'on a beau se presser,
A qui le veut la place est toujours libre,
Et rien, morbleu! n'empêche d'avancer.

Mais, avant de partir, je voulais faire mes adieux à quelqu'un qui demeure ici, à Paris. Et voilà pourquoi je viens passer quelques jours dans cet hôtel. Apprends-moi d'abord quelles sont les personnes qui l'habitent.

CÉCILE.

Il y a trois locataires importants : d'abord, au rez-de-chaussée, M. de Valberg, seigneur très-riche, qui joue presque toute la journée, et une partie de la nuit.

EDMOND.

M. de Valberg... J'ai quelque idée de ce nom. Mais, n'importe; après...

CÉCILE.

Ici, au-dessus, une soi-disant baronne de Rostange, et sa fille.

EDMOND, *vivement.*

C'est bien cela! une jeune personne charmante.

CÉCILE.

La bonté, la douceur même; vous la connaissez?

EDMOND.

Mais, c'est-à-dire, j'ai entendu parler; car, pour moi, je connais très-peu...

CÉCILE.

Non, non, monsieur Edmond. Cela n'est pas possible, et je vois à votre embarras que vous connaissez beaucoup...

EDMOND.

Eh bien! oui, ma chère Cécile, j'aime Élise, autant qu'il est possible d'aimer. C'est dans le lieu de notre exil que je l'ai rencontrée. Mais comment madame de Rostange se trouve-t-elle à Paris? qu'y fait-elle?

CÉCILE.

Des visites. Et je ne sais pourquoi elle a loué un appartement dans cet hôtel; car elle demeure habituellement dans un remise, qui toute la journée la promène tour à tour dans tous les ministères de la capitale.

EDMOND.

Pourrais-je la voir?

CÉCILE.

Ce n'est pas aisé.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète*

Pour la rencontrer dans cette ville,
Il faut être leste et bien portant;
Dans sa voiture est son domicile,
On ne peut lui parler qu'en courant.
Au galop, comme il faut qu'elle parte,
La voit-on passer dans le quartier,
C'est au cocher qu'on donne sa carte,
Au lieu de la remettre au portier.

Du reste on prétend qu'elle voudrait trouver un mari pour sa fille, et peut-être pour elle-même, si l'occasion s'en présentait; et elle y parviendra, car elle a, dit-on, peu de fortune, mais beaucoup de crédit.

EDMOND.

Tant pis, car je n'en ai guère. Et où trouver des amis, des protecteurs qui puissent me servir auprès d'elle!

CÉCILE.

Attendez; nous avons ici monsieur de Saint-Pierre, le troisième locataire; un excellent homme, pour qui madame de Rostange a les plus grands égards.

EDMOND.

Quel est ce monsieur de Saint-Pierre?

CÉCILE.

Impossible de vous le dire. On ne lui connaît aucune terre, aucune propriété, et il roule sur l'or. On ne sait ni qui il est, ni d'où il vient, et partout il est recherché, considéré. Enfin, il n'a aucune dignité, n'occupe aucune place, et presque tous les jours on l'invite à dîner en ville.

EDMOND.

Son âge?

CÉCILE.

Jeune.

EDMOND.

Ses manières?

CÉCILE.

Pas très-nobles...

EDMOND.

Son caractère?

CÉCILE.

Un peu bizarre, mais très-généreux, et pas plus de fierté que

s'il avait encore sa fortune à faire. Tout le monde l'aime dans l'hôtel; moi, surtout, qu'il a comblée de bontés. Il a pris soin de ma mère, il lui a assuré une pension pour le reste de ses jours, et je suis certaine que si je lui parlais en votre faveur...

EDMOND.

Eh mais!... au portrait que tu m'en fais, n'aurait-il pas des vues sur la main d'Élise?

CÉCILE.

Lui! quelle idée! mais tenez, je l'entends, voulez-vous que je vous présente?

EDMOND.

Viens achever de m'instruire et, s'il est nécessaire, je saurai tout seul faire connaissance avec lui. (Il sort avec Cécile.)

SCÈNE II.

M. DE SAINT-PIERRE, sortant de la porte à droite.

Holà! quelqu'un!... Personne dans mes appartements, ni dans cette antichambre. Mes domestiques seront sans doute sortis; ils ont dit qu'ils avaient ce matin des affaires. (S'asseyant.) Eh bien! j'attendrai. Encore si cette petite Cécile était là... Excellente fille, à qui je ne suis pas indifférent, j'en suis sûr. Eh bien! elle a raison; car moi, de mon côté, il n'y a d'autre inconvénient que ma fortune, et c'est un obstacle que chaque jour je m'applique à faire disparaître. Encore quelques semaines, et nous serons de pair. (On sonne.) Hein! qu'est-ce que c'est? Maudite sonnette! elle produit toujours sur moi un effet.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Cette sonnette me réveille
Dans tous les rêves que je fais,
Et vient sans cesse à mon oreille
Me rappeler ce que j'étais.
En vain je veux être rebelle
A ses accords désobligeants,
Lorsque je sonne un de mes gens,
Je crois toujours que je m'appelle.

C'est qu'aussi on n'a jamais vu d'aventure comme la mienne; et si elle ne m'était pas arrivée, je croirais que c'est un conte. Moi, Lapierre, franc original et garçon sans souci, né sans prétention, dans cette classe estimable de la société, cette classe, la plus nombreuse et la plus nécessaire de toutes, celle

des valets ; je m'y étais fait une réputation méritée, lorsqu'un beau jour, fatigué d'être heureux, il me prend l'idée d'être riche ; mais, trop paresseux pour travailler, et quoique n'ayant pas un sou, trop honnête homme pour spéculer à la Bourse, je mets mes gages à la loterie, et je gagne un quaterne : cinquante mille écus ; c'était rond, c'était joli ; mais qu'en faire ?.. les placer, il n'y avait pas de quoi rouler carrosse ; les dépenser, impossible en province. M. Lapierre quitte Toulouse, vient s'établir à Paris, prend un appartement superbe dans un hôtel garni, des domestiques dans les Petites-Affiches, et un nom dans le calendrier, qui n'en refuse à personne. Me voilà donc M. de Saint-Pierre ! Voyons, me dis-je alors, puisque cette épreuve ne me coûte rien, si la vie d'un maître est plus douce que celle d'un valet, et si le bonheur est plus aisé à rencontrer sous le frac que sous la livrée ; ne nous refusons rien, épuisons tous les plaisirs. Cinquante mille francs par mois ; si on ne trouve pas le bonheur à ce prix-là, c'est qu'il n'est pas à vendre. Ma foi, je ne regrette pas mon argent, je me suis amusé.

AIR : d'*Aristippe*.

De Paris j'ai vu les miracles,
De ses plaisirs j'ai goûté les douceurs ;
J'ai parcouru tous les spectacles,
J'ai visité les plus brillants traiteurs.
Des amours la joyeuse troupe
Versait les vins les plus exquis ;
Et mes lèvres vidaient la coupe
Que ma main remplissait jadis.

Hein ! qui vient là ? C'est un de mes domestiques provisoires.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-PIERRE. JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, regardant Jasmin.

Ça n'a pas la moindre disposition ; et je leur en remontrerais quelquefois si ce n'était le décorum. Il est vrai que, quand on a excercé soi-même, on est plus difficile qu'un autre.

JASMIN, d'un air niais.

Monsieur, ce sont vos lettres et vos journaux, et un petit rouleau.

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh bien! où sont ces lettres et ces journaux? (Jasmin fouille dans sa poche et les lui donne.) On les montre, on s'avance. Vois-tu? le corps droit, et on étend la main avec grâce: Monsieur, ce sont vos lettres.

JASMIN, les lui prenant.

Je vais recommencer.

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh non! ça n'en finirait pas d'aujourd'hui. Laisse-moi. (Jasmin sort. Saint-Pierre ouvrant la première lettre.) C'est de M. de Valberg, mon voisin. Que me veut-il? (Il lit.) « Je vous envoie, « mon cher voisin, les cent louis que je vous dois. » Parbleu je n'y comptais guère. Un joueur qui paye ses dettes. Qu'est-ce donc qui lui est arrivé? (Continuant à lire.) « Vous partagerez ma « joie, quand vous saurez que j'ai maintenant cinquante mille « livres de rente, qu'on ne peut pas m'ôter. » Il est bien heureux. Comment donc cela? « Je suis allié, mais de très-loin, à « l'ancienne famille de Morinval, qui depuis longtemps a dis- « paru. Leur fortune, après avoir passé entre les mains de plu- « sieurs vieux collatéraux qui sont tous morts, est enfin arri- « vée tout entière entre les miennes. Il y aujourd'hui ou demain « une trentaine d'années, à ce qu'il paraît, que ces biens sont « possédés, sans aucune réclamation; ainsi, d'après ce que « dit mon avoué, prescription acquise, plus de recours à « craindre; vous voyez donc bien que j'ai encore de quoi « jouer quelques parties de creps ou d'écarté, etc., etc. » Grand bien lui fasse. Je vois qu'entre ses mains la fortune des Morinval ira encore plus vite que la mienne. Quelle est cette autre lettre?... De madame de Rostange, ma voisine. Elle voulait me donner sa fille par spéculation, je l'ai refusée par délicatesse; et nous n'en sommes pas moins bons amis. (Lisant.) Elle a un service à me demander; à la bonne heure, mais qu'elle se dépêche. (Ouvrant une troisième lettre.) Ah, ah! ceci vaut mieux; c'est de mon notaire. (Lisant.) « Je vous envoie ce que vous me « demandez. Ce sont vos derniers mille écus, je n'ai plus « d'autre argent. » Comment, il se pourrait!... (Montrant les trois billets de banque et le rouleau qui est sur la table.) Voilà tout ce qui me reste. Je ne me croyais pas si avancé. Je me suis donc amusé plus que je ne croyais. Mais quoiqu'on y soit préparé, cela fait toujours quelque chose.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

N'ayant plus rien, sachons dans ma détresse
Être philosophe en effet;
C'est un fardeau que la richesse,
Mais un fardeau que l'on quitte à regret.
Fortune, amour, sont les mépris du sage,
Contre leurs fers chacun est révolté :
Et le captif dont on rompt l'esclavage
En soupirant reprend sa liberté.

Allons, allons, chassons ces idées-là. Oui, monsieur Lapierre, il faut prendre gaiement son parti, et plier bagage. En payant les menus frais, les gages de mes domestiques, une petite gratification, je vais me trouver, comme eux, sur le pavé. Heureusement ils ont de l'amitié pour moi, ils m'aideront à trouver quelque bonne place; ou plutôt pourquoi ne la chercherais-je pas moi-même? je suis en assez belle position pour cela. Pendant ces trois mois, j'ai été reçu dans les premiers salons de la capitale. Voyons parmi mes amis intimes quel est l'heureux mortel à qui je voudrais me donner. Et parbleu! M. de Valberg, dont je lisais tout à l'heure la lettre. Il a cinquante mille livres de rente, et puis, valet d'un joueur, c'est une belle condition.

« Sous ses heureuses mains le cuivre devient or. »

Ah! ah! c'est toi, Cécile!

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-PIERRE, CÉCILE.

CÉCILE.

Oui, Monsieur; je vous apporte votre déjeuner.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Allons, laissons-nous servir encore aujourd'hui; mais demain, je me déclare; car une fortune, c'est gênant pour faire la cour à une fille qui n'en a pas. (Haut.) Il me semble que tu viens bien tard aujourd'hui.

CÉCILE.

C'est que vous ne savez pas... Il vient d'y avoir une scène dans l'hôtel. Ce monsieur de Valberg, qui n'a pas votre bonté, votre patience, vient de tomber à coups de canne sur Georges, son cocher, qui l'avait fait attendre deux minutes.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah ! mon Dieu! qu'est-ce que tu me dis donc là ? Il bat donc ses gens?...

CÉCILE.

Oui, Monsieur. Encore hier, son jockey, à grands coups de cravache... Il paye bien, mais il frappe encore mieux.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bon à savoir. Je suis bien son serviteur. (A part.) Mais pour son domestique, c'est autre chose. (Arrangeant de l'or dans un papier.) Tiens Cécile, porte ceci au maître de l'hôtel. C'est le compte du mois. Attends donc, attends donc, je n'ai pas l'habitude d'oublier la fille. Voilà pour toi.

CÉCILE.

Là, encore des pièces d'or ! Mon Dieu, Monsieur, je n'ose pas vous refuser ; et je ne sais comment vous dire...

M. DE SAINT-PIERRE, tout en déjeunant.

Qu'est-ce que c'est?

CÉCILE.

C'est que, presque tous les jours, sur les mémoires que je vous apporte, vous m'en donnez autant. Et ma mère, qui doit déjà tant à vos bontés, dit que ça lui fait peur.

M. DE SAINT-PIERRE, de même.

Et pourquoi?

CÉCILE.

Je n'en sais rien ; mais ça lui fait peur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah! ah ! j'entends. Tu la préviendras de ma part qu'elle ne sait ce qu'elle dit.

AIR des *Amazones*.

De tout l'argent qu'à pleines mains je jette,
Celui-là seul est placé comme il faut.
Quand chaque jour se vidait ma cassette,
En la voyant je disais aussitôt :
« Au but fatal j'arriverai bientôt ;
« Oui, du naufrage, hélas! que je redoute,
« Ne pouvant être préservé,
« Faisons du moins un peu de bien en route,
« C'est toujours cela de sauvé. »

(Haut.) Ainsi prends toujours.

CÉCILE.

Mais, Monsieur...

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh bien ! ne fût-ce que pour moi ! Vois-tu, Cécile, il faut de l'ordre, de l'économie ; il faut mettre de côté. Quand tu seras riche, tu prendras un époux, tu choisiras toi-même. (A part.) Nous verrons si elle pense à moi.

CÉCILE.

Mais, Monsieur...

M. DE SAINT-PIERRE, s'éloignant, et changeant de ton.

C'est bon, c'est bon. On vient de ce côté. (Montrant la table où est le déjeuner.) Débarrasse-moi de tout cela, et va-t'en...

CÉCILE, à part.

La ! c'est madame de Rostange : et moi qui n'ai pas seulement eu le temps de lui parler de monsieur Edmond. (Elle sort.)

M. DE SAINT-PIERRE.

Ma chère voisine ! qu'elle soit la bienvenue ! (à part.) C'est peut-être le ciel qui me l'envoie. Une dame qui a du crédit... Je vais sans doute trouver là ce que je cherche.

SCÈNE V.

M. DE SAINT-PIERRE, MADAME DE ROSTANGE.

MADAME DE ROSTANGE.

Monsieur de Saint-Pierre va me regarder comme bien indiscrète de le déranger de si bonne heure.

M. DE SAINT-PIERRE.

Du tout, Madame, il faut que je m'habitue à me lever matin.

MADAME DE ROSTANGE.

Vous avez reçu de moi un petit mot, qui vous prévenait d'un service que je voulais vous demander.

M. DE SAINT-PIERRE.

Parlez, et je suis à vos ordres. Je vous prie de croire que je suis tout à fait disponible.

MADAME DE ROSTANGE.

Vous êtes mille fois trop bon ! J'espère obtenir aujourd'hui la place que je sollicite depuis si longtemps. Il me serait facile alors de marier ma fille, et peut-être moi-même, par la suite. Je suis libre, jeune encore...

M. DE SAINT-PIERRE, galamment.

Je suis garant qu'il se présenterait plus d'un prétendant.

MADAME DE ROSTANGE, minaudant.

Vous croyez? Enfin, mon cher voisin, j'ai, ce matin, des visites, des courses à faire, et si vous vouliez me prêter pour aujourd'hui votre voiture et vos gens...

M. DE SAINT-PIERRE.

Quoi! vraiment, vous avez besoin, pour aujourd'hui... Comme c'est heureux! Holà! quelqu'un! Que l'on mette les chevaux! Je suis désolé de ne pas vous conduire moi-même; mais demain, si vous voulez... demain! c'est possible!

MADAME DE ROSTANGE.

Je vous reconnais à cette galanterie vraiment française.

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous n'avez donc pas votre remise?

MADAME DE ROSTANGE.

Non; il n'est pas venu aujourd'hui, non plus que mes gens. Ils sont tous d'une insolence... A les entendre, il faudrait toujours être la bourse à la main, et tous les mois arrêter bourgeoisement leur compte.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Je n'ai jamais, dans ma jeunesse,
Vu les laquais exiger de l'argent;
Les miens, qui n'ont nulle délicatesse,
En demandent à chaque instant.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ils demandent?

MADAME DE ROSTANGE.

Oui, sur mon âme.

M. DE SAINT-PIERRE.

On ne saurait les en gronder,
Surtout dans ce siècle, Madame,
Où tant de gens prennent sans demander.

MADAME DE ROSTANGE.

N'importe, je leur ai appris à vivre.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

En les faisant mourir de faim. Ah! elle est fière et paye mal. C'est bon à savoir. (Haut.) Voulez-vous permettre, Madame? Je crois que votre voiture est prête. (Il la reconduit jusqu'à la porte.) Encore une à qui je donne congé. Nous ne ferons pas affaire ensemble.

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-PIERRE, seul.

Ai-je bien fait d'aller aux informations ! Deux jolies conditions que j'aurais eues là. Voyons donc, avant tout, à bien arrêter mon plan, et à fixer les conditions nécessaires dans un maître. D'abord, qu'il soit riche, c'est indispensable; *secundo*, qu'il soit jeune : les vieillards sont trop exigeants; *tertio*, qu'il ait une place, parce que ces maîtres qui n'ont rien à faire donnent trop d'occupation à leur domestique : ils sont toujours chez eux à surveiller; *quarto*, enfin, qu'il soit marié, parce que chez les garçons on a trop de mal : les duels, les créanciers, les amis intimes; sans compter le chapitre des intrigues à parties doubles. C'est à ne pas y tenir. Tout cela est très-difficile à rencontrer. Hein ! qui vient là ?

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

EDMOND, entrant.

Monsieur de Saint-Pierre?..

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est moi-même. (Le regardant) Voilà un jeune homme qui a de fort belles manières.

EDMOND, à part, pendant que M. de Saint-Pierre l'examine.

Pendant que madame de Rostange était sortie, je viens de voir Elise; d'après ce qu'elle m'a dit, il n'y a plus de doute, on a des vues sur monsieur de Saint-Pierre, et je saurai bien le forcer à s'expliquer. (Haut.) Monsieur, le motif qui m'amène va vous paraître...

M. DE SAINT-PIERRE, d'un air aimable.

Fort agréable, puisqu'il me procure l'avantage de vous recevoir. Mais je ne souffrirai pas que vous restiez ainsi. Holà ! quelqu'un ! Des siéges.

EDMOND.

Du tout, Monsieur, ce n'est pas la peine de déranger vos gens pour si peu de chose.

M. DE SAINT-PIERRE, allant chercher deux fauteuils.

Vous avez raison, quand on peut se servir soi-même. (Le regardant avec affection.) Ce jeune homme a quelque chose qui

prévient en sa faveur. (Le forçant à s'asseoir.) Asseyez-vous donc, je vous prie. Eh bien, Monsieur ?..

EDMOND.

Eh bien! Monsieur... (A part.) Avec ses politesses, il m'a tout déconcerté; et je ne sais comment m'y prendre. (Haut.) Monsieur, je suis lié depuis longtemps avec la famille de madame de Rostange; et sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ai à ce sujet une demande à vous faire.

M. DE SAINT-PIERRE.

A moi, une demande ?

EDMOND.

Oui, une question, sur laquelle je vous prierai de vouloir bien me satisfaire.

M. DE SAINT-PIERRE.

Avec grand plaisir; mais à charge de revanche. Puisque vous m'interrogez, il doit m'être permis d'en faire autant; et si je réponds à vos questions, vous devez répondre aux miennes.

EDMOND.

Qu'à cela ne tienne, Monsieur, je suis prêt à vous contenter sur tous les points.

M. DE SAINT-PIERRE.

D'abord, quel âge avez-vous?

EDMOND.

Il me semble qu'il n'est pas nécessaire...

M. DE SAINT-PIERRE.

Si, Monsieur, plus que vous ne croyez; moi, j'y tiens!

EDMOND.

Vingt-huit ans.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Vingt-huit ans, c'est bien. Bon âge! Voilà ce que je cherche. (Haut.) Vous êtes d'une bonne famille ?

EDMOND.

Mon père était comte et lieutenant général.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tant mieux. Et, dites-moi, n'auriez-vous pas par hasard des dettes, des créanciers?

EDMOND.

Monsieur!... de pareilles questions!..

M. DE SAINT-PIMRRE.

Vous étonnent, je le sais, mais quand vous en connaîtrez le

motif... D'ailleurs, vous serez libre tout à l'heure de m'interroger, à votre tour, sur tout ce qu'il vous plaira. Moi, je ne crains pas les informations.

EDMOND, souriant.

Allons, Cécile avait raison, c'est un original de la première force. (Haut.) Eh bien! Monsieur, puisque vous prenez intérêt à mes affaires, je vous déclare que je n'ai ni dettes ni créanciers, et que j'espère bien n'en avoir jamais.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

De la conduite, de l'ordre, c'est très-bien. (Haut.) Vous me semblez d'un caractère aimable et facile. Mais est-ce que quelquefois vous ne vous mettez pas en colère?

EDMOND, souriant.

Convenez que, si j'y étais sujet, j'aurais ici une belle occasion; car toutes ces demandes, que depuis une heure j'ai la patience d'écouter...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est juste, et je n'en veux pas d'autres preuves. (A part.) Voilà l'homme qu'il me faut. (Haut.) Je parie que vos domestiques ont dû toujours être très-heureux avec vous.

EDMOND.

S'il en avait été autrement, nous aurions été bien ingrats; nous avons trouvé en eux, pendant notre exil, tant de zèle, tant de dévouement. En pareil cas, Monsieur, un domestique est un ami.

M. DE SAINT-PIERRE, avec attendrissement.

Cela suffit, Monsieur. (Ils se lèvent.) Vous avez en moi un ami, et désormais je vous suis attaché.

EDMOND.

Comment, Monsieur, ai-je pu mériter?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous ne me connaissez pas; je peux vous rendre plus de services qu'un autre. Et pour commencer, il faut que je vous donne un domestique de ma main. Ce n'est pas pour me vanter, mais vous trouveriez difficilement un meilleur sujet.

EDMOND.

Je vous remercie, Monsieur, de vos bontés, et surtout du domestique que vous voulez bien m'offrir; mais ma fortune ne me permet plus d'en avoir.

M. DE SAINT-PIERRE.

Comment! il serait possible.

EDMOND.

Oui, Monsieur, je n'ai rien, et n'en rougis pas. Après l'explication que je voulais avoir avec vous, mon intention était de m'engager et de me faire soldat.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Est-ce jouer de malheur! je n'en rencontre qu'un qui me convienne; je ne trouve qu'un seul homme qui soit digne d'être maître, et il n'a pas de domestiques! Ça m'est égal, j'y mettrai de l'obstination, et nous verrons... (Haut.) Non, Monsieur, il ne faut pas que cela vous décourage. Qu'est-ce qui vous manque? une fortune! Eh! mon Dieu, ce n'est pas si difficile à acquérir, il y a tant de moyens... Le hasard, l'intrigue, et quelquefois même, le mérite... Ne suis-je pas là, d'ailleurs?

EDMOND.

Comment! vous daigneriez?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, jeune homme. Je serai votre guide, votre protecteur, en attendant mieux.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous l'expliquerai plus tard. Mettez-moi d'abord au fait de votre position.

EDMOND.

Ce ne sera pas long... J'ai été riche, je ne le suis plus.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je connais ça. Tout le monde en est là.

EDMOND.

Mon père, le comte de Morinval, a quitté la France il y a une trentaine d'années...

M. DE SAINT-PIERRE.

Comment! Que dites-vous là? Vous êtes le fils... l'héritier direct des comtes de Morinval?

EDMOND.

Oui Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE, courant à la table.

Cette lettre... Oui... C'est bien cela... Ah! mon Dieu, s'il était encore temps.

EDMOND

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Rien ; car je ne veux pas vous donner de fausse joie ; mais, cependant...

AIR de *Marianne.*

Si le sort comble mon attente,
Je puis vous rendre, à l'impromptu,
Cinquante mille francs de rente,
Et, faute d'autre revenu,
C'est toujours ça,
Mais jusque-là,
Entre nous deux gardons ce secret-là.

EDMOND.

Que dites-vous? il se pourrait...
Un tel trésor soudain me reviendrait?

M. DE SAINT-PIERRE.

Et pourquoi pas? chacun l'éprouve :
En fait de fortune, à présent,
A chaque instant,
On en perd tant,
Qu'il faut bien qu'il s'en trouve.

EDMOND.

Mais daignez au moins m'expliquer ce mystère.

M. DE SAINT-PIERRE, *écrivant.*

Mon avoué s'en chargera. Je vous adresse à lui. Un habile homme. Si la prescription n'est pas encore acquise, il suffira, je crois, d'une seule signification, et je le connais, il en fera plutôt deux qu'une. Holà! quelqu'un!

EDMOND.

En vérité, je ne sais si je dors ou si je veille.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, *écrivant toujours.*

J'ai prêté mon landau à madame de Rostange, et ne peux vous offrir que mon cabriolet. C'est la voiture des gens d'affaires. (A Jasmin.) Vite, mettez mon cheval bai. (Jasmin sort. A Edmond.) Vous en serez content. Je dois le vendre demain à un agent de change. Une lieue en cinq minutes... un vrai trésor, surtout pour ces messieurs qui font leur fortune à la course.

SCÈNE IX.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

M. DE SAINT-PIERRE, qui a achevé sa lettre.

Ah çà! pendant qu'on attelle, nous avons quelques minutes à nous. Causons un peu de nos affaires! Jusqu'ici, cela se présente bien. (Comptant sur ses doigts.) Vingt-huit ans... un charmant caractère, cinquante mille livres de rente, cela commence à prendre tournure; mais cela ne suffit pas!... Êtes-vous marié?

EDMOND.

Non, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tant pis... Il faut vous marier, ça m'est nécessaire...

EDMOND, étonné.

Comment!...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est nécessaire au plan de bonheur que j'ai formé pour vous, et je vous marierai... (A part.) C'est une des conditions *sine quâ non*.

EDMOND.

Comment ai-je pu mériter cette généreuse protection?

M. DE SAINT-PIERRE, sans l'écouter.

Voyons, qui vais-je lui donner?... C'est très-difficile!... Vous ne seriez pas amoureux par hasard?... ça nous aiderait un peu.

EDMOND, à part.

Grands dieux! (Haut.) Après ce que je vous dois, Monsieur, je ne sais comment vous avouer que j'aime Élise de Rostange, et que la crainte de vous avoir pour rival...

M. DE SAINT-PIERRE.

Moi, votre rival!... On me l'avait proposée en mariage, c'est vrai... Mais dès qu'elle vous convient...

EDMOND.

Je ne puis en revenir encore... Quoi! malgré sa mère qui me refuse...

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle consentira. Encourager des inclinations mutuelles, flé-

chir des parents, unir des enfants... c'est de mon emploi, et cela va m'y remettre, pourvu toutefois que vous me répondiez du caractère de la prétendue; car pour moi, c'est le principal.

EDMOND.

C'est la bonté, la douceur même.

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle n'a pas de caprices?

EDMOND.

Jamais.

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle ne fait pas de scènes à ses gens?

EDMOND.

Quelle idée!

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous demande cela... ce n'est pas pour moi, c'est pour cette pauvre Cécile, une petite fille charmante que je compte vous présenter comme femme de chambre.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Parlez, commandez, je vous prie;
Pouvoir vous payer de retour
Est le seul espoir de ma vie.
Oui, Monsieur, croyez dès ce jour
A mon respect, à ma tendresse;
Car je veux, je le dis tout haut,
A vos ordres être sans cesse.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Voilà le maître qu'il me faut.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

JASMIN.

Le cabriolet de Monsieur est prêt.

M. DE SAINT-PIERRE.

A merveille! courez chez votre avoué... (Il prend sur la table le chapeau d'Edmond, et le lui donne. Edmond se dispose à sortir, Saint-Pierre, l'arrêtant.) Un mot encore... (Comptant sur ses doigts.) Je savais bien que j'oubliais quelque chose... Avez-vous une place?

EDMOND.

Non, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Il faudra donc que je vous en aie une. (A part.) Allons, c'est un maître qui est entièrement à faire. (Haut.) Partez, songez à votre fortune... je vais ici m'occuper de votre femme et de votre place. (Edmond sort en courant.)

SCÈNE XI.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

JASMIN.

Madame de Rostange vient de rentrer dans l'hôtel.

M. DE SAINT-PIERRE.

A merveille... commençons par elle.

JASMIN.

Il faut qu'elle ait été au galop; car vos chevaux sont en nage.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je crois bien : elle aura, comme de coutume, couru tous les ministères ; et mes chevaux qui n'ont pas l'habitude de solliciter... (A Jasmin.) C'est elle, va-t'en, mais ne t'éloigne pas ; j'aurai besoin de toi. (Jasmin sort.)

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-PIERRE, MADAME DE ROSTANGE.

MADAME DE ROSTANGE.

Ah ! mon cher voisin, que je vous fasse part de mon bonheur. Je sais l'intérêt que vous nous portez... Apprenez donc que je marie ma fille.

M. DE SAINT-PIERRE.

Que dites-vous? Ce n'est sans doute qu'un projet.

MADAME DE ROSTANGE.

Non, c'est arrêté, c'est convenu. Je n'avais pas de fortune à donner; mais une place est une dot. Et en faveur des services que mon mari a rendus, on m'accorde pour mon gendre le poste le plus honorable.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Cela se trouve bien. (Haut.) Je m'en réjouis comme vous... mais ce gendre n'est pas encore choisi.

MADAME DE ROSTANGE.

Si vraiment... un arrière-cousin du ministre... Comme je

vous le disais, tout est d'accord; il a m'a parole... j'ai la sienne; et nous n'attendions plus que ce brevet qu'on vient de m'accorder, et que je vais lui expédier.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Morbleu!... c'est fait de nous.

MADAME DE ROSTANGE.

Eh bien!... qu'avez-vous donc? D'où vient ce trouble, cette émotion?

M. DE SAINT-PIERRE.

Moi, Madame, c'est de surprise et de satisfaction... pour vous, du moins.

MADAME DE ROSTANGE.

Je crois bien... un arrière-cousin du ministre... (S'approchant de la table.) Vous avez là des enveloppes... un cachet... Je vous demanderai la permission...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est trop d'honneur que vous me faites... (Pendant que madame de Rostange arrange une enveloppe.) Eh bien! à la première attaque me voilà dérouté... et je ne sais plus que dire... Morbleu! Lapierre, tu t'es rouillé dans la prospérité... Pas une idée, pas une ruse... Et tu veux remonter valet de chambre?

MADAME DE ROSTANGE.

Vous n'auriez pas là un de vos gens?

M. DE SAINT-PIERRE.

Si, Madame... Mais avant d'adresser le paquet à M. l'arrière-cousin du ministre, j'aurais voulu obtenir de vous un instant d'audience... Vous comprenez, sans que je vous le dise, que ce mariage me contrarie beaucoup.

MADAME DE ROSTANGE.

Et pourquoi?... Il ne tenait qu'à vous d'épouser ma fille.

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, sans doute.

MADAME DE ROSTANGE.

N'avez-vous pas refusé l'alliance que je vous proposais?

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne dis pas non...

MADAME DE ROSTANGE.

Alors, quel motif pouvez-vous avoir?

M. DE SAINT-PIERRE.

Quel motif?... (A part.) Ah! mon Dieu! il n'y a pas d'autre moyen... En bon serviteur, il faut ici se dévouer. (Haut.) Vous

me demandez les motifs de mon refus?... Tout autre que vous, Madame, les connaîtrait déjà; mais votre sévérité vous empêche de les deviner, et votre modestie de les apprécier.

MADAME DE ROSTANGE.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que je serais déjà votre gendre, si vous-même ne vous y étiez opposée.

MADAME DE ROSTANGE.

Moi, Monsieur?

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, Madame; quelque étonnants qu'ils puissent vous paraître, tels sont les sentiments que je n'ai jamais osé vous déclarer... L'amour ne s'est jamais présenté à moi paré des illusions de la jeunesse... Je l'ai toujours vu sage, estimable, raisonnable, enfin tel que je vous vois. Je n'ai point rêvé la tendresse, je l'ai spéculée.

Air du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Sensible amant, capitaliste sage,
Mon cœur, mes biens, veulent un guide sûr,
Et je préfère aux roses du jeune âge
Les fruits heureux de l'âge mûr.
Doublant mes fonds, chaque année à ma caisse
Ajoute encor des revenus nouveaux,
Et le temps fait sur ma tendresse
Le même effet que sur mes capitaux.

MADAME DE ROSTANGE.

Comment! Monsieur, il se pourrait!

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, Madame, tels étaient mes projets; et je songeais à les réaliser, lorsque ce fatal mariage est venu détruire à jamais toutes les combinaisons de mon amour.

MADAME DE ROSTANGE.

Et pourquoi donc, Monsieur?

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous comprenez, Madame, qu'à mon âge, me dévouant par goût à l'état de beau-père, je tiendrais à l'exercer avec tout l'agrément dont il est susceptible, ce qui n'arriverait certainement pas si j'avais pour gendre un arrière-cousin du ministre, que je ne connaîtrai pas, et qui ne sera obligé envers moi

à aucun égard... Si, au contraire, l'époux de votre fille avait été choisi par moi... s'il me devait tout... s'il me regardait comme son père... comme son bienfaiteur... si, en un mot, vous aviez agréé le jeune homme que j'avais en vue...

MADAME DE ROSTANGE.

Comment! Monsieur, vous y aviez pensé?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Voilà quinze jours que je m'en occupe; et j'avais pris parmi ce qu'il y avait de mieux... M. le comte Edmond de Morinval, le dernier héritier de la famille de ce nom.

MADAME DE ROSTANGE.

Monsieur Edmond, qui est ruiné, et qui n'a rien!

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui... mais moi, je lui donne cinquante mille livres de rente.

MADAME DE ROSTANGE.

Il se pourrait!

M. DE SAINT-PIERRE.

En signant le contrat.

MADAME DE ROSTANGE, étonnée.

Vous lui donnez cinquante mille livres de rente!.. Et que vous reste-t-il donc?

M. DE SAINT-PIERRE, souriant.

Là-dessus, soyez tranquille... Mais je vous en ai prévenue, le véritable amour ne fait pas de phrase... il ne procède que par articles. Accordez à Edmond de Morinval, 1° la main de votre fille; 2° la place que vous avez obtenue, et dans huit jours nous faisons deux noces... Qu'en dites-vous?

MADAME DE ROSTANGE.

Certainement... je sacrifierais tout au bonheur de ma fille... mais permettez : je vais rompre avec l'arrière-cousin du ministre... donner à un autre une place qui lui était destinée, et qu'il m'avait un peu aidée à solliciter... Voilà ce qu'il y a de sûr et de positif : les mariages dont vous me parlez le sont-ils autant?... Qui m'en répondra?

M. DE SAINT-PIERRE.

J'entends... vous me demandez des garanties?...

MADAME DE ROSTANGE.

Non pas... mais enfin...

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous dis que nos cœurs s'entendent, et qu'ils sont nés

l'un pour l'autre... La sympathie du calcul!... Comment donc vous rassurer sur mes sentiments?... Les dédits... sont d'anciens moyens qui n'ont plus cours à présent : mais les billets au porteur sont toujours de mode... (Se mettant à table et écrivant.) et le style de celui-ci est d'une précision qui ne laisse aucun doute. « Fin septembre prochain, je paierai à madame « de Rostange, ou à son ordre, la somme de soixante mille « francs, valeur reçue, si, à cette époque, je ne suis pas son « mari. »

MADAME DE ROSTANGE.

Fi donc!... ce n'est pas cela que j'exigeais; mais vous le voulez... Je rentre chez moi... j'envoie au cousin du ministre son congé, et à monsieur Edmond notre consentement. (Elle sort.)

M. DE SAINT-PIERRE, la reconduisant.

A merveille! .. Voilà déjà mon maître marié, et placé... ce n'est pas sans peine... Et pour ma rentrée dans l'emploi, j'ai eu affaire à forte partie... D'autant qu'il fallait brusquer les événements; car, ce soir, adieu ma fortune... et par suite mon crédit... C'est donc ce soir. (Appelant.) Jasmin... C'est ce soir que mon règne finit avec le trimestre... Ah! Jasmin!

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, à Jasmin qui entre.

Tu diras à mes gens de ne pas aller dîner en ville, comme cela leur arrive quelquefois... J'ai besoin d'eux aujourd'hui... Entends-tu... d'eux tous... depuis le jockey jusqu'à toi le valet de chambre.

JASMIN.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tu commanderas en même temps à mon maître d'hôtel un dîner délicat, et solide, à cause des convives que j'attends... Une douzaine de couverts; et surtout, qu'il ait soin de me dépenser cinquante louis... pas un de plus... pas un de moins...

JASMIN.

Oui, Monsieur... Y aura-t-il des invitations à envoyer?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sans doute... mais ce ne sera pas loin. (Il lui parle bas à l'oreille.)

JASMIN, d'un air honteux.

Comment! Monsieur, il serait possible!

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

De vos bontés, de cet honneur extrême,
Je suis confus, et je n'en reviens pas;
Quoi! vous voulez, Monsieur, aujourd'hui même...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous voir assis à ce repas.

JASMIN.

Qui, nous... siéger à cette place auguste!
Nous qui toujours, par état, par devoir,
Sommes debout...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est pour ça qu'il est juste
Qu'un jour au moins vous puissiez vous asseoir.

JASMIN.

C'est égal, Monsieur, nous n'oserons jamais... Je ne suis pas assez heureux... pour une pareille faveur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tu n'es pas heureux!... toi, Jasmin! toi, un valet de chambre!... Diable! j'en connais bien qui voudraient être à ta place... Ta condition n'est-elle pas souvent préférable à celle des maîtres?... Qu'as-tu besoin de t'occuper de tes affaires, ou de t'inquiéter de ton sort?... tu laisses ce soin au grand seigneur qui t'a pris à son service. En voyant le mal qu'il se donne pour augmenter sa fortune, tu crois peut-être que c'est pour lui qu'il travaille; du tout... c'est pour toi... c'est pour te nourrir, pour te loger, pour te payer des gages... Il est ton véritable intendant... car cette table exquise dont il est si fier, tu en jouis aussi bien que lui... quoiqu'à des heures différentes. Si tu restes... tu habites comme lui un hôtel ou un palais... si tu sors, toujours en voiture... en seconde ligne, il est vrai .. mais qu'importe? Douce indépendance, aimable oisiveté, premiers trésors de l'homme; on ne vous trouve que sous la livrée... et qui ne sait pas vous apprécier, n'est pas digne de vous posséder... Mais qui vient là? c'est mon jeune protégé. (A Jasmin.) Va vite exécuter mes ordres. (Jasmin sort.)

SCÈNE XIV.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

M. DE SAINT-PIERRE, à Edmond.

Eh ! arrivez donc, mon cher.. Comment cela va-t-il?... J'étais d'une inquiétude...

EDMOND.

Ah! Monsieur, comment vous prouver ma reconnaissance?.. Après avoir lu votre billet, votre homme d'affaires a pris sur-le-champ toutes les mesures nécessaires. Il était temps... car c'est demain que le délai expire ..

Air du vaudeville de *l'Opéra-Comique*.

Grâce à vous, grâce à lui, je puis
Tout recouvrer, sans qu'il m'en coûte.
Quel honnête homme! dans Paris
En est-il comme lui?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sans doute.
Oui, des avoués sans défaut,
D'une probité scrupuleuse,
On peut en trouver... il ne faut
Qu'avoir la main heureuse.

EDMOND.

Par exemple, il m'a demandé sur-le-champ ma clientèle pour l'avenir... Vous devinez ma réponse. En même temps ce brave homme avait un domestique... un excellent sujet...

M. DE SAINT-PIERRE.

Hein !.. qu'est-ce que vous me dites là?

EDMOND.

Il désirait le placer auprès d'un homme riche, en qualité de valet de chambre... Il me l'a proposé...

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah! mon Dieu!

EDMOND.

Et vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous avez accepté?

EDMOND.

Certainement, et en le remerciant encore... Mais qu'avez vous donc?... et d'où vient le trouble où je vous vois?

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Nos affaires allaient si bien jusque-là... Il ne fallait pas moins qu'un avoué pour les embrouiller. . (Haut.) Malheureux jeune homme, qu'avez-vous fait?

EDMOND.

Quelle faute ai-je donc commise?

M. DE SAINT-PIERRE.

La plus grande de toutes!... Vous ne savez donc pas que dans la situation où vous êtes, le choix d'un domestique est pour vous de la dernière importance, que votre sort en dépendait?..

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que la main puissante qui vous protégeait se voit forcée de vous abandonner... que le cours de vos prospérités va soudain s'arrêter, et que vous n'avez plus maintenant que des malheurs à attendre.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, CÉCILE.

CÉCILE.

Ah! monsieur Edmond, venez à notre aide, mademoiselle Élise se désole... elle dit qu'elle ne pourra y survivre...

EDMOND.

Qu'y a-t-il donc?

CÉCILE.

Sa mère avant de repartir est passée chez elle, et lui a déclaré que ce soir même elle serait mariée, et qu'il fallait obéir.

EDMOND.

Ah! mon Dieu... que faire?... quel parti prendre (A Saint-Pierre.) Vit-on jamais un malheur pareil au mien?

M. DE SAINT-PIERRE, froidement.

Je vous l'avais dit... cela commence.

EDMOND.

Ah! Monsieur... ah! mon protecteur, ne m'abandonnez pas!

CÉCILE.

Hélas! oui... ils n'ont plus d'espoir qu'en vous.

EDMOND.

Encore ce dernier service.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne veux plus vous en rendre... Il y a une demi-heure, je n'aurais pas hésité... c'était mon devoir... Mais à présent cela ne me regarde plus .. et c'est à un autre à prendre ce soin.

EDMOND.

Toute votre conduite envers moi, l'amitié que vous m'avez témoignée, le courroux que vous me faites paraître, tout me semble inexplicable!... Vous aurais-je offensé sans le vouloir? parlez, je suis prêt à réparer mes torts... à vous obéir en tout.

M. DE SAINT-PIERRE.

Bien vrai?

EDMOND.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bien... vous épouserez votre Élise.

EDMOND, se jetant à ses pieds.

Ah! Monsieur! comment reconnaître...

M. DE SAINT-PIERRE, faisant ses efforts pour le relever.

Du tout... ce n'est plus ça!... je ne veux pas que vous soyez ainsi... Je veux absolument que vous vous releviez... c'est ma première condition. (Edmond se relève.) La seconde, c'est que vous renverrez à votre avoué son valet de chambre, et que vous n'en prendrez un que de ma main.

EDMOND.

Je vous le jure.

M. DE SAINT-PIERRE.

A ce prix-là j'oublie tout, et la fortune va de nouveau vous protéger.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

C'est un paquet qui est adressé à M. de Saint-Pierre, pour remettre à M. le comte de Morinval.

M. DE SAINT-PIERRE, montrant Edmond.

Donnez à Monsieur. (Jasmin sort.)

EDMOND, décachetant la lettre.

Une lettre de madame de Rostange, et une autre du ministre... O ciel! il serait possible! à moi une place aussi belle... aussi honorable.

M. DE SAINT-PIERRE, froidement.

Je vous l'avais annoncé... voilà que cela reprend.

EDMOND.

Grand Dieu! ce n'est rien encore... une lettre de madame de Rostange... elle m'accorde la main de sa fille... (A Saint-Pierre.) Ah! vous êtes mon sauveur, mon Dieu tutélaire.

M. DE SAINT-PIERRE, lui montrant la lettre.

Prenez garde... il y a peut-être quelques conditions qui ne vous plairont pas autant.

EDMOND, reprenant la lettre.

Oui, madame de Rostange se marie elle-même... et elle exige pour condition que j'obtienne aussi l'agrément de mon futur beau-père... Quel peut être ce beau-père?

M. DE SAINT-PIERRE.

Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans l'événement, car c'est un beau-père qui ne vous convient pas du tout, et dont la présence pourrait tout renverser... Il faut maintenant nous entendre pour nous en débarrasser... Cela dépend de vous.

EDMOND.

Et comment?

M. DE SAINT-PIERRE.

Madame de Rostange le croit riche... dites-lui hardiment qu'il ne l'est plus... Elle le prend pour un homme de qualité... apprenez que c'est un homme de rien, qui a fait fortune en un jour et qui l'a mangée en trois mois. Enfin, s'il faut vous le dire... il a autrefois porté la livrée. Moi, qui vous parle, je l'ai vu!

EDMOND.

O ciel!

Air de *la Partie carrée.*

Mais, Monsieur, sur un fait semblable,
Pour engager son honneur et sa foi,
Il faut avoir la preuve irrécusable;
Qui donc ici la fournira?

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est moi.
Quand il faudra, je saurai vous instruire,
Et le forcer à tout vous dévoiler;
Car, j'en suis sûr, je n'ai qu'un mot à dire
Pour le faire parler.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

JASMIN.

Monsieur est servi.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bien. Tous mes convives sont-ils là ?

JASMIN.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE, à Cécile et à Edmond.

Pardon, mes amis, il faut que j'y aille. Je les ai quelquefots fait attendre, mais aujourd'hui, ce ne serait pas convenable ! (A Edmond.) Je vous fais mes excuses de ne pas vous inviter ; ce sont des personnes avec qui vous ne seriez peut-être pas à votre aise.

JASMIN.

En même temps, madame de Rostange a fait prévenir qu'elle allait passer chez vous.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne peux pas la recevoir... au moment de me mettre à table. (A Edmond.) Daignez prendre ce soin-là pour moi... c'est votre belle-mère. Surtout n'oubliez pas ce que je vous ai dit... Du courage.

AIR : *Trou la la,*

Tout va bien, (*bis.*)
En avant, ne craignez rien ;
Tout va bien (*bis.*)
Pour votre sort et le mien.
Sans adieu ; j'ai là-dedans
Des convives importants.

CÉCILE.

Quoi! ceux que vous attendez ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sont tous des habits brodés.
Tout va bien, (*bis.*)
En avant, ne craignez rien ;
Tout va bien (*bis.*)
Pour votre sort et le mien.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

CÉCILE, EDMOND, puis MADAME DE ROSTANGE.

CÉCILE, bas à Edmond.

Allons, Monsieur, obéissez et laissez-vous conduire par lui. Voici votre belle-mère.

EDMOND.

Ah ! Madame, comment vous remercier de toutes vos bontés? J'allais me présenter chez vous.

MADAME DE ROSTANGE.

Je m'attendais presque à vous trouver ici.. Je sais que monsieur de Saint-Pierre est votre protecteur; car c'est à lui que vous devez tout. Vous a-t-il parlé de mon mariage?

EDMOND.

Oui, Madame. Vous étiez sûre d'avance de mon approbation; et si, dans cette circonstance, j'ose hasarder un avis, ne voyez dans ma conduite que le désir que j'ai de vous prouver ma reconnaissance.

MADAME DE ROSTANGE.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Qu'on vous trompe, Madame; du moins tout nous le prouve. Vous croyez à celui que vous épousez une grande fortune, et l'on assure qu'il est ruiné.

CÉCILE.

Oui, Madame. Vous le croyez un homme de qualité, il ne l'est pas plus que moi; et pour que vous sachiez à quoi vous en tenir, apprenez que c'est un ancien valet.

MADAME DE ROSTANGE.

Qui a pu débiter de pareilles calomnies? On n'avance pas des faits aussi graves sans en donner des preuves.

EDMOND.

Je n'en ai point, il est vrai; mais un homme estimable, un homme d'honneur, dont vous ne récuserez pas, j'espère, le témoignage, monsieur de Saint-Pierre lui-même, s'est chargé de nous les fournir.

MADAME DE ROSTANGE.

Monsieur de Saint-Pierre! Eh mais, c'est lui que j'épouse ; c'est de lui dont vous parlez. (On entend au dehors un chœur de gens à table qui chantent l'air précédent : Trou la la.)

TOUS.

Qu'est-ce que ce cela veut dire? et quel est ce bruit?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, HUIT OU DIX DOMESTIQUES en grande livrée paraissant d'abord, ensuite M. DE SAINT-PIERRE, pareillement en livrée. Il est au milieu d'eux, et leur donne tour à tour une poignée de main.

CHOEUR DE DOMESTIQUES, qui entrent en chantant.

AIR : *Trou la la.*

Quel plaisir, (*bis.*)
Quand son règne va finir!
Quel plaisir! (*bis.*)
Dépêchons-nous de jouir.

EDMOND, MADAME DE ROSTANGE, CÉCILE.

Qu'ai-je vu? (*bis.*)
Quel spectacle inattendu!
Qu'ai-je vu? (*bis.*)

ENSEMBLE.

MADAME DE ROSTANGE.

Mon époux ainsi vêtu.

CÉCILE.

Notre maître ainsi vêtu.

MADAME DE ROSTANGD.

A peine si j'en revien,
Quoi! cet habit...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est le mien.
Chacun rentre dans son bien,
Et je reprends mon ancien.

CHOEUR GÉNÉRAL.

LES DOMESTIQUES.

Quel plaisir, etc.

EDMOND, MADAME DE ROSTANGE, CÉCILE.

Qu'ai-je vu? etc.

EDMOND.

Qu'est ce que cela signifie?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que je vous ai promis des preuves, et que je vous les apporte. J'ai rendu la liberté à mes anciens serviteurs, à présent

mes égaux. (A madame de Rostange.) C'est vous dire assez, Madame, que je ne peux tenir ma promesse : non pas que mon billet ne soit excellent ; mais je ne suis pas assez heureux pour que vous me forciez à l'acquitter.

MADAME DE ROSTANGE.

Il serait possible!... un valet!

M. DE SAINT-PIERRE.

Trouvez-en un qui vous serve mieux. (A Edmond.) Grâce à moi, vous n'avez plus rien à craindre d'un rival redoutable. Grâce à moi, vous avez une place. (A madame de Rostange.) Grâce à moi, votre fille épouse un jeune homme charmant et cinquante mille livres de rente, car il les a.

EDMOND.

Ah! mon ami, comment m'acquitter envers vous? comment reconnaître tant de bienfaits?

M. DE SAINT-PIERRE.

En me donnant chez vous une place de valet de chambre.

EDMOND.

Ah! tu seras toujours mon ami.

M. DE SAINT-PIERRE.

Soit, un ami en livrée, à la condition encore que vous prendrez aussi ma femme au service de la vôtre. N'est-il pas vrai, Cécile?

CÉCILE.

Ah! que je suis contente!

M. DE SAINT-PIERRE, aux domestiques.

Quant à vous, mes amis, je vous ai payé vos gages, vos gratifications : nous sommes quittes, et vous êtes maintenant vos maîtres.

JASMIN.

Ah! monsieur Lapierre, nous n'en trouverons pas comme celui que nous avions.

M. DE SAINT-PIERRE.

Peut-être. Il y en a encore quelques-uns. En tout cas, (Montrant Edmond.) Ils ne vaudront pas celui-ci, j'en suis certain. Mais il faut suivre mon exemple, et pour avoir une bonne condition, il faut la faire soi-même.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Colonel.*

EDMOND.

Le dernier jour, en toute affaire,

Nous offre un pas difficile à franchir;
  Heureux, lorsque dans sa carrière,
On peut le voir arriver sans pâlir.
  Plus heureux encore, il me semble,
  Quand, touché d'un égal amour,
  On a passé sa vie ensemble,
Et qu'on arrive ensemble au dernier jour.

MADAME DE ROSTANGE.

Jeunes beautés qu'au printemps l'on adore,
A votre char vous traînez mille amants;
Mais l'âge vient, et vous pouvez encore
Plaire et charmer dans l'hiver de vos ans.
Oui, les succès que le cœur nous procure
Bravent le temps, et nous restent toujours.
Dans la bonté cherchons notre parure,
Quand nos attraits sont à leurs derniers jours.

M. DE SAINT-PIERRE.

  Dans des places comme les nôtres,
  Quoiqu'un peu d'orgueil soit permis,
  Je n'ai jamais, comme tant d'autres,
Dans le bonheur oublié mes amis.
  Oui, lorsque la grandeur commence,
  La mémoire fuit sans retour,
  Et l'aurore de la puissance
De l'amitié devient le dernier jour.

CÉCILE, au public.

  Par une disgrâce commune,
  Aux grands, hélas! comme aux petits
  On dit qu'en perdant sa fortune,
  On perd souvent tous ses amis.
  (A M. de Saint-Pierre.)
Ah! puisse-t-il n'avoir pas cette chance,
De cet ouvrage assurez le retour;
Et puis, hélas! le jour de sa naissance
Ne pas être son dernier jour!

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU ONZIÈME VOLUME

La Petite Sœur. 1
Mémoires d'un colonel de hussards. 41
Le vieux Garçon et la petite Fille. 71
Le bon Papa 105
L'Intérieur d'un bureau. 141
Le Menteur véridique 173
La Maîtresse au logis. 207
Partie et Revanche 241
Rodolphe 275
Un dernier Jour de fortune. 307

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

PARIS. — IMP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.